



**Thèse Présentée
par M. SADIBOU
SEYDI**

**UCAD - FLSH
DEPARTEMENT
D'ARABE**

**LA PENETRATION DE L'ISLAM
EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE
A TRAVERS LES SOURCES ARABES
(VII-XVIe siècle)**

ANNEE ACADEMIQUE: 2010- 2011

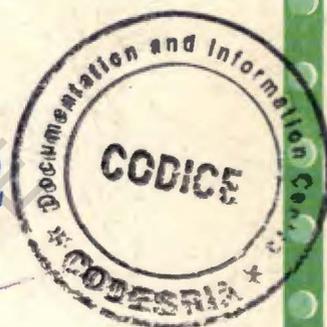
UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR



FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT D'ARABE

**THESE DE DOCTORAT
DE TROISIEME CYCLE**



SUJET :

**LA PENETRATION DE L'ISLAM
EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE
A TRAVERS LES SOURCES ARABES
(VII-XVIe siècle)**

PRESENTEE PAR :

M. SADIBOU SEYDI

SOUS LA DIRECTION

**du Pr RAVANE MBAYE
PROFESSEUR TITULAIRE**

ANNEE ACADEMIQUE: 2010 - 2011

Résumé de la Thèse

Apparu pour la première fois en Arabie au VII^e siècle, l'Islam, religion monothéiste, se propagea rapidement dans le monde en général et en Afrique en particulier à moins d'un siècle. En Afrique subsaharienne, l'islam opéra une révolution sans précédent dans le mode de vie et de pensée d'une bonne partie des peuples noirs de l'Afrique Occidentale notamment dans les domaines spirituel, économique, socioculturel et même politique. En effet, le Moyen Age fut un tournant pour le monde musulman de l'Afrique noire subsaharienne avec la naissance et le rayonnement des royaumes et empires comme le Tékrou, le Ghana, le Mali et le Songay dont la toile de fond fut l'islam sunnite mālikite. Ce fut l'âge d'or de la civilisation musulmane africaine du sud du Sahara et l'islam est devenu aujourd'hui la première religion africaine la plus importante.

Ainsi, la question de l'islam en Afrique a suscité la curiosité de nombre de chercheurs, d'historiens et de géographes d'horizons divers notamment des Orientalistes, des Africanistes et des Africains. En fait, tout en reconnaissant leur mérite à sa juste valeur, nous avons jugé utile de les éclaircir, de les renforcer et de les approfondir davantage mais aussi de les rendre familières au public pour une meilleure intelligence. En effet, nous nous proposons une étude soutenue par des interrogations, des hypothèses et des rapprochements caractérisés par une synthèse basée sur les sources fondamentales crédibles essentiellement des voyageurs et géographes arabes qui furent les premiers informateurs sur la géographie et l'histoire écrite de l'Afrique noire subsaharienne afin de faire l'écho des voix qui font autorité. Néanmoins, nous avons fait appel aussi aux recherches et travaux modernes menés par des universitaires et chercheurs africains et européens reconnus par leur science précise et leur autorité en ce qui concerne l'histoire de l'Afrique de l'Ouest. Bref, une réflexion personnelle approfondie basée sur une méthodologie chronologique fut adoptée pour analyser le sujet suivant : **La pénétration de l'islam en Afrique subsaharienne à travers les sources arabes (VII-XVI^e siècle)**

Ce qui a permis de découvrir que l'islam se propagea en Afrique du Nord d'abord, pénétra ensuite en Afrique Subsaharienne en 666/46 avant d'atteindre, enfin, en 734/116, l'Afrique Occidentale au sud du Sahara. Porté successivement par des soldats musulmans, des commerçants et négociants aussi bien arabo-berbères que noirs autochtones, des souverains et des 'Ulamā', il provoqua de profondes mutations, au Moyen Age, avec la naissance et le rayonnement des royaumes et empires musulmans à l'image de Tékrou, de Mali et de Songay notamment sous les règnes respectifs de Wār Jābi, de Kankan Mūsā et de Askia Muhammad grâce à sa capacité d'adaptation, de dépassement et à son universalité. Ainsi, le Bilād as-Sūdān, éclairé par l'islam, marqua un tournant sans précédent en prenant son destin en main pour écrire l'une des plus belles pages de l'histoire universelle avec le concours des sommités intellectuelles comme Ahmad Bābā, Baghayogho et al-Maḡīlī contrairement à certaines allégations considérant que l'Afrique noire fut une terre sans histoire.



FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT D'ARABE

ATTESTATION DE THESE CORRIGEE

Je soussigné, Pr Ravane MBAYE, Professeur Titulaire au Département d'Arabe, à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines à l'UCAD, atteste que l'étudiant, Monsieur Sadibou SEYDI, a corrigé sa Thèse de Doctorat de 3^{ème} Cycle intitulée : « **La Pénétration de l'Islam en Afrique Subsaharienne à Travers les sources Arabes** » qu'il a soutenue sous ma direction avec la mention **TRES BIEN**.

En foi de quoi, je lui délivre cette attestation pour faire valoir et servir ce que de droit.

Pr Ravane MBAYE


RAVANE MBAYE
PROFESSEUR TITULAIRE
UCAD

DEDICACE

Je dédie particulièrement ce modeste travail à

- Mon père, Souleymane SEYDI. Que la terre lui soit légère et Dieu l'accueille dans son paradis. Āmīn.
- Ma mère, Mariama SARR. Que Dieu la maintienne encore longtemps avec nous et lui donne une santé d'or. Āmīn.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

REMERCIEMENTS

Cette étude n'aurait pas vu le jour n'eût été les encouragements et le soutien combien précieux du professeur El Hadj Ravane Mbaye qui me rappelait un jour les propos de El Hadj Malik Sy en me disant : " il faut tout donner au savoir pour en avoir un tout petit peu". Je le remercie infiniment du fond de mon cœur.

Je remercie également le CODESRIA (Conseil pour le Développement de la Recherche en Sciences Sociales en Afrique) pour m'avoir alloué une subvention dans le cadre de son Programme des Petites Subventions pour la rédaction des mémoires et Thèses.

Je remercie, enfin, tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont apporté leur soutien que j'apprécie à sa juste valeur. Que les uns et les autres trouvent, à travers cette réalisation, ma profonde et sincère gratitude.

TRANSCRIPTION DES NOMS ET VOCABLES ARABES

Pour ce qui concerne la transcription des noms propres et vocables arabes, nous avons adopté le système de la Société Asiatique de Paris où chaque phonème est représenté par un seul signe comme ci-après ;

<u>Les consonnes</u>							<u>Les voyelles longues</u>		
' : ع	j : ج	ḍ : ذ	š : ش	z : ظ	q : ق	n : ن	ā : ا	ī : ي	ū : و
b : ب	h : ح	r : ر	ṣ : ص	ʿ : ع	k : ك	h : ه	<u>Les voyelles brèves</u>		
t : ت	ḥ : خ	z : ز	ḍ : ض	ġ : غ	l : ل	w : و	َ : a	ِ : i	ُ : u
ṭ : ط	d : د	s : س	ṭ : ط	f : ف	m : م	y : ي			

Toutefois, pour éviter toute confusion ou mésintelligence, certains noms célèbres ont été maintenus tels quels. Par exemple : Ibn Khaldun, Baghayogho, Ghana, Mali et Marrakech au lieu de : Ibn Haldūn, Baġayogo, Gāna, Mālī et al-Murrākuš.

Pour la transcription de l'article défini (ال) des noms commençants par l'une des quatorze lettres solaires suivantes : ن - ل - ظ - ط - ض - ص - ش - س - ز - ر - ذ - د - ث - ت, nous avons tenu compte plutôt de la réalisation phonologique. Ainsi, la lettre doublée s'écrit d'abord en minuscule puis en majuscule. Par exemple : النُّوَيْرِي et السُّودَان seront respectivement transcrits comme suit : an-Nuwayrī et as-Sūdān.

Par ailleurs, nous avons également maintenu la traduction française chaque fois qu'elle nous convient. Sinon, c'est nous-même qui l'assurons. De même, pour marquer les repères historiques, nous avons donné, respectivement, à la fois, les dates grégorienne et hégirienne.

AVANT-PROPOS

L'islam en Afrique occidentale subsaharienne a suscité la curiosité de plus d'un penseur. Ainsi, la religion musulmane a fait l'objet de plusieurs études de la part de nombre d'historiens d'horizons divers. Aussi, celle-ci se veut-elle une contribution, si modeste soit-elle, à une meilleure intelligence de la pénétration de l'islam en Afrique subsaharienne pour autant qu'elle propose une nouvelle démarche.

Partant, les sources arabes faisant autorité dans ce domaine, ont été particulièrement convoquées même si d'autres nous ont été d'un apport considérable. En effet, ayant constaté que les sources arabes qui traitent essentiellement de l'islam en Afrique datent particulièrement du VII^e au XVI^e siècle, nous avons choisi cette époque charnière qui fut une période dynamique et brillante pour l'islam au Bilād as-Sūdān, le pays des Noirs. Ce fut pendant cette période qu'on a assisté à l'un des plus beaux jours que la nouvelle foi a connus à travers le continent noir avec la naissance et l'émergence de grands royaumes et empires musulmans du Moyen Âge.

INTRODUCTION GENERALE

Apparu pour la première fois en Arabie au VII^e siècle, l'Islam, religion monothéiste, se propagea rapidement dans le monde en général et en Afrique en particulier à moins d'un siècle. Cette rapide expansion s'explique, entre autres facteurs, par sa capacité d'adaptation, de tolérance et de dépassement. En Afrique subsaharienne, introduit par les Arabes, l'islam opéra une révolution sans précédent dans le mode de vie et de pensée d'une bonne partie des peuples noirs de l'Afrique Occidentale notamment dans les domaines spirituel, économique, socioculturel et même politique grâce à son actualité, à son éternité et à son universalité.

En effet, le Moyen Age fut un tournant pour le monde musulman de l'Afrique noire subsaharienne avec la naissance et le rayonnement des royaumes et empires comme le Tékrou, le Ghana, le Mali et le Songay dont la toile de fond fut l'islam sunnite mālikite. Par ailleurs, avec le concours du commerce transsaharien du sel, produit rare et précieux, échangé contre l'or du VIII^e au XVI^e siècle, la religion musulmane fut à l'origine du rayonnement des villes telles que Tombouctou, Jenné et Gao. Elles sont devenues au XVI^e siècle de grandes métropoles intellectuelles et commerciales illustrées par de grandes sommités religieuses musulmanes appartenant à la pensée universelle en l'occurrence Aḥmad Bābā et Muḥammad Baghayogho.

Ce qui permit à l'Afrique noire subsaharienne, éclairée par l'Islam, de prendre en main son propre destin et de contribuer par ricochet à écrire les plus belles pages de l'histoire universelle. Ce fut l'âge d'or de la civilisation musulmane africaine du sud du Sahara et l'islam est devenu aujourd'hui la première religion africaine la plus importante.

Vu l'étendue de son utilité, la question de l'islam en Afrique a suscité la curiosité de nombre de chercheurs, d'historiens et de géographes d'horizons divers notamment des Orientalistes, des Africanistes et des Africains. En fait, s'il s'avère

indéniable qu'il faut reconnaître leur mérite à sa juste valeur pour avoir fourni des informations précieuses sur la connaissance de l'islam et la manière dont il a été vécu par les musulmans, nous avons jugé utile de les éclaircir, de les renforcer et de les approfondir davantage mais aussi de les rendre familières au public pour une meilleure intelligence.

Par voie de conséquence, un large tour d'horizon de l'état actuel des connaissances permet d'inventorier et de classer les auteurs en deux groupes à savoir les Orientaux¹ et les Soudano-sahéliens. Les premiers, essentiellement des voyageurs et géographes arabes, furent les premiers informateurs sur la géographie et l'histoire écrite de l'Afrique noire subsaharienne considérée auparavant, par certains, comme un peuple sans histoire².

L'une des têtes de file de ces auteurs Orientaux fut **ʿAbd ar-Raḥmān ibn ʿAbd al-Ḥakam**³. Il fut le premier à mentionner, au IX^e siècle, le premier contact entre les Arabes et l'Afrique noire, appelée *Bilād as-Sūdān* par les Arabes. De même, **al-Yaʿqūbī**⁴, un peu plus tard donne d'importantes informations sur les *Sūdān*. Ils furent suivis, entre autres, par **Ibn Ḥawqal**⁵ au Xe siècle, **Abū ʿUbayd ʿAbd Allah al-Bakrī**⁶

¹ - Nous entendons par cette dénomination les auteurs arabes mais aussi ceux de l'Occident Musulman d'expression arabe.

² - Si l'on en croit Joseph Ki-Zerbo, Hegel déclarait dans son Cours SUR LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE en 1830 « L'Afrique n'est pas une partie historique du monde. Elle n'a pas de mouvements, de développements à montrer, de mouvements historiques en elle...Ce que nous entendons précisément par l'Afrique est l'esprit ahistorique, l'esprit non développé ».

De même, le grand historien Charles André Julien a écrit dans un paragraphe intitulé « L'Afrique pays sans Histoire » de son ouvrage sur l'Histoire de l'Afrique : « L'Afrique Noire, la véritable Afrique, se dérobe de l'Histoire ». Cf. Cuoq, Joseph M, Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain, Paris : Hatier, 1978, p.10-11.

³ - Ibn ʿAbd al-Ḥakam, Abū al-Qāsim ibn ʿAbd ar-Raḥmān (187-257/803- 871) est l'auteur de plusieurs ouvrages dont l'histoire de la conquête de l'Egypte, du Maghreb et de l'Espagne (*Futūḥ Miṣra wa Ifrīqiyya* ou Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne), *Futūḥ Ifrīqiyya wa al-Andalus et Futūḥ Miṣra wa Aḥbāruhā*. Il a rendu l'âme au Caire en 871/257.

⁴ - al-Yaʿqūbī, Abū al- ʿAbbās Aḥmad b. ʿAli est l'auteur de *Kitāb al-Bulḍān (Les Pays)*, l'une des premières encyclopédies de l'histoire de l'islam vers 872/259. Il mourut 33 ans après vers 905/291.

⁵ - Ibn Ḥawqal, Abū al-Qāsim Muḥammad, originaire de Bagdad, il fut écrivain, géographe et voyageur. Il est l'auteur de : *al-Masālik wa al-Mamālik (Les itinéraires et les royaumes)* ou *Kitāb Sūra al- Ard (Configuration de la terre)*. Il mourut en 988/378.

⁶ - al-Bakrī, Abū ʿUbayd ʿAbd Allah b. ʿAbd al-ʿAzīz b. Muḥammad b. Ayyūb, naquit à Cordoue en 1040/431. Il est l'auteur de l'ouvrage : *al-Masālik wa al-Mamālik (Livre des itinéraires et des royaumes)*, achevé en 1068/460, l'une des plus importantes des ses œuvres. Il est l'un des plus grands géographes du monde musulman. Il fut surnommé " un routier de l'Afrique". Il décéda en 1094/ 487.

et **al-Idrīsī**⁷ qui s'étaient distingués parmi les plus grands géographes de l'Occident musulman médiéval et qui dominèrent respectivement leurs époques XI^e et XII^e siècles et d'**Ibn al-Aṭīr**⁸ au XIII^e siècle. Ensuite, ce fut le tour du globe-trotter, **Ibn Baṭṭūta**⁹ au XIV^e siècle, d'**al-ʿUmarī**¹⁰ et d'**Ibn Khaldun**¹¹, l'un des personnages arabes les plus célèbres aussi bien en Occident qu'en Orient et l'un des fondateurs de la sociologie et de l'histoire scientifique. Enfin, arrivèrent **al-Qalqašandī**¹² et **Jean Léon l'Africain**¹³ au XV^e siècle.

Cependant, dans l'ensemble, la faiblesse de cette documentation se trouve, du point de vue de notre étude, dans le caractère tantôt général tantôt parcellaire des ouvrages qui ressemblent plutôt à des études fourre-tout. En clair, il n'existe pas d'étude consacrée entièrement et exclusivement à l'islam en Afrique subsaharienne au Moyen Âge. De même, les termes comme Ghana, Tékrou, Sūdān et Ribāt

⁷ - **al-Idrīsī**, Abū ʿAbd Allah Muḥammad b. Muḥammad b. ʿAbd Allah b. Idrīsī aš-Šarīf, né à Ceuta en 1099/492, il est l'un des géographes arabes les plus célèbres. Il rédigea, sur la demande du roi normand Roger II de Sicile, son livre intitulé : *Nuzha al-Muštāq Fī Iḥtirāq al-Āfāq* (Divertissement de celui qui désire parcourir le monde). Il décéda en 1164/559.

⁸ - **Ibn al-Aṭīr**, Abū al-Ḥasan ʿAlī b. Abī Karam Muḥammad b. ʿAbd al-Karīm b. ʿAbd al-Wāḥid aš-Šaybanī a vu le jour en 1160/555. Son ouvrage intitulé : *al-Kāmil fī at-Tārīḫ* (Histoire Universelle), est l'un des plus célèbres de l'histoire musulmane. Il contient 7 volumes traitant de l'histoire de la Création du monde jusqu'à l'année 1231/628. Il mourut en 1233/630.

⁹ - **Šams ad-Dīn Abū ʿAbd Allah b. ʿAbd Allah b. Muḥammad al-Lawātī**, célèbre sous le nom d'**Ibn Baṭṭūta**, auteur de *Tuḥfa an-Nuẓār Fī Garāʾib al-Amṣār wa ʿAjāʾib al-Asfār* (Présent offert aux observateurs : choses curieuses et merveilles vues dans les pays et les voyages), naquit à Tanger en 1304/703. Il parcourut le monde du Magrib au Sūdān en passant notamment par le Moyen Orient et la Chine. Il fut surnommé le globe-trotter. Son ouvrage constitue l'un des plus importants en ce qui concerne l'histoire du Mālī où il séjourna plus d'un an entre 1352/752 et 1353/753.

¹⁰ - **al-ʿUmarī**, **Ibn Fadl Allah**, (1301-1349/700-749) est l'auteur de l'encyclopédie intitulée : *Masālik al-Aḥsār fī Mamālik al-Amṣār* (Les itinéraires des regards à travers les royaumes du monde civilisé). Originaire de Damas, il fut secrétaire auprès du sultan du Caire où il obtint essentiellement des informations précieuses sur le Mali du Moyen Âge.

¹¹ - **Ibn Khaldun**, ʿAbd ar-Raḥmān b. Muḥammad b. al-Ḥasan naquit à Tunis en 1332/732. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels nous retenons deux : *Muqaddima* (Prolégomènes, traduit par Vincent Monteil sous le titre : *Discours sur l'histoire universelle*) et *Kitāb al-ʿIbar wa Dīwān al-Mubtadaʾ wa al-Ḥabar Fī Ayyām al-ʿArab wa al-ʿAjam Wa al-Barbar wa man ʿĀsarahum min dawī al-Sultān al-Akbar* (Traduit par De Slane sous le titre : *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique Septentrionale*). Le " Kitāb al-ʿIbar " fournit de précises et d'importantes informations sur la conquête de l'Afrique du Nord et de l'histoire du Mālī. Il parcourut l'Afrique du Nord et s'est rendu plusieurs fois en Andalousie. Il rendit l'âme en 1406/808 au Caire.

¹² - **al-Qalqašandī**, **Aḥmad ibn ʿAlī**, est l'auteur d'un ouvrage encyclopédique : *Šubḥ al-Aṣā fī Šināʿa al-Inṣāʾ* (L'aurore de l'héméralope dans l'art de la correspondance) rédigé après 1387/791. C'est un grand compilateur. Il décéda en 1418/821.

¹³ - Né à Grenade en 1483/888, **Al-Ḥasan dit Jean Léon l'Africain**, est l'auteur d'un ouvrage très célèbre en Europe en l'occurrence *Description de l'Afrique et des choses notables qui s'y passent*, traduit sous le titre : *Description de l'Afrique*. Il mourut en 1554/961.

généralement utilisés prêtent souvent à des différentes compréhensions, du moins du point de vue géographique ou sémantique.

Quant au second groupe, constitué de spécialistes soudanais notamment les juristes de Tombouctou, **Maḥmūd Kati**¹⁴, **Abd ar-Raḥman as-Sa^cdī**¹⁵, **Aḥmad Bābā**¹⁶, le réformateur du Touat, **al-Maḡīlī**¹⁷ et l'historien **Boubou Hama**¹⁸. Il est caractérisé par une érudition locale ayant pris la relève au XVI^e siècle. Ils constituent une source d'information authentique de l'histoire de l'Afrique noire subsaharienne. Ils traitent essentiellement de l'histoire de l'empire Songay XVe-XVI^e siècles.

Cependant, peuvent être relevés, dans nombre de passages, des propos que certains qualifient d'être teintés du mythe, de la légende et de la glorification qui, par conséquent, pourraient prêter à des interprétations légendaires de l'islam en Afrique et aboutir à des conclusions subjectives comme le récit du pèlerinage à la Mecque de

¹⁴ - **Kati ibn al-Hāj, Maḥmūd** naquit en 1468/872. Il fut historien d'origine soninké, un juriste domicilié à Tombouctou. Son ouvrage intitulé : *Tārīḥ al-Fattās Fī Aḥbār al-Buldān wa al-Juyūs wa Akābir an-Nās (Chronique du chercheur pour servir à l'histoire des villes, des armées et des principaux personnages du Tékrou)* abordant l'histoire des Askia de Gao, depuis l'accession de El-Hāj Muhammad jusqu'à la conquête marocaine dont il fut témoin, constitue un ouvrage de première importance pour l'histoire du Sūdān. Commencé par son auteur en 1519/925, le récit s'arrête en 1599/1007, six ans après sa mort, avant d'être prolongé par ses descendants jusqu'en 1665/1075. Pour ces interpolations, cf. Op.cit. **Cuoq, Joseph M.**, Histoire de l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest, p. 163

¹⁵ - **As-Sa^cdī, Abd ar-Raḥmān b. Abd Allah b. Imrān b. Āmir**, auteur de *Tārīḥ as-Sūdān (Chronique du Pays des Noirs)* en 1655/1065, est un témoin oculaire de la plupart des événements qu'il raconte. Il traite essentiellement de l'histoire du Mālī et des Songay. Natif de Tombouctou, il y exerça des fonctions de juriste.

¹⁶ - **Bābā, Aḥmad b. Aḥmad b. Aḥmad b. Umar b. Muḥammad Aqīt Abū al-Abbās** fut d'origine Ṣanhāja et appartient à l'ethnie al-Masūfa. Il naquit à Tombouctou en 1556/963. Il fut un grand juriste appartenant à une famille de qādīs, d'imāms et de savants. Capturé, enchaîné, blessé et déporté, à travers le désert, à Marrakech, par les soldats marocains sous le règne des Sa^cdiens, Aḥmad Bābā mit à profit son séjour forcé dans la capitale marocaine, après sa libération, pour rédiger, en 1596/1004, un de ses plus célèbres ouvrages intitulé : *Nayl al-Ibtihāj bi tatrīz ad-Dībāj*. Cette oeuvre encyclopédique est une source principale pour les biographies des savants du Maghreb aux XVe et XVI^e siècles.

¹⁷ - **al-Maḡīlī, Muḥammad b. Abd al-Karīm** fut un grand exégète du Coran, du hadīth, de la rhétorique et de la logique. L'ouvrage du grand juriste mālikite, " *Ajwiba 'Alā As'ila al-Amīr al-Hāj Abū Abd Allah Muḥammad b. Abū Bakr* " écrit à la fin du XVe siècle et traduit par le professeur El-Hadj Ravane Mbaye sous le titre : *Un aperçu de l'islam songhay, ou Réponses d'al-Maḡīlī aux questions posées par Askia El-Hadj Muḥammad, Empereur de Gao*, est l'un des documents les plus importants de l'histoire de l'empire des Askia de Gao à la fin du XVe siècle et au début du XVI^e siècle. Conseiller spécial de l'Askia Muḥammad, Il fut également un grand propagateur de l'islam sunnite orthodoxe, le malikisme. D'origine algérienne (Tlemcen), il se fixa à Touat à partir duquel il entreprit un périple qui le mena tour à tour au pays haussa et à Gao où il rédigea probablement son œuvre en réponses au questionnement de l'Askia Muḥammad. Surnommé, entre autres, le réformateur du Touat, al-Maḡīlī, l'un des plus grands juristes de l'Afrique musulmane, décéda en 1504/909

¹⁸ - L'historien du Niger, **Boubou Hama**, est l'auteur de : *L'Empire Songhay, ses ethnies, ses légendes et ses personnages historiques*. Cet ouvrage est d'une importance capitale pour la connaissance de l'histoire du Niger.

l'empereur du Mali, Kankan Mūsa et l'apologie faite par ʿAbd ar-Rahman as-Saʿdī à sa ville natale, Tombouctou.

Par conséquent, à côté de ces certitudes, nous nous proposons une étude soutenue par des interrogations, des hypothèses et des rapprochements caractérisés par une synthèse basée sur ces sources fondamentales crédibles afin de faire l'écho des voix qui font autorité. Bref, une autre démarche. En fait, à coté de ces sources fondamentales arabes, nous ferons appel aux recherches et travaux modernes menés par des universitaires et chercheurs africains notamment soudano-sahéliens et européens reconnus par leur science précise et leur autorité en ce qui concerne l'histoire de l'Afrique de l'Ouest. Les fouilles conduites récemment par certains et basées sur l'archéologie principalement sur certains sites n'ayant survécu comme le Ghana, Koumbi-Saleh, Tékrou, Niani, ont permis sans doute de les identifier, de les localiser et d'éclaircir les textes des auteurs arabes du Moyen Age. Bien entendu, notre thèse se propose moins de faire une analyse exhaustive de la question de l'islam en Afrique que de proposer, à la lumière de ces documents, une réflexion personnelle approfondie basée sur une démarche chronologique à travers le sujet suivant :

La pénétration de l'islam en Afrique subsaharienne à travers les sources arabes
(VIIe - XVIe siècles)

En effet, les sources qui renseignent sur la pénétration de l'islam en Afrique montrent que le premier contact entre les Arabes et le Bilād as-Sūdān remonterait au VIIe siècle lors de la conquête arabe de l'Afrique du Nord. Après ce furent les Berbères almoravides qui prirent la relève en soumettant le Tékrou et l'empire du Ghana. Quant à son expansion, elle a lieu véritablement au temps de l'empire manding du Mali au XIve siècle, appelé l'empire musulman avant d'atteindre son apogée au XVIe siècle sous les Askia de l'empire Songay de Gao.

Fort de ce constat, notre analyse s'ordonnera, autour de ce plan conçu en trois parties suivant les grandes étapes de l'islam en Afrique subsaharienne, depuis sa pénétration jusqu'à son rayonnement en passant par son émergence :

- L'époque arabo-berbère, VIIe -XIIe siècles.
- L'époque mandingue, XIIIe- XVe siècles.
- L'époque Songay, XVe -XVIe siècles.

Pour l'étudier, certains ouvrages seront privilégiés en fonction de leur spécificité et de leur adéquation avec le sujet. C'est ainsi que dans la première partie, feront l'objet d'un recours constant pour la conquête du Maghreb et l'expansion musulmane, les sources principales telles que *Futūḥ Miṣra wa Aḥbāruhā*¹⁹ d'Ibn ʿAbd Al- Ḥakam, *Futūḥ al-Buldān* d'al-Balādurī,²⁰ *al-Bayān al- Muḡrib fī Aḥbār al-Andalus wa al- Maḡrib* d'Ibn ʿIdārī²¹, *al-Kāmil fī at-Tārīḥ* d'Ibn al-Aṭīr²², *Kitāb al-ʿIbar wa Diwān al-Mubtada' wa al-Ḥabar fī Ayyām al-ʿArab wa al-ʿAjam Wa al-Barbar wa man ʿĀṣarahum min dawī al- Sultān al-Akbar* d' Ibn Khaldun²³ et *Nihāya al-Arab fī Funūn al-Adab* d' an-Nuwayrī²⁴.

C'est dans la même veine qu'il faudra apprécier, pour ce qui concerne la pénétration de l'islam en Afrique subsaharienne, l'utilisation de l'ouvrage, *Muḡrib Fī Dīkr Bilād al-Ifriqiyya wa al-Maḡrib*,²⁵ un extrait de son œuvre *al-Masālik wa al-Mamālik* traitant de l'Afrique du Nord et le Bilād as-Ṣūdān. Il constitue une œuvre de première importance du compilateur andalou al-Bakrī souvent cité par ses successeurs

¹⁹ - Ibn ʿAbd al-Ḥakam, ʿAbd ar-Raḥmān *Futūḥ Miṣra wa Aḥbāruhā*, Dār an-Naṣr, aṭ-Ṭabʿa al-Uwla, Bayrūt, 1996

²⁰ - Balādurī, Aḥmad, al-, *Futūḥ al- Buldān*, 3tomes, Matbaʿa Lajna al-Bayān, al-Qāhira.

²¹ - Murrākūṣī, Ibn ʿIdārī, al-, *al-Bayān al- Muḡrib Fī Aḥbār al-Andalus wa al- Maḡrib*, Bayrūt, Dār aṭ- Ṭaqāfa, 1884.

²² - Ibn al-Aṭīr, *Kitāb al-Kāmil (Histoire Universelle)*, éd. C.J.Tornbergm Leyde 1851-76. Voir Fagan, *Annales du Maghreb et de l'Espagne* (trad. partielle), Alger, 1901

²³ - Ibn Khaldun, ʿAbd ar-Raḥmān *Kitāb al-ʿIbar wa Diwān al-Mubtada' wa al-Ḥabar fī Ayyām al-ʿArab wa al-ʿAjam Wa al-Barbar wa man ʿĀṣarahum min dawī al- Sultān al-Akbar*, (*Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*), Trad. De Slane, Libr. Orient, 1968

²⁴ - An-Nuwayrī, Aḥmad ibn ʿAbd al-Waḥḥāb, *Nihāya al-Arab Fī Funūn al-Adab*, *Dār al-kutub al-ʿIlmiyya*, Bayrūt, 2004/1424.

²⁵ - al-Bakrī, Abū ʿUbayd ʿAbd Allah *al-Muḡrib Fī Dīkr Bilād al-Ifriqiyya wa al- Maḡrib*, al- Jazā' ir, al- Ḥukūma al- Jazā' iriyya, 1911 (*Description de l'Afrique septentrionale*, Traduction française DE SLANE).

arabes ou non arabes. Ainsi, seront particulièrement sollicités en ce qui concerne l'histoire des Almoravides, les ouvrages tels qu'*al-Anīs al-Muṭrib bi Rawḍ al-Qirtās fī Aḥbār Mulūk al-Maġrib wa Tārīḥ Madīna Fās* d'Ibn Abī Zar^c al-Fāsi²⁶, ^cAli, spécialiste du mouvement almoravide, *al-Bayān al-Muġrib fī Aḥbār al-Andalus wa al-Maġrib* d'Ibn ^cIdārī al-Murrākuṣī et *al-Mu^cjib fī Talḥīs Aḥbār al-Maġrib* d'al-Murrākuṣī, ^cAbd al-Wāhid²⁷.

Dans la même mouvance, *Nuzha al-Muštāq Fī Iḥtirāq al-Āfāq*²⁸, l'une des meilleurs œuvres médiévales du grand géographe al-Idrīsī sera privilégiée pour avoir donné des renseignements de choix notamment sur la description du Ghana, du Tékroum et d'Awdaghost. Enfin, c'est dans le même ordre d'idées qu'il faut inscrire l'interrogation d'Ibn Ḥawqal à travers son œuvre intitulée *Ṣūra al-Ard (ou al-Masālik wa al-Mamālik)*²⁹ qui fut l'un des premiers voyageurs arabes d'avoir mis le pied à Ghana et d'al-Ya^cqūbī³⁰, d'Ibn Sa^cīd³¹, d'Ibn Abī Zar^c et d'Ibn al-Khaldun.

Dans la deuxième partie, nous ferons appel aux sources fondamentales telle que *Tuḥfa an-Nuẓẓār fī Ġarā'ib al-Amṣār wa 'Ajā'ib al-Asfār*³² plus connue sous le nom de *Voyages* d'Ibn Batouta, pour avoir séjourné plus d'un an au Mali et laissé un tableau descriptif de la cour malienne. Il fut surnommé le globe-trotter. De même, Ibn Khaldun a apporté des informations de haute portée sur les souverains maliens et

²⁶ - Ibn Abī Zar^c al-Fāsi, ^cAli, *al-Anīs al-Muṭrib bi Rawḍ al-Qirtās Fī Aḥbār Mulūk al-Maġrib wa Tārīḥ Madīna Fās (Livre du joyeux compagnon dans les jardins de Qirtās au sujet des faits et gestes des rois du Maghreb et de l'histoire de Fès)*, Ribāt : Dār al-Manṣūr Li aṭ-Ṭibā'a wa al-Warrāq, 1973, 512p.

²⁷ - Murrākuṣī, ^cAbd al-Wāhid, al-, *al-Mu^cjib Fī Talḥīs Aḥbār al-Maġrib* (L'agréable dans le Résumé des événements du Maghreb), Le Caire, Matba'at al-Istitiqāma, 1949, 431p

²⁸ - Idrīsī, Abū ^cAbd Allah Muḥammad, al-, *Kitāb Nuzha al-Muštāq Fī Iḥtirāq al-Āfāq (Divertissement de celui qui désire parcourir le monde)*, Description de l'Afri. et de l'Espagne, éd. Et trad. R. Dozy et M.J. DE Goeje, Leyde, 1886.

²⁹ - Ibn Ḥawqal, Abū al-Qāsim Muḥammad *Kitāb Ṣūra al-Ard (Configuration de la terre)*, Trad. J. H. Kramers et G. Wiet, Bayrūt, 1965

³⁰ - Ya^cqūbī, Abū al-^cAbbās Aḥmad, al-, *al-Buldān (Les pays)*, éd. M.J. De Goeje, Leyde 1892, Le Caire 1937

³¹ - Ibn Sa^cīd, *Kitāb bast al-Ard fī ṭīl wa al-^card (Le livre de l'étendue de la terre en longueur et en largeur)*, éd. par Juan Vernet Ginès, Tetuan 1956, 141 p

³² - Ibn Baṭṭūta, Šams ad-Dīn Abū ^cAbd Allah, *Tuḥfa an-Nuẓẓār Fī Ġarā'ib al-Amṣār wa 'Ajā'ib al-Asfār (Voyages d'Ibn Batouta)* Traduction Défréméry et Sanguinetti, Tome Quatrième, Paris, Société Asiatique, 479p

l'organisation des structures étatiques à travers son ouvrage **Kitāb al-ʿIbar** ainsi que al-ʿUmarī par le biais de son oeuvre intitulée **Masālik al- Abṣār fī Mamālik al- Amsār**. Ce dernier nous apporte, particulièrement, de précieuses informations relatives au séjour de Kankā Mūsā au Caire lors de son voyage aux Lieux Saints de l'islam et au Mali médiéval d'une manière générale. Il fut l'un des premiers ayant cité Niani, la capitale de l'empire de Mali qui avait sous sa dépendance treize royaumes.³³

Enfin, la dernière partie sera soutenue, entre autres, par les sources principales comme al-Idrīsī, al-Bakrī, précédemment citées, Ibn Saʿīd³⁴ et les Tārīḥ soudanais de Tombouctou en l'occurrence **Tārīḥ as-Sūdān** de ʿAbd ar-Raḥman as-Saʿdī³⁵ et **Tārīḥ al-Fattāš fī Aḥbār al-Buldān wa al-Juyūš wa Akābir an-Nās** de Maḥmūd Kati³⁶. Elles constituent des sources de renseignements fondamentales notamment pour l'empire Songhay. En plus de leur qualité de témoins oculaires pour la plupart des événements qu'ils relatent, ils furent des acteurs directement mêlés aux affaires ; ʿAbd ar-Raḥman as-Saʿdī fut nommé qādi de Tombouctou et Maḥmūd Kati, fut un ami personnel d'El Hāj Muḥammad Ier, le fondateur de la dynastie des Askia. C'est dans le même sillage qu'il faut notamment inscrire la sollicitation des auteurs tels que al-Maḡīlī,³⁷ Aḥmad Bābā³⁸ et Boubou Hama.³⁹

Certes la réalisation de cette étude ne peut pas aboutir sans coup férir. Loin s'en faut. Car, des difficultés certaines ont été rencontrées. Nous pouvons en citer deux notamment : La première est liée à l'ancienneté et à la rareté des sources arabes dont

³³ - ʿUmarī, Ibn Fadl Allah, al-, *Masālik al-Abṣār fī Masālik al-Amsār*, Traduction Gaudefroy – Demombynes, 1927, Paris, p.52-93, cf. Le royaume de Mali et ses dépendances, Notes Africaines, n° 82, Avril 1959.

³⁴ - Ibn Saʿīd, ʿĀli b. Mūsā *Kitāb bast al-Ard fī ḥūl wa al-ʿard*, éd. par J.V.G, Tetuan 1956, 141 p

³⁵ - Saʿdī, ʿAbd ar-Raḥman, *Tārīḥ as-Sūdān*, Paris, Našra Hudās, 1964, p.13.

³⁶ - Kati, Maḥmūd, *Tārīḥ al-Fattāš Fī Aḥbār al-Buldān wa al-Juyūš wa Akābir an-Nās*, al-Maktaba al-Amrīkiyya wa aš-Šarqiyya, Traduction O. Houdas et Maurice Delafosse, Paris, 1981, p.66

³⁷ - Mbaye, El Hadj Ravane, *Un aperçu de l'Islam songhay, ou Réponses d'al-Maḡīlī aux questions posées par Askia El-Hadj Muhammad, Empereur de Gao (Ajwiba ʿAlā As'ila al-Amīr al-Hāj Abū ʿAbd Allah Muhammad b. Abū Bakr)*, B.I.F.A., t. XXXIV, B., n. 12, 1972, pp. 237-267, Trad. et annoté.

³⁸ - Bābā, Aḥmad, *Nayl al-Ibtihāj bi tatrīz ad-Dībāj*, 1^{ère} éd. Le Caire, 1329/1911

³⁹ - Hama, Boubou, *Histoire des Songhay*, Présence Africaine, 369p, 1968

certaines datent de plusieurs siècles. D'où, leur exploitation requiert des efforts soutenus. A cela s'ajoute l'ampleur du sujet qui s'étend sur plusieurs siècles (VIIe - XVIe siècles) couvrant toute l'Afrique Occidentale à l'Ouest du Nil et au Sud du Sahara traditionnellement appelé Bilād as-Sūdān, le pays des Noirs, par les auteurs arabes médiévaux et à sa spécificité multidimensionnelle en ce sens que le sujet pourrait être traité par plusieurs spécialistes en l'occurrence un historien, un islamologue et même un ethnologue.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

PREMIERE PARTIE

L'époque arabo-berbère

VII-XIIe siècles

CODESHEP-BIBLIOTHEQUE

La pénétration de l'islam en Afrique subsaharienne fut l'œuvre des Arabes et la paternité de son expansion dans le pays des Noirs revient aux Berbères notamment à ceux almoravides. En effet, pour une meilleure intelligence de la pénétration de l'islam en Afrique noire subsaharienne, il serait utile de passer en revue les points saillants qui caractérisent les grandes étapes de la progression de l'islam vers le pays des Noirs, le Bilād as-Sūdān. Et, pour situer les événements majeurs, dans le temps, une chronologie quoique peu certaine⁴⁰, sera utilisée, autant qu'elle peut aider à mieux les fixer.

CHAPITRE I

LA CONQUETE DU MAGHREB⁴¹ ET L' EXPANSION MUSULMANE

Avant de fouler le sol d'Afrique noire subsaharienne, la religion musulmane a réussi à traverser avec succès, à moins d'un siècle, toute la partie de l'Afrique du Nord, de l'est vers l'ouest. Ce fut la conquête musulmane du Maghreb menée essentiellement par de vaillants généraux arabes. Ils ont servi de locomotive pour la diffusion de l'islam au Maghreb.

La conquête du Maghreb fut essentiellement marquée par deux grands événements : la conquête de l'Egypte et celle de l'Ifrīqiyya ou de la Berbérie. La première fut courte et relativement facile contrairement à la dernière, longue, difficile et périlleuse même pour les propagateurs de la nouvelle foi.

⁴⁰ - Les références temporelles avancées par les auteurs arabes souffrent pour la plus part de précision et font l'objet de controverses. Par exemple, en ce qui concerne la conquête de l'Egypte, Ibn al-Aṭīr dans *al-Kāmil fī al-Tārīḫ*, I, p.451 donne les années 16 et 20 de l'hégire. Ibn ʿIdārī al-Murrākūšī dans *al-Bayān*, T.1, p. 8 fixe l'évènement en l'an 20 alors qu'al-Balāḍurī avance l'anné 19 dans *Futūḫ al-Buldān*, I, p.251.

⁴¹ - Le mot Maghreb est d'origine arabe. Il signifie le Couchant par opposition à Maṣriq, le Levant. Il est employé par les Arabes pour désigner, d'une manière générale, tout ce qui se trouve à l'Ouest de l'Egypte. Ici, nous l'employons pour désigner l'Egypte et tous les pays de l'Afrique du Nord ainsi que la Libye.

1-1.1. La conquête de l'Égypte ou la pénétration de l'islam en Afrique Septentrionale

Après avoir conquis l'empire perse sassanide et une bonne partie de l'empire byzantin, l'islam étendit ses tentacules en Asie où la nouvelle foi dictait ses lois sur une grande partie de ce continent. Encouragés sans doute par ces victoires historiques sur leurs ennemis, les combattants de l'islam voulant faire reculer les frontières du territoire musulman en Afrique, entreprirent la conquête de l'Égypte⁴².

Il y a lieu de souligner qu'une vingtaine d'années auparavant, en 615, les musulmans avaient eu pour la première fois mis les pieds en Afrique, plus précisément en Abyssinie (al-Ḥabaša, Éthiopie actuelle) pour s'y réfugier sur les ordres du Prophète. Ce fut, si l'on en croit Ibn al-Aṭīr, une délégation d'émigrants composés d'une dizaine d'hommes ainsi que de femmes parmi lesquels on peut notamment citer Uṭmān b. °Affān, le futur troisième Calife du Prophète.

Auparavant, le général arabe °Amr ibn al- °Ās aurait réussi à convaincre le Calife °Umar ibn al-Ḥattāb,⁴³ en ce qui concerne les avantages que représenterait, selon lui, la soumission de l'Égypte, un pays très riche facilement prenable, malgré les réserves émises par ce dernier. Il lui dit, si l'on en croit l'auteur de la conquête de l'Égypte, °Abd ar-Raḥman ibn °Abd al- Ḥakam: << "Oh, l'Emīr des croyants, permettez-moi de marcher sur l'Égypte". Il l'encouragea à cela en lui disant:" La conquête de cette dernière confèra aux musulmans de la force et de l'aide car c'est le pays le plus riche, le moins courageux". °Umar ibn al-Ḥattāb exprimant sa crainte pour les musulmans, refusa. Cependant, °Amr ne cessa de faire son éloge et de minimiser sa conquête auprès de °Umar ibn al-Ḥattāb jusqu'à ce que ce dernier cédât >>⁴⁴, au regard de ce récit suivant :

⁴² - Op.cit. Ibn al-Aṭīr, p. 266

⁴³ - Deuxième Calife du Prophète, après Abū Bakr (634-643).

⁴⁴ - Op.cit. p. 64.

>> قال يا أمير المؤمنين إيدن لي أن أسير إلى مصر وحرضه عليها وقال إنك إن فتحتها كانت قوة للمسلمين وعونا لهم وهي أكثر الأرض أموالا وأعجزها عن القتال والحرب فتخوف عمر بن الخطاب على المسلمين وكره ذلك فلم يزل عمرو يعظم أمرها عند عمر بن الخطاب ويخبره بحالها ويهون عليه فتحها حتى ركن عمر لذلك <<

Il n'est pas interdit de penser que la crainte pour les musulmans exprimée par le second Calife, successeur d'Abū Bakr⁴⁵, pourrait être bien compréhensible. Car, l'Afrique du Nord était jusqu'en ce moment quasi inconnue des Arabes compte tenu de sa position excentrique et de son éloignement du pouvoir central religieux. Pourtant, malgré tout cela, le Calife ʿUmar ibn al-Ḥattāb devrait céder et accepter cette conquête lointaine devant l'insistance de son général, ʿAmr ibn al-ʿĀṣ qui avait pris part à la conquête de la Syrie 635/13.

En 640/20, ʿAmr ibn al-ʿĀṣ partit d'Arabie à la tête d'une armée forte de plusieurs milliers d'hommes⁴⁶ et conquiert l'Égypte. Les Coptes⁴⁷, conclurent un accord avec les Arabes, nouveaux maîtres des lieux : Tous les Coptes exceptés les enfants, les femmes et les vieillards, furent astreints à un paiement annuel de deux dinars par tête et obligés à accorder une hospitalité de trois jours à tout musulman étranger. En revanche, les musulmans leur devaient protection pour leurs terres et biens en plus de leur liberté confessionnelle⁴⁸.

Il y a lieu de souligner que la conquête de l'Égypte a fait l'objet de deux versions différentes en ce qui concerne son caractère pacifique ou violent : Si al-Balāḍurī se contente de le souligner en affirmant : « Les gens doutent sur le cas de l'Égypte. Certains disent qu'elle a été conquise violemment. D'autres soutiennent le

⁴⁵ - Premier Calife du Prophète (632-634/10-12).

⁴⁶ - Selon Ibn ʿAbd al-Ḥakam 4000 ou 3500, Op.cit, p. 64. al-Balāḍurī, lui, se contente du dernier chiffre, p. 251.

⁴⁷ - Ce sont des descendants des anciens Égyptiens nommés Jacobites. Ils professaient la religion chrétienne.

⁴⁸ - Ibid. p. 81

contraire »⁴⁹ Ibn ʿAbd al-Ḥakam, lui, privilégie davantage la seconde thèse tout en rapportant les deux versions.⁵⁰

En tout état de cause, nous ne pouvons pas nous empêcher dans le cas d'une conquête pacifique de l'Égypte de nous demander qu'est-ce qui fut véritablement à l'origine de cette soumission manifestement facile de l'Égypte et des Coptes. Pour le comprendre il faut noter, d'une part, que la bravoure, la détermination et le désintéressement à la vie d'ici-bas dont les combattants musulmans ont fait montre, ont installé la peur dans le camp de leur adversaire. En fait, les missionnaires chrétiens, pris en otage pendant deux jours puis libérés par ʿAmr ibn al-ʿĀs, n'ont-ils pas raconté à leur chef Muqawqis⁵¹, le préfet de l'Égypte : «<< Nous avons vu des gens préférant la mort à la vie, l'humilité à la vanité. Aucun d'entre eux n'attache la moindre importance à la vie sur terre >>⁵² ?

En effet, on peut penser que ce qui motivait ce comportement des musulmans c'était la récompense que le Coran et la Tradition ont promise aux combattants de l'islam tués à la guerre sainte (Jihād). Le Coran et la Tradition en regorgent beaucoup : " Quiconque obéit à Allah et au Messager [...] ceux-là seront avec ceux qu'Allah a comblés de Ses bienfaits : les prophètes, les véridiques, les martyrs, et les vertueux. Et quels bons compagnons que ceux-là!"⁵³, promet le Coran.

D'autre part, les Coptes malgré leur appartenance au christianisme introduit en Afrique depuis le II^e siècle, furent frustrés et désabusés du fait du comportement des Grecs. Ces derniers étaient loin d'apporter la paix civile et religieuse à la veille de l'arrivée des Arabes. Ils menaient une politique impériale doublée d'une répression

⁴⁹ - Op.cit, al- Balādurī, p.251

⁵⁰ - Op.cit, Ibn ʿAbd al-Ḥakam, p. 68

⁵¹ - Il était le seigneur d'Alexandrie, de Barqa et de l'Égypte, de Tripoli, Lebba et Sabra. De même, il était le souverain de la Sicile, du prince des Goths et seigneur de l'Espagne. Il était placé sous l'autorité d'Héraclius, roi de Constantinople, auquel il payait un tribut de soumission. Cf, Ibn Khaldun, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, Trad. Le Baron De Slane, I, Paris, Libr. Orientale, 1968, 452p, pp. 208

⁵² - Op.cit, Ibn ʿAbd al-Ḥakam, p.68.

⁵³ - Le Coran, Sourate 4 Les femmes, verset 69

débouchant sur des révoltes souvent réduites à sang. Les peuples vaincus étant considérés comme des sujets devant payer l'impôt. Voilà ce qui explique peut-être que les Arabes, bien que porteurs d'une nouvelle religion, l'islam, furent accueillis à bras ouverts par les Coptes.

En 642/22, réconforté et requinqué sans doute par cette victoire, le commandant arabe ʿAmr ibn al-ʿĀs, après avoir obtenu l'aval du Calife, marcha sur la ville d'Alexandrie. Elle tomba après trois jours de siège marqué par de violents combats. Elle fut saccagée, les Grecs⁵⁴ chassés et les populations assujetties au paiement de l'impôt de la capitation (al-Jizya). La capitation doit être payée par les Gens du Livre ayant préféré garder leur religion. : " Combattez ceux qui ne croient ni en Allah ni au Jour dernier, qui n'interdisent pas ce qu'Allah et Son messager ont interdit et qui ne professent pas la religion de la vérité, parmi ceux qui ont reçu le Livre, jusqu'à ce qu'ils versent la capitation par leurs propres mains, après s'être humiliés" ⁵⁵, précise le Coran.

Ainsi, au bout de deux ans de lutte, la totalité du territoire égyptien est dorénavant placé sous l'autorité de l'islam. L'Egypte est devenue la première province musulmane en Afrique. Elle servira, entre autres, de base militaire pour les gouverneurs arabes. La même année, Barqa⁵⁶, l'une des plus importantes villes, fut prise. Les populations devaient s'acquitter obligatoirement du paiement de l'impôt⁵⁷ même si elles devraient vendre leur progéniture. ⁵⁸

⁵⁴ - En l'occurrence Héraclius, chef suprême des Grecs, qui faisait des pieds et des mains pour défendre Alexandrie.

⁵⁵ - Le Coran, Sourate 9 (Le désaveu ou Le repentir, at-Tawba), verset 29

⁵⁶ - C'est une ville très riche où l'abondance règne: toutes les denrées sont à bas prix et les troupeaux y prospèrent. Les Egyptiens y tirent la plus grande partie des bestiaux qui leur servent de consommation ainsi que de la laine, miel et du goudron, entre autres matières. Op.cit. al-Bakrī, p. 14-15.

⁵⁷ - Op. cit, al-Murrākuṣī, p. 8 ; Ibn al-Aṣṣr, p. 461

⁵⁸ - Op. cit, al-Balāḍurī, p. 265; Ibn al Aṣṣr, p.

De même, Tripoli⁵⁹ et la ville de Sabra tombèrent sans coup férir dans le giron des musulmans. Ces derniers remportèrent, comme à l'accoutumée, de considérables butins de guerre. Dorénavant, le territoire musulman s'étend sur deux continents à savoir l'Asie et l'Afrique et l'islam est devenu une religion transcontinentale. Cependant, les soldats de l'islam toujours résolus à répandre la nouvelle foi, se dirigèrent vers l'ouest, dans le territoire des Berbères où ils ont connu de fortunes diverses.

1- 1. 2. La conquête de l'Ifrīqiyya⁶⁰ ou l'implantation de l'islam en Berbérie

La conquête de l'Ifrīqiyya ou de la Berbérie fut l'une des étapes les plus décisives dans l'expansion de l'islam en Afrique. L'armée musulmane devra maintenant faire face à une double résistance gréco-byzantine et berbère dont la soumission sera définitive au bout d'une soixantaine d'années (647- 710/ 27-90). L'islam, pour la première fois, s'implantera en Ifrīqiyya avec la fondation du Kairouan. En effet, après avoir fait le vide autour de lui, 'Amr ibn al- 'Ās ragaillardi par l'euphorie des victoires de l'armée musulmane, sollicita de nouveau l'autorisation du Calife 'Umar afin de poursuivre la marche sur l'Ifrīqiyya, l'actuelle Tunisie, distante de neuf jours de marche de Tripoli : << Par la grâce de Dieu, nous avons conquis Tripoli distante de l'Ifrīqiyya de neuf jours de marche. Si l'Emīr des croyants voit qu'il doit la conquérir et la soumettre lui-même, il peut le faire >>⁶¹, comme en témoigne le texte d'Ibn 'Abd al-Ḥakam ci-après :

⁵⁹ - Tripoli, selon al-Bakrī, signifie, en grec, trois villes. Elle est prospère et contient des fruits et des légumes en abondance. Cf., Description de l'Afrique Septentrionale, p. 20

⁶⁰ - Selon al-Bakrī, L'Ifrīqiyya s'étend de Barqa au Tanger de l'est à l'ouest et de la Méditerranée aux sables qui marquent le commencement du pays des Noirs. Cf. Description de l'Afrique Septentrionale, p. 49. En effet, Georges Marçais précise que l'Ifrīqiyya est la Province romaine d'Afrique. Elle comprend une partie de la Tripolitaine, la Tunisie actuelle et la partie orientale du département de Constantine. Cf. Marçais, Georges, *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris : Editions Montaigne, 1946, p. 20, note 1

⁶¹ - Op. cit, p.187-188; al- Balāḡuri, p. 269. - An-Nuwayrī, *Nihāya al-Arab Ft Funūn al-Adab*, dans Ibn Khaldun, *Kitāb al-'Ibar*, (*Histoire des Berbères*, I. trad. de Slane, Alger, 1852. Appendice, p.314).

>> إن الله قد فتح علينا أطرابلس وليس بينها وبين أفريقية إلا تسعة أيام فإن رأى أمير المؤمنين أن يغزوها ويفتحها الله على يديه فعل <<

Mais le Calife °Umar, considérant la tentative de l'annexion de la Berbérie à l'islam comme une aventure redoutable et dangereuse, lui opposa un refus catégorique en lui répondant : << Non, ce n'est pas Ifrīqiyya mais plutôt le pays perfide qui égare et qui trompe et auquel personne ne s'attaquera tant que je serai en vie >>⁶², comme en témoigne ce passage:

>> لا إنها ليست بأفريقية ولكنها المفرقة غادرة مغدور بها لا يغزوها أحد ما بقيت <<.

Selon une autre version du même auteur, Abū al-Aswad an-Nadar aurait dit : << J'ai entendu °Umar ibn al-Ḥaṭṭāb répéter trois fois, Ifrīqiyya le pays perfide. Je n'y enverrai personne tant que mes yeux porteront des larmes >>⁶³

>> سمعت عمر بن الخطاب يقول أفريقية المفرقة ثلاث مرات لا أوجه إليها أحدا ما مقلت عيني الماء <<

Pourtant, à en croire Ibn °Idārī et al-Bakrī⁶⁴, beaucoup de traditions attribuées au Prophète faisaient l'éloge du Maghreb considéré comme une terre de grande récompense pour les musulmans et qualifièrent ses habitants, entre autres, comme des gens véridiques. En effet, Le Prophète Muḥammad aurait répondu à une troupe de guerriers envoyés en expédition, lesquels guerriers ont beaucoup souffert du froid : " Le froid est encore beaucoup plus fort en Ifriqiya, mais la récompense est plus forte aussi".⁶⁵

Si tel est le cas, le refus du Calife °Umar ne serait-il pas aux antipodes des propos du Prophète ? Loin s'en faut. Car, nous pensons que le Calife, conscient des risques et périls auxquels s'exposerait l'armée musulmane aurait voulu faire preuve de méfiance et de réalisme. En fait, le Calife n'avait-il pas été visionnaire si l'on sait que

⁶² - Op. cit. p.187

⁶³ - Ibid.

⁶⁴ - Op. cit. al-Murrākūšī, p. 6-7; al-Bakrī, p. 50-51

⁶⁵ - Op. cit. al-Bakrī, p. 50 ; al-Murrākūšī, p. 7

la conquête de la Berbérie, contrairement à celle de l'Égypte ayant duré trois ans, fut longue, incertaine et périlleuse. Elle aura coûté la vie à deux généraux arabes.⁶⁶

En tout état de cause, le Calife ʿUṭmān⁶⁷ prit les contre-pieds de son prédécesseur assassiné en 644/24. Il destitua ʿAmr ibn al-ʿĀs, recueillit l'avis des Compagnons du Prophète, nomma et chargea ʿAbd Allah b. Saʿd, son frère de lait, de mener la guerre sainte en Ifrīqiyya. Elle se fera en trois grandes expéditions séparées par trois intermèdes et caractérisées par des hauts et des bas.

A. La première expédition

En 647/27, à la tête de vingt mille combattants, ʿAbd Allah b. Saʿd, le gouverneur d'Égypte, entra en Byzance, attaqua les Byzantins⁶⁸ dirigés par Patrice Grégoire, chef des chrétiens dont l'autorité s'étendait de Tripoli à Tanger. Ils s'affrontèrent dans les plaines de Sbeitla : Grégoire, commandant de l'armée byzantine, fut tué par ʿAbd Allah ibn Zubayr et son armée décapitée. Ainsi, conclut Ibn Khaldun " Dieu livra aux vrais croyants les dépouilles des vaincus ainsi que leurs filles; et Abd -Allah-Ibn-ez-Zobeir reçut de ses troupes, comme cadeau, la fille de ce même Djoreidjir [Grégoire] auquel il avait ôté la vie"⁶⁹. " Ils y [Sbeitla] firent beaucoup de prisonniers et s'emparèrent de leurs richesses dont la majeure partie consistait en or et en argent [...]. Ces cavaliers s'avancèrent jusqu'aux bourgades de Gafsa où ils firent des captifs et du butin"⁷⁰, renchérit an-Nuwayrī.

Ensuite, Carthage fut prise et les musulmans remportèrent un énorme butin : les Grecs défaits et humiliés, se réfugièrent dans leurs châteaux et forteresses et proposèrent à ʿAbd Allah b. Saʿd trois cents quintaux d'or en échange du cessez-le-

⁶⁶ - Il s'agit de ʿUqba b. Nāfiʿ et de Zuhayr b. Qays. Cf., infra, p. 29 et 31

⁶⁷ - ʿUṭmān b. ʿAffān b. troisième calife du Prophète (644-656/24-36).

⁶⁸ - Au VI^e siècle, Les Byzantins avaient damé le pion aux Vandales peuples germaniques qui s'étaient installés en Afrique après avoir traversé la Gaule et l'Espagne. Byzance fut leur capitale d'Orient.

⁶⁹ - Op.cit, Ibn Khaldun, p. 209

⁷⁰ - Op. cit. p. 322

feu et d'évacuer le pays. Ce qui fut fait.⁷¹ Ce fut un succès considérable pour les Arabes et l'islam.

Aussi, la première invasion fut-elle couronnée de succès éclatant, du moins aux plans politique, militaire et moral. Car, en infligeant une défaite mémorable aux Grecs ayant mobilisé tous leurs efforts aidés en cela par les Berbères⁷², les Arabes portèrent un coup dur à leur domination et mirent un terme à leur hégémonie militaire et leur influence politiquement. Cette défaite cuisante mettant à nu la faiblesse de leur résistance et leur invincibilité notoire releva le moral de leurs adversaires.

Cependant les musulmans devraient beaucoup faire preuve de combativité et d'ingéniosité, après un arrêt de plus d'un quart de siècle, pour maintenant venir à bout des résistances autochtones, les Berbères. En effet, l'arrêt de l'offensive musulmane serait dû à l'assassinat du Calife °Uṭmān survenu en 656/36. Ce qui déclencha une crise politico-religieuse⁷³ au sein de la communauté musulmane dont le point culminant était la mise à mort du Calife °Ali⁷⁴ en 661/42, successeur de °Uṭmān. Ce fut le premier intermède.

En effet, Mu°āwiya b. Abī Sufyān, proche parent du Calife °Uṭmān, avait été nommé par ce dernier, avant son assassinat, gouverneur de Syrie. Ainsi, il ne cessait d'accuser son successeur, le Calife °Ali, d'avoir ourdi un complot pour la mise à mort du Calife °Uṭmān. Ali les combattit, lui et ses partisans jusqu'à sa mort. Rappelons qu'un an, en 660/40, avant l'assassinat de °Ali, Mu°āwiya b. Abī Sufyān qui lui disputait le pouvoir, s'était proclamé Calife.

⁷¹ - Op. cit., al-Balāḡuri, p.267-268; al-Murrākuṣī, p.12.An-Nuwayri, p. 322. Ibn Khaldun, p. 210

⁷² - Les Grecs avaient mobilisé 100 000 combattants contre 20 000 musulmans. Op.cit, Ibn Khaldun, p. 209

⁷³ - Cette crise politico-religieuse ayant divisé la communauté musulmane connut des conséquences fâcheuses et des répercussions non désirables qui ne cessent d'affecter jusqu'à présent les Croyants.

⁷⁴ - Quatrième Calife du Prophète Muḥammad (656- 661/36-41)

C. La deuxième expédition

Après avoir accédé au pouvoir et consolidé son autorité, le Calife Mu^cāwiya décida de la relance de la conquête sous le commandement de Mu^cāwiya b. Ḥudayj al-Kindī⁷⁵ suite à l'appel au secours lancé par Gennadius. A l'origine, il existe des querelles intérieures dans les rangs des Grecs opposant ce dernier à Eleuthère en ce qui concerne le commandement de la Province de l'Afrique après la mise à mort de Grégoire par les musulmans. Ce fut ainsi que, l'empereur byzantin Constant II, ayant pris faits et cause pour Eleuthère, le rival de Gennadius, ce dernier se rebella et tourna vers les Arabes.

En 665/45, le nouveau gouverneur musulman ouvrit les hostilités vers les villes du Nord. La ville de Sūs (Hadrumète) fut assiégée, prise et pillée par ^cAbd Allah ibn Zubayr⁷⁶. L'armée byzantine, dirigée par Nicéphore essuya une lourde défaite⁷⁷. Ensuite, ce fut le tour de la forteresse de Jalūla assiégée de tomber entre les mains des musulmans qui regagnèrent l'Égypte chargés de butin.⁷⁸ An-Nuwayrī raconta qu' " on prit Djeloula d'assaut. On s'empara de tout ce que la place renfermait, après avoir tué la garnison et réduit les habitants en esclavage" ⁷⁹. Ce fut la deuxième expédition qui infligea une nouvelle défaite aux Byzantins en Afrique. Enfin, l'armée musulmane placée sous le commandement de Mu^cāwiya b. Ḥudayj al-Kindī mit la main sur Sicile qui fut pillé et les Arabes se retirèrent chargés de butin. Il fut son premier conquérant⁸⁰.

Par voie de conséquence, l'islam enregistre de nombreuses nouvelles conversions intéressantes ayant suivi cette victoire même si l'établissement des Arabes en Ifrīqiyya n'est pas encore à l'ordre du jour. Il faudra attendre la troisième et la

⁷⁵ - Conquérant arabe de la tribu de Sokoun, une branche de celle de Kinda.

⁷⁶ - Op. cit. al-Bakrī, p. 75-76; al-Murrākuṣī, p. 16

⁷⁷ - Cette défaite fut d'autant plus lourde que les Grecs avaient mobilisé 30 000 hommes de guerre. Op.cit. al-Bakrī, p. 75

⁷⁸ - Op. cit. al-Murrākuṣī, p. 16-18; Ibn Khaldun, p.211.

⁷⁹ - Op. cit. p. 325

⁸⁰ - Op. cit. al-Murrākuṣī, p. 16-18

dernière expédition en Ifrīqiyya placée sous la houlette de °Uqba b. Nafi° pour voir les Arabes s'y installer.

B. La troisième expédition

En 670/50, après avoir porté atteinte aux forces chrétiennes, l'armée musulmane au nombre de dix mille cavaliers⁸¹, dirigée par l'un des plus grands généraux arabes, °Uqba b. Nāfi°⁸², devrait faire face, en Ifrīqiyya, aux Berbères, devenus les seuls adversaires redoutables. En fait, ces derniers, devant les puissants et redoutables cavaliers musulmans n'ont qu'une seule alternative : la conversion à l'islam ou la réduction à l'esclavage ou la mort.

An-Nuwayrī nota que le général arabe se montrait impitoyable à l'encontre des infidèles. A ce propos, il affirma : " Ocba rassembla les Berbères néophytes, et les incorpora dans l'armée qui se composait de dix mille cavaliers musulmans. Il marcha aussitôt contre l'Ifrīkia, et y ayant pénétré, il passa au fil de l'épée tous les chrétiens qui y restaient."⁸³ Pour maintenir et renforcer ces succès sans précédent, °Uqba b. Nāfi° mit sur les fonts baptismaux la ville de Kairouan (Qayrawān)⁸⁴.

a. La fondation de Kairouan (al-Qayrawān) (670/50)

Pour expliquer les raisons qui l'ont amené à fonder la ville de Kairouan, °Uqba b. Nāfi° fit remarquer le caractère versatile des populations : « Quand un imam entre en Ifrīqiyya, les habitants de ce pays se convertissent à l'islam, mais dès qu'il se retire, les populations apostasièrent. Donc, je pense, ô musulmans, qu'il faudra fonder une

⁸¹ - Op. cit, al-Balāḡuri, p. 270; al-Murrākuṣī, p. 19.

⁸² - °Uqba b. Nāfi° b. °Abd Qays b. Laqit b. ° Amir b. Umayya b. Taraf b. al-Harit b. al-Fihri, conquérant arabe.

⁸³ - Op.cit, An-Nuwayrī, p. 327

⁸⁴ - Si l'on en croit Ibn ° Abd al-Ḥakam, Mu°āwiya b. Hudayj fut le premier fondateur d'une ville portant ce nom. Elle est différente de l'actuelle ville de Kairouan ou Cairouan. Op. cit. p. 210

ville qui puisse servir de gloire à l'islam jusqu'à la fin des temps »⁸⁵ ainsi s'adressait-il à ses troupes à travers les termes suivants, selon Ibn ʿIdārī al-Murrākuṣī :

>> إن أفريقية، إذا دخلها إمام، أجابوه إلى الإسلام، فإذا خرج منها رجع، من كان أجاب منهم لدين الله إلى الكفر! فأرى لكم يا معشر المسلمين! أن تتخذوا بها مدينة تكون عزا للإسلام إلى آخر الدهر! <<

Pour traduire son intention en acte concret, le plus grand conquérant arabe de tous les temps y fit des maisons et une mosquée avec un minaret.⁸⁶

D'où il n'est pas interdit de penser avec l'auteur du *al-Kāmil fī at-Tārīḥ*, Ibn al-Aṭīr⁸⁷, que la mise sur pied de la ville de Kairouan obéissait à un double objectif militaire et sécuritaire ; servir de quartier général pour les musulmans et de protection pour leurs familles et biens contre les éventuelles attaques des autochtones réfractaires à l'islam et les Byzantins qui ne cessaient de ruminer leur colère contre les musulmans. Aussi, avait-il l'œil sur toute la zone allant de l'Égypte à l'Afrique du Nord en passant par le littoral et l'Aurès. Par voie de conséquence, la naissance de cette première ville musulmane historique et stratégique en Afrique, fondée au cœur de la Bysacène dans un vaste plateau, permit sans doute la diffusion de l'islam dans une grande mesure⁸⁸, le renforcement et le développement de l'armée musulmane, et l'islamisation de bon nombre de Berbères.

Ce qui nous amène à dire que les vœux de son fondateur auraient été exaucés. Car, si l'on se fie à an-Nuwayrī, ʿUqba, après avoir choisi ce lieu, adressa cette prière à Dieu : " O mon Dieu! Remplis cette ville de science et de la connaissance de ta loi. Fais qu'elle soit habitée par des hommes pieux et dévoués à ton service et protège nous contre les puissances de la terre."⁸⁹

⁸⁵ - Op. cit. p. 19; Ibn Khald. p. 327

⁸⁶ - Op. cit. Ibn ʿAbd al-Ḥakam, p. 214; al-Balāḍurī, p. 269 ; al-Murrākuṣī, p. 21; al-Bakrī, p. 52; Ibn al-Aṭīr, p. 128

⁸⁷ - Op. cit. p. 128

⁸⁸ - Kairouan servait aussi de centre d'enseignement et de formation pour beaucoup de savants en particulier pour les générations suivantes.

⁸⁹ - Op. cit. p. 328

Pourtant, en 675/55, le vaillant chef militaire arabe, °Uqba b. Nāfi°, n'ayant pas encore réussi à soumettre entièrement l'Ifrīqiyya, allait faire l'objet d'une disgrâce de la part de Maslama ibn al-Muḥallad al-Anṣārī, le nouveau gouverneur de l'Égypte et de l'Ifrīqiyya⁹⁰. Il fut destitué et remplacé, en Ifrīqiyya, par Abū al-Muhājir Dīnār, un affranchi de Maslama, fidèle à lui. Est-ce par jalousie ou par mesure de prudence ? En tout état de cause, Maslama justifia son action en ces termes « Abū al-Muhājir fait partie de nous. Il a déjà fait montre d'une patience dans plus d'une wilaya. Alors, nous voulons le récompenser ». ⁹¹ En réalité, °Uqba b. Nāfi°, n'était-il pas victime de sa politique qualifiée par d'aucuns⁹² de brutale voire oppressive appliquée à un peuple dont la résistance héroïque n'avait pas fait l'ombre de doute ?

Quoi qu'il en soit, après sa prise de fonction, Abū al-Muhājir, le premier général non arabe, adopta une politique diamétralement opposée à celle de son prédécesseur envers les Berbères que l'on peut qualifier sans exagération de la politique de la table rase⁹³. Car, si sans doute la politique contraignante menée par °Uqba b. Nāfi° avait fait ses preuves d'efficacité, Abū al-Muhājir inaugura tout de même une politique conciliante. Ce qui lui aurait valu, après avoir défait, près de Tlemcen, le chef des Baranès de la puissante tribu des Awraba, Kusayla fils de Lamzam⁹⁴, d'obtenir sa conversion à l'islam et son soutien combien précieux contre les Byzantins. Ainsi, Abū al-Muhājir réussit à prendre le dessus sur nombre de Berbères notamment les Ṣanhaja d'Ifrīqiyya et du Maghreb Extrême.

⁹⁰ - Selon Ibn °Abd al-Ḥakam, il fut le premier gouverneur à avoir, à la fois, sous son autorité le commandement de l'Égypte et du Maghreb. Op.cit. I, p. 213

⁹¹ - Op. cit. Ibn °Abd al-Ḥakam, p. 213.

⁹² - A l'image de l'historien tunisien Mohamed Sadok Bel Ochi soutenant, dans son ouvrage intitulé : "La conversion des Berbères à l'islam", p. 69, que cette politique constituait la première erreur commise par les Arabes au Maghreb à l'aube de la conquête. Pourtant, il reconnaît en même temps que cette même politique avait fait ses preuves dans le passé en matière de conversion. Ce qui nous amène à nous poser la question de savoir si le général pouvait faire autrement. Car, l'efficacité ou pas d'une méthode, d'une politique ou d'une stratégie se juge à l'aune de ses résultats obtenus.

⁹³ - Selon Ibn al-°Idārī, Abū al-Muhājir aurait même détruit la ville de Kairouan que son prédécesseur avait construite. Op. cit. p. 22

⁹⁴ - Op. cit. Ibn °Abd al-Ḥakam, p. 215 ; Ibn Khaldun, p. 211. A la différence de ces deux auteurs, Ibn al-°Aṭīr l'écrit avec kamram (كمرم), Ibn al-°Aṭīr, p. 187 ; al-Bakrī donne Lahzem (لهزم), p.151

En 681/62, °Uqba b. Nāfi° qui était allé se plaindre auprès du Calife Mu°āwiya de l'aspect humiliant caractérisant sa destitution⁹⁵, fut rétabli dans ses droits par Yazīd le fils de Mu°āwiya, après la mort de ce dernier en 680/61. A son arrivée en Ifrīqiyya, la détermination, la bravoure et l'héroïsme de °Uqba b. Nāfi° se mesurèrent à la dimension de la déclaration qu'il a faite lorsqu'il appela ses fils et leur dit : « J'ai vendu mon âme à Dieu, le Très Haut. J'ai décidé de combattre les infidèles jusqu'à ma mort. Je ne sais si vous me reverrez ou pas, puisque mon souhait est de mourir dans la voie de Dieu. Tenez donc ferme à l'islam ! »⁹⁶

En 682/63, à la tête d'une armée innombrable, °Uqba b. Nāfi° mena une série de conquêtes toutes victorieuses à travers le Maghreb. De la ville de Bagaiya jusqu'à l'Océan Atlantique⁹⁷ en passant notamment par Lambèsa, l'une des plus grandes villes chrétiennes, la province de Zab, les villes d'Erba, Tahert, Tanger, le Maghreb al-Aqṣā, le Dar°a (l'Atlas), le Sūs et Taroudant, un énorme butin fut récolté à savoir une quantité de chevaux et des esclaves notamment des jeunes filles.⁹⁸ al-Bakri, renchérit que dans la ville de al-Madīna an-Nafisa, appelée aussi al-Bilād an-Nafis " le pays charmant" °Uqba b. Nāfi° bâtit une mosquée. Il s'en empara, après avoir attaqué les Grecs et les Berbères qui s'y étaient réunis⁹⁹.

Au total, tous les Berbères du Maghreb al-Aqṣā furent placés sous l'autorité de l'islam en l'occurrence les Maṣmūda, les Ṣanhāja et les Masūfa. Il ya lieu de signaler que lorsqu'il atteignit la mer °Uqba b. Nāfi° exprima son intention ferme de combattre les ennemis de l'islam jusqu'à leur dernier retranchement en disant : " Seigneur! Si cette mer ne m'empêchait, j'irai dans les contrées éloignées et dans le royaume de Doul-Carnein, en combattant pour ta religion, et en tuant ceux qui ne croient pas à ton

⁹⁵ - Après sa destitution, il fut incarcéré et enchaîné par son successeur. Op. cit Ibn °Abd al-Ḥakam, p. 213-214.

⁹⁶ - Op. cit. al-Murrākuṣī, p. 23-24; Cf. aussi An-Nuwayrī, p. 331; Ibn al° Aṭīr, p.187

⁹⁷ - Certains auteurs notamment occidentaux émettent des réserves en ce qui concerne l'accès de °Uqba b. Nāfi° à l'Océan atlantique sans pour autant définir avec certitude la mer dont parle ce dernier.

⁹⁸ - Ibid, p. 29 ; Op. cit, Ibn Khaldun, p. 212

⁹⁹ - Op. cit. p. 303

existence ou qui adorent d'autres Dieux que toi."¹⁰⁰ . Par conséquent, toute l'Afrique du Nord fut désormais dominée par les musulmans arabes et berbères convertis.

Cependant, en 683/64, lors de son retour en Ifrīqiyya, après avoir fait le vide autour de lui, °Uqba b. Nāfi° fut surpris et assassiné ainsi que Abû al-Muhājir et tous ses partisans dans la région de Biskra, près de Tahūda, fief des Berbères, par Kusayla en connivence avec les chrétiens. Les rescapés furent réduits prisonniers. En effet, le chef berbère qui s'était converti à l'islam renia à sa foi. Pour cause, il aurait été humilié par °Uqba b. Nāfi° qui exprimerait envers lui une indifférence et un mépris indignes de son rang. Il parvint à se libérer, rejoindre les Berbères et former une alliance avec les Byzantins et les Grecs contre les musulmans. Quant à Abû al-Muhājir, il demeura tenu dans les fers par °Uqba b. Nāfi° tout au long du parcours du Maghreb. Voici le témoignage d'Ibn Khaldun retraçant les circonstances qui ont abouti à la mort de °Uqba b. Nāfi° et tous ses compagnons après avoir obtenu de brillants succès en Ifrīqiyya:

>> استفتح [عقبة] حصون الفرنجة مثل باغاية ولميس ولقيه ملوك البربر بالزاب وتاهرت فغضهم جمعا بعد جمع ودخل المغرب الاقصى واطاعته غمارة وأميرهم يومئذ بليان ثم أجاز إلى ولى ثم إلى جبال درن وقتل المصامدة وكانت بينهم وبينه حروب وحاصروه بجبال درن ونهضت إليهم جموع زناتة وكانوا خالصة للمسلمين منذ اسلام مغراوة فافرجت المصامدة عن عقبة وأخذن فيهم حتى حملهم على طاعة الاسلام ودوخ بلادهم ثم أجاز إلى بلاد السوس لقتال من بها من صنهاجة أهل اللثام وهم يومئذ على دين المجوسية ولم يدينوا بالنصرانية فأخذن فيهم وانتهى إلى تارود انت وهزم جموع البربر وقاتل مسوفة من وراء السوس وساسهم وقفل راجعا وكسيلة اثناء هذا كله في اعتقاله بجمعه معه في عسكر مسائر غزواته فلما قفل من السوس سرح العساكر إلى القيروان حتى بقى في خف من الجنود وتراسل كسيلة وقومه فأرسلوا له شهدا وانتهزوا الفرصة فيه وقتلوه ومن معه <<

<< Il [°Uqba] s'empara ensuite des places fortes du pays, telles que Baghaïa et Lambésa , et défit les princes dans les provinces de Zab et à Tahert. Ayant dispersé successivement les armées qui venaient le combattre, il pénétra dans le Maghreb-el-Acsa et reçut la soumission des Ghomara, tribu qui reconnaît alors pour émir (le nommé) Yulian (le comte Julien). De là, il marcha sur Oulili, et se dirigeant ensuite

¹⁰⁰ - Op.cit. an-Nuwayri, p. 333; Op.cit. Ibn °Abd al-Hakam, p. 215 ; al-Murrākūšī, p. 31

vers le Deren (Atlas), il y attaqua les populations masmoudiennes. A la suite de plusieurs engagements, ces tribus parvinrent à cerner leur adversaire au milieu de leurs montagnes, mais les Zenata, peuples dévoué aux musulmans depuis la conversion des Maghraoua à l'islamisme, marchèrent au secours du général arabe et le dégagèrent de sa position dangereuse. Ocba [°Uqba] châtia alors les Masmouda si rudement qu'il les contraignit à reconnaître la domination musulmane, et ayant soumis leur pays, il passa dans le Sous afin de combattre les Sanhadja, porteurs de voile (litham), qui y faisaient leur séjour. Ce peuple était païen et n'avait jamais adopté la religion chrétienne. Ocba leur infligea un châtiment sévère, et s'étant avancé jusqu'à Taroudant, il mit en déroute tous les rassemblements berbères. Au de-là de Sous, il attaqua les Messoufa, et leur ayant fait une quantité de prisonniers, il s'en retourna sur ses pas. Pendant toutes ces expéditions il avait amené Koceila et le retenait aux arrêts. Sorti de Sous, pour rentrer en Ifrîkiâ, il laissa partir pour Cairouan une grande partie de son armée et ne garda auprès de lui qu'un faible détachement. La tribu de Koceila avec laquelle ce chef entretenait une correspondance suivie, fit épier toutes les démarches d'Ocba, et profitant d'une occasion favorable, elle le tua et tous les siens >>¹⁰¹ .

Ce fut la première grande défaite connue par l'armée musulmane en terre africaine. Le chef berbère Kusayla avec la complicité des Byzantins, y régna pendant trois ans (683- 686/67- 68).¹⁰² Kairouan fut prise, les Arabes chassés de l'Ifrîqiyya et nombre de Berbères renièrent la nouvelle religion. L'hégémonie musulmane, foncièrement atteinte, fut remise en cause.

Vu l'ampleur de ce revers et ses corollaires, il y a lieu de s'interroger sur les véritables causes. Cette cuisante défaite, aussi sanglante qu'imprévisible en ce sens qu'elle s'est produite au moment où l'armée musulmane était indiscutablement la force dominatrice de toute l'Afrique du Nord, n'était-elle pas due principalement à un excès de confiance ? En fait, lorsque °Uqba b. Nāfi°, sur le chemin de retour en

¹⁰¹ - Op. cit. Ibn Khaldun, p. 211-212 ; Ibn °Abd al-Ḥakam, p. 211 ; al Murrākūṣī, p. 29 ; An-Nuwayrī, p. 333.

¹⁰² Selon Ibn Khaldun, Kusayla gouverna l'Ifrîqiyya pendant cinq ans. Op. cit. p. 109. Il aurait dû apparemment se tromper de référence temporelle. Car, le chef berbère fut tué en 686/67, cf, infra p. 32

Ifriqiyya, s'est rendu à Tobna se situant à huit journées de Kairouan, n'a-il pas scindé ses troupes en détachements, ayant cru qu'il n'y avait plus d'ennemi à craindre ?¹⁰³

Il faudra attendre l'arrivée au pouvoir du Calife ʿAbd al-Mālik ibn al-Marwān (685-705), pour délivrer Kairouan et venger la mort de ʿUqba b. Nāfiʿ. Le Calife confia cette mission à Zuhayr b. Qays¹⁰⁴, un ancien compagnon d'ʿUqba b. Nāfiʿ à la tête d'une armée nombreuse. L'affrontement se déroula à Mems dans la province de Kairouan. Il fut tragique. D'innombrables pertes en vies humaines furent notées de part et d'autre. Kusayla fut tué ainsi qu'un grand nombre de ses alliés 686/67.¹⁰⁵

En aucun cas, cette défaite fut d'autant plus lourde que, selon Ibn Khaldun, elle sonna le glas de l'influence des Grecs. Car, " Cette bataille ayant coûté aux Berbères la fleur de leurs troupes, infanterie et cavalerie, brisa leur puissance, abaissa leur orgueil."¹⁰⁶ Cependant, le vengeur de ʿUqba b. Nāfiʿ connut le même sort que ce dernier. Zuhayr b. Qays fut tué à Barqa sur le chemin du retour en Orient par les Grecs de Constantinople. Cette défaite tragique fut à l'origine du second intermède de la conquête arabe. Ce fut le règne de l'anarchie et la propagation de la révolte à tout bout de champ. Ainsi, faudra-il attendre jusqu'en 688/69 avec la nomination de Ḥasan ibn an-Nuʿmān al-Ġassānī¹⁰⁷ par le Calife ʿAbd al-Mālik comme gouverneur d'Ifriqiyya pour la reprise de la conquête. Est-ce cet arrêt obéissait à l'adoption d'une stratégie consistant à tirer des leçons de ce second revers et marquer une pause conséquente ? Ou bien cela fut-il une conséquence à une nouvelle crise politique dont l'Orient était le théâtre ?¹⁰⁸.

¹⁰³ - Op. cit. Ibn ʿAbd al-Hakam, p. 215 ; an-Nuwayrī, p.334

¹⁰⁴ - Conquérant (686-688/66-68)

¹⁰⁵ - Op. cit al-Murrākuṣī, p. 32

¹⁰⁶ - Op. cit. Ibn Khaldun, p. 213

¹⁰⁷ - Conquérant (688- 690/68-70)

¹⁰⁸ - Selon l'auteur d'al-Bayān al-Muġrib, al-Mutarrif ibn al-Muġīra se serait rebellé contre le Calife ʿAbd al-Malik. Il fut tué ainsi que des chefs kharijites. Op.cit, p.34

Ce qui est indéniable est que pour venir à bout de la résistance berbère, il faudra réagir vigoureusement au Maghreb où les Berbères ne rataient aucune occasion pour remettre en cause l'occupation arabe qui tarda à s'imposer durablement. Cela est d'autant plus vérifiable que les envahisseurs devraient faire face à une autre résistance dirigée par al-Kāhina¹⁰⁹, la devineresse qui professait le judaïsme et reine de la puissante tribu des Djeroua (Jerâwa) de l'Aurès.

b. La soumission et la pacification de l'Ifrīqiyya

Conscient sans doute des enjeux graves de la situation, Ḥasan ibn an-Nu^cmān al-Ġassānī se mit en route vers l'Ifrīqiyya à la tête d'une armée jamais égalée d'un effectif de quarante mille combattants¹¹⁰. En grand stratège militaire, il s'attaqua d'abord aux Byzantins certainement affaiblis et moins dangereux avant d'en finir définitivement avec les Berbères qui représentaient d'alors une farouche résistance.

Par la suite, si les Arabes ont défait et chassé les Grecs de leur capitale, Carthage, prise, pillée et détruite, ce fut une autre paire de manches avec les Berbères regroupés depuis la mort de Kusayla sous l'autorité de la Kāhina, d'origine berbère, la pierre angulaire de la résistance.

Le premier affrontement tourna à l'avantage de la femme guerrière, la cheville ouvrière de la résistance berbère. Les Arabes essuyèrent une défaite inoubliable près de l'Oued de Meskiana. La Kāhina les chassa jusqu'en Tripoli et quatre vingt combattants furent réduits prisonniers. Elle régna sans partage en Ifrīqiyya pendant

¹⁰⁹ - En fait, si l'on en croit Ibn Khaldun cette femme à laquelle on attribue des pouvoirs divins professait le judaïsme, religion venant des Israélites de la Syrie. Il se propagea chez les Berbères de Djeraoua de l'Auras. L'auteur précise que le véritable nom de cette dame guerrière était Dihya Cf. Ibn Khaldun, p. 213

¹¹⁰ - Op. cit. al-Murrākuṣī, p. 34. an-Nuwayrī, p. 338

cinq ans (688-693/69-74).¹¹¹ Conséquemment, " la Kahina devenue maîtresse de toute l'Ifrîkiä, tyrannisa les habitants de ce pays."¹¹², affirme an-Nuwayrî.

Atteint vraisemblablement dans son fort intérieur, Ḥassan avoua au Calife son découragement, sa déception voire son impuissance en ce qui concerne le comportement versatile des Maghrébins en déclarant : « Les populations du Maghreb n'ont pas d'objectif. Personne n'est en mesure de les conquérir. Chaque fois que des gens disparaissent d'autres apparaissent ». ¹¹³ Vu l'ampleur de cette défaite, la poursuite de la conquête connut un nouvel arrêt. Ce fut le troisième intermède.

Néanmoins, malgré la stratégie de la terre brûlée¹¹⁴ adoptée par la femme berbère, maîtresse de toute l'Ifrîqiya, visant à décourager et dissuader les Arabes d'un quelconque retour au pays, ces derniers revinrent avec force (693/74). En effet, Elle faisait détruire tout sur son passage : les villes, les arbres, les fermes, dans le but de saper le moral de ses adversaires car : "Les Arabes, disait-elle, veulent s'emparer des villes, de l'or et de l'argent, tandis que nous, nous ne désirons posséder que des champs pour la culture et le pâturage". Si tel est le cas, la dame guerrière n'était-elle pas, cependant, en porte à faux avec elle-même? En fait, pourquoi mettre à feu les fermes dont elle a besoin réellement? Est-ce donc du saupoudrage ou de la gesticulation pour justifier cette politique désastreuse, à tous points de vue, autant pour les Arabes que pour les Berbères?

D'abord, les Arabes reprirent Carthage (699/79) définitivement cette fois-ci : les Byzantins rejoignirent les îles de la Méditerranée et fondèrent la ville de Tunis à l'image de Kairouan. Ensuite, ce fut le tour de la Kāhina tuée, pendant qu'elle s'enfuyait, dans le Mont Aurès et sa tête envoyée au Calife. Un énorme butin de douze

¹¹¹ - Op. cit. Ibn Khaldun, p. 214

¹¹² - Op. cit. p. 340

¹¹³ - Op. cit. al-Murrakušî, p.36.

¹¹⁴ - An-Nuwayrî, p. 341; al-Murrakušî, p. 36 ; Ibn Khaldun, p. 214 ; Ibn al-Aṭîr, p. 279.

mille guerriers revint à Ḥasan.¹¹⁵ Ce fut la fin de la résistance héroïque berbère en Ifrīqiyya. Nonobstant, Hassan, le chef militaire berbère, issu du milieu, initia une politique d'apaisement, de tolérance et de rassemblement afin d'asseoir l'autorité de l'islam et soumettre les Berbères, une bonne fois pour toutes.

Au plan politique et militaire, les Berbères furent associés à la gestion des biens publics : il confia à un fils de la Kāhina le commandement du Mont Aurès¹¹⁶. Au plan social, seul le paiement d'un impôt foncier annuel (*harāj*) était exigé à ceux qui préféreraient conserver leur religion. Ce fut le règne de la confiance mutuelle, du sens de la responsabilité partagée et du sentiment d'égalité, entre autres. Bref, ce fut le règne de la paix sociale et du mieux être. Ainsi, après son introduction et son installation en Ifrīqiyya, l'islam et les musulmans entamèrent la dernière phase, celle de la consolidation de la religion musulmane avec la conquête du Maghreb Extrême.

1- 1.3. La conquête du Maghreb Extrême ou la consolidation de l'islam

La conquête du Maghreb entamée par °Uqba b. Nāfi° sera achevée et consolidée par Mūsā ibn Nuṣayr¹¹⁷. En effet, Le commandement de Mūsā ibn Nuṣayr, le successeur d'Ḥasan sur l'ordre de °Abd al-°Aziz B. Marwān, le gouverneur de l'Egypte sous le Califat d'al-Walid fils de °Abd al-Mālik, se déroula sous le triomphe de l'islam.

La conquête du Maghreb Extrême, sous l'égide de Mūsā ibn Nuṣayr, prit l'allure d'une randonnée militaire. En poursuivant les Berbères qui étaient allés se réfugier au Maghreb Extrême, Il soumit le Sous al-Aqsā (Maroc actuel), vainquit les Berbères Zanata et Kotama, entre autres, sans coup férir. En fait, Ibn °Idāri affirma que la plupart des villes étaient devenues vides de leurs habitants berbères qui ont plié

¹¹⁵ - Op. cit. Ibn Khaldun, p. 214.

¹¹⁶ - Ibid. p. 214 ; An- Nuwayrī affirme qu'il s'agit des deux fils de la Kahina. Op. cit. p. 341-342.

¹¹⁷ - Abū °Abd Arrahmān b. an-Nuṣayr B. °Abd Arrahmān, conquérant de l'Espagne (640 -715/20-98).

bagages¹¹⁸. De ce fait, l'auteur de *Nihāya al-Arab Fī Funūn al-Adab* précisa que les Berbères " n'osaient lui opposer aucune résistance et tous firent leur soumission pour éviter la mort [...]. Il ne se trouva plus alors en Ifrīkiā, ni Berbères, ni Grecs disposés à la résistance"¹¹⁹. Après quoi, al-Murrākušī renchérit : << Mūsā-Dieu lui fasse miséricorde - entreprit la conquête de Ifrīqiyya jusqu'à Tānger. Il trouva que les Berbèrent s'étaient déjà enfuis au Maghreb par crainte des Arabes. Il les suivit, les tua en grand nombre et réalisa beaucoup de butins jusqu'à atteindre Sūs al-Adnā à savoir Dar°. Lorsque les Berbères prirent conscience de ce qui leur était arrivé, ils obéirent. Il légua le gouvernement de Tānger à son affranchi, Tāriq, accompagné de dix sept mille Arabes et douze mille Berbères. Il chargea les Arabes d'enseigner aux derniers le Coran et le droit islamique. Ensuite, Mūsā rentra en Ifrīqiyya >>¹²⁰, comme le soulignent ces lignes:

>> ثم خرج موسى - رحمة الله - غازيا من إفريقية إلى طنجة. فوجد البربر قد هربوا إلى الغرب خوفا من العرب. فتبعهم وقتلهم قتلا ذريعا، وسبى منهم سبأ كثيرا، حتى بلغ السوس الأدنى، وهو بلاد درعة. فلما رأى البربر ما نزل بهم، استأمنوا وأطاعوا. فولى [موسى] عليهم واليا، واستعمل مولاة طارقا على طنجة وما والاها، في سبعة عشر ألفا من العرب واثنى عشر ألفا من البربر. وأمر العرب أن يعلموا البرابر القرآن، وأن يفقهوهم في الدين. ثم مضى موسى قافلا إلى إفريقية <<

Ainsi, le religieux accompagna le militaire, accomplit et consolida son œuvre. En effet, après la domination et la pacification de l'Ifrīqiyya, cette dernière fut devenue à partir de ce moment une province indépendante de l'Égypte pour la première fois. En définitive, on peut retenir, si l'on se base sur ce qui précède, que l'islam, en Afrique Septentrionale, a connu trois grandes étapes fondamentales dans son évolution vers l'Afrique noire subsaharienne :

¹¹⁸ - Op. cit. al Murrākušī, p. 41

¹¹⁹ - Op. cit. p. 344

¹²⁰ - Op. cit. p. 42; Ibn Khaldun, donne le nombre vingt-sept dans, p. 215. Quant à An-Nuwayrī, moins précis, il parle d'un petit nombre, p. 344

- La pénétration avec ʿAmr ibn al-ʿAs (la conquête de l'Égypte)
- L'implantation avec ʿUqba b. Nāfiʿ (la fondation de Kairouan)
- La consolidation avec Mūsā ibn Nuṣayr (formation des Berbères en sciences islamiques à savoir l'apprentissage du Coran et du droit islamique).

En effet, enrôlés en masses sous la bannière de l'islam et de surcroît associés véritablement à l'administration publique, les Berbères prirent le flambeau en main et devinrent les auteurs de la conquête de l'Espagne musulmane. Elle aura duré trois ans (711-714/ 92-95).

A. L'invasion de l'Espagne

En 711/92, sous la conduite de Tāriq ibn Ziyād, l'armée musulmane essentiellement composée de Berbères et nouveaux convertis à l'islam se dirigea vers l'Espagne. La troupe débarqua à la montagne nommée Jabal Tāriq (la montagne de Tāriq plus connu sous le nom de Gibraltar)¹²¹.

Ensuite, les musulmans dont l'effectif atteignit douze mille suite à un renfort reçu à Algésiras affrontèrent l'armée espagnole dirigée par Rodéric, roi de l'Andalousie¹²². Cette dernière bien que largement supérieure essuya une défaite sans précédent au terme d'un combat acharné, le 19 juillet 711/92 : Rodéric fut tué¹²³ et sa résidence, la ville de Tolède, prise. Par la suite, les combattants de l'islam mirent, tour à tour, la main sur Cordoue et Malaga parmi d'autres. Ainsi, les soldats de l'islam sonnèrent le glas de l'empire des Visigoths.

En 712/93, Musā ibn Nuṣayr rejoignit Tāriq en Espagne¹²⁴. Il lui aurait reproché d'avoir abusé des musulmans et passé outre de ses ordres¹²⁵. Quoi qu'il en soit, les autres villes de la péninsule ibérique tombèrent comme Séville, Saragosse, entre

¹²¹ - Op. cit. an-Nuwayrī, p.314.

¹²² - Si l'on en croit Ibn al- Aṭir, l'Espagne fut appelée Andalousie par les musulmans et la dénomination Espagne est d'origine chrétienne. Cf. *al-Kāmil Fī at-Tāriḫ*, T.2 Op. cit. p. 339 ;

¹²³ - Il est mort noyé dans un fleuve. Cf. an-Nuwayrī, p. 348.

¹²⁴ - Op. cit. al-Murrākuṣī, p. 43

¹²⁵ - Op. cit. al-Balāḍurī, p. 273; an-Nuwayrī, p. 351.

autres, subirent tour à tour la loi des conquérants musulmans sous la houlette de Mūsā ibn Nuṣayr qui regagna l'Ifrīqiyya chargé d'énormes et précieux butins. On peut penser sans risque de se tromper que ce succès éclatant de l'armée musulmane fut la conjugaison de nombreux facteurs parmi lesquels on peut citer en quintessence : la détermination, l'enthousiasme des Berbères néophytes et l'aspiration au butin de guerre.

Nouvellement convertis à l'islam, et dirigés par l'un d'eux, les Berbères qui étaient naguère brimés et exploités, se sentirent dorénavant plus ou moins indépendants, libres et surtout égaux aux Arabes. Cela est d'autant plus compréhensible que Dieu dit dans le Coran : " Ô hommes ! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des nations et des tribus, pour que vous vous entre-connaissiez. Le plus noble d'entre vous, auprès d'Allah, est le plus pieux." ¹²⁶

Conséquemment, la prise de leur responsabilité dans la diffusion de l'islam, n'était pas qu'une suite logique à leur nouvelle situation. C'est ce qui explique certainement le refus de Tāriq d'arrêter l'offensive à la demande de Mūsā ibn Nuṣayr après la prise de Cordoue même si la question du butin n'était pas négligeable.

B. La problématique du butin

L'on ne peut pas comprendre l'importance du butin que si l'on prend en compte la dimension économique importante qu'il comporte. En effet, la conquête ayant constitué, d'une part un moyen d'enrichissement pour les soldats arabes et l'une des principales sources d'approvisionnement de la caisse de l'Etat central, d'autre part, on présume que les Berbères aussi espérèrent redorer leur blason par le biais du butin.

¹²⁶ - Le SAINT CORAN, Sourate al-Hujurāt (les appartements), verset 13, La traduction en langue française du sens de ses versets. Révisé et édité par La Présidence Générale des Directions des Recherches Scientifiques Islamiques de l'Ifta, de la Prédication et de l'Orientalion Religieuse.

Pour preuve, Ibn ʿAbd al-Ḥakam, en rapportant, dans le texte suivant, l'innombrable butin amassé en Espagne, affirme notamment : « Tāriq prit des bijoux, des armes, de l'or, de l'argent, des ustensiles et une quantité d'argent jamais vu. Il s'empara de tout cela et se rendit à Cordoue où il s'installa. Ensuite, il écrivit à Mūsā ibn Nuṣayr et l'informa de la conquête de l'Andalousie. ».¹²⁷

>> وأخذ طارق ما كان عنده من الجواهر والسلاح والذهب والفضة والأنية وأصاب سوى ذلك من الأموال ما لم ير مثله فحوى ذلك كله ثم انصرف إلى قرطبة وأقام بها وكتب إلى موسى بن نصير يعلمه بفتح الاندلس .<<

De même, l'auteur de Bayān al-Mugrib¹²⁸ ajoute qu'à l'instar de Tāriq, Mūsā ibn Nuṣayr rentre à Tanger avec de l'or, de l'argent et des bijoux dans des pirogues¹²⁹. Et An-Nuwayrī de renchérir : "Il prit alors la route de la Syrie emmenant avec lui trente mille jeunes vierges [...], ainsi qu'une quantité immense de pierreries et d'autres objets précieux".¹³⁰

Il ya lieu de s'arrêter ici et de réfléchir sur la question du butin. En effet, si l'on se base sur ce qu'on a soutenu dans les pages précédentes, on peut se demander s'il est faux de penser, comme c'est le cas pour certains¹³¹, que ce qui mobilisait les soldats de l'islam fut moins la guerre sainte que la recherche du butin. Certainement, ce fut la raison pour laquelle, si l'on en croit an-Nuwayrī, les deux fils de Rodéric, détestant leur père et connaissant l'état d'esprit des musulmans, prirent la fuite et déclarèrent :

¹²⁷ - Op. cit. p. 224

¹²⁸ - Op. cit. p. 43

¹²⁹ - Ibid. p. 43

¹³⁰ - Op. cit. An-Nuwayrī, p. 352

¹³¹ - A l'instar d'autres auteurs, Georges Marçais soutient que la Berbérie : " représentait pour l'Orient : terre de butin, réservoir d'esclaves ". Marçais, Georges, *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris : Editions Montaigne, 1946, p. 39

quand les musulmans auront les mains remplies de butin, ils s'en retourneront dans leur pays et le royaume nous restera."¹³²

Par ailleurs, malgré le privilège d'avoir placé l'Andalousie sous le giron de l'Islam, les Berbères n'étaient pas encore au bout de leur peine. Les besoins fiscaux de l'Etat central de plus en plus forts et pressants firent de l'Espagne musulmane et du Maghreb une terre qu'il faut continuer d'exploiter de fond en comble pour remplir les caisses. Désillusionnés, déconcentrés et frustrés même, les Berbères considérant cette recherche effrénée de gain comme une iniquité sociale basée sur l'inégalité des races, adhèrent à la doctrine kharijite pour un renversement de cette tendance.

1- 1. 4. Le kharijisme au Maghreb

Le kharijisme a vu le jour en Orient suite à un conflit entre le Calife ʿAli et Muʿāwiya qui lui disputait le pouvoir après l'assassinat du Calife ʿUṭman en 661/42. En effet, pour les partager les deux concernés acceptèrent de recourir à un arbitrage. Considérant que cela mettait en cause la légitimité du Califat, un groupe de dissidents se révoltèrent contre le Calife et le combattirent même de toutes leurs forces. Ils furent nommés kharijites¹³³ qui veut dire en arabe : les sortants. Traqués à tout bout de champ, persécutés aussi bien sous le Califat de ʿAli que sous le règne de l'empire omeyyade (661-750/42-132) fondé par Muʿāwiya, les Kharijites se réfugièrent au Maghreb, devenu, par son éloignement de l'Orient, une terre d'asile et d'espoirs propice au prosélytisme kharijite. Ainsi, « Cette nouvelle doctrine leur [les Berbères]

¹³² - Op. cit. an-Nuwayrī, p.348

¹³³ - En ce qui concerne la doctrine kharijite, le kharijisme, les noms de ses chefs les plus célèbres de même que ses différentes tendances dont les plus connues au Maghreb sont : l'ibadisme et le soufisme, Cf. aš-Šahrastānī Muḥammad, *al-Milal wa an-Nihal*, Bayrūt, Dār al- Maʿrifā, 1404, T.1, p.113-136 ; Šakʿa, Muḥammad, *Mutālaʿāt islāmiyya FI al-ʿAqīda wa al-Fikr*, Dār at-Taqāfa, ad-Dār al-Baydā', 1977, 319 p., " l'ibadisme, pp.178-184".

avait été apportée de l'Irac [Iraq], son berceau, par quelques Arabes qui vinrent se réfugier en Ifrîkia »¹³⁴, précisa Ibn Khaldun.

Au contact avec le kharijisme à la fin de l'empire omeyyade, les Berbères y trouvèrent certainement un moyen d'exprimer leurs revendications sociales basées sur des principes religieux. En fait, le kharijisme fut une doctrine foncièrement égalitaire fondée sur une justice sociale caractérisée par l'équité entre tous les musulmans sans distinction de race et de condition sociale : Tous les musulmans, Arabes ou autres, bénéficient d'une égalité de chance pour devenir Calife si la Communauté musulmane le décide.

Voilà, entre autres principes fondamentaux du kharijisme, ce qui a vraisemblablement fasciné les Berbères après avoir soulevé leur curiosité et fut à l'origine de son expansion au point de devenir une doctrine majoritaire du Maghreb central et au Maghreb extrême. Par conséquent, le kharijisme devint un moyen efficace voire une puissante arme entre les mains des Berbères en particulier ceux dotés d'esprits séditionnaires pour se soulever contre les Arabes envahisseurs.

Ainsi qu'on le voit, le kharijisme fut un mouvement politique ayant un soubassement religieux. Alors, on assista à une recrudescence de révoltes qui auraient réduit tout le Maghreb à feu et à sang dont l'une des plus célèbres fut celle orchestrée par le Berbère Maysara. Il fut un porteur d'eau, qui après avoir mis à mort le commandant arabe, °Umar ibn °Abd Allah, « se proclama khalife et invita les populations à embrasser la doctrine des kharijites- sofrites ».¹³⁵ Voilà, en résumé, ce qui a été à l'origine de l'essaimage du kharijisme au Maghreb permettant la naissance des Etats ou royaumes¹³⁶. Il fut considéré comme un schisme ou hérésie¹³⁷.

¹³⁴ - Op. cit. p. 216

¹³⁵ - Ibid. p. 217.

¹³⁶ - Il s'agit respectivement du royaume sofrite d'Abū Qurra de Tlemcen, du royaume sofrite de Sijilmāsa mis sur les fonts baptismaux par les Berbères de la tribu des Miknāsa au Maghreb Extrême et celui °ibadite de Tahert fondé par °Abd ar-Rahmān Ibn Rustum en Algérie. La capitale, Tahert, sera prise et détruite par les Fātimides. Le fondateur se considérait comme un Imām et menait une vie ascétique, Ibid, p. 220.

Pourtant, cette période faste du kharijisme ayant duré près de deux siècles pourrait être considérée comme une traversée du désert pour ce qui concerne le sunnisme qui fut la première doctrine musulmane qui a pignon sur le Maghreb. Car, malgré cette épopée kharijite, le Maghreb, à quelques exceptions près, sera repris doctrinalement par l'orthodoxie musulmane par le biais du malikisme¹³⁸ au terme de luttes religieuses sans merci contre le kharijisme et le chiisme (909-1171/296-566).¹³⁹ Par ailleurs, grâce au dynamisme des chefs arabes, l'islam a déjà franchi le désert et fait son entrée en Afrique noire subsaharienne.

CHAPITRE II

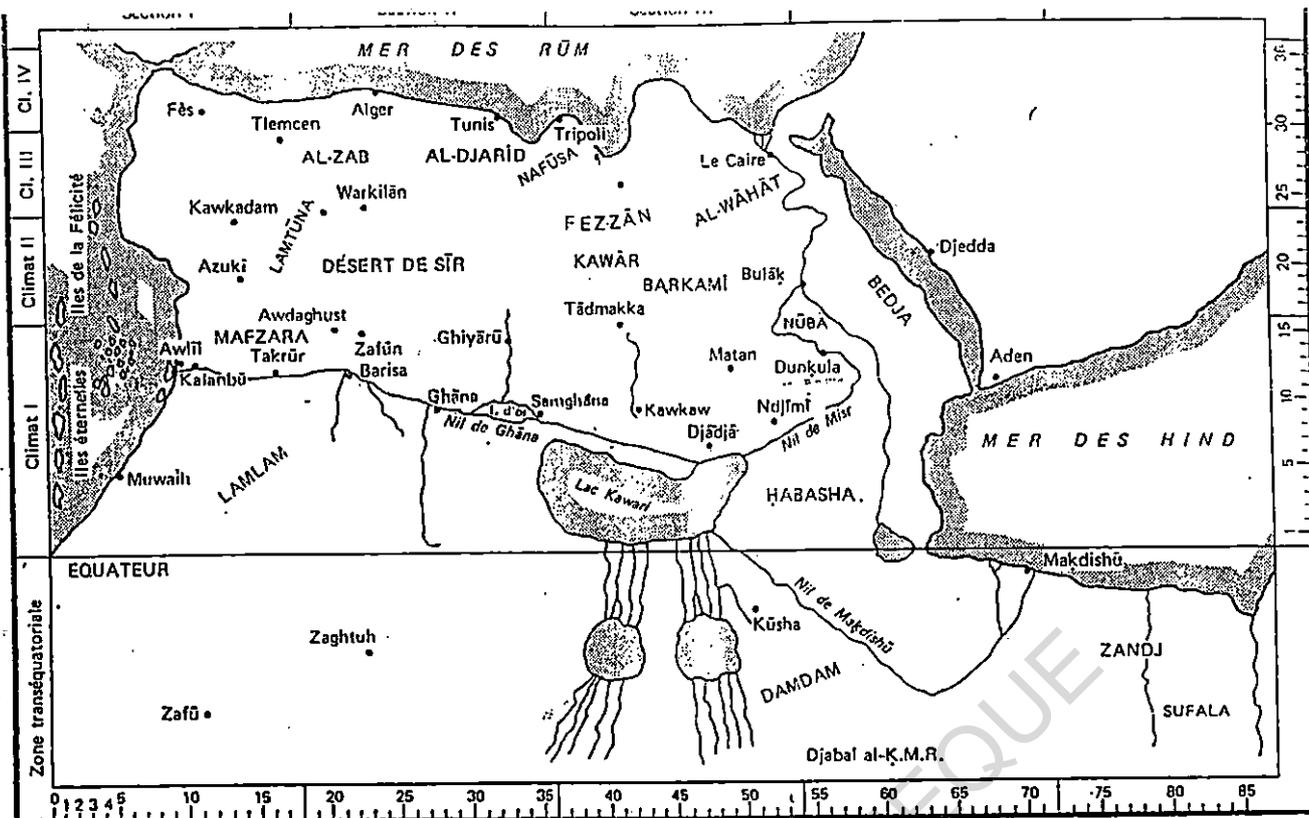
LA PENETRATION DE L'ISLAM EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE

L'islam s'est introduit en Afrique subsaharienne sous la houlette des Arabes. En effet, les premières incursions des armées arabes en terre africaine du Sud du Sahara seront respectivement menées par le vaillant général arabe °Uqba b. Nāfi° et son petit fils °Ubayd Allah. Elles seront suivies, appuyées et complétées par la politique courageuse de °Abd ar-Raḥmān b. Ḥabīb al-Fihri, arrière petit fils de °Uqba b. Nafi° °Uqba b. Nafi°, permettant ainsi une progression nette et décisive de la religion

¹³⁷ - Le kharijisme est considéré comme tel par rapport à l'orthodoxie sunnite qui soutient que les sources fondamentales du droit musulman se résument à quatre à savoir respectivement le Coran, le Sunna (la tradition prophétique), l'jmā° (le consensus) et le Qiyās (le raisonnement par analogie) à la différence du kharijisme qui place le Ra'y (l'opinion personnelle) aussitôt après les deux premières tout en refusant les autres. Du coup, il constitue, selon les traditionnalistes, une certaine déviance ou une hérésie à l'image du schisme donatiste adopté par les Berbères au Maghreb pour résister à l'Eglise.

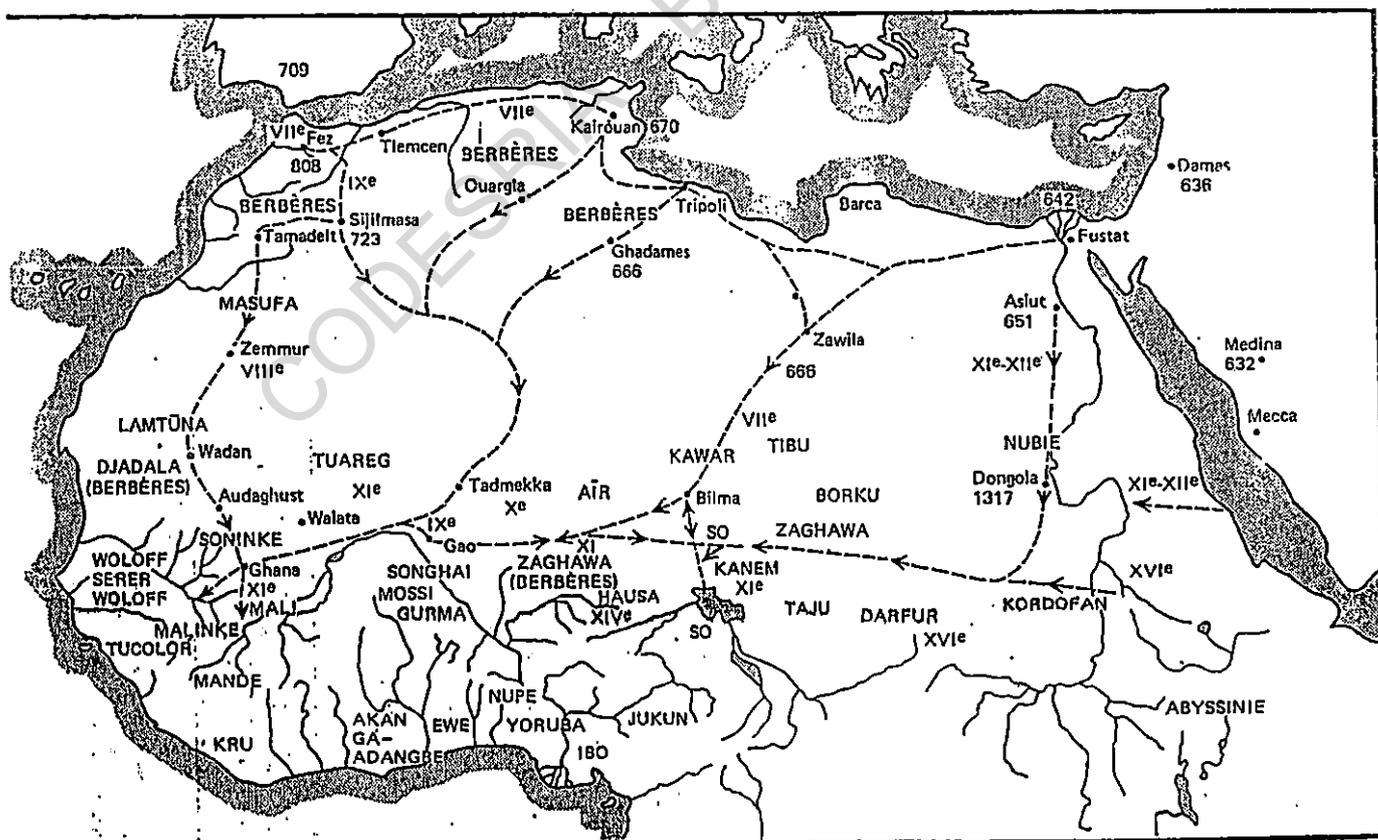
¹³⁸ - Pour de plus amples informations sur cette école sunnite orthodoxe, Cf. al-Qādī °Iyād, Ibn Mūsā, *Tarīb al-Madārik wa Taqrīb al-Masālik Lima'rifa A'lām Maḡhab Mālik*, I, Ribāt, ainsi que Abū Zahra, Muḡammad, Mālik : *Ḥayātuhū wa °Aṣruhū, Ara'uhū wa Fiqhuhū*, al-Qāhira, Dār al-Fikr wa al-°Arabī, 1978, 397p.

¹³⁹ - Le chiisme est la plus ancienne doctrine musulmane. Elle est théorisée par les partisans du Calife Ali auquel ils confèrent le droit légitime et prioritaire au Califat. Pour plus de détails, Cf. as- Šahrastānī, Muḡammad, *al-Mīlal wa an-Nihal*, I, p.145-190 et Abū Zahra, Muḡammad, *Tārīḡ al- Maḡāhib al Islāmīyya FI as-Siyāsa wa al-Aqā'id*, al-Juz' al-Awwal, Dār al-Fikr, 263p. ; Šak°a, Muḡammad, *Muḡāla'āt islāmīyya FI al-°Aqīda*, pp.185-221



Le Bilād as-Sūdān

Source : Cuoq (Joseph M.), Recueil de Sources Arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIII^e siècle jusqu'au XVI^e siècle (Bilād as-Sūdān), E.C.N.R.S., Paris, 1975, pp.2



La pénétration de l'islam dans le Bilād as-Sūdān

Source : Cuoq (Joseph M.), Recueil de Sources Arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIII^e siècle jusqu'au XVI^e siècle (Bilād as-Sūdān), E.C.N.R.S., Paris, 1975, pp.18.

musulmane au Bilād as-Sūdān, le pays des Noirs¹⁴⁰. Les conquêtes du Bilād as-Sūdān central et occidental constituent deux étapes importantes.

1- 2.1. La conquête du Bilād as-Sūdān central

Si l'on en croit l'auteur de la conquête de l'Égypte, Ibn °Abd al- Ḥakam, le premier contact entre les Arabes propagateurs de l'islam et l'Afrique au Sud du Sahara, a eu lieu en 666/46 dans le Fezzan¹⁴¹ et le Kawār sous le magistère du général arabe °Uqba b. Nāfi°.

A. La conquête de Fezzan (al-Fazān)

Il y a lieu de rappeler qu'en 665/45 le Calife Mu°āwiya a envoyé Mu°āwiya b. Ḥudayj al-Kindī en expédition en Ifrīqiyya. Celle-ci aboutit à la victoire éclatante des musulmans sur les chrétiens. Enhardi par ce succès, °Uqba b. Nāfi°, contrairement à son prédécesseur qui avait pris la direction du Nord, orienta les troupes musulmanes vers le Sud où il a fait montre de beaucoup de zèle : il enregistra d'importants succès permettant ainsi la percée de l'islam dans le Bilād as-Sūdān.

En effet, cette première incursion transsaharienne fut bien préparée et déboucha sur des résultats probants. Car, à la tête d'une armée nombreuse composée de cavaliers et chameaux, °Uqba b. Nāfi° prit d'abord, en 666/46, la ville d'Oueddan (Wadān)¹⁴²

¹⁴⁰ - Suivant les historiens et géographes arabes du Moyen Age, le Bilād as- Sudān, le pays des Noirs s'étend de la Nubie (le Nil) à l'Atlantique au Sud du Sahara. Sa population est composée essentiellement de quatre principales familles ou ethnies à savoir les Zanj, les Habaša, les Nūba et les Sūdān. Les Nūba sont les premiers noirs que les Arabes ont rencontrés. Ils conclurent avec eux un traité de paix en 651/31. Quant à l'origine des Sūdān et leur position géographiques, Cf. al-Ya°qubi, *Kitāb al-Buldān*, p. 49-50 ; al-Zuhri, *Kitāb al-Juġrāfiyā*, éd. Par M. Hadj-Sadok, dans Bulletin d'Etudes Orientales, Institut français de Damas, t. XXI, 1968, pp.1-132, dans Cuoq, Joseph M, *Recueil des sources arabes*, p.115

¹⁴¹ - Fezzan fait suite au territoire des Zaghawa et englobe les villes de Djarma, de Tasāwa et de Ghadamès

¹⁴² - Avant d'accéder à l'islam, précise al-Idrīsī, les habitants avaient des rois issus de chez eux par voie de succession. Vaincus par les musulmans, ils s'enfuirent et se dispersèrent en direction du sud du Sahara. Cf. al-Idrīsī, *Kitāb Nuzha al-Muštāq fī Ihtirāq al-Āfāq* (Divertissement de celui qui désire parcourir le monde), Description de l'Afrique et de l'Espagne, éd. Et trad. R. Dozy et M.J. DE Goeje, Leyde, 1886 dans Cuoq, Joseph M, *Recueil des sources arabes*, E.C.N.R.S, Paris, 1975, pp. 152-153

humilia, violenta le roi, et imposa aux habitants le tribut de trois cent soixante esclaves.

Ensuite, ce fut le tour de la ville de Zawīla¹⁴³, capitale du grand Fezzan dont les populations furent contraintes à embrasser l'islam. Le roi fut conduit manu militari devant °Uqba. Il se présenta épuisé au point de cracher du sang. Qui plus est, selon Ibn °Abd al-Ḥakam, les populations furent soumises au paiement de tribut du même montant et de la même nature que celui des habitants de la ville d'Oueddan (Wadān).

al- Ya°qūbī, l'auteur de Kitāb al-Buldān au IXe siècle, confirme : " La population est musulmane, entièrement ibādite."¹⁴⁴ Enfin, au Xle siècle, le plus grand géographe de l'Occident musulman du Moyen Age renchérit : " Quand Amr ibn el-Aci eut achevé la conquête de Barca, il envoya Ocba ibn Nafē en expédition. Cet officier marcha jusqu'à Zouila (Zawīla) et réduisit au pouvoir des musulmans toute la région qui s'étend entre ces deux villes".¹⁴⁵

En effet, Zawīla jouait un rôle important dans le commerce des esclaves vu sa position géographique stratégique. Il servait de carrefour entre le Maghreb et les Sūdān. " Zawīla est sur la frontière du Maghreb [...] sur les bords du territoire des Sūdān. Ceux-ci sont des esclaves noirs. La plupart sont amenés à Zawīla",¹⁴⁶ affirme al-Istahri au Xe siècle. al-Bakrī renchérit et résume : " C'est une ville sans murailles, située au milieu du désert [...]. C'est là que commence le pays des noirs. Zouïla renferme un djamē (une grande mosquée), un bain et plusieurs bazars (marchés). Les caravanes s'y rassemblent de partout et en repartent dans toutes les directions. [...]. C'est l'entrepôt des caravanes: Elles s'y rendent de tous les pays et là elles se séparent pour aller à leurs destinations respectives."¹⁴⁷ Si, Zawīla est une ville sans murailles,

¹⁴³ - Elle fut fondée par °Abd Allah b. Ḥattāb al Hawārī, d'après al-Idrīsī, Op.cit. al-Idrīsī, p. 155

¹⁴⁴ - Cf. al-Ya°qūbī, Kitāb al-Buldān (Les Pays), éd..M. J. De Goeje, Leyde, t. VII. Trad. Gaston Wiet, Le Caire, 1937, dans Cuq, Joseph M, R. des sources arabes, E.C.N.R.S, Paris, 1975, pp. 152-153

¹⁴⁵ - Op.cit. al-Bakrī, p. 28

¹⁴⁶ - Cf. al-Istahri, *al-Masālik wa al-Mamālik*, éd. M. J. De Goeje, Leyde, 1870 (B.G.A. I), réimprimé en 1927 dans Cuq, Joseph M, Recueil des sour. arabes, E.C.N.R.S, Paris, 1975, pp. 152-153, pp.65

¹⁴⁷ - Op.cit. al-Bakrī, p. 27-28

elle est, cependant, bien sécurisé, car ses habitants" emploient un moyen très ingénieux pour la garde de leur ville. Celui qui, à tour de rôle, doit faire le guet, prend une bête de somme et lui attache sur le dos un faisceau de branches de dattiers, dont il laisse les extrémités traîner sur le sol. Il fait alors le tour de la place avec l'animal. Le lendemain, de bonne heure, il sort avec quelques compagnons, montés comme lui sur des chameaux de course, et fait encore une tournée autour de la ville. S'ils remarquent alors sur le sable l'empreinte de pas [laissée par quelqu'un qui serait] sorti de la ville, ils suivent ces traces et ne manquent jamais d'atteindre le fugitif ¹⁴⁸, précise-t-il. Après la prise de la capitale ainsi que certaines villes fortes du Fezzan, °Uqba b. Nāfi° arriva chez le peuple de Hawār, capitale de Kawār.

B. La conquête de Kawār (al-Kawār)

Distante de quinze jours de marche de Zawīla, au sud du Fezzan, Kawār dont la capitale, Hawār, fut une grande forteresse se trouvant au sommet d'une montagne dans le désert, constituait un ensemble d'oasis¹⁴⁹ au Sud- Est du Sahara. En effet, °Uqba b. Nāfi° mit d'abord la main sur les châteaux de Kawār avant de prendre la capitale au bout d'un mois de siège, de mettre, ensuite, à mort les hommes et de s'emparer, enfin, des enfants et des richesses. Auparavant, °Uqba avait soumis le roi au même traitement que ses homologues précédents. Il lui fit couper un doigt et lui imposa un tribut de trois cent soixante esclaves.¹⁵⁰

L'auteur affirme qu': << il [°Uqba] apprit que les gens de Wadān venaient de rompre le traité qu'ils avaient conclu auparavant, et qu'ils refusaient de respecter les conditions que Bosr ibn Abī Artā'a leur avait imposées. Précédemment, °Amr ibn al-°Āsy avait envoyé ce dernier qui fit le siège de Tripoli avant de le conquérir. Alors, °Uqba ibn Nāfi° quitta son armée placée sous l'autorité de °Umar Ibn °Āli al-Qurašī

¹⁴⁸ - Op.cit. p. 28

¹⁴⁹ - On peut en citer notamment Qaṣāba, Qaṣr Umm °Isā (Le château de la mère de Jésus), Ankalās, Abzar et Tamalma. Op.cit. al-Idrīsī, p. 156-157

¹⁵⁰ - Op.cit. Ibn °Abd al-Ḥakam, p. 212.

et de Zuhayr Ibn Qays al-Balwī. Puis, à la tête de quatre cents cavaliers, quatre cents chameaux et une provision de huit cents outres d'eau, il se mit en route jusqu'à Wadān qu'il soumit et dont il coupa l'oreille au roi du pays. " Pourquoi me traiter ainsi, lui dit le prince, toi qui as déjà fait la paix avec moi?" – " C'est en guise d'avertissement, lui dit °Uqba, si bien que chaque fois que tu porteras la main vers ton oreille, tu te rappelleras, et tu ne songeras plus à faire la guerre aux Arabes". Ensuite, il leur imposa le tribut de trois cents soixantes esclaves que Bosr leur avait exigé. Puis, il leur demanda s'il existait quelque contrée au-delà de Wadān. On lui indiqua la ville de Djerma, capitale du grand Fezzan. Il arriva dans le voisinage de Djerma au bout de huit nuits de marche et invita les habitants à se convertir l'islam. Ils acceptèrent et il fit halte à la distance de six mille de la ville. Quand leur roi sortit pour se rendre auprès de °Uqba, des cavaliers, apostés par ce dernier, se jetèrent entre lui et son cortège, le forcèrent de mettre pied à terre et le conduisirent jusqu'à °Uqba. Comme il était d'une constitution délicate, il y arriva épuisé de fatigue et crachant le sang. " Pourquoi me traiter ainsi alors que je vous ai obéi?", dit-il – " C'est une leçon que je veux te donner, lui répondit °Uqba, toutes les fois que tu te la rappelleras, tu perdras l'envie de faire la guerre aux Arabes. Ensuite, il imposa sur les habitants un tribut de trois cents soixantes esclaves. Ce même jour, °Uqba prit la route de l'Orient, et se dirigea aussitôt vers les bourgades de Fezzan qu'il emporta l'une après l'autre. Parvenu à la dernière de ces places fortes, il s'enquit des habitants s'il existait un autre peuple au-delà d'eux. Ils lui indiquèrent le peuple de Hawār, grande forteresse située sur la lisière du Désert, au sommet d'une montagne escarpée, et capitale du pays Kawār. Après une marche de quinze nuits, il arriva sous les murailles de cette place, dont il entreprit le siège. Au bout d'un mois, n'ayant pas connu de succès, il se dirigea vers les autres châteaux de Kawār qu'il emporta successivement. Arrivé au dernier, il y trouva le roi et lui fit couper un doigt. " Pourquoi me traiter ainsi?, s'écria-t-il.- " C'est pour te donner une leçon; toutes les fois que tu jetteras les yeux sur ta main, tu ne seras pas tenté de faire la guerre aux Arabes", répondit-il. Il leur imposa alors une

contribution de trois cents soixantes esclaves >> ¹⁵¹. Écoutons ce récit entièrement rapporté par Ibn °Abd al-Hakam qui décrit ces conquêtes à travers ces lignes :

« وبلغه أن أهل ودان قد نقضوا عهدهم ومنعوا ما كان بسر بن أبي أرطأة فرض عليهم وكان عمرو بن العاص قد بعث إليها بسرا قبل ذلك وهو محاصر لأهل أطرابلس فافتتحها فخلف عقبة بن نافع جيشه هنالك واستخلف عليهم عمر بن علي القرشي وزهير بن قيس البلوي ثم سار بنفسه وبمن خف معه أربع مائة فارس وأربع مائة بعير وثمان مائة قربة حتى قدم ودان فافتتحها وأخذ ملكهم فجدع أذنه فقال لم فعلت هذا بي وقد عاهدتني فقال عقبة فعلت هذا بك أدبا لك إذا مسست أذنك ذكرته فلم تحارب العرب واستخرج منهم ما كان بسر فرضه عليهم ثلاثمائة رأس وستين رأسا ثم سألهم عقبة هل من ورائكم أحد فقيل له جرمة وهي مدينة فزان العظمى فسار إليها ثمان ليال من ودان فلما دنا منها أرسل فدعاهم إلى الإسلام فأجابوا فنزل منها على ستة أميال وخرج ملكهم يريد عقبة وأرسل عقبة خيلا فحالت بين ملكهم وبين موكبه فأمشوه راجلا حتى أتى عقبة وقد لغب وكان ناعما فجعل يبصق الدم فقال له لم فعلت هذا بي وقد أتيتك طائعا فقال عقبة أدبا لك إذا ذكرته لم تحارب العرب وفرض عليه ثلاثمائة عبد وستين عبدا ووجه عقبة الرجل من يومه ذلك إلى المشرق ثم مضى على جهته من فوره ذلك إلى قصور فزان فافتتحها قصرا قصرا حتى انتهى إلى أقصاها فسألهم هل من ورائكم أحد قالوا نعم أهل خاوار وهو قصر عظيم على رأس المفازة في وعورة على ظهر جبل وهو قسبة كوار فسار إليهم خمس عشرة ليلة فلما انتهى إليه تحصنوا فحاصروهم شهرا فلم يستطع لهم شيئا فمضى أمامه على قصور كوار فافتتحها حتى انتهى إلى أقصاها وفيه ملكها فأخذة فقطع إصبعه فقال لم فعلت هذا بي قال أدبا لك إذا أنت نظرت إلى أصبعك لم تحارب العرب وفرض عليه ثلاثمائة عبد وستين عبدا. »

A ce sujet, il y a tout de même de quoi faire réfléchir et douter de la légitimité de la méthode ou plutôt de la stratégie mise en œuvre par °Uqba au point de vue de l'islam dont il se réclame en se demandant s'il existe réellement de la contrainte en la religion. Dieu n'a-t-il pas répondu par la négation dans le Coran en affirmant : " Nulle contrainte en religion! Car le bon chemin s'est distingué de l'égarement. Donc, quiconque mécroit au Rebelle tandis qu'il croit en Allah saisit l'anse la plus solide, qui ne peut se briser. Et Allah est Audient et Omniscient"¹⁵². Si le général arabe ne l'ignorait pas, qu'est-ce qui le poussait alors à se comporter ainsi ? Est-ce qu'il faisait

¹⁵¹ - Op. cit. p. 211

¹⁵² - Op. cit. Le Coran, Sourate al-Baqara (La Vache), Verset 256.

fi de cela ou bien lui-même se voyait-il contraint à ne pas respecter ce principe de l'islam ?

Par ailleurs, en ce qui concerne les habitants, l'auteur de *Buldān* affirme, au IX^e siècle, que la population " musulmane de toute provenance, en majorité berbère, assurant la traite des Sūdān."¹⁵³ Ce qui dénote, si l'on se réfère à cette déclaration, que la population musulmane était hétéroclite, d'origine diverse, composée d'une majorité de Berbères et d'une minorité de non-Berbères. De même, ces Berbères, bien qu'étant des musulmans, s'adonnaient pourtant au trafic des esclaves. Nonobstant, avec Ibn Sa'īd¹⁵⁴, on peut croire à l'expansion de l'islam, au XIII^e siècle, dans les villes de Kawār devenu un royaume musulman dépendant de Kanem, un pays musulman, étendu sur le bord du Nil.

Ainsi, on peut penser que le Kawār, par le biais des Berbères, a joué un rôle important dans la diffusion de l'islam au Bilād as-Sūdān central et peut-être même au-delà en tenant compte de sa position de carrefour commercial ainsi que de la détermination des musulmans à répandre la religion musulmane au niveau des autres tribus non encore converties à l'islam.

Qui plus est, l'auteur de *Bayān*, semble également, pensons-nous, évoquer la première percée de l'islam en Afrique du Sud saharien. Il cite : « 'Uqba a conquis tous les pays de la Berbérie jusqu'à Tanger sans rencontrer la moindre opposition jusqu'à ce qu'il enlève l'un des Kawār du Soudan ». ¹⁵⁵

A cet égard, n'est-il pas permis de penser, comme certains auteurs¹⁵⁶ le soutiennent, que l'islam serait introduit au Bilād as-Sūdān, le pays des Noirs, de l'Est par Zawīla? Quoi qu'il en soit, si l'on se remet à ce qui précède, nous nous permettons

¹⁵³ - Op. cit. p. 48

¹⁵⁴ - Ibn Sa'īd, *Kitāb bast al-Ard fi tūl wa al-'ard*, é. Par Juan Vernet Ginès, Tetuan 1956, 141 p. dans Cuoq, Joseph M, Recueil des sources arabes, p. 209.

¹⁵⁵ - Op. cit. p.28.

¹⁵⁶ - A l'image de l'historien polonais Tadeuz Lewicki cité par Zakari Dramani Issifou dans son ouvrage intitulé : *L'Afrique noire dans les relations internationales au XVI^e siècle*, Paris, Editions Karthala, 1982, 259 p. p. 162.

de faire trois remarques : D'abord, la première expédition arabe en Afrique subsaharienne s'est déroulée dans un climat violent. Ensuite, ce furent les musulmans qui ont pris le dessus sur leurs adversaires et acquis un énorme butin. Enfin, elle a joué un rôle important en déblayant le terrain et en jetant les premiers jalons de la religion musulmane au-delà du Sahara. Désormais, bien qu'ayant déjà traversé le Sahara, l'islam devra attendre un demi-siècle, d'après l'auteur de la conquête de l'Égypte, pour fouler la terre du Bilād as-Sūdān Occidental sous la direction de °Ubayd Allah, le petit fils de °Uqba.

1- 2.2. La soumission du Bilād as-Sūdān occidental

Si l'on se réfère à Ibn °Abd al-Hakam, la première percée des armées arabes en Afrique noire subsaharienne a eu lieu en 734/116 lors de la conquête musulmane de l'Afrique septentrionale. En effet, le gouverneur de l'Ifrīqiyya, °Ubayd Allah ibn al-Ḥabhāb¹⁵⁶ « envoya Ḥabīb ibn Abī °Ubayda al-Fihri en expédition dans le Sous et le pays des Noirs où il a remporté une victoire sans précédent et ramena une quantité incalculable d'or et un butin dont une ou deux filles captives appartenant à une race appelée Ijān par les Berbères. Chacune d'elles n'ayant qu'un seul sein »¹⁵⁷.

De plus, l'auteur de Bayān renchérit que le petit fils du vaillant général arabe °Uqba b. Nāfi° : « a pris le meilleur sur ses adversaires au pays des Noirs ainsi qu'au Maghreb où il soumit toutes les tribus et obtint un nombre important de captifs »¹⁵⁸. Ainsi, en se basant sur ces deux déclarations, il est permis de tirer les conclusions suivantes : Premièrement, à l'image du premier contact entre les armées

¹⁵⁶ - Il fut nommé gouverneur d'Égypte en 734/116

¹⁵⁷ - Op. cit. p. 213. Néanmoins, si l'on se fie à Ḥāmid °Utmān citant Aḥmad Bābā, il existait déjà dans la ville de Ghana, vers 679/46, douze mosquées. C.f. °Utmān Ḥāmid, *al-Muslimūn fī al-°Ālam, Qaḍāyā wa taḥaddiyāt*, al-juz' al-awwal, aṭ-Ṭab° al-Uwla, Maltā, Dār Iqra', 448p. pp. 162

¹⁵⁸ - Op. cit. p.51.

arabes et les Berbères du Sud-est saharien¹⁵⁹, celui-ci fut teinté également de violence même si cette dernière tournait à l'avantage des musulmans également.

Deuxièmement, cette percée des armées musulmanes en Afrique subsaharienne occidentale, le premier du genre, revêt un aspect économique très important. Bien entendu, l'or, le sel et les esclaves, main d'œuvre facile, constituaient d'alors des produits commerciaux très prisés et recherchés si bien qu'il n'est pas exagéré de dire, comme c'est le cas pour certains¹⁶⁰, que la perspective économique constituait sans doute l'un des objectifs de cette expédition d'autant plus que les Arabes, selon al-Fazārī ayant vécu à la seconde moitié du VIIIe siècle, savaient à l'époque que le métal jaune provenait du Ghana, pays de l'or¹⁶¹. Si l'on y ajoute la déclaration d'Ibn al-Faqīh, auteur de l'ouvrage " les Pays", on comprendrait mieux tout le mythe de l'or de Ghana. Ce dernier cite: "Dans le pays de Ghana, l'or pousse comme des plantes dans le sable, comme poussent les carottes. On le cueille au lever du soleil."¹⁶²

Troisièmement, l'emploi de l'expression « le pays des Noirs » est, du moins que l'on puisse dire, entouré d'ambiguïté et d'imprécision. Quel pays désigne-t-elle exactement ? Est-ce le Ghana ? Vraisemblablement oui. Car, dans « le territoire du Ghana on trouve une peuplade nommée El- Honeihin qui a pour ancêtres les soldats que les Omeïades envoyèrent contre Ghana dans les premiers temps de l'islamisme. Elle suit la religion du peuple de Ghana; mais ses membres ne contractent jamais de mariages avec les nègres. Ils ont le teint blanc et une belle figure », confirma al-Bakrī¹⁶³ à travers ces termes :

¹⁵⁹ - Cf. supra. p. 42- 43

¹⁶⁰ - Par exemple Joseph Cuoq affirmant que le besoin de main d'œuvre servile et l'impérieuse nécessité de se procurer de l'or constituaient les deux raisons invitant les Arabes à prendre contact avec le Bilād as-Sūdān. Cf. Histoire de l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest ; des origines à la fin du XVIe s. Paris : Geuthner SA 1984, 347p. pp.3

¹⁶¹ - Cf. p. 42

¹⁶² - Op. cit Ibn al-Faqīh, *Muhtaṣar Kitāb al-Buldān*, éd. M. J. de Goeje, Leyde, 1886, dans Cuoq, Joseph M, Recueil des sources arabes, p.53

¹⁶³ - Op. cit. p. 335

>> وبلاد غانة قوم يسمون بالهتنيين من ذرية الجيش الذي كان بنوأمية انفذوه إلى غانة في صدر الاسلام وهم على دين أهل غانة إلا أنهم لا ينكحون في السودان و لا ينكحونهم فهم بيض الألوان حسان الوجوه <<

Dorénavant, la religion musulmane a pignon sur rue en Afrique noire. Cependant, malgré ce succès éclatant, l'islam n'était que dans un état de balbutiement. Et, il faudra attendre la mise en œuvre de la politique hydraulique de l'arrière petit fils de °Uqba, le gouverneur °Abd ar-Rahman b. Ḥabīb al-Fihri, pour venir au bout de l'épreuve de la traversée du désert et le développement du commerce transsaharien afin d'assister à une nette progression de l'islam en Afrique de l'Ouest.

1- 2.3. L'écueil de la traversée du désert

L'expansion de la religion musulmane en Afrique subsaharienne occidentale fut la conséquence, parmi d'autres, de la réalisation des infrastructures hydrauliques consistant à forer des puits tout au long des pistes caravanières et l'utilisation du chameau comme moyen de transport pour la traversée du désert.

On peut penser que le gouverneur de l'Ifrīqiyya en 745/127, °Abd ar-Rahmān b. Ḥabīb al-Fihri, savait parfaitement que les Arabes étaient étrangers au désert et que l'écueil de la traversée de ce dernier constituait un problème crucial dont l'eau faisait partie parmi les plus urgents. En effet, écoutons le compilateur Yāqūt al-Ḥamawī qui a vécu au XIIIe nous décrire le stratagème adopté, pour apaiser leur soif, par les marchands traversant le Sahara où les vents tarissent l'eau dans les outres: "Ils prennent avec eux des chameaux sans charges, les assoiffent une nuit et un jour, puis les font beaucoup boire, une fois, deux fois, jusqu'à ce que leur panse soit remplie, ensuite les chameliers les conduisent avec eux. S'il arrive que les outres se dessèchent et qu'ils ont besoin d'eau, alors ils égorgent un chameau et ils se désaltèrent avec l'eau de sa panse puis ils se hâtent jusqu'au prochain point d'eau pour y remplir les outres"¹⁶⁴, affirma-il. Aussi, fallait-il impérativement renverser cette tendance. Et,

¹⁶⁴ - Cf. Yāqūt, Ibn °Abd Allah al-Ḥamawī *Muʿjam al-Buldān*, (Dictionnaire des Pays), Dār al-Fikr, Bayrūt, 5t, II, p.12

pour ce faire, la moindre chose était la maîtrise de l'eau, indispensable pendant toute la traversée du désert.

Ce fut ainsi qu'il entreprit un grand projet de construction de puits pour permettre certainement la liaison entre l'Ifrīqiyya et les villes d'Afrique noire notamment Awdaghost et y faciliter l'accès aux caravaniers. En effet, al-Bakrī confirme que trois puits furent effectivement forés sur la route de Tamédelt à Awdaghost en ces termes : « A une journée de Tamédelt se trouve *Bir El-Djemmalin* (le puits aux chameliers) qui a quatre toises de profondeur. Il est l'un des puits dont on doit la construction à Abd er-Rahman ibn Habib »¹⁶⁵.

De même, le géographe andalou ajouta qu'un peu plus loin le voyageur arriva à un « puits de quatre toises de profondeur, creusé dans une roche noire et dure, par les soins Abd er-Rahman ibn Habib »¹⁶⁶. Il termina en rapportant qu'« A trois journées plus loin, on trouve un grand puits nommé *Ouïttounan*, qui ne tarit jamais, mais dont l'eau, fortement imprégnée de sel, purge les hommes et les animaux qui en boivent. Ce puits a trois toises de profondeur ; il est encore un de ceux que l'on doit à la prévoyance d'Abd er-Rahman ibn Habib »¹⁶⁷.

En outre, l'existence des points d'eau fut confirmée par le géographe arabe Ibn Ḥawqal : « Le reste du continent ainsi que l'intérieur des déserts de Sijilmasa et d'Audaghost, les régions de Lamata et de Tadmaka vers le sud, de même que celles du Fezzan, contiennent des points d'eau, près desquels des tribus berbères végètent dans un état de complet abandon »¹⁶⁸, déclara t-il.

Ainsi, ce passage nous permet de faire les remarques suivantes : D'abord, l'accès à l'eau dans le désert ne se réalisait pas sans coup férir. Ensuite, certains puits avaient une fonction curative pour les hommes et les animaux. Enfin, ^cAbd ar-Raḥmān

¹⁶⁵ - Op. cit. p. 296

¹⁶⁶ - Ibid. p. 297

¹⁶⁷ - Ibid. p. 299

¹⁶⁸ - Ibn Ḥawqal, *Kitāb Ṣūrat al-Ard* (Configurat. de la terre, Trad. K. et W., Bayrūt, 1965, p. 101).

b. Ḥabīb al-Fihri avait un mérite considérable dû à sa prévoyance contribuant à faciliter l'accès des caravanières en Afrique noire par le désert en dehors du littoral.

Le problème de l'eau se conjugue à d'autres embûches intrinsèquement liées à la traversée du désert. Car, d'après al-Bakrī, on marche tantôt sur une montagne remplie de gros serpents, tantôt on emploie quatre jours à franchir un désert formé de grosses collines de sable qui coupent le chemin et n'offrent pas une goutte d'eau. " De Sijilmāsa, ces marchands font route dans des sables qui ressemblent à des mers. Ils ont avec eux des guides qui se dirigent dans les déserts d'après les étoiles et les montagnes. On emporte des provisions de route pour six mois."¹⁶⁹ Confirme Abū Ḥāmid al-Ġarnātī.

De même, Ibn Ḥawqal soutient que l'espace séparant le Maghreb d'un certain pays des Noirs « consiste en déserts arides et isolés où l'eau est rare et les pâturages introuvables. On ne peut le traverser qu'en hiver, et il est nécessaire de cheminer constamment à l'aller comme au retour ».¹⁷⁰

A cela s'ajoutent les attaques et les embuscades dont les caravanes faisaient l'objet de la part des coupeurs de route. Ces derniers, en effet, profitent du passage obligé des ces caravanes aux points d'eau pour mener leurs activités. Ainsi, « toutes les routes qui vont au pays des noirs se réunissent auprès de *Ouanou Zamin*. C'est un endroit fort dangereux, car les *Lemta* et les *Guezoula* y attaquent très souvent les caravanes ; ils y tiennent en embuscade, sachant que les routes du désert viennent aboutir dans cette localité, et que les voyageurs ont besoin d'y faire une provision d'eau »¹⁷¹, fit remarquer al-Bakrī.

Pis, en plus des égarements, des pertes en vies humaines sont notées « Nous venions de rencontrer une caravane sur notre chemin, laquelle nous apprit que

¹⁶⁹ - Cf. al-Ġarnātī, Abū Ḥāmid, *Tuhfa al-Albāb wa nuḥba al-ʿajāib*, éd. Et trad. Par Ferrand, J.A.1925, pp.1-148 et 195-207, dans Cuq, Joseph M, *Recueil des sour. Ar.*, p. 169

¹⁷⁰ - Op. cit, p. 101.

¹⁷¹ - Op. cit. p. 298

quelques uns de leurs compagnons s'étaient séparés d'eux. En effet, nous en trouvâmes un mort sous un arbrisseau d'entre les arbres qui croissent dans le sable du désert. Ce voyageur portait ses habits, tenait un fouet à la main, et l'eau n'était plus qu'à la distance d'un mille lorsqu'il avait succombé »¹⁷², ajouta, le globe-trotter.

Par ailleurs, les voyageurs portaient leurs choix sur le chameau. Ce qui n'était pas du tout fortuit. Loin s'en faut. Célèbre par ses capacités de résistance à la soif et d'endurance aux dures conditions climatiques du désert, le chameau baptisé par certains « la pirogue du désert » n'était pas quand bien même épargné par la dure réalité du désert. Car, ce dernier aussi bien que les voyageurs doivent obéir à une discipline exemplaire. Ainsi, « le voyageur s'engage dans un défilé étroit où, pendant toute la journée, les chameaux doivent marcher à la file. Les trois journées suivantes s'emploient à traverser *l'Azouer*, montagne dont la surface pierreuse fait beaucoup de mal aux pieds des chameaux »¹⁷³.

Le grand géographe arabe du XIIe siècle, Abū 'Abd Allah al-Idrīsī, nous précisa la manière de voyager des caravanes à l'aide des chameaux pendant l'automne : « Ils chargent les chameaux à l'aube jusqu'à ce que le soleil se lève et que sa lumière envahisse l'atmosphère et la chaleur soit intense. Alors, ils s'arrêtent, déchargent les chameaux, les entravent, déballent les marchandises, et dressent les tentes [...] Ils y restent jusqu'à l'après-midi. Et, lorsque le soleil commence à baisser, ils marchent tout le reste de la journée jusqu'à la tombée de la nuit. Ils s'arrêtent où ils se trouvent, ils y passent la nuit jusqu'au petit matin et ils repartent. Voilà, comment voyager les négociants en destination du pays des Noirs »¹⁷⁴. Aussi, le chameau a-t-il contribué à la facilitation et à l'intensification des relations entre les deux rives du désert.

Dorénavant, le commerce transsaharien, dont la toile de fond est l'islam, est devenu l'activité la plus importante entre le Nord et le Sud. L'islam gagna d'abord les

¹⁷² - Ibn Baṭṭūta, *Tuḥfa an-Nuẓẓār Fī Garā'ib al-Amṣār wa 'Ajā'ib al-Asfār* (Voyages d'Ibn Batouta) Traduction Défréméry et Sanguinetti, Tome Quatrième, Paris, Société Asiatique, 479 p, pp.380.

¹⁷³ - Op. cit. al-Bakrī, p. 297.

¹⁷⁴ - Op. cit. p. 32.

villes constituées au niveau des grands centres d'échanges dans le désert avant de se propager à l'intérieur du pays.

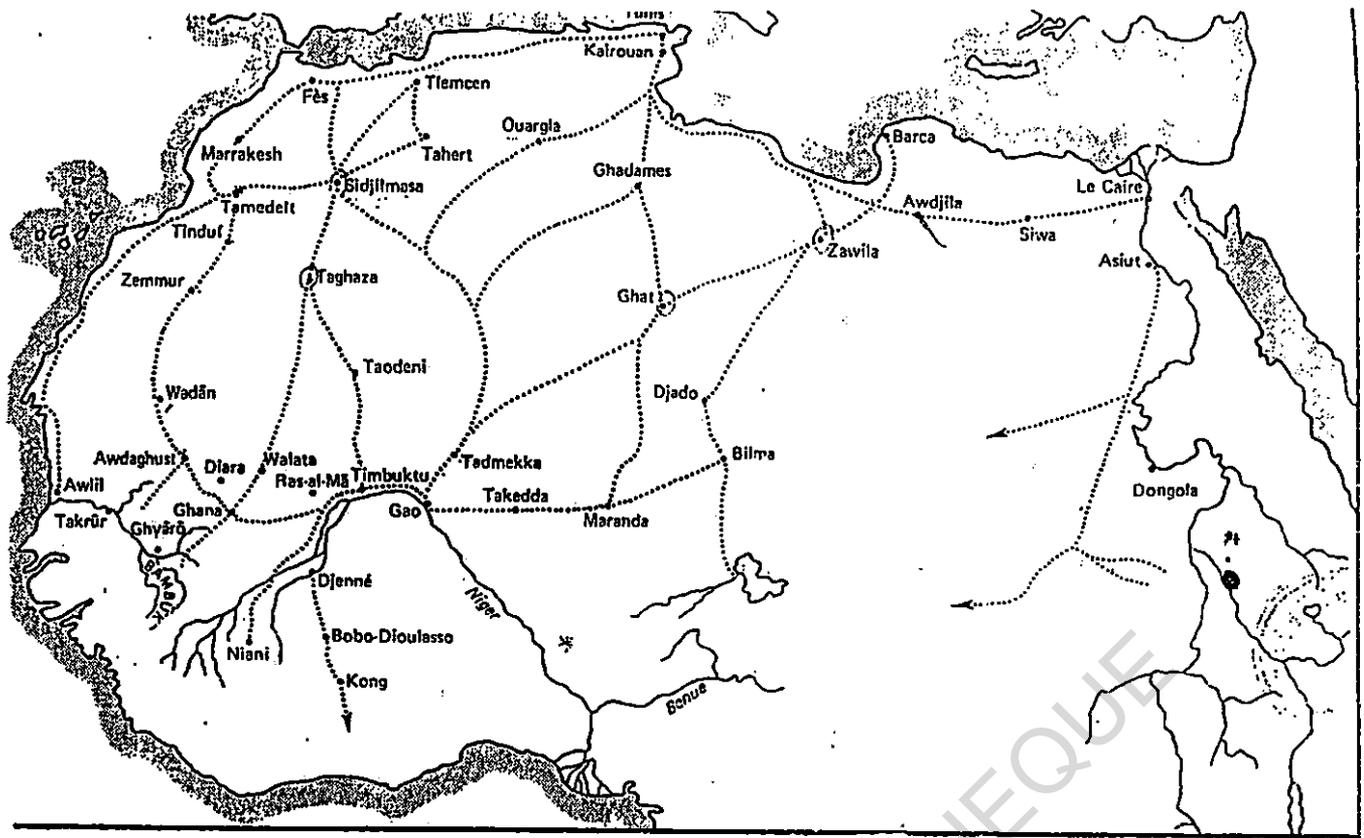
1-2. 4. L'islam et le commerce transsaharien

A la recherche de l'or du pays des Noirs échangé contre le sel, les Arabes traversent le désert. Pour indiquer l'importance du sel au Bilād as-Sūdān, affirme al-Garnātī, au XIIe siècle, que les marchands venant de Sijilmāsa" échangent le sel contre un poids égal d'or. Parfois, ils l'échangent contre le double de son poids (en or) ou même davantage, le cours dépend du fait que les marchands sont plus ou moins nombreux." ¹⁷⁵. Yāqūt ajoute que ces marchands, en dehors du sel, emportent aussi des morceaux de bois, du pin, des perles de verre, des bracelets et des bagues en cuir.

Pour ce faire, les Arabes empruntent des pistes passant par des lieux d'échanges. Ces lieux de rencontre donnèrent naissance à des villes et des Etats placés sous la bannière de l'islam à l'image de Sijilmāsa de Tlemcen, de Fès, d'Aghmat, du Maghreb Extrême, du Touat et de Tripolitaine et de Tahert¹⁷⁶. Ce dernier, aux dires de l'auteur kharijite ʿibadite du Xe siècle, Ibn as-Saḡīr, Tahert fut une ville ʿibadite propre, sous la conduite d'un Imām qui assurait à ses administrés la justice et la sécurité. Ainsi, Tahert était devenue une ville musulmane, cosmopolite et commerciale dont ses relations, avec le Bilād as-Sūdān, étaient aux beaux fixes. L'islam fut porté par les Arabo-Berbères qui dominèrent le commerce transsaharien. Ayant constitué des points d'aboutissement des routes caravanières, ces carrefours commerciaux formèrent des relais qui ont joué un rôle de premier ordre dans la diffusion de l'islam en Afrique occidentale subsaharienne. Ce qui nous permet de dire sans exagération qu'au VIIIe siècle le Sahara a joué un rôle très déterminant dans

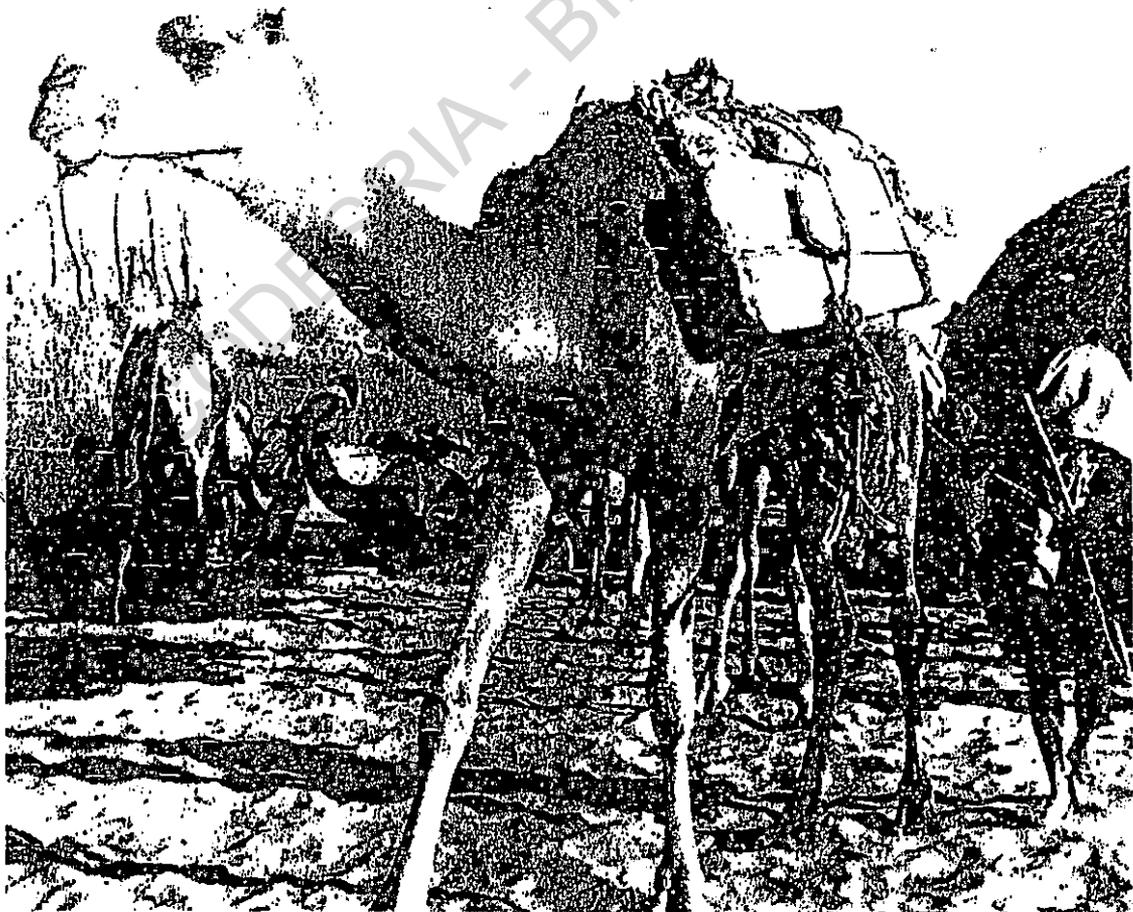
¹⁷⁵ - Op. cit. p. 169; al-Yaʿqūbī, p. 182-183

¹⁷⁶ - Cf. Ibn as-Saḡīr, Chronique d'Ibn Saḡīr sur les imams rostémides de Tahert, éd. Et trad. A. de C. Motylinski, in Actes du XIVe Congrès international des Orientalistes, 1908, pp.3-132 dans Cuoq, Joseph M, Recueil des sources arabes, pp. 55



Principaux axes commerciaux du Xe au XVIe siècle

SOURCE : Cuoq (Joseph M.), Recueil de Sources Arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIIIe siècle jusqu'au XVIe siècle (Bilād as-Sūdān), E.C.N.R.S., Paris, 1975, pp. 11



Chameau transportant du sel

SOURCE : Niane (Djibril Tamsir), Le Soudan Occidental au temps des grands empires XI-XVI., Présence Africaine, Paris, 1975, 271p. pp.176-177

l'organisation et le développement des populations, des villes et des Etats évoluant autour de lui grâce à l'Islam et au commerce.

En effet, parmi les villes citées précédemment, Sijilmāsa, fondée en l'an 757-758/140, capitale des Berbères Zanāta, fut la plus importante. Située à l'entrée du pays des Noirs, le Ghana, Sijilmāsa fut distante de ce dernier de deux mois de marche à travers un désert inhabité [...] et de Dar^ca de cinq jours. Elle fut occupée pendant cent soixante ans par les Banū Midrār, comme l'atteste ce passage d'al-Bakrī¹⁷⁷ :

>> ومن مدينة سجلماسة تدخل إلى بلاد السودان إلى غانة وبينها وبين غانة مسيرة شهرين في صحراء غير عامرة ... وبين سجلماسة ووادي درعة مسيرة خمسة أيام وملك بنو مدرار سجلماسة مائة وستين سنة <<

En effet, si l'on se réfère à al-Kutubī ses remparts furent élevés par al-Yas b. Abū al-Qāsim en 785/169.¹⁷⁸ De même, Ibn Ḥawqal qui a visité la ville en 951/340, déclare que Sijilmāsa avait tiré son importance, à l'abandon de la route de l'Egypte au Ghana autrefois traversée, jusqu'au temps d'Abū al-^cAbbās¹⁷⁹, par les caravanes à cause de sa dangerosité. Car, « plus d'une caravane et plus d'un voyageur isolé ont péri, sans compter les bandits de grand chemin qui ont souvent causé leur perte. Ainsi, on s'est éloigné de cette route, qu'on a abandonnée en faveur de celle de Sijilmāsa. Les caravanes passaient donc du Maghreb à Sijilmāsa où s'établissaient des habitants de l'Iraq, des négociants de Bassorah et de Kufa, ainsi que des Bagdadais qui avaient parcouru cette route ». ¹⁸⁰

Deux remarques nous viennent à l'esprit : D'abord, Sijilmāsa est une ville cosmopolite et marchande dont l'activité commerciale fut dominée par les Arabes venus de l'Orient. Ensuite, Elle constitue aussi le centre de gravité du commerce transsaharien pour les caravanes en destination du pays des Noirs.

¹⁷⁷ - Op. cit. p. 282-284.

¹⁷⁸ - Cf. al-Kutubī, Manāhij al-Fikr wa Mabāhij al-^cIbar (Les voies de la pensée et les chantiers des beaux exemples), Trad. G. Fagan, Alger, 1924, dans Cuoq, Joseph M, R. des sources arabes, p. 225

¹⁷⁹ - Abū al-^cAbbās Ahmet b. Tulūn fut décédé en 884/270

¹⁸⁰ - Op. cit. Ibn Ḥawqal, p. 58

Ainsi, Ibn Ḥawqal confirma qu'il y a : « un commerce ininterrompu entre cette ville et le pays des Noirs et d'autres contrées, ce qui assure des gains abondants à l'aide de caravanes commerciales continuelles avec la maîtrise des activités et un souci de perfection dans les méthodes et les affaires »¹⁸¹. " Les gens de cette ville font partie des plus riches puisqu'ils sont sur la route qui mène vers les mines d'or de Ghana et leur courage leur permet de s'y rendre"¹⁸², déclare l'auteur de Muġjam al-Buldān.

On peut penser que ce qui faisait le dynamisme de ce commerce était la recherche effrénée du contrôle des mines de sel et des routes caravanières. Car, selon les grands géographes arabes, Al-Idrīsī et Ibn Ḥawqal, la principale mine de sel du Maghreb, Ulil (ou Uwlil)¹⁸³, se trouve presque à égale distance entre Sijilmāsa et Awdaghost à un mois de marche.

Soulignons que les commerçants Arabo-Berbères apportaient principalement au pays des Noirs du sel, produit rare, coûteux et très recherché au Soudan, des tissus, de la soierie, entre autres, et remportaient vers le Maghreb et l'Orient du métal précieux, l'or, de la gomme, de l'ivoire et même des esclaves dont « de belles et jolies mulâtresses qui sont devenues les favorites des Abbassides et d'autres grands personnages. Elles ont donné le jour à plus d'un prince, comme par exemple la Berbère Salama, mère d'Abu Dja'far Abd-Allah ibn Muhammad ibn Ali ibn Abd – Allah ibn Abbas »¹⁸⁴.

En fait, si Sijilmāsa fut une ville de renommée commerciale elle n'en était pas moins une ville religieuse imbue des valeurs musulmanes exemplaires. « Je dois dire nulle part au Maghreb je n'ai vu plus de cheikhs d'une conduite aussi régulière, encourageant la science et les savants, avec une élévation de pensée et des sentiments

¹⁸¹ - Op. cit. p. 97

¹⁸² - Op. cit Yaġūt, p. 192

¹⁸³ - Voir aussi al-Isṭahrī, p. 65

¹⁸⁴ - Op. cit. Ibn Ḥawqal, p. 95

purs et nobles »¹⁸⁵, rapporta Ibn Ḥawqal. C'est ce qui a amené indubitablement le globe trotter, Ibn Baṭṭūta à y séjourner, en 1353/753 en partance pour le Bilād as-Sūdān.

Enfin, Sijilmāsa fut un modèle unique dans son genre concernant les transactions commerciales dépassant même l'Orient de loin, selon Ibn Ḥawqal. Il témoigna d'avoir vu à l'époque une reconnaissance de dette établie entre un négociant d'Awdaghost qui se reconnaissait débiteur envers un habitant de Sijilmāsa et contresignée par des témoins instrumentaires pour une somme de 42000 dinars. Il attesta : « Nulle part en Orient, je n'ai constaté ou entendu dire quelque chose de pareil. J'ai raconté ce fait en Iraq, dans le Fars et dans le Khorassan ; partout on l'a considéré comme inouï »¹⁸⁶. Par conséquent, Sijilmāsa était devenu un fleuron de l'islam constituant un centre d'expansion et de généralisation de la religion musulmane chez les tribus berbères notamment celles des Ṣanhāja du Sud ouest saharien¹⁸⁷.

A partir de là, l'islam progressa vers le pays des Noirs ou plus précisément au Ghana et au Tékroun où il alla connaître une expansion fulgurante suite au dynamisme des Berbères du Sud soutenus par les Sūdān, leurs coreligionnaires.

CHAPITRE III

Les Almoravides et le Bilād as-Sūdān

Certes, la pénétration de l'islam en Afrique subsaharienne fut l'oeuvre des Arabes. Cependant, ce furent notamment les Berbères almoravides qui, au XIe siècle, leur emboîtèrent le pas et assurèrent sa progression et sa diffusion en Afrique noire.

Regroupés en une vaste confédération ṣanhājienne composée de différentes tribus nomades dans le Sahara Occidental, les Almoravides ont réussi à mettre sur pied

¹⁸⁵ - Ibid. p. 97

¹⁸⁶ - Op. cit. p. 58, 97-98

¹⁸⁷ - En l'occurrence les Masūfa, les Lemtūna et les Goddāla qui se situent du Nord au Sud de l'Atlantique au Fleuve Sénégal. Les premiers évoluant autour de Sijilmāsa, furent réputés d'être d'ingénieux accompagnants et conducteurs de caravanes.

un mouvement politico-religieux et militaire et étendre leur domination du Maghreb Extrême (Maroc) au Maghreb Central (Alger) en passant par l'Andalousie et le Bilād as-Sūdān, le pays des Noirs. Ils se considérèrent ainsi comme les défenseurs de la religion musulmane et les véritables champions de l'islam combattant.

Constituant l'objet de notre étude, le Bilād as-Sūdān va attirer particulièrement notre attention. Ainsi, pour apprécier à sa juste valeur le rôle des Almoravides dans la diffusion de l'islam au Bilād as-Sūdān, notamment au Sūdān Occidental, en Afrique noire subsaharienne, il serait intéressant de dresser d'abord un tableau mettant en relief les principales forces en présence ayant dominé la situation politique, religieuse et économique avant de prendre en connaissance avec les Almoravides.

1-3.1 - Le Bilād as-Sūdān avant les Almoravides

Au début du XI^e siècle, précisément avant la seconde moitié, les principales forces en présence au Bilād as-Sūdān Occidental étaient essentiellement constituées des Berbères et des Sūdān (l'empire du Ghana et le Tékroun).

A. L'hégémonie des Berbères zénètes

Au plan doctrinal, les Berbères zénètes furent des kharijites °ibadites. Ils dominaient la vie religieuse et économique. Ils contrôlaient la cité musulmane d'Awdaghost qui a connu, du moins jusqu'ici, ses plus beaux jours sous leur domination. Selon al-Bakrī, Awdaghost, conquise des mains des Ṣanhāja à la fin du Xe siècle « renferme un djamê [une grande mosquée], plusieurs mosquées et une nombreuse population. Dans ces établissements on trouve des maîtres qui enseignent à lire le Coran »¹⁸⁸.

Auparavant, au Xe siècle, al-Muhallabī déclara : " Awdaghost est une ville entre deux montagnes au cœur du continent, au sud de la ville de Sijilmāsa, à plus de 40

¹⁸⁸ - Op. cit. p. 299

jours de cette dernière dans les sables et les déserts où l'on trouve des points d'eau déterminés et quelques fois, des habitations, des Berbères. Awdaghost possède de beaux marchés. C'est une cité parmi les cités (i.e un centre important). On s'y rend de partout. Ses habitants sont musulmans. Ils récitent le Coran et sont instruits de la Loi. Ils ont des oratoires et des mosquées. Ils sont devenus des musulmans au temps du Mahdī 'Ubayd Allāh. Autrefois, ils étaient païens, adoraient le soleil et mangeaient les viandes interdites avec leur sang".¹⁸⁹

Dès lors, ils avaient, dans le domaine commercial, la main haute sur l'axe Sijilmāsa- Awdaghost même si, cette dernière fut placée sous l'autorité politique du roi animiste de l'empire noir du Ghana. Awdaghost fut un vassal du Ghana. Néanmoins, une colonie importante de musulmans habitait la ville de Ghana où l'on distingue deux grandes agglomérations, l'une païenne et l'autre musulmane contenant une douzaine de mosquées, des imams, des muezzins et des lecteurs du Coran.¹⁹⁰ Contrairement chez les Noirs du Bilād as-Sūdān, au Tékroun où ce fut le roi lui-même qui épousa la religion musulmane, le premier du genre en Afrique noire subsaharienne.

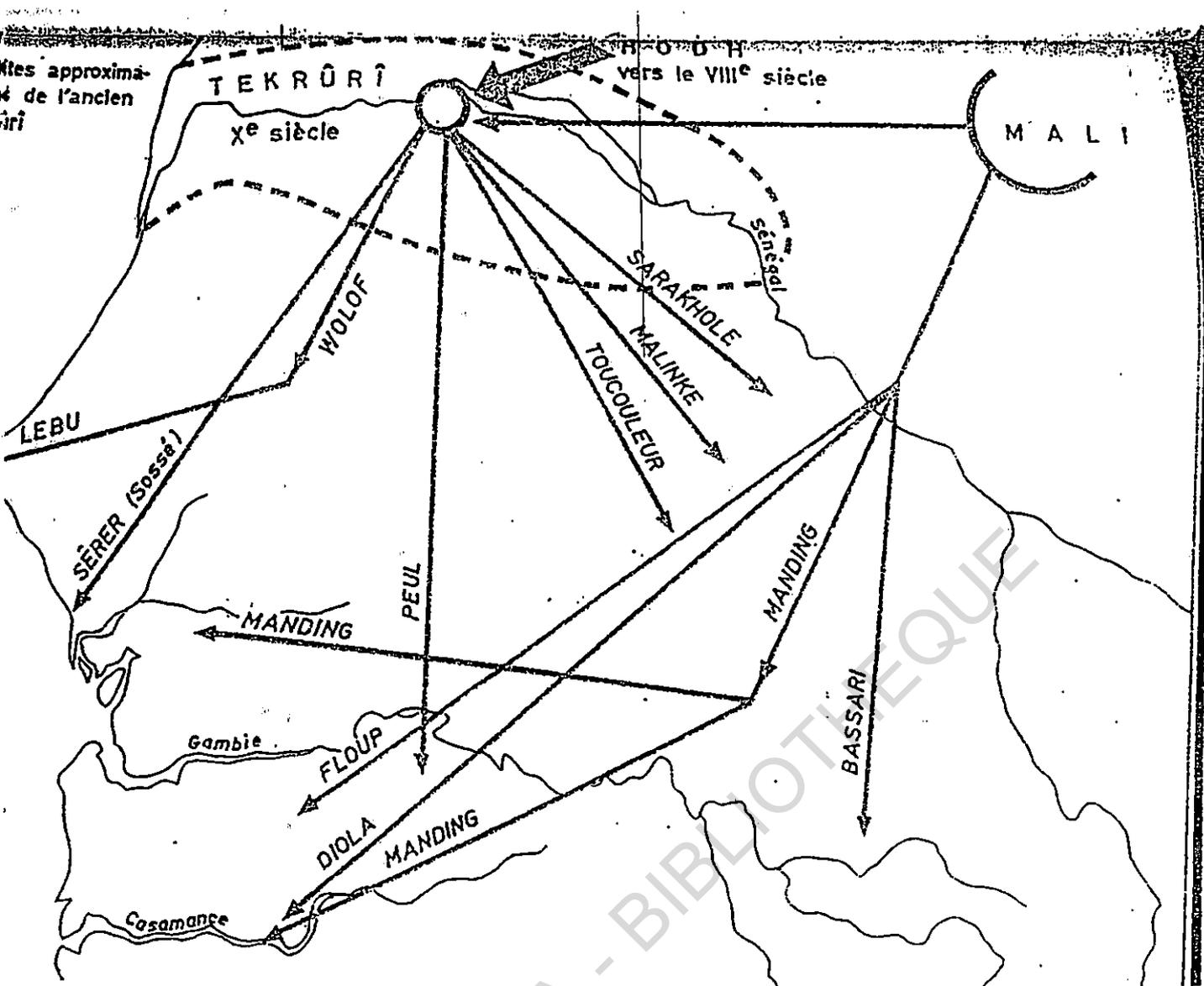
B. Le Tékroun musulman

Le fait marquant, au cours des premières décennies du XI^e siècle, fut la conversion à l'islam du roi de Tékroun rappelé à Dieu en 1040-1041/432. En effet, en faisant la description du Tékroun, le grand géographe andalou rapporta : « Immédiatement après Sanghana et dans la direction du sud-ouest se trouve la ville de Tékroun, située sur le Nil et habitée par des nègres qui, naguère, étaient païens comme les autres peuples noirs [...]. Ouardjabi, fils de Rabîs, étant devenu leur souverain, embrassa l'islamisme, introduit chez eux la loi musulmane et les décida à s'y conformer »¹⁹¹.

¹⁸⁹ - Op. cit. p. 76

¹⁹⁰ - Ibid. p. 299

¹⁹¹ - Op. cit. p. 324.



Limites approximatives de l'ancien Tékroul (Vers le VIIIe siècle)

SOURCE : Mbaye, El Hadj Ravane , *L'Islam au Sénégal*, Thèse 3^{ème} cycle, Département d'Arabe, UCAD, Dakar, 1975-76, 634p. , pp. 42- 43

Cette déclaration pleine de renseignements nous inspire au moins trois remarques relatives à la position géographique du Tékrou, à ses populations, à leur croyance, et à l'auteur de leur islamisation. Concernant l'emplacement du Tékrou, ce dernier s'est avéré ambiguë aux contours géographiques imprécis. En effet, à l'instar de nombre d'historiens ou géographes arabes, al-Bakrī aurait confondu le fleuve Niger appelé le Nil par les Arabes avec le fleuve Sénégal. Dans le même sillage, al-Idrīsī situa le Tékrou, selon le texte suivant, au Sud du Nil à deux jours de Silla et évoqua, entre autres, son caractère commercial, la nourriture des gens, leurs troupeaux et leurs vêtements : << Elle [la ville de Tékrou] se trouve au sud du Nil. Elle est distante de deux jours de (marche) de Silla par le Nil ou par terre. La ville de Tékrou est plus grande que Silla. Elle est plus commerçante également. Les gens du Maghreb al-Aqsā (Maroc) s'y rendent avec de la laine, du cuivre, des verres et en rapportent de l'or et des esclaves. La nourriture des gens de Silla est le sorgho, le poisson et le lait. La majeure partie de leurs troupeaux est constituée de chameaux et des chèvres. La plupart des gens portent des qadāwīr de laine et portent sur leur tête de karāzā de laine. Les gens distingués portent des habits de coton ou des manteaux. >>¹⁹² ainsi qu'il suit:

<< وهي [مدينة تکرور] في جنوب النيل وبينها وبين سلى مقدار يومين في النيل وفي البر ومدينة تکرور أكبر من مدينة سلى وأكثر تجارة وإليها يسافر أهل المغرب الأقصى بالصوف والنحاس والخرز ويخرجون منها التبر والخدم وطعام أهل سلى وأهل تکرور الذرة والسّمك والألبان وأكثر مواشيم الجمال والمعز ولباس عامة أهلها قداوير الصوف وعلى رؤوسهم كرازي الصوف ولباس خاصتها ثياب القطن والمأزر >>.

Or, al-Bakrī, lui-même annonça que Sanghana constituait la ville noire la plus proche du domaine des Goddāla. Etant donné que le Tékrou se situe sur la rive gauche du Sénégal, cela prouve que le fleuve dont parlent les auteurs arabes ne pourrait être que le Sénégal non loin de la contrée des Goddāla.

Quant à l'évocation des habitants du Tékrou et leur religion traditionnelle cela montre d'abord que les Noirs constituaient les populations autochtones. En fait, ils

¹⁹² - Op. cit. p. 16

constituaient une population cosmopolite composée essentiellement de Peul, Sérère, Manding, Soninké et Lébou. Ensuite, cela dénote que le paganisme, adoration des idoles appelées dakakîr¹⁹³, selon al-Bakrî, fut leur religion traditionnelle. Enfin, Ce paganisme fut renié par le roi Wārjābī qui embrassa l'islam et devint du fait le premier roi noir musulman. Ce qui déboucha sur la conversion du peuple à l'islam et sur l'établissement d'un Etat musulman, le premier du genre en Afrique subsaharienne.

Par conséquent, une fois islamisés, les Noirs se transformèrent en véritables soldats et de propagateurs de l'islam en Afrique Occidentale. Ils menèrent la guerre contre leurs voisins païens qu'ils placèrent sous le drapeau de la religion musulmane. Ainsi, fut le cas de la ville Silla, distante de vingt journées de marche de l'empire païen du Ghana. « Ses habitants sont de la religion musulmane, doctrine à laquelle ils se laissèrent convertir par Ouardjabi »¹⁹⁴, nota al-Bakrî. Néanmoins, ce passage reste muet sur la date, le caractère et l'auteur ou les auteurs de la conversion du roi à l'islam. Mais, si l'on se base sur la date de la mort du roi en 1040/432, on peut en déduire que l'introduction de l'islam au Tékrou et par ricochet au Sénégal précéda indubitablement le mouvement almoravide.

Par ailleurs, ce furent probablement les Berbères du Nord qui auraient introduit l'islam au Tékrou¹⁹⁵ par le biais du commerce. Contrôlant l'essentiel du commerce transsaharien, les Berbères venant du Nord suivirent les pistes caravanières jusqu'au Tékrou où se déroulait, selon al-Idrīsī¹⁹⁶, un trafic intense du lin, du cuivre et des esclaves, parmi d'autres. Sous cet angle, on peut penser que l'islam serait introduit au Tékrou et au Sénégal d'une manière pacifique pour deux raisons : Premièrement, l'absence de texte, du moins à ce que nous sachions, soulignant le caractère violent de

¹⁹³ - Op. cit. p. 330

¹⁹⁴ - Op. cit. p. 324

¹⁹⁵ - D'après l'historien et le chercheur Djibril Tamsir Niane, les Toucouleurs furent islamisés dès le XIe siècle. Cf. Niane, Djibril Tamsir, *Le Soudan Occidental au temps des grands empires XI-XVIs.*, Présence Africaine, Paris, 1975, 271p. pp. 48

¹⁹⁶ - Op. cit. p. 1

l'introduction de l'islam au Tékrour alors que les dates des événements si importants de ce genre font souvent l'objet d'une attention particulière. Deuxièmement, la propagation de l'islam en Afrique subsaharienne s'est déroulée pacifiquement avant l'avènement des Almoravides. D'ailleurs, ce furent ces derniers qui inaugurèrent l'ère de l'islam combattant¹⁹⁷.

Avec l'arrivée des Almoravides, les gens du Tékrour rallièrent le mouvement. En 1056/448, ils s'unirent¹⁹⁸ pour mener ensemble contre les Ġoddāla la guerre de Tābfarilla où ils essuyèrent une défaite cuisante sous la direction de Yaḥyā ibn ʿUmar.

L'introduction de l'islam en Afrique subsaharienne avant l'arrivée des Almoravides n'était pas limitée au Tékrour. Loin s'en faut. Car, l'islam a déjà connu, à cette époque, d'importantes colonies musulmanes dans la ville de Ghana.

C. L'empire noir de Ghana

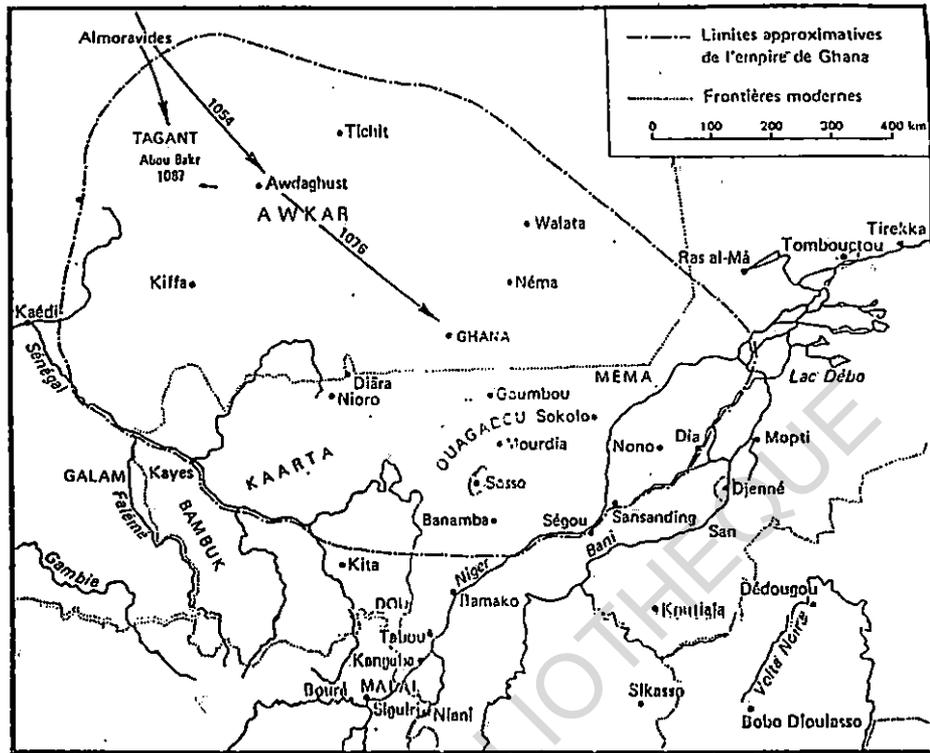
Au fait, Ghana fut une ville profondément religieuse où cohabitaient parfaitement l'islam et le paganisme symbolisé par le roi. En effet, « Ghana se compose de deux villes situées dans une plaine. Celle qui est habitée par les musulmans est très grande et renferme douze mosquées, dans une desquelles on célèbre la prière le vendredi. Toutes ses mosquées ont leurs imams, leurs moueddins [muezzins] et des lecteurs salariés [...]. La ville habitée par le roi est à six mille de celle-ci et porte le nom d'El-Ghaba « la forêt, le bocage »¹⁹⁹, précisa al-Bakrī.

Quant à l'introduction de l'islam au Ghana, on peut estimer que cela remontait au VIII^e siècle lors de l'expédition des armées arabes omeyyades au Ghana où ils remportaient une quantité importante d'or. D'où, une ruée des commerçants vers cette

¹⁹⁷ - Comme le souligne Amar Samb dans son ouvrage intitulé : *L'islam et l'histoire du Sénégal*, Tome XXXIII, Dakar, IFAN, 1971, p.464. Il déclare qu'avec le mouvement almoravide " L'Islam changea de face et de fond : il devint monacal, puritain et guerrier".

¹⁹⁸ - al-Bakrī souligne que dans l'armée dirigée par Yaḥyā ibn ʿUmar prenait part Lebbi, fils de Wārjābī. Op.cit. p. 316

¹⁹⁹ - Ibid. p. 328.



L'empire de Ghana au début du XIe siècle

Source : Cuoq (Joseph M.), Recueil de Sources Arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIIIe siècle jusqu'au XVIe siècle (Bilād as-Sūdān), E.C.N.R.S., Paris, 1975, pp. 15

ville où l'or pousserait comme des carottes²⁰⁰. Par contre, si l'islam a connu, à cette époque, un succès remarquable, aussi bien chez les Berbères Zénètes qu'au Tékroum et dans la ville de Ghana, ce ne fut pas le cas avec les tribus berbères Ṣanhāja qui n'ont de l'islam que des notions superficielles et vagues.

D. Le réveil des Ṣanhāja

Après avoir combattu sous la direction d'un chef unique, Muḥammad Ibn Talākākin²⁰¹ ou Ibn Taresna, selon al-Bakrī, homme de mérite et de piété ayant fait le pèlerinage et réussi à dominer tout le désert, les Ṣanhāja finirent par se diviser. La confédération ṣanhājienne, selon Ibn Abī Zar²⁰², était constituée de soixante dix tribus vivant toutes dans le désert du Sud-ouest marocain dont les plus célèbres furent notamment : Les Lemtūna, Ġoddāla, Masūfa, etc... Et, ce fut sous l'égide du chef Yaḥyā ibn Ibrāhīm, appartenant à la tribu des Ġoddāla que ces derniers s'étaient réunis véritablement afin de mettre sur les fonts baptismaux un solide mouvement religieux, politique et militaire. Rappelons que Yaḥyā ibn Ibrāhīm fut le successeur de son beau frère, Muḥammad ibn Tifāwat, décédé lors d'une bataille contre le royaume de Ghana²⁰³.

Conséquemment, on peut penser que si le chef des Ṣanhāja a réussi avec prouesse à réunir les différentes tribus ṣanhājiennes qui se livraient à des guerres sans merci c'est parce qu'il a fait montre de beaucoup d'énergie et de maestria sans précédent. On peut estimer qu'il les invita probablement à taire leurs querelles

²⁰⁰ - Supra p. 48. Néanmoins, il ya lieu lieu de faire remarquer que certains auteurs, comme Djibril Tamsir Niane, soutiennent le contraire en estimant que la pénétration de l'islam au Ghana remontait à une date beaucoup plus ancienne au VIIe siècle. Op. cit. p. 31

²⁰¹ - Il fut décédé en 836 / 221

²⁰² - Cf. Ibn Abī Zar^c, ^cAli, *al-Anīs al- Muṭrib bi Rawḍ al-Qirtās fī Aḥbār Mulūk al-Magrib wa Tārīḥ Madīna Fās*, Ribāṭ : Dār al-Manṣūr Li at-Tibā^c a wa al-Warrāq, 1973, p.120 ; Op. cit. Ibn al-Aṭīr, p. 270

²⁰³ - Il fut tué lors d'une bataille contre l'empire animiste de Ghana. Il avait réussi à rétablir la confédération ṣanhājienne qu'il dirigea trois ans durant.

intestines et fratricides pour vaincre ensemble leurs ennemis communs en l'occurrence les populations noires et païennes du Bilād as-Sūdān.

En effet, ses vœux étant vraisemblablement exaucés, les Ṣanhāja ayant répondu favorablement à son appel en acceptant d'enterrer leurs haches de guerre, Yaḥyā ibn Ibrāhīm, préoccupé par l'état d'ignorance de ses compagnons, décida de faire le pèlerinage à la Mecque en 1035/427²⁰⁴. Il confia le commandement des affaires à son fils, Ibrāhīm ibn Yaḥyā. Il y a lieu de souligner que le pèlerinage aux Lieux Saints de l'islam constituait pour ces Berbères une occasion à plus d'un titre bénéfique : il permettait sans doute à ses néophytes nomades à la fois d'écouter, de côtoyer et d'échanger avec les jurisconsultes mālikites à Médine²⁰⁵. En effet, malgré leur conversion à l'islam, les Berbères Ṣanhāja n'en savaient que des notions superficielles et vagues

En 1038/430, à son retour, il s'arrêta à Kairouan, cité de savoir incarnant la prospérité du Mālikisme au Maghreb. En effet, al-Bakrī, rapporta que le chef berbère, Yaḥyā lors de son retour du pèlerinage, passa à Kairouan où « il fit la rencontre du jurisconsulte Abou Amran el-Fasi (natif de Fez), qui lui demanda des renseignements sur son pays, sur ses principes de conduite et sur les doctrines religieuses dont ses compatriotes faisaient profession »²⁰⁶. Selon cet auteur, Kairouan fut une ville prospère sous le règne de Ziride b. al-Mu'izz b. Bādīs et un grand centre d'enseignement et de formation de l'école mālikite. Nonobstant, Ibn Abī Zar^c fit constater que le célèbre Docteur mālikite : « le trouva ne rien savoir et ne rien maîtriser du Coran et de la Sunna malgré sa détermination à l'apprentissage »²⁰⁷.

²⁰⁴ - Op.cit. Ibn Abī Zar^c, *al-An*, p. 121

²⁰⁵ - Mbaye, El Hadj Ravane, *L'Islam au Sénégal*, Thèse 3^{ème} cycle, Département d'Arabe, (UCAD)-Dakar, 1975-76, 634p. p.32

²⁰⁶ - Op. cit. p. 311

²⁰⁷ - Op. cit. p.122.

Auparavant, étant impressionné par Abū ʿImrān al-Fāsī, Yaḥyā, pénétré d'admiration, lui signifia son désir de lui désigner un disciple parmi les siens dont la mission sera d'enseigner le Coran à ses compagnons du désert. Par conséquent, surpris et stupéfait, le jurisconsulte lui demanda : « Qu'est-ce qui t'empêche d'apprendre la science ? »²⁰⁸, « Les maîtres qui viennent nous enseigner n'ont aucun sentiment de piété, aucune connaissance de la sonna ; aussi je vous prie de me laisser emmener celui de vos disciples dont vous pouvez garantir le savoir et la piété ; c'est lui qui instruira notre peuple, chez lequel il maintiendra les prescriptions de la loi »²⁰⁹ répondit Yaḥyā, si l'on en croit , le compilateur andalou, al-Bakrī. Et l'auteur d' al-Anīs al- Muṭrib, Ibn Abī Zar^c, le spécialiste de l'histoire des Almoravides de préciser les propos de Yaḥyā en renchérissant en ces termes: " Les gens de mon pays sont ignorants et n'apprennent pas le Coran. Certes, s'ils trouvent quelq'un qui leur aura enseigné le Coran, la science et la religion, ils aimeront le Bien"²¹⁰.

Ayant constaté à la fois l'ignorance manifeste de Yaḥyā et sa bonne volonté de s'instruire et d'éduquer son peuple selon les prescriptions coraniques, Abū ʿImrān, voulant bien le satisfaire, demanda à l'un de ses disciples d'accomplir cette mission. Il y a lieu de signaler qu'à la différence d'al-Bakrī, l'auteur d'al-Kāmil fī at-Tārīḥ, Ibn al-Aṭir, affirme que le chef berbère dont parle ce dernier s'appelait al-Jawhar : « Un homme parmi eux dont le nom est al-Jawhar, appartenant à la tribu Ḡoddāla, fit le pèlerinage. Il aimait la religion ainsi que les siens. Il passa à Kairouan auprès d'un jurisconsulte flanqué d'un groupe qui apprenait le droit islamique. Ce fut Abū ʿImrān al-Fāsī, dit-on. al-Jawhar l'écouta attentivement et les admira. Après avoir accompli son pèlerinage, il dit au jurisconsulte : " Chez nous, dans le désert, nous n'avons que la profession de la foi et de la prière particulièrement. Désigne-moi quelqu'un qui leur

²⁰⁸ - Ibid. p. 122

²⁰⁹ - Op. cit. p.312

²¹⁰ - Op. cit. p. 122.

apprendra les prescriptions de la loi" >> ²¹¹, ainsi qu'il suit dans ce récit d'Ibn al-Atir reprenant à peu près celui d'al-Bakrī :

>> توجه رجل منهم، اسمه الجوهر، من قبيلة جدالة إلى إفريقية، طالباً للحج، وكان محباً للدين وأهله، فمر بفقيره بالقيراون، وعنده جماعة يتفقهون، قيل: هو أبو عمران الفاسي في غالب الظن، فأصغى الجوهر إليه، وأعجبه حالهم. فلما انصرف من الحج قال للفقير: ما عندنا في الصحراء من هذا شيء غير الشهادتين، والصلاة في بعض الخاصة، فابعث معي من يعلمهم شرائع الإسلام! <<

Qui qu'il puisse être, Abū ʿImrān ne trouva pas un écho favorable auprès de ses disciples kairouanais certainement à cause de la délicatesse de la mission liée notamment au pénible voyage au fond du désert. De plus, on peut penser que ces étudiants nourrissaient une peur bleue voire une crainte pour les Berbères du Sahara, célèbres par leur caractère dur et intransigent, leur comportement susceptible et leur vie austère.

Ce fut ainsi que le grand juriste le mit en contact avec son ancien disciple Wājāj (Waggāg) b. Zalwī qui se trouvait à Malkūs, ou à Nafīs selon Ibn ʿIdārī, dans le Maghreb. Il tenait, un Dār al-Murābiṭīn (la maison des Murābiṭūn) à Malkūs dans l'Ouest maghrébin qui servait de maison de science et de vertu. ²¹² Par conséquent, ses étudiants auraient décliné l'invitation de Yaḥyā « lui désigna un de ses confrères qui porta le nom d'Abd Allah ibn Yacîn, et dont la mère, Tin Izamaren, appartenait à une famille guezoulienne qui habitait à Temamanaout. Ce bourg est situé sur le bord du désert [que l'on appelle le désert de la ville de Ghana]»²¹³. Pourtant, si l'on se remet aux interprétations auxquelles s'étaient livrés certains auteurs²¹⁴ on pourrait croire que ce choix porté sur ʿAbd Allah ibn Yāsīn n'était pas du tout fortuit et que le refus des

²¹¹ - Op. cit., p. 270.

²¹² - Cf. Ibn ʿIyād as-Sabtī, *Tartīb al-Madārik wa Taqrīb al-Masālik*, 2 vol., Beyrouth 1967, Cuoq, Joseph M, Recueil des sour. ar. p. 125

²¹³ - Op. cit. al-Bakrī, p. 312.

²¹⁴ - A l'image du Maghrébin Laroui, Abdallah soutenant que " la chaîne Abou Imran l-Fasi –Wajaj-Abdallah b. Yasin serait alors une chaîne de propagandistes malikites abassides" Laroui, Abdallah, *L'histoire du Maghreb*, 1 essai de synthèse, Paris : Petite Collection Maspéro, 1976, 208 p. 147 et d'al-Qādirī Butšīš, Ibrāhīm ajoutant qu' " il a été monté visant à rétruire les petits États Zénètes qui s'entreuaient et la mise sur pied d'un Etat malikite afin de réformer la société marocaine et la débarrasser des mouvements hérétiques" , al-Qādirī Butšīš, Ibrāhīm, *al-Magrib wa al-Andalus fī ʿAsr al-Awliyāʾ*, at-Tabʿā al-Uwla, Dār at-Talīfā wa an-Našr, 1993, 200p, p.9

étudiants n'était que de la pure gesticulation voire du saupoudrage. Car, ce dernier, présenté à travers le portrait d'un homme intelligent, combattant, vertueux et politique et appartenant à la sous-tribu de la confédération ṣanhājienne, le Jazūla, aurait été délibérément choisi par Ibn Zalwī. Ce choix aurait été motivé par des considérations propagandistes mālikites visant à damer le pion aux Zanāta (Zénètes) et de se débarrasser des mouvements hérétiques notamment les Bargwāta (Barghwata)²¹⁵.

1- 3. 2. La naissance du mouvement almoravide

Dorénavant, Ibn Yāsīn porta la responsabilité de se rendre chez les Ṣanhaja afin de les instruire et les inculquer les principes fondamentaux de l'islam. Ainsi, prenons maintenant connaissance avec le mouvement almoravide par le biais de son fondateur, °Abd Allah ibn Yāsīn en nous évertuant à ressortir les points saillants autant qu'ils peuvent aider à une meilleure intelligence de ce mouvement et de son rôle dans l'expansion de l'islam en Afrique du Sud-Ouest saharien.

A. °Abd Allah ibn Yāsīn, le fondateur du mouvement almoravide

Présenté à travers le portrait d'un homme du sérail, sa mère étant une Berbère appartenant à la sous-tribu de la confédération ṣanhājienne, °Abd Allah ibn Yāsīn, ne devrait pas être effrayé par le désert d'autant plus qu'il fut un homme retors, pieux, politique et un grand stratège militaire. Il aurait étudié le Coran pendant des années en Andalousie.

Arrivé dans le désert, il fut présenté par Yaḥyā aux Ṣanhaja comme un homme de science chargé de leur enseigner les prescriptions de l'islam : « Voici le porteur de la Sunna (tradition) du Messenger de Dieu. Il est venu vous enseigner les prescriptions de la religion musulmane »²¹⁶, dit-il. Alors, il fut accueilli chez les Ḡoddāla²¹⁷ où il fut

²¹⁵ - C.f. infra, p. 76-77

²¹⁶ - Op. cit, Ibn al-Aṭīr, p. 270.

²¹⁷ - Contrairement à al-Bakrī et Ibn °Idārī, Ibn Abī Zar° affirme qu'Ibn Yāsīn s'était présenté, pour la première fois, chez les Lemtūna et non chez les Ḡoddāla.

immédiatement logé et bien traité. Et, bientôt « soixante dix personnes, petits et grands, se réunirent pour apprendre leur religion sous ce maître. Ils lui témoignèrent une parfaite obéissance et un grand respect »²¹⁸, renseigna Ibn ʿIdārī.

Cependant, malgré cette disposition et la bonne foi dont faisaient montre les Ṣanhāja, un revirement de situation ne tarda pas à se produire. Pour cause, Ibn Yāsīn se comportait en gendarme de l'islam ou plutôt comme un réformateur zélé des us et coutumes. Ce fut l'échec des premières prédications.

B. L'échec des premières prédications

Ayant remarqué que les Berbères « ne prient pas, ne font pas l'aumône et n'ont de l'islam que la profession de la foi »²¹⁹, Ibn Yāsīn décida de renverser la tendance. Alors, il " commença à leur enseigner la religion, les prescriptions de la Sunna leur ordonna le bien et leur interdit le mal".²²⁰

Dès lors, mal lui en prit lorsqu'il s'attaqua aux mœurs et coutumes. En effet, ayant constaté que les Berbères épousaient autant de femmes qu'ils voulaient et s'adonnaient au vol et au viol impunément, le réformateur zélé se mit alors à tenter la moralisation des us et des coutumes. Il leur interdit avec détermination tous ces actes blâmables.

Qui plus est, lorsqu'il constata que la vie humaine n'avait aucun prix, l'individu étant souvent sacrifié à l'autel du groupe pourvu que ce dernier subsiste fort et dominateur, il décida d'y mettre un terme pour la revalorisation de l'existence humaine. Il ordonna d'abréger la vie de celui qui a tué. Dans la même mouvance, il faut ajouter que les Berbères du Sahara ne s'en adonnaient pas moins aux actes réprimables. Ils faisaient l'amour à tout bout de champ et s'entre volaient. Ainsi, pour y remédier, le

²¹⁸ - Op. cit. p. 8; al-Bakrī, p. 312

²¹⁹ - Op. cit. Ibn Abī Zarʿ, p. 124.

²²⁰ - Ibid.,

prêcheur intransigeant ordonna de couper la main du voleur, fouetter et lapider le fornicateur.

Les Berbères, ne pouvant plus tolérer ses prédications aussi contraignantes qu'impoulaire, ripostèrent : « Quant à ton enseignement concernant la prière et la zakāt (l'aumône légale), il est acceptable. Mais, quant à tes déclarations à propos de tuer celui qui a tué, mutiler le voleur, fouetter et lapider le fornicateur, c'est là chose impossible. Va dire cela ailleurs »²²¹, lui signifèrent-ils.

Ibn ʿIdārī souligna que ces Berbères ont agi sous la houlette d'al-Jawhar ibn Saḥīm qui releva certaines contradictions notoires dans les prêches d'Ibn Yāsīn. En fait, ce chef berbère réussit à convaincre à sa cause nombre de notables.²²²

Par voie de conséquence, il fut déclaré persona non grata. Insupportable et intolérable. Les Ṣanhāja n'écouterent plus ses prêches et rejetèrent toutes ses déclarations d'un revers de main. Pour le comble, il fut chassé, sa maison saccagée et détruite. Il échappa bel à la mort. Voilà, entre autres facteurs, ce qui aurait provoqué l'échec des premières prédications.

En fait, force est de constater que le chef spirituel des Almoravides fut, quand bien même, un personnage plus ou moins ambiguë du moins sur le plan religieux. Car, si l'on en croit à son portrait moral et comportemental, le fondateur du mouvement almoravide, fut un homme très pieux mais aussi et surtout un grand fréquentateur des femmes. Il épousait chaque bon nombre de femmes chaque mois pour les répudier ensuite et leur faisait la cour à tout moment. Voilà, ce qui aurait constitué une des contradictions flagrantes. Lui, qui interdisait formellement à ses disciples d'en faire autant.

Nonobstant, Ibn Yāsīn revient en force, après le premier revers de son prosélytisme. Il fut rétabli dans ses fonctions, une seconde fois, par son maître Wajāj

²²¹ - Op. cit., Ibn al-Aḡīr, p. 270.

²²² - Op. cit. p. 214

ibn Zalwī auprès de qui il chercha refuge. Ce dernier prit faits et causes pour lui, les menaça d'excommunication et « adressa de vifs reproches aux Sanhāja à cause de leur conduite envers Ibn Yacîn, et leur fit savoir que toute personne qui refuserait d'obéir à ce docteur serait retranché du corps des vrais croyants et mise hors la loi »²²³.

L'auteur de Bayān al-Mugrib renchérit qu'à son retour Ibn Yāsīn quitta les Ġoddāla chez qui il s'était installé pour la première fois et regagna les Lemtūna. Il prit sa revanche contre les premiers et « massacra tous ceux qui s'étaient soulevés contre lui. De même, il fit tuer tous ceux qui, à ses yeux, méritaient la mort »²²⁴. Subséquemment, Ibn Yāsīn, tirant sans doute des enseignements de cette situation, se résolut à quitter pour de bon les Berbères d'un tempérament libéral et susceptible. Accompagné de Yahya et d'un groupuscule de notables Ġoddāla, Ibn Yāsīn fonda un Ribāt.

1- 3.3. Le rôle du Ribāt

Le moins que l'on puisse dire est que le mot « Ribāt » prêta à différentes significations selon des interprétations fort divergentes de certains auteurs.

A. L'ambiguïté autour du mot " Ribāt "

al-Bakrī, le grand géographe andalou, l'employa pour signifier tantôt la guerre sainte (le Jihad) en affirmant « celui qui leur [Les Almoravides] fraya cette voie et qui appela les peuples au ribat et au maintien de la vérité se nommait Abd Allah ibn Yasīn »²²⁵, tantôt pour indiquer un nom de lieu, un couvent ou une forteresse en rapportant plus loin que le tombeau de ce dernier « forma un ribat qui est toujours rempli de monde »²²⁶.

Si l'on retient ici la seconde signification cadrant mieux avec notre démarche, il nous faut faire remarquer que l'emplacement du Ribāt d'Ibn Yāsīn posa aussi une

²²³ - Op.cit. al-Bakrī, p. 313

²²⁴ - Op. cit. Ibn Abī Zarʿ, p. 9.

²²⁵ - Op. cit. p. 311

²²⁶ - Ibid., p. 312.

certaine ambiguïté. Car, si l'auteur médiéval Ibn Abī Zar^c, spécialiste du mouvement almoravide, en a fait mention, contrairement aux autres historiens et géographes arabes, il reste quand bien même vague et imprécis en ce qui concerne sa localisation. Cela signifie-t-il qu'il faudra douter de son existence ? Loin s'en faut.

Car, si l'on en croit Ibn Abī Zar^c, on peut présumer que ce Ribāt aurait existé et serait trouvé fort probablement sur la côte mauritanienne, dans les îles Tidra, au Nord de la Mauritanie. En plus, il fut à l'image de la fondation de Kairouan par °Uqba b. Nāfi^c en Ifrīqiyya. Il joua à la fois le rôle de centre de formation religieuse et d'une base militaire.

B. Le Ribāt, un centre de formation religieuse et militaire

Si l'on se réfère aux déclarations de l'auteur de Rawḍ al-Qirtās, ce Ribāt fut véritablement un centre de formation religieuse basée sur l'école malikite²²⁷. Ce fut dans ce centre que la politique religieuse d'Ibn Yāsīn connut son point culminant dont l'aboutissement fut la formation d'une armée religieuse, obissante, disciplinée et prête à imposer la vraie foi par la force.

En effet, outre les enseignements portés essentiellement sur le Coran, la Sunna et les pratiques religieuses comme les ablutions, la prière et l'aumône légale ou la « Zakāt », la pratique de l'ascétisme le plus rigoureux et des exposés répétés du malikisme le plus strict étaient quotidiennement à l'ordre du jour dans ce monastère. Qui plus est, le mode de vie des Berbères dans ce couvent cadrait parfaitement avec celui auquel ces derniers étaient accoutumés. Ils y vivaient des fruits, du butin de leur chasse et buvaient du lait²²⁸.

En fait, Ibn Yāsīn réussit à y établir une discipline de fer. « Il prit un tiers des biens dont l'origine était suspecte, sous le prétexte que cette contribution servait à purifier les deux autres tiers, et à rendre l'usage légitime. Lorsqu'un homme entre dans la secte

²²⁷ - Op. cit. p. 125

²²⁸ - Ibid.

et témoigne du repentir de ses fautes passées, on lui dit: " Tu as commis dans ta jeunesse de nombreux péchés; il faut donc que tu reçoives le châtement, afin d'être délivré de cette souillure". La punition du fornicateur consiste en cent coups de fouet ; celle du menteur en quatre vingt coups, et celle de l'homme qui boit des boissons enivrantes en quatre vingt coups. Quelques fois même on augmente le nombre de coups. Ils traitent de la même manière les peuples vaincus qui se font admettre dans la secte. Un meurtrier, connu comme tel, subit la peine de mort soit qu'il vienne à eux de bonne volonté et en exprimant son repentir, soit que l'on s'empare de lui pendant qu'il affiche ouvertement son insoumission; sa conversion et son repentir ne lui servent de rien. Celui qui arrive trop tard à la prière publique reçoit vingt coups de fouet. Celui qui omet un des prosternements qui font partie de la prière, en reçoit cinq coups. Chacun est obligé de répéter quatre fois la prière du dohor[après midi] avant d'assister à la célébration publique de la même prière»²²⁹, rapporte al-Bakrī dans ce texte:

>> من ذلك أخذہ الثالث من الأموال المختلطة وزعم أن ذلك يطيب باقيه ويحله وقد تقدم ذكر هذا وأن الرجل إذا دخل في دعوتهم وتاب عن سلف ذنوبه قالوا له قد أذنبت ذنوبا كثيرة في شبابك فيجب أن يقام عليك حدودها وتظهر من اثمها فيضرب حد الزاني مائة سوط وحد المفترى ثمانين سوطا وحد الشارب مثلها وربما زيد على ذلك وهكذا يفعلون بمن تغلبوا عليه وأدخلوه في رباطهم وان علموا أنه قتل قتلوه سواء أتاهم تائبا طائعا أو غلبوا عليه مجاهرا عاصيا لا ينفعه توبته ولا يغني عنه رجعتة ومن تخلف عن مشاهدة الصلاة مع الجماعة ضرب عشرين سوطا ومن فاتته ركعة ضرب خمس أسواط وياخذون الناس بصلاة ظهر أربعين قبل صلاة الظهر في الجماعة <<.

Sans doute, toutes ces prescriptions ou plutôt ces sanctions ne sont pas tout à fait conformes à celles prévues par l'islam même si l'on peut estimer que l'objectif du jurisconsulte était moins d'appliquer à la lettre les recommandations de Dieu que de chercher à contraindre ses disciples au respect strict des pratiques religieuses fort négligées voire ignorées²³⁰. Quoi que puisse être ses véritables intentions, l'on peut

²²⁹ - Op. cit. p. 319

²³⁰ - Probablement, c'est ce qui a fait dire Julien, Charles A. qu'Ibn Yāsīn fut un homme d'action, un meneur d'hommes plus qu'un doctrinaire. Cf. Julien, Charles André, *Histoire de l'Afrique du Nord: Tunisie, Algérie, Maroc. De la conquête arabe à 1830*, 2^{ème} édit, Paris : Payot, 1952, 367p, pp. 79

remarquer qu'après trois mois de réclusion dans ce Ribāṭ, Ibn Yāsīn parvint à rassembler un millier de fidèles. Il leur nomma al-Murābiṭūn ou Almoravides, les gens du Ribāṭ.

Ainsi, on peut en déduire que ce qui fut à l'origine de l'affluence des adeptes et de leur adhésion rapide et solide c'est sans doute que ces enseignements ont trouvé gain de cause chez les habitants du désert qui y trouvaient la clé de leur expansion en quelque sorte. En effet, traitant tous les musulmans au même pied d'égalité sans distinction de race, d'ethnie et de sexe, l'islam aurait aplani l'esprit tribal chez eux en faisant disparaître entre les tribus la zizanie et la haine qui étaient à l'origine des guerres destructrices et meurtrières. De ce fait, leur conversion à l'islam leur apportait presque la solution à tous leurs problèmes. Ce fut l'ouverture d'une ère nouvelle. En somme, le Ribāṭ d'Ibn Yāsīn était le foyer religieux où jaillissait le feu ardent de l'islam. D'ailleurs, en même temps qu'un mouvement religieux, les Almoravides constituaient une troupe de guerriers possédant une force de frappe redoutable. Il sera mis au service de l'islam par le biais du prosélytisme et de la guerre sainte, le Jihād.

En effet, au terme d'une formation religieuse ayant duré de trois à quatre ans aboutissant à la mise sur pied d'une armée forte de trois mille combattants, Ibn Yāsīn appela ses fidèles à la guerre sainte contre les tribus infidèles. Il leur dit : « Murābiṭūn, vous constituez une foule nombreuse. Vous êtes en face de vos tribus et chefs. Dieu vous a bénis et vous a mis dans le bon chemin. Vous devez le remercier de son bienfait en ordonnant le bien, interdisant le mal et en faisant de la guerre sainte »²³¹. « Cheikh béni, ordonnez – nous ce qui vous plaît et vous nous trouverez soumis et obéissants Et, même si vous nous demander de tuer notre père, nous le ferons »²³², lui répondirent-ils, dévoués, déterminés et prêts à agir. Ce fut ainsi qu'Ibn Yāsīn et sa troupe fort déterminée, devenue une sorte de machine de guerre, allèrent à la conquête du Bilād as-Sūdān Occidental. La stratégie de la carotte et du bâton fut adoptée par

²³¹ - Op.cit. Ibn Abī Zarʿ, p. 125.

²³² - Ibid.

l'idéologue du mouvement. En d'autres termes, ce fut d'abord l'utilisation de la prédication avant le déclenchement des premières hostilités.

N'ayant pas réussi à convaincre les tribus ṣanhājiennes du Sahara notamment les chefs et notables pendant sept jours de 'prêche, les Almoravides déclenchèrent l'offensive. Ibn Yāsīn leur a donné le feu vert sous ces termes « nous avons prêché, il nous faut maintenant les combattre. Combattez-les grâce à la bénédiction de Dieu »²³³. Ce fut le début de la conquête du Bilād as-Sūdān Occidental.

1- 3.4. La conquête du Bilād as-Sūdān Occidental

En grand stratège, Ibn Yāsīn commença d'abord à mettre la main haute sur son entourage immédiat, le Sahara occidental, en soumettant les Berbères avant de s'attaquer aux Noirs du Bilād as-Sūdān.

Ce fut ainsi qu'à l'aide d'une armée composée de plusieurs milliers d'hommes²³⁴ qui ont fait montre d'une bravoure et d'une intrépidité hors pair, les Almoravides qui « se laissèrent tuer plutôt que de fuir, et l'on ne se rappelle pas les avoir jamais vu reculer devant l'ennemi »²³⁵, rallièrent d'abord à leur cause presque tous les Berbères du Sahara occidental en l'occurrence les Ḡoddāla, les Lemtūna et les Masūfa. Ils furent tous combattus et contraints à appliquer les prescriptions du Coran et de la Sunna. La conquête du Sahara Occidental aurait duré une dizaine d'années de 1042/434 à 1052/444. Yaḥyā ibn Ibrāhīm devrait être décédé ou tué durant cette période et remplacé par Yaḥyā ibn 'Umar²³⁶ sous les ordres d'Ibn Yāsīn.

Il ya lieu de faire remarquer que ce remplacement n'était pas le fruit du hasard. Tant s'en faut. Car, si l'on en croit Ibn Abī Zar^c, deux raisons auraient motivé ce choix; d'abord parce que ce dernier faisait partie de la tribu des Lemtūna ayant fait montre d'une plus grande soumission à Dieu, ensuite, parce qu'Ibn Yāsīn leur vouait à cet

²³³ - Op. cit. Ibn Abī Zar^c, p. 126.

²³⁴ - Ils étaient trios mille combattants, selon Ibn Abī Zar^c, 'Ali, *Ibid.* p. 125

²³⁵ - Op. cit. al-Bakrī, p. 314

²³⁶ - Il fut un fidèle et un inconditionnel d'Ibn Yāsīn. Il fut, à cette époque, le chef des Lemtūna. al-Murrākūšī, p. 9

égard un très grand respect. En outre, Yaḥyā ibn ʿUmar était un inconditionnel d'Ibn Yāsīn avec qui il s'entendait très bien. Certainement, ce fut la raison pour laquelle ils ont mené tous les deux la conquête d'Awdaghost et de Sijilmāsa avec un succès éclatant.

A. La conquête d'Awdaghost

Située à une dizaine de jours du Ghana, Awdaghost « est une jolie ville, laquelle, plus que toute autre cité du monde ressemble à la Mecque »²³⁷. En plus, la ville berbère d'Awdaghost constituait un carrefour commercial très important dans le trafic inter-Etats du sel. En effet, « le prince d'Awdaghost entretient des relations avec le seigneur de Ghana.[...] Il échange des présents avec le seigneur de Kugha, bien que la fortune de ce dernier soit bien inférieure de même que son prestige. Mais tous ont besoin d'entretenir des rapports cordiaux avec le prince d'Awdaghost à cause du sel importé chez eux des régions de l'islam ; ils ne peuvent vivre, en effet, que grâce au sel »²³⁸.

Néanmoins, malgré l'existence de ces relations commerciales aux beaux fixes avec l'empire animiste, Awdaghost fut une ville majoritairement musulmane.²³⁹ Par conséquent, l'existence de ce paradoxe relationnel mettant la ville musulmane sous le contrôle et la domination d'un souverain païen aurait provoqué l'ire des Almoravides qui se considéraient les combattants et les défenseurs de l'islam menacé.

Voilà, ce qui causa la prise d'Awdaghost, la résidence d'un roi nègre, en 1054-1055/446, par Ibn Yāsīn. Les Almoravides accompagnés des Toucouleurs islamisés, sous la houlette de Yaḥyā ibn ʿUmar, « emportèrent cette ville d'assaut et, violèrent les femmes et s'emparèrent de tout ce qui s'y trouvait [...], parce qu'elle reconnaissait

²³⁷ - Op. cit. Ibn-Ḥawqal, p. 90.

²³⁸ - Ibid. p. 99.

²³⁹ - Op. cit. al-Bakrī, p. 299

Le Ghana, d'après Joseph Ki-Zerbo, devrait conquérir, Awdaghost et y installer un gouvernement noir dès la fin du Xe siècle. Op. cit. p. 108

l'autorité du souverain de Ghana »²⁴⁰. Cette victoire des Almoravides sur les Noirs du Ghana est doublement intéressante moralement et stratégiquement:

Moralement, car elle marqua la revanche des Berbères, fondateurs de la cité d'Awdaghost, sur les Noirs qui leur avaient enlevé cette ville, en 1040/432. Car, auparavant, « Entre les années 350 et 360 (961-971 de J.- C.), Aoudaghast avait pour un roi un Sanhajien nommé Tîn Yeroutan, qui était fils de Ouïchenou et petit-fils de Nizar. Plus de vingt rois nègres le reconnaissaient pour leur souverain et lui payaient la capitation »²⁴¹.

Stratégiquement, puisque la mainmise almoravide sur cette ville marchande, prospère et religieuse renforcera davantage la force de frappe et de persuasion de ces soldats musulmans. Ils parvinrent ainsi à sortir de la quarantaine dans laquelle les avaient placés les Berbères zénètes. Voilà, sans doute, ce qui aurait motivé les Almoravides, ragailardis par ce succès, à affronter l'empire du Ghana amputé et plus ou moins affaibli.

Soulignons qu'auparavant, ce fut, en 1055/447, le tour de Sijilmāsa²⁴² vers la conquête duquel Ibn Yāsīn incitait ses combattants en leur disant : « Vous avez déjà réalisé une grande victoire pour la religion du prophète Muḥammad (PSL) en conquérant tous ceux qui sont devant vous, vous allez faire de même contre ceux si se trouvent au-delà de vous »²⁴³. Après avoir envoyé une sommation à l'Emir zénète, le Maḡrawa Mas'ūd ibn Wanūdīn, les Almoravides prirent la ville de Sijilmāsa, tuèrent l'Emir ainsi qu'une grande partie de son armée. En outre, ils massacrèrent les

²⁴⁰ - Op. cit. al-Bakrī, p. 317

²⁴¹ - Ibid. p. 301-302

²⁴² - Le Maghrébin Abdallah Laroui précise que la conquête de Sijilmāsa par les Almoravides s'était déroulée en deux temps; l'une, en 1053/445, tout juste avant la conquête d'Awdaghost suite à un appel lancé par Waggāg (Wajāj) qui y vivait et l'autre après celle d'Awdaghost. Sijilmāsa qui s'était révoltée entre temps fut reprise en 1056/448. Op. cit. L'histoire du Maghreb, p. 151

²⁴³ - Op. cit. al-Murrākuṣī, a p. 13

habitants, détruisirent les lieux de plaisir, cassèrent tout instrument de musique et s'emparèrent d'un important butin.

Par conséquent, cette victoire fut d'autant plus importante qu'elle est significative à plus d'un titre : elle marqua le triomphe des tribus ṣanhājiennes sur celles de leurs ennemis jurés, les Zénètes tout en confirmant le triomphe du malikisme sur l'ibadisme kharijite et permit enfin aux vainqueurs de contrôler le commerce transsaharien dont Sijilmāsa constituait le poumon d'alors.

En effet, en élargissant le champ des conquêtes vers le Nord, Abū Bakr secondé par son cousin Yūsuf ben Tāšfin conquiert entre autres villes, Dar ʿa, Taroudant, Aghmāt, Tamasna et le Sūs. Pour chacune de ces conquêtes, l'influence des Almoravides et leur image s'agrandirent de plus en plus et par ricochet, l'islam connut des succès éclatants.

Néanmoins, contrairement aux conquêtes précédentes, celle du Nord marocain, fut à la fois particulièrement difficile et décisive. Difficile, car les Almoravides devront perdre leur guide spirituel, Ibn Yāsīn²⁴⁴, et décisive, parce qu'elle a permis à ces derniers d'étendre leur domination sur l'ensemble du Sahara occidental et du Nord du Maghreb extrême.

En effet, tout juste après la conquête de Tamasna, Abū Bakr fut informé de l'existence de tribus hérétiques, les Bargwtāta. Ces derniers, contrairement aux autres populations déjà préparées par la propagande mālikite, étaient jaloux de leur indépendance. Qui plus est, ils seraient même à l'origine de l'anarchie religieuse qui prévalait dans ces régions se situant sur les côtes atlantiques. En clair, ces Bargwtāta formaient un melting-pot de tribus. Leur chef, Sāliḥ, surnommé Sāliḥ al-Ma'mūn serait d'origine juive. Il leur fit adopter une nouvelle religion et des dogmes nouveaux.

²⁴⁴ - Op. cit. Ibn Abī Zarʿ al-Fāsi, p. 132

En effet, ces derniers, s'étaient dotés d'une religion qui était une modification profonde de l'islam : invention d'un Coran de quatre vingt sourates au lieu de cent quatorze, instauration du jeûne au mois de Rajab au lieu de Ramadan, d'une prière commune le jeudi et non le vendredi et de dix prières quotidiennes au lieu de cinq, entre autres. Ce qui constitue une modification profonde des piliers de l'islam et, par conséquent, une hérésie, c'est-à-dire une déviation.²⁴⁵

Ainsi, voilà ce qui a sans doute irrité l'ire d'Ibn Yāsīn et d'Abū Bakr qui se considéraient comme les défenseurs intransigeants de la Sunna au point de les attaquer afin de les faire disparaître. Certes, c'est dans ce contexte qu'il faut placer l'attaque des Almoravides contre les Bargwtāta et l'enjeu de la guerre. En effet, les affrontements furent violents. Ibn Yāsīn serait blessé mortellement et de deux côtés, on compta énormément de victimes. Mais, peu avant sa mort, Ibn Yāsīn rassembla les Cheikhs et chefs almoravides et leur dit : " Murābitūn, vous êtes sur le territoire de vos ennemis et, certes, je vais mourir aujourd'hui même. Evitez la lâcheté ou la poltronnerie qui vous fera perdre le courage et vous affaiblira [...], évitez la discorde et l'envie [...], choisissez celui qui vous gouvernera, dirigera vos armées et combattra vos ennemis"²⁴⁶ Ce fut à ses termes qu'Ibn Yāsīn s'était adressé à ses fidèles avant de rendre l'âme le soir de ce jour même, le 08 juillet 1059/451. Il fut enterré à Korifa où, aujourd'hui, son tombeau est encore vénéré.

Ayant été choisi à l'unanimité par les Almoravides pour conduire les destinées du mouvement, Abū Bakr lança une rude offensive contre les Bargwtāta. Vraisemblablement, il n'eut pas péril en la demeure. Car, non seulement la mort d'Ibn Yāsīn n'entama en rien de la détermination des siens mais elle a plutôt renforcé davantage leur moral, leur force et leur croyance. Ce fut ainsi que les Almoravides

²⁴⁵ - En fait, " les principes de cette nouvelle religion furent un amalgame de l'islam orthodoxe, de l'islam Shi'ite, de l'islam Kharijite et de croyances païennes", précise Sadok Bel Ochi, Mohamed, p.112.

²⁴⁶ - Op. cit. Ibn Abī Zar, p. 132.

infligèrent une lourde défaite aux Bargwtāta. Ils les mirent en déroute, les amena à l'orthodoxie et leur fit ainsi adopter un islam nouveau.

Encouragés par ces victoires et réconfortés par le triomphe de l'islam, les Almoravides traversèrent le Détroit de Gibraltar pour mettre fin au règne d'un climat d'anarchie et de faiblesse au sein de la communauté musulmane andalouse.

En effet, les chrétiens regroupés successivement sous l'égide de Ferdinand 1^{er}, et d'Alphonse VI, roi de Castille, profitèrent de cette situation de faiblesse des musulmans et de l'émiettement de leurs provinces pour former une large alliance militaire européenne et lancer la reconquista, c'est-à-dire la reconquête des territoires musulmans perdus.

Effrayés par la prise de Tolède en 1085/477, les musulmans demandèrent avec insistance l'aide au cousin d'Abū Bakr, Yūsuf b. Tāšfin qui a poursuivi la conquête vers le Nord. Ce dernier répondit à al-Mu^ctamid, roi de Séville, le plus important des royaumes musulmans indépendants : " Je suis le premier volontaire pour aider cette religion. Personne d'autre que moi ne se chargera de cette affaire. C'est moi-même qui le fais."²⁴⁷

Ce fut ainsi que les Almoravides, sous le commandement de Yūsuf b. Tāšfin, surnommé l'Emir des musulmans, infligèrent une défaite mémorable à une forte armée chrétienne dirigée par Alphonse VI, le 23 octobre 1086/478, à la bataille de Zallāqa. Ce qui fit de Yūsuf b. Tāšfin et des Almoravides les champions de l'islam menacé et les restaurateurs de la paix en Espagne musulmane. Sans doute, ce qui faisait le succès de ce dernier résidait dans ses qualités éminemment rares. Car si l'on en croit le spécialiste du mouvement almoravide, Ibn Abī Zar^c, il fut un homme " brave, courageux, résolu, imposant, contrôlant son empire et ses sujets, entretenant l'ensemble du territoire de son pays, toujours occupé de la guerre sainte, soutenu,

²⁴⁷ - Murrakušī, ^cAbd al Wāhid, al-, *al-Mu^cjib Fī Talhīs Ahbār al-Magrib*, le Caire, Matba ^ca al-Istitiqāma, 1949, 431p. pp. 130-131

victorieux, généreux et bienfaisant. Il dédaignait les plaisirs du monde".²⁴⁸ Voilà en résumé le rôle joué par les Almoravides dans la diffusion de la religion musulmane dans le Sahara occidental et l'Occident musulman. Entre temps, une partie de l'armée placée sous l'égide d'Abū Bakr, a déjà franchi le désert et rejoint le pays des Noirs pour la conquête du premier empire noir de l'Afrique subsaharienne, le Ghana. Il sera tué au cours d'une bataille contre les Noirs païens, atteint d'une flèche empoisonnée en 1087/479.²⁴⁹

Après avoir rallié à leur cause presque toutes les villes relevant de l'empire du Ghana, les Almoravides s'attaquèrent à ce grand symbole du paganisme de l'Afrique soudanaise même si une bonne partie du peuple a déjà embrassé l'islam.

B. La soumission de Ghana

Avant d'aborder la conquête de Ghana par les Berbères almoravides sous l'égide d'Abū Bakr, il ya lieu de faire remarquer, que le mot Ghana, comme celui de Tékrou, entre autres, souvent cité par les auteurs arabes médiévaux, a fait l'objet de différentes compréhensions prêtant souvent à une confusion²⁵⁰ quant à son nom et son emplacement. Peut-être c'est ce qui amena, le globe-trotter, al-Bakrī, à préciser que « Ghana est le titre que portent les rois de ce peuple ; le nom de leur pays est Aoukar »²⁵¹. En effet, la conquête de Ghana fut effective avec la prise de la capitale, symbole de la puissance de l'empire noir.

²⁴⁸ - Op. cit. p.136

²⁴⁹ - Son tombeau " fait de pierres du désert qui s'élève dans les montagnes du Tagant, fut longtemps un lieu de dévotion pour les nomades ", affirme Lugan, Bernard, *Histoire du Maroc*, 2^{ème} édition, Paris, Critériom, 1992, 330p, pp. 61

²⁵⁰ - Nombre d'auteurs arabes, géographes comme historiens, considéraient Ghana comme le nom d'une ville ou d'un Etat. Cf. Ibn Hawqal, Yāqūt etc.

²⁵¹ - Op. cit. p. 327

Ces propos d'Al-Bakri seront confirmés par les recherches effectuées des siècles plus tard par le gouverneur Honoraire des colonies, Maurice Delafosse déclarant que Ghana est un titre de souveraineté d'un prince et n'a jamais été le nom d'une ville. Cf. Delafosse, Maurice, *Le Gana et le Mali et l'emplacement de leurs capitales*, B.C.E.H.S., 1924, p. 479. De même, il précise qu' Aoukar , terme utilisé par les Berbères et les Maures, désigne actuellement le nom du pays où sont bâties Oualata et Néma et qu'il faudrait placer Ghana dans le triangle Oualata-Néma-Bassikounou. Cf. Delafosse, Maurice, *Haut-Sénégal-Niger, Nouvelle édition T. II, (L'histoire)*, Paris, G.P. M. et Lar., 1972, 426p. pp. 14

a. La prise de la capitale, Koumbi Saleh (Koumbi la sainte)²⁵²

Ce fut au terme d'une quinzaine d'années d'affrontements et de lutte acharnée que l'empire animiste de Ghana s'effondra²⁵³. Koumbi Saleh, la capitale, l'une des plus importantes villes marchandes du monde arabe fut prise d'assaut et saccagée en 1076/468. Conséquemment, la prise du Ghana et de sa capitale fut pour les Almoravides religieusement, économiquement et politiquement importante d'autant plus qu'elle marqua l'un des plus grands succès de l'islam en terre africaine subsaharienne sur l'animisme et l'idolâtrie incarnés par le roi ghanéen.

Qui plus est, elle fit passer sous la domination des musulmans les avantages des richesses immenses de l'Empire si l'on sait que le roi du Ghana fut « le souverain le plus fortuné qui soit sur la terre, à cause de ses grandes richesses et la provision d'or pur extraite du sol depuis la plus haute antiquité au bénéfice des princes précédents et de lui-même »²⁵⁴, nous renseigne Ibn Ḥawqal. " Sous son autorité il y a de nombreux rois", ajoute al-Ya'qūbi²⁵⁵, au IXe siècle. Elle confère à l'armée musulmane des bras armés considérables. Car, « le roi peut mettre en campagne deux cent mille guerriers dont plus de quarante mille sont armés d'arcs et de flèches »²⁵⁶, ajoute al-Bakrī.

« Le royaume de Ghana s'affaiblit et tomba en décadence au moment où la puissance des Ṣanhāja commença à s'affermir. Ceux-ci envahirent alors les Sūdān, s'emparèrent de leur défense et de leur pays, imposant à la population tribut et

²⁵² - A l'instar de Ghana, l'emplacement de sa capitale Koumbi Saleh a fait couler beaucoup d'encre. Diverses suggestions furent avancées. Mais, selon le rapport des fouilles effectuées sur le terrain à partir de 1914 par Bonnel de Mézières, Thomassey et Mauny entre autres " seules les ruines de Koumbi peuvent être identifiées avec celle de la capitale décrite par El-Bekri". Op. cit. p. 496

²⁵³ - Si l'on se fie à l'historien et chercheur Niane, Djibril Tamsir, le Ghana dura sept siècles au moins, du IVe au XIe siècle. Il fut connu des Arabes dès le VIIe siècle, en 667/46 par le biais d'une mission militaire envoyée par les califes omeyyades. Il connut son apogée au Xe siècle sous la dynastie des Kaya Magan. Cf. Niane, Djibril Tamsir, *Le Soudan Occidental au temps des grands empires XI-XVIs.*, Présence Africaine, Paris, 1975, 271p. pp.27, 31.

²⁵⁴ - Op. cit. p. 99.

²⁵⁵ - Op.cit. p. 52. L'historien Ki-Zerbo, Joseph précise qu'il s'agit des royaumes noirs tels que le Tékrou, le Sosso, le Walāta (Oualata) et Awdaghost. Cf. Ki-Zerbo, Joseph, *Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain*, Paris : Hatier, 1978, 762p. pp.108

²⁵⁶ - Op. cit. p. 332

capitation. Ils en amenèrent un grand nombre à embrasser l'islam avant que les voisins des Ghanéens, les Susu, ne viennent mettre la main sur leur pays »²⁵⁷, affirme al-Qalqašandī en citant Ibn Khaldun en ces termes :

>> فلما أسلم المثلثون من البربر تسلطوا عليهم بالغزو حتى دان كثير منهم بالإسلام وأعطى الجزية اخرون وضعف بذلك ملك غانة واضمحلت فتغلب عليهم أهل صوصو المجاورون لهم وملكوا غانة من أيدي أهلها <<.

Dès lors, des transformations d'ordre social, économique et culturel dues à l'influence de la religion musulmane furent notées.

b. Les mutations socio-économiques et culturelles

A n'en pas douter, la domination ghanéenne par les Almoravides ne pouvait pas avoir lieu sans apporter des changements radicaux sur la manière de vivre et de penser des populations. En effet, la mainmise des musulmans sur le commerce inter-Etats influença naturellement les petits négociants au service des grands commerçants arabes ou berbères particulièrement à embrasser l'islam, le prosélytisme zélé de ces derniers aidants. On peut estimer qu'il existait entre eux, dans le cadre d'une meilleure collaboration professionnelle, une entente basée sur la confiance mutuelle que seule la profession d'une foi commune pourrait garantir.

Ainsi, la religion musulmane joua le rôle de trait d'union et de communion entre les coreligionnaires pratiquant la même profession, le commerce, devenu de fait un facteur de conversion à l'islam. Ce qui porta un coup dur à l'animisme dont les populations ont eu tendance à abandonner au profit de la nouvelle religion. De plus, avec la maîtrise et le monopole de l'écriture arabe par les musulmans, il s'est opéré une révolution culturelle. L'islam inaugura une nouvelle méthode dans les transactions bouleversant les habitudes traditionnelles. N'est-ce pas ce qui avait causé l'étonnement d'Ibn Ḥawqal d'avoir vu à Sijilmāsa une reconnaissance de dette établie

²⁵⁷ - Qalqašandī, Ahmed ibn 'Alī, al-, *Ṣubḥ al-A'sā fi Ṣinā'a al-Insā'*, Dimašq, Dār al-Fikr, aṭ-Ṭab'a al-Uwla, 1927, V, p. 281

entre un négociant de cette ville et un habitant de Sijilmāsa lors de sa visite de cette dernière en 951/340 ? ²⁵⁸

Forts de cet apanage exclusif qu'est l'écriture, les musulmans jouissent d'un honneur et d'un respect inégalé aussi bien de la part du roi que celle des populations. C'est ainsi qu'al-Bakrī souligna que les musulmans furent nommés aux plus hautes fonctions administratives, financières et intellectuelles. Il rapporta que « Les interprètes du roi sont choisis parmi les musulmans, ainsi que l'intendant du trésor et la plupart des vizirs » ²⁵⁹.

En outre, on peut penser que si les musulmans constituaient en grand nombre l'aristocratie ghanéenne ce fut parce que ces derniers, en dehors de la maîtrise de la communication écrite et de la tolérance religieuse manifeste du roi, fascinaient ce dernier par la probité morale, la compétence et l'efficacité dont ils ont fait preuve. Si l'on y ajoute la construction d'une mosquée pour les musulmans chargés de mission auprès du souverain dans la ville du roi, en dehors de douze autres se trouvant dans la ville des musulmans, nous comprenons aisément pourquoi l'islam constituait un attrait plus ou moins irrésistible : " Ghana se compose de deux villes situées dans une plaine. Celle qui est habitée par les musulmans est très grande et renferme douze mosquées dans une desquelles on célèbre la prière le vendredi. Toutes ces mosquées ont leurs imams, leurs moueddins et des lecteurs salariés [...]. Dans la ville du souverain, loin du tribunal royal, est une mosquée où les musulmans qui viennent remplir des missions auprès du prince se rendent pour faire leur prière", comme en témoignent les propos d'al-Bakrī ²⁶⁰ dans les lignes qui suivent:

>> ومدينة غانة سهليتان أحدهما المدينة التي يسكنها المسلمون وهي مدينة كبيرة فيها اثنا عشر مسجدا أحدهما يجمعون فيه ولها الأئمة والمؤذنون والراغبون وفيها فقهاء وجلة علم [...] . وفي مدينة الملك مسجد يصلي فيه من يفد عليه من المسلمين على متربة من مجلس حكم الملك <<.

²⁵⁸ - Cf. Supra, p. 56

²⁵⁹ - Op. cit. p. 329

²⁶⁰ - Ibid. p. 328

En fait, la conversion à l'islam aurait été considérée par nombre de Ghanéens comme un moyen de réussite sociale ou d'ascension sociale.

Parallèlement, l'animisme perdait du terrain de plus en plus. Face au prosélytisme zélé des musulmans, à leur monopolisation du commerce et à leur occupation des hautes fonctions de l'Empire, nombre des fétichistes, confrontés à la pauvreté notamment, seraient presque obligés à devenir des coreligionnaires des musulmans ne serait-ce que pour redorer leur blason.

Il y a lieu quand bien même de relativiser cette tendance plus ou moins générale à abjurer l'animisme au profit de l'islam. Car, si ce dernier gagna les villes, les centres de commerce particulièrement, ce ne fut pas le cas pour la majorité des populations habitées dans les faubourgs et les campagnes lesquelles sont foncièrement jalouses de leur foi. En fait, on peut supposer que l'animisme constituait, pour elles, plus qu'une croyance, un mode de vie et de pensée intrinsèquement lié à leur existence même. Toute abjuration à une foi signifierait la négation de soi-même voire le rejet de sa propre identité.

Cela est d'autant plus compréhensible que les campagnards ont généralement tendance à sauvegarder leur culture et leur croyance contrairement aux citadins naturellement enclins, pour des raisons souvent matérielles, entre autres, à se moderniser et à « s'assimiler ». Est-ce parce qu'il a eu moins de contact avec l'islam ou bien les musulmans ne s'intéressaient-ils qu'aux citadins ?

En tout état de cause, l'islam a connu son plus grand succès au niveau de l'aristocratie ghanéenne. La masse des populations était restée fidèle au fétichisme même si la religion musulmane a pu réaliser des avancées considérables en accélérant l'islamisation du pays des Noirs.

Par ailleurs, si la masse des populations ghanéennes continua à résister religieusement à l'envahissement de l'islam, le mouvement almoravide a pu se substituer à l'hégémonie de l'Empire animiste. Ce dernier, étant conquis et placé sous

la domination des musulmans, assista impuissamment à la désagrégation de son large territoire. En effet, certains rois comme ceux de Diarra, de Sosso et de Galam profitaient de l'affaiblissement de l'autorité centrale pour se libérer de sa tutelle et devinrent indépendants.

Par ailleurs, au début du XIIe siècle, après la soumission de Ghana, les Almoravides connurent le même sort que le Ghana par le fait de leurs ennemis de l'intérieur, les Almohades. En effet, réunis en une vaste confédération mašmūdiennne et, partant de l'Anti-Atlas marocain, sous l'égide du Mahdi Ibn Tumart²⁶¹, les Almohades ont réussi à venir au bout de leurs adversaires, les Almoravides mālikites. Ils les accusaient en quintessence d'appliquer un malikisme formel et desséché et par ricochet d'être à la sclérose de l'islam au Maghreb.

En clair, les Almohades²⁶² taxaient leurs adversaires d'anthropomorphistes, d'associationnistes voire d'infidèles parce que s'adonnant exclusivement à l'interprétation littérale des versets du Coran donnant à Dieu des attributs humains. Ainsi, les Almohades, dirigés par Ibn Tumart, réputé d'être un homme religieux et un grand stratège, réussirent à bâtir, sur les cendres de leurs adversaires, un second empire berbère plus vaste encore englobant tout l'Occident Musulman (Maghreb Extrême, Maghreb Central, l'Ifrīqiyya et l'Andalousie).

En outre, ils allèrent parfaire l'œuvre de leurs adversaires en venant au bout des hérésies jusqu'alors résistantes et unir ce vaste Empire sous l'unique et seule bannière de l'islam. Cependant, en Afrique subsaharienne, et plus précisément en Afrique de

²⁶¹ - Ibn Tumart, Muḥammad fut le fondateur de la doctrine almohade. Il naquit à la fin du XIe siècle au Maroc. Il appartient à la tribu des Hargā de la confédération des Mašmūda. Il se nomma Mahdi.

²⁶² - Les Almohades signifient en arabe, les Unitaires ou les Unitaristes, c'est-à-dire ceux qui attestent l'Unité de Dieu. C'est Ibn Tumart qui a donné ce nom à ses disciples. Op.cit. al-Murrākuṣī, *al-Mu-'jib*, p. 201. Pour davantage de détails sur la doctrine des Almohades Cf. Ibn Tumart, Muḥammad al-Mahdi, *A'azz Mā Yuṭlab*, Algérie, Fontaine. Réalisation : Luciany. En fait, les Almohades pratiquaient une synthèse doctrinale, un syncrétisme religieux hétéroclite et hétérodoxe qu'on pourrait appeler l'Almohadisme. Cf. Seydi, Sadibou, *La doctrine almohade, est-ce du Malikisme ou du Mu'tazilisme ou du Chī'isme*, Mémoire de DEA, FLSH, UCAD, 2002-2003, p. 52

l'Ouest, ce furent les Almoravides qui étaient à l'origine de l'implantation définitive et forte de l'islam. Les Almohades étant plutôt attirés par l'Afrique septentrionale et l'Espagne musulmane.

En définitive, l'époque arabo-berbère constitua le premier jalon dans la diffusion de l'islam en terre africaine. L'expansion de la religion musulmane vers l'Afrique noire subsaharienne entamée par les Arabes fut véritablement poursuivie par les Berbères almoravides qui ont réussi à mettre sous l'éclairage de l'islam le premier empire noir de l'Afrique soudanaise, le Ghana. Ils seront succédés dans cette œuvre d'islamisation de l'Afrique noire par les Manding, fondateurs de l'empire de Mali.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

DEUXIEME PARTIE

L'époque mandingue

XIIIe -XVe siècles

Après l'effondrement de l'empire de Ghana et le retrait des Berbères almoravides au Nord, dans le désert, l'islam a connu un temps d'accalmie et de stagnation avec l'invasion des Soninkés animistes du Sud, appelés les Sūsū (1180-1235- 532/585)²⁶³.

Néanmoins, à partir du XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e siècle, on assistera, au Sūdān Occidental, à un essor sans précédent notamment aux plans économique, politique et socio-culturel avec la naissance de grands empires sous l'influence de l'islam. Ce fut l'âge d'or de l'Afrique noire subsaharienne.

En effet, le mouvement d'islamisation a connu une nouvelle impulsion sous l'égide des Manding, noirs autochtones musulmans, qui emboîtèrent le pas aux Arabo-Berbères jusqu'alors considérés comme les principaux propagateurs de l'islam. En effet, les Manding ont mis sur les fonts baptismaux un Etat musulman d'influence et de renommée africaine, orientale et occidentale : l'empire musulman manding fut l'un des plus prestigieux et des plus puissants empires qui ont prospéré en Afrique noire subsaharienne.

CHAPITRE IV

LA NAISSANCE DE L'EMPIRE MUSULMAN MANDING ²⁶⁴

Pour une meilleure intelligence du rôle combien important de cet Empire dans la diffusion de la religion musulmane à travers le continent noir, bornons-nous d'abord d'étudier ses origines islamiques, de prendre connaissance avec son fondateur ensuite, avant de parler, enfin, de son expansion. Auparavant, essayons de lever l'équivoque autour du nom de l'empire musulman du Moyen Age. Car, comme le Ghana et le

²⁶³ - Sūsū s'écrit indifféremment Sosso et Sousou. En ce XII^e siècle tirant à sa fin et le premier tiers du XIII^e siècle, les Sūsū s'étaient imposés comme les nouveaux maîtres des lieux et la seule puissance dominatrice. Ils se considèrent même comme les héritiers et les successeurs des anciens rois de Ghana avant d'être défaits par les Manding. Cf. **Cuoq, Joseph M.**, Histoire de l'islamisation, p. 60

²⁶⁴ - Si l'on en croit Niane, Djibril Tamsir, le Manding fut une ancienne province des rois Bambara. Ses habitants sont appelés Maninka ou Mandinka. La déformation peulh de Manding et de Malinka donne Mali et Malinka. Cf. Niane, Djibril Tamsir, *Soundjata ou l'Épopée mandingue*, Présence Africaine, Paris, 1960, pp. 12

Tékrourou entre autres, le Mali²⁶⁵ et son ancienne capitale, Niani²⁶⁶, ont fait l'objet de différentes interprétations du moins du point de vue de leur identification ou de leur emplacement suivant les auteurs arabes.

2- 4.1. Mali, selon les auteurs arabes

S'il faut prendre Malal ou Melli dont parlent les auteurs arabes pour Mālī, son identification reste quand bien même plus ou moins imprécise. Car, si l'on se fie à al-Idrīsī, ce grand géographe arabe situe Malal (ملك) dans le territoire des Lamlam. Il rapporta, au XIIe siècle: « Au sud de Barīsā, se trouve le territoire des Lamlam distant de Barīsā de dix jours. Les habitants de Barīsā, Silla, Tékrourou et Ghana s'attaquent au pays des Lamlam, ramènent les captifs chez eux et les vendent aux commerçants qui les revendent dans les autres contrées. Dans tout le territoire des Lamlam, il n'existe que deux petites villes dont l'une porte le nom de Malal et l'autre de Daw. Elles sont séparées de quatre jours [...]. Quant à la ville de Malal, elle fait partie du territoire de Lamlam comme précédemment citée. Elle est une petite ville ressemblant à un gros bourg, sans muraille. Elle se trouve sur une colline sécurisée de terre rouge. Les habitants s'y mettent à l'abri des attaques des autres Noirs. L'eau qu'ils boivent vient d'une source murmurant et qui jaillit d'une montagne située au sud de la ville »²⁶⁷, comme le montre le texte suivant:

>> وفي الجنوب من بريسى أرض لملم وبينهما نحو من عشرة أيام وأهل بريسى وأهل سلى وتكرور وغانة يغيرون على بلاد لملم ويسبون أهلها ويجلبونهم إلى بلادهم فيبيعونهم من التجار الداخلين إليهم فيخرجهم التجار إلى سائر الأقطار وليس في جميع أرض لملم إلا مدينتان صغيرتان اسم إحداهما ملل واسم الثانية دو وبين هاتين المدينتين مقدار أربعة أيام [...]. فأما مديلة ملل التي هي من بلاد لملم فقد ذكرناها فيما تقدم وهي مدينة صغيرة كالقريّة الجامعة لا سور لها وهي على تل تراب أحمر منيع جانبه وأهل مال متحصنون فيه عن بطرقهم من سائر السودان وشربهم من عين خراة تخرج من الجبل الذي في جنوبها <<

²⁶⁵ - Il s'écrit indifféremment Mālī, Māli ou Mallal ou bien Melli.

²⁶⁶ - Pour plus de détails sur l'histoire, Cf. *L'Empire du Mali*, Notes Africaines, Bulletin d'informations et de correspondances de l'Institut Français d'Afrique Noire, 1959, p. 52-55

²⁶⁷ - Op. cit. p. 17

Cette description qui prête à confusion fut d'autant plus imprécise que Mali était même désigné, au XIIIe siècle, au Caire, sous le nom de Tékrour, selon al-Qalqašandī²⁶⁸.

Deux siècles plus tard, qui plus est, al-ʿUmarī affirme que cette ville sans murailles, devenue un royaume se trouve « au sud de la région extrême du pays de l'Ouest et touche à l'Océan environnant. La capitale du roi est Nyani. Dans ce royaume, la chaleur est extrême, la vie misérable, les moyens d'existence restreints. Les habitants sont grands, aussi noirs qu'il est possible avec des cheveux crépus »²⁶⁹. Pourtant, malgré cette déclaration de l'auteur de *Masālik* concernant la précision relative à la capitale du Mali, Niani, l'on a tendance à confondre à travers de nombreux passages cette dernière avec Mali qui désignait à la fois la capitale et le pays.²⁷⁰

Car, l'auteur de *Masālik* tient à préciser que « la région du Mali est celle où se trouve la résidence du roi, la ville du Nyéni, et d'où dépendent toutes les autres régions ; elle porte d'ailleurs le nom officiel de Mali, parce que c'est la capitale des régions de ce royaume, qui renferment aussi des villes, des villages et des centres de population et qui sont au nombre de quatorze »²⁷¹. Voilà, ce qui nous amène à mieux comprendre notre globe-trotter, l'auteur de " *Rihla*", lorsqu'il dit : « Arrivé à Malli (مالي), capitale du roi des nègres, je descendis près du cimetière de cette ville »²⁷².

²⁶⁸ - Op. cit. p.271. Aujourd'hui, la difficulté d'identification précise de Mali tient peut être au fait qu'il n'en reste pratiquement rien. Ce qui est dû sans doute au fait que les maisons étaient construites en couches d'argiles comme le souligne al-ʿUmarī.

²⁶⁹ - Op. Cit. p. 57.

²⁷⁰ - En fait, l'historien chercheur, Niane, Djibril Tamsir, précise que le problème de la localisation de Niani qui demeure sans solution est lié au fait que " les chercheurs ont refusé d'admettre que les ruines signalées près de l'actuel de Niani fussent celles de la capitale du Mali. Cette réticence est due au fait que les historiens s'attendaient à découvrir des monuments de pierres comme cela a été le cas à Awdaghost et à Koumbi". Op. cit. Niane, Djibril Tamsir, *Le Soudan Occidental*, p. 84

²⁷¹ - Op. cit. p. 57.

²⁷² - Op. cit. p. 397

En réalité, si l'on en croit l'auteur de *Tāriḥ al-Fattāš*, le Mali a connu successivement deux capitales différentes, car « la ville qui servait autrefois de capitale à l'empereur du Malli se nommait Diêriba ; ensuite, il y en a eu une autre nommée Niani »²⁷³, précisa Maḥmūd Kati. En fait, faut-il entendre par là que la première capitale du Manding, Diêriba qui se trouvait sur la rive gauche du Niger a été par la suite transférée à Niani? Par ailleurs, s'il faudrait prendre Niani pour la capitale du Mali²⁷⁴, faudrait-il pour autant identifier al-Muslimānī comme le premier souverain musulman à qui remontent les origines islamiques du Mali?

2- 4. 2. Les origines de l'islam au Mali

L'islam au Mālī fut avant tout l'affaire des rois et des princes. Pour sa pénétration au Mālī, deux thèses furent avancées par al-Bakrī puis par Ibn Khaldun. Selon le premier, l'origine de l'islam au Mali remonterait à la conversion du roi al-Muslimānī. Dès le XI^e siècle, en effet, al-Bakrī nous parle pour la première fois, de la conversion à l'islam, intervenue au milieu du XI^e siècle en 1050/441, par le biais d'un marabout, d'un certain roi de Malal ou Mallal, surnommé al-Muslimānī par ses sujets. Et, en ce qui concerne les circonstances, le roi « reçut ce nom à une époque où la disette avait affligé ses états pendant plusieurs années consécutives. Les habitants eurent recours aux sacrifices pour obtenir la pluie, et ils immolèrent tant de bœufs, qu'ils faillirent en exterminer la race. La sécheresse et la misère ne faisaient toutefois qu'accroître »²⁷⁵, rapporte l'auteur ainsi qu'il suit :

>> وإنما سمي بذلك لأن بلاده اجذبت عاما بعد عام فاستسقوا بقرابينهم من البقر حتى كادوا يفنونها ولا يزدادون إلا قحطا وشقاء <<.

²⁷³ - Kati, Maḥmūd, *Tāriḥ al-Fattāš fī Aḥbār al-Buldān wa al-Juyūš wa Akābir an-Nās*, al-Maktaba al-Amrīkiyya wa aš-Šarqīyya, Traduction O. Houdas et Maurice Delafosse, Paris, 1981, p.66

²⁷⁴ - Mauny, Reymond pense que Mālī avait plusieurs capitales successives à savoir Dieliba, Niani et Kangaba. Cf, *L'Empire du Mali*, Notes Africaines, Bulletin d'informations et de correspondances de l'Institut Français d'Afrique Noire, 1959, p. 36-37.

²⁷⁵ - Op. cit. p. 333

Aussi, le roi se plaignit-il à son hôte musulman qui passait le plus clair de son temps à lire le Coran et les Traditions du Prophète Muḥammad. Le marabout lui signifia « si tu veux croire au Dieu tout-puissant, reconnaître son unité, admettre la mission divine de Mahomet et observer fidèlement les prescriptions de l'islamisme, tu obtiendras, j'en suis sûr, une prompte délivrance des malheurs qui sont venus t'affliger ; tu feras descendre la miséricorde divine sur tous les habitants de ton empire, et tu rendras tes adversaires et tes ennemis jaloux de ton bonheur »²⁷⁶.

Ce fut ainsi qu'après avoir embrassé l'islam, lu des versets de Coran et appris les principes fondamentaux de l'islam, le roi accompagné du marabout, se dirigèrent vers une montagne où « ils passèrent ainsi une partie de la nuit, le musulman disant les prières et le roi disant *amen* ! A peine le jour eut-il passé à poindre, que Dieu répandit sur tout le pays une pluie abondante. Le roi fit aussitôt briser toutes les idoles de ses états et expulser les magiciens. Il demeura sincèrement attaché à l'islamisme, ainsi que sa postérité et ses intimes »²⁷⁷.

Cependant, loin d'atteindre la masse du peuple, l'islam serait limité à la cour royale, les croyances étant caractérisées par la pratique de l'animisme et de la magie qui est très répandue si bien que la chasse de l'éléphant se faisait par la magie causant d'interminables procès devant le roi²⁷⁸.

Après al-Muslimānī, l'auteur de *ʿIbar* nous parle au, XIVe siècle, d'une autre conversion royale à l'islam en notant que la population de Melli ayant « vaincu les Sousou, elle occupa tous les états qui formaient cet ancien royaume et étendit sa domination sur le royaume de Ghana jusqu'à l'Océan atlantique, du côté de l'Occident. Ils professaient l'islamisme et l'on dit que le premier d'entre eux qui embrassa cette religion fut un roi appelé Bermendana »²⁷⁹.

²⁷⁶ - Op. cit. al-Bakrī, p. 333

²⁷⁷ - Ibid, p. 334

²⁷⁸ - Op. cit. al-ʿUmarī, p. 59.

²⁷⁹ - Op. cit. VI; p. 110-111

Ainsi, précise Ibn Khaldun à travers ces lignes:

>> فغلبوا [أهل مالى] على صوصوا وملكوا جميع ما بأيديهم من ملكهم القديم وملك أهل غانية إلى ان من ناحية الغرب وكانوا مسلمين يذكرون ان أول من أسلم منهم ملك اسمه برمندان <<.

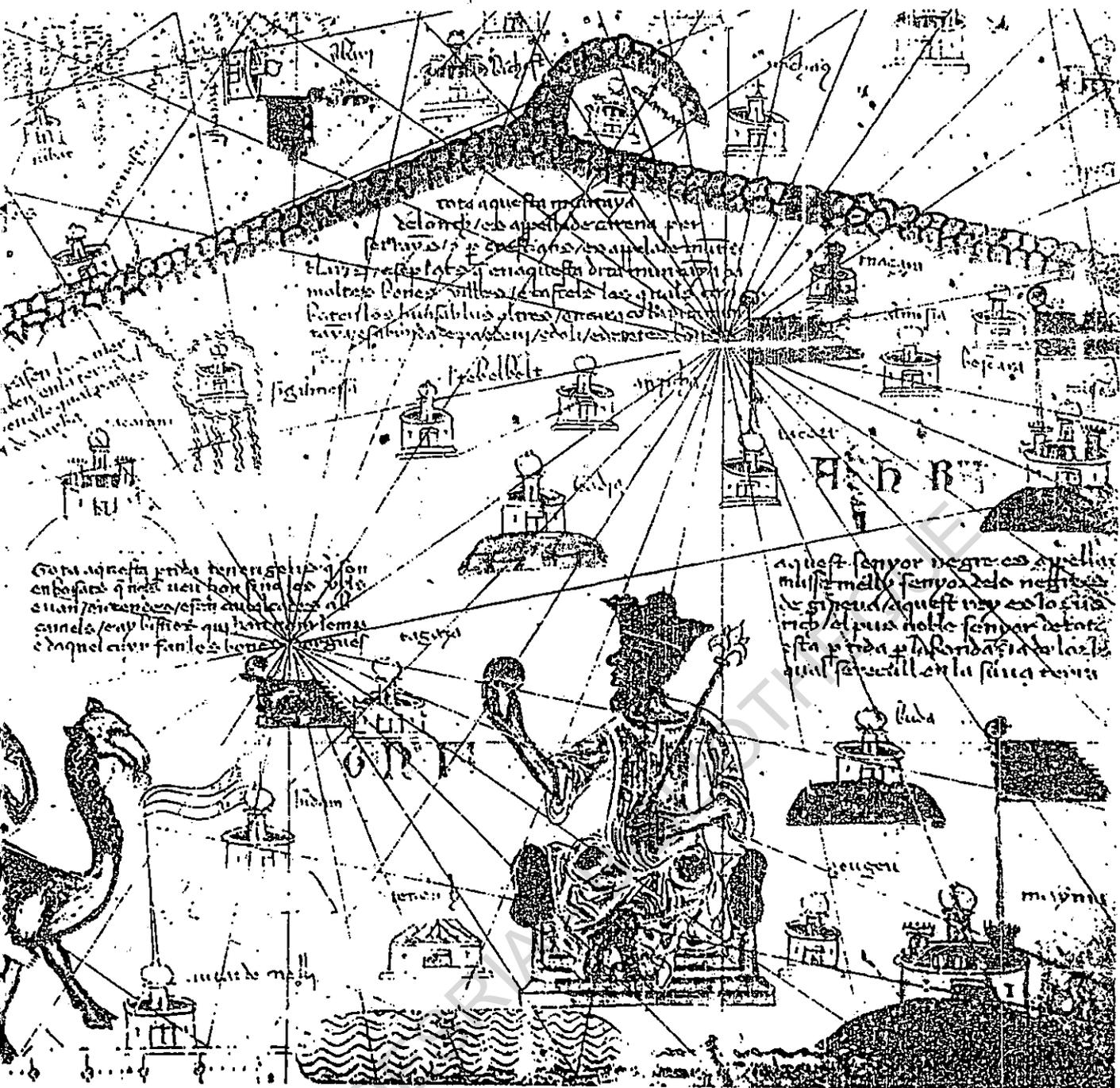
Par conséquent, faudrait-il considérer le cas de Barmandana comme une seconde conversion ou conviendrait-il assimiler ce dernier au premier c'est-à-dire prendre Barmandāna pour Muslimānī? En tout état de cause, ce qui est évident et mérite d'être souligné pour nous, est qu'après cette conversion royale ou ces conversions royales, l'islam était devenu une réalité dans la vie quotidienne des Manding et a connu des avancées considérables principalement sous le règne de Soundjata Keïta, le fondateur de l'empire.

2- 4.3. Soundjata Keïta²⁸⁰, le fondateur de l'empire musulman du Manding

Fils de Sogolon Konté²⁸¹ et de Naré Famaghan, Mari Djata (1230-1255/627-653), héros historique et légendaire, fut surnommé, entre autres, Soundjata Keïta. Il parvint à vaincre le puissant et le redoutable roi animiste de Sosso, Soumaoro (Soumangourou) Kanté, adversaire invétéré de l'islam en s'emparant de Sosso et de ses dépendances. Ce fut ainsi qu'Ibn Khaldun citant les rois qui ont succédé à Barmandana rapporte : « Le plus puissant de ces monarques fut celui qui soumit les

²⁸⁰ - Il y a lieu de préciser que ce héros manding n'était guère connu par les historiens du Moyen Age hormis quelques uns qui se sont évertués à donner quelques bribes d'informations sur ce personnage à l'image d'Ibn Khaldun et d'al-Qalqaşandī ayant repris les propos du premier. Ce furent les traditionnalistes qui donnèrent les informations complémentaires. Il fut appelé, entre autres, Mari Djata, Sogolon Diatta, Naré Maghan Djata, fils du Buffle, fils du Lion. En somme, il fut l'homme aux noms multiples. Op. cit. Ki-Zerbo, Joseph, p. 10-11

²⁸¹ - D'après le natif de Haute Volta (actuel Bourkinafaso), Sogolon Konté fut surnommée Kédiougou (la vilaine) ou Koudouma (celle qui a des tumeurs sur le corps), Op. cit Ki-Zerbo, Joseph, Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain, p. 132. Mais, pour Niane, Djibril Tamsir, on l'appelle Sogolon Kedjou ou Sogolon Kondouto parce qu'elle est bossue. Op. cit, Soundjata, p. 25



l'empire de Malr

Notes Africaines, n° 82, Avril 1959,

Sousou, occupa leurs villes et leur enleva l'autorité souveraine. Il se nommait Mari Djata »²⁸².

Auparavant, le Mali était une petite province de Sosso. Le roi de Sosso, Soumaoro Kanté, réputé de sorcier, du roi invincible, de génie du mal, disposait d'une puissance incommensurable symbolisée par un nombre incalculable de soldats braves, les sofas, au point que tous les rois tremblaient devant lui. Il fut le roi des rois. Ainsi, ses exactions n'en finissaient pas. Il détruisit la ville de Niani, châtia toutes les villes révoltées du Manding et se déclara le roi du Manding²⁸³.

Instruit du secret du tabou du roi Sosso²⁸⁴, Soundjata devenu l'ultime et le dernier espoir des Manding, rencontra l'importante armée de Soumaoro à Krina (1235). Cette dernière subit une défaite historique. Soumaoro Kanté défait, Soundjata s'empara de la ville Sosso et de ses dépendances²⁸⁵. Par voie de conséquence, l'impérialisme Sosso (Sūsū) étant brisé et anéanti, Soundjata Keïta devint le libérateur du Manding des exactions et de la tyrannie de Soumaoro Kanté. Dès lors, il fut le porte étendard des musulmans en général, le grand rassembleur et le porteur d'espoir de toute la communauté Manding en particulier.

En plus, ayant réussi à mettre sous sa domination tous ses adversaires, Soundjata Keïta mit sur pied, sous l'éclairage de l'islam, l'empire musulman du Manding. Car, en réunissant toutes les délégations de tous les pays vaincus, dans la ville de Ka-ba, dans une clairière où une estrade fut préparée, Soundjata ayant revêtu ses habits de grand musulman, regarde les douze rois du clair-pays de la savane se lever un à un devant le Mansa et " douze lances étaient plantées devant l'estrade. Soundjata était devenu empereur"²⁸⁶. Ainsi, la grande et belle figure historique et légendaire de Soundjata Keïta fut " non seulement le fondateur de la dynastie des

²⁸² - Op. cit. Ibn Khaldun, II, p. 111. Selon l'auteur, *mari* veut dire *émir* et *djata* *lion*.

²⁸³ - Op. cit. Niane, Djibril Tamsir, p. 81

²⁸⁴ - L'ergot de coq blanc est le *téné* mortel de Soumangourou,

²⁸⁵ - Il s'agit de Baghana, d'Ouagadou, de Ghana, de Walata, parmi d'autres.

²⁸⁶ - Op. cit Niane, Djibril Tamsir, p. 134-136

Keita, mais le plus brave et le plus grand des Mansā (empereur ou rois) du Manding²⁸⁷. Il aura régné vingt cinq ans (1230-1255/627-653). Après sa mort, ses successeurs s'attelèrent à l'agrandissement et à l'expansion de l'empire dont Soundjata eut le mérite de mettre sur les font baptismaux.

2- 4. 4. L'expansion de l'empire musulman

Parmi les successeurs de Soundjata Keita présentés par Ibn Khaldun deux sultans sous les règnes desquels l'empire naissant atteignit sa véritable expansion, se firent distinguer et sortirent du lot : son fils et successeur Mansā Ulī (1255-70/653-668) et Sakūra²⁸⁸ un affranchi de la famille royale. En effet, si l'on en croit Ibn Khaldun, le premier fut pieux et l'un des rois les plus illustres : " Mença-Ouéli était un de leurs plus rois. Il fit le pèlerinage pendant le règne d'Eb-Daher-Bibers"²⁸⁹, dit-il.

Cependant, il fallait attendre le règne de Sakūra²⁹⁰ (1285-1330/683-1057) qu'Ibn Khaldun taxe d'usurpateur après les règnes de Wātī (1270-74/668-672), de Khalīpha (1274-75/672-673), d'Abū Bakr²⁹¹ (1275-85/673-683)²⁹², pour voir réellement s'élargir les limites de l'empire jusqu'à l'Atlantique à l'Ouest et à Gao (Kawkaw ou Kaokao) à l'Est. En effet, Sakūra fut à la fois un homme pieux doublé d'un chef de guerre. Ce fut ainsi que le "royaume de Melli prit un grand accroissement sous l'administration de ce souverain, et les peuples voisins furent subjugués par ses armées. Il s'empara aussi de la ville de Kaokao. Ses possessions s'étendaient depuis l'Atlantique et Ghana du côté

²⁸⁷ - Op. cit. Sidibé, Mamby, p. 59

²⁸⁸ - Oulé s'écrit aussi : Oulé ou Wālī (1255-1270) ; Sakūra (1285-1300).

²⁸⁹ - Op. cit. II, p. 111. Selon Ibn Khaldun, *Mansa* et *Ouli* veulent dire respectivement *sultan* et *Ali*.

²⁹⁰ - L'historien malien suppose qu'il accéda au pouvoir avec la complicité de l'armée. Cf. Cissoko, Sékéné Mody, *Tombouctou et l'empire Songhay*, Dakar- Abidjan, N.E.A., 1975, 246p, pp.33

²⁹¹ - Il ya lieu de souligner, d'après Ibn Khaldun, le Mansa Khalīpha, contrairement à ses prédécesseurs, s'amusait à lancer des flèches sur les passants et à les tuer. Par conséquent, la population se rebella et le mit à mort.

²⁹² - Toutes ces références temporelles sont des hypothèses avancées par Delafosse. Car aucune date ne peut être précisément fixée pour les règnes des prédécesseurs de Kankū Mūsā. Cf. Cuoq, Joseph, *Recueil des Sources Arabes concernant le Bilad as-Soudan depuis le VIIIe siècle jusqu'au XVIe siècle*, 1973, p. 345.

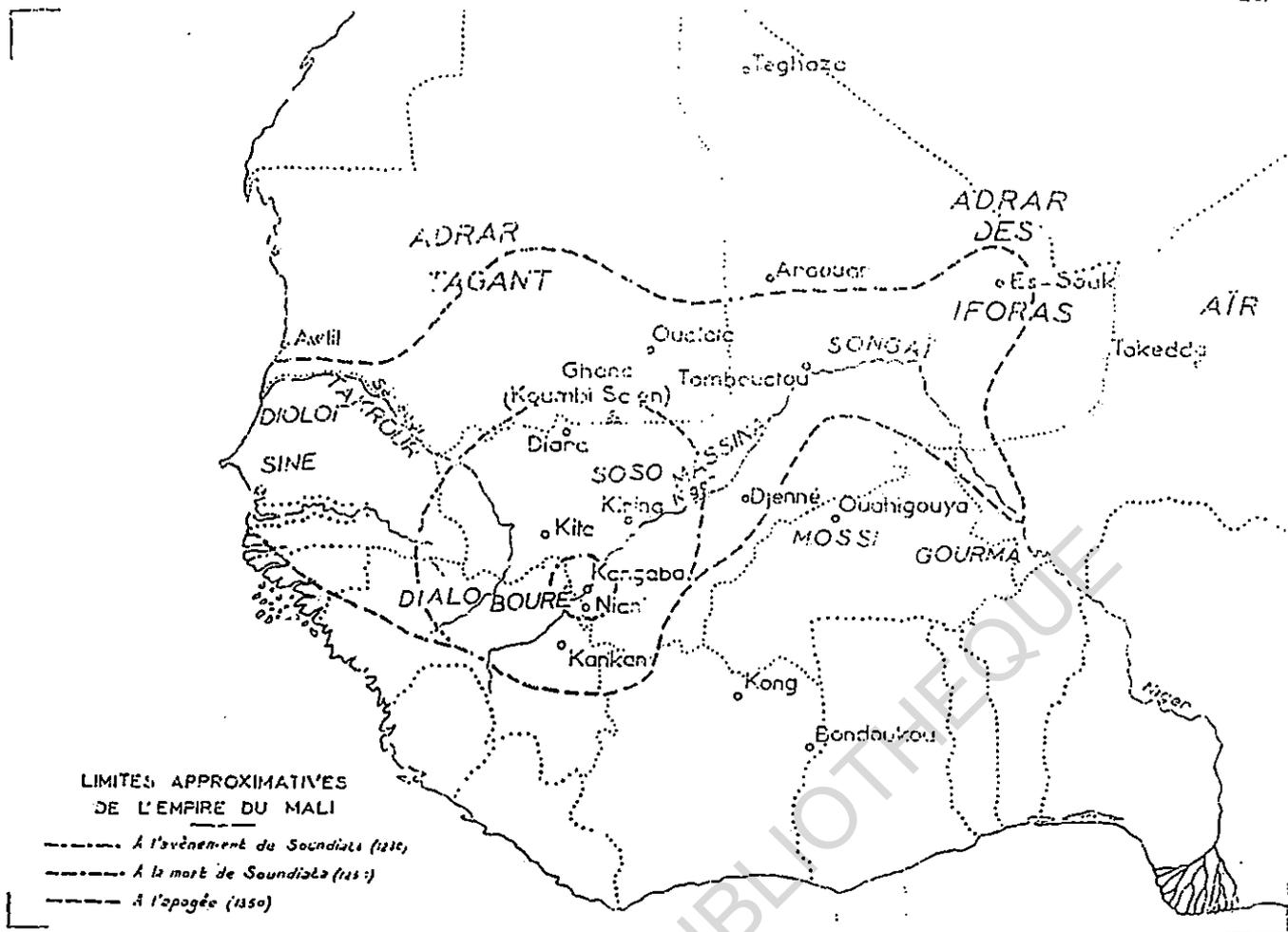


FIG. 1. — Limites approximatives de l'empire du Mali.

Source : Cuq (Joseph M.), Recueil de Sources Arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIII^e siècle jusqu'au XVI^e siècle (Bilād as-Sūdān), E.C.N.R.S., Paris, 1975, pr. 34

de l'Occident, jusqu'au pays Tékrou, du côté de l'Orient"²⁹³, précise al-Qalqašandī par ces propos :

>> فاتسع نطاق مملكته وغلب على البلاد المجاورة له وفتح بلاد كوكو واستضافها إلى مملكته واتصل ملكه من البحر المحيط الغربي إلى بلاد التكرور <<

Devenu très puissant, Sakūra, le nouvel homme fort de l'islam au Mali, sema la peur et le respect dans le camp de ses adversaires d'alors. Dès lors, l'empire musulman s'étendant d'Est à l'Ouest, il contrôlait toutes les grandes villes marchandes. Ce qui fut à l'origine des fréquentations des caravanes depuis le Maghreb et l'Ifrīqiyya. Ibn Khaldun affirme au X^{IV}e siècle : " La ville de Silla ainsi que Tékrou appartiennent aujourd'hui aux gens de Mali qui est une nation des Sūdān; chez eux se rendent des commerçants du Sūs al- Aqsā" ²⁹⁴. Ainsi, malgré son assassinat à Tajūra près de Tripoli, après un pèlerinage à la Mecque, l'islam fut marqué par un certain nombre de facteurs ayant concouru à l'essor de l'islam notamment sous les règnes de Mansā Mūsā et de Mansā Suleymān.

CHAPITRE V

L'ESSOR DE L'EMPIRE

Après la mort de Sakūra, l'empire musulman du Manding a connu principalement un essor fulgurant dans tous les domaines notamment aux plans politique, intellectuel, religieux et de la justice sous l'égide de l'empereur Mansā Mūsā et son frère et successeur Mansā Suleymān.

2 - 5.1. Du point de vue politique

Si le pèlerinage aux Lieux Saints de l'islam est incontestablement un acte religieux témoignant d'une foi profonde à Dieu, il est aussi vrai, estimons-nous, que

²⁹³ - Op. cit. V, p. 282. Cf. aussi Ibn Khaldun, II, p. 111. al-Maqrīzī confirme que Sakūra " s'était emparé du pouvoir et avait conquis la ville de Kawkaw ", Cf. al-Maqrīzī, *ad-Dahab al-Masūk fī Dīkr Manhaj min al-Hulafā' wa al-Mulūk*, Le Caire 1955, 164p, Cuoq, Joseph M, Recueil des sources arabes, p. 390.

²⁹⁴ - Op. cit. II, p.105

celui de Mansā Mūsā fut teinté de politique. Néanmoins, avant d'aborder ce pèlerinage qui demeure l'un des plus célèbres de l'histoire africaine musulmane subsaharienne, essayons d'abord de se familiariser avec ce personnage historique du Manding.

Fils et successeur du roi Abū Bakr²⁹⁵, Kankū Mūsā ou Mansā Mūsā fut un homme à la fois pieux, vertueux et puissant. Ibn Khaldun rapporta qu'il « se distinguait par sa puissance et par sa sainteté de sa vie »²⁹⁶. Mahmoud Kāti renchérit : « Ce Malli-koï (l'empereur du Mali) était un roi vertueux, pieux et dévot. [...] L'une des manifestations de sa vertu était que, chaque jour, il affranchissait un esclave »²⁹⁷. En somme, « le sultan Musa aimait la vertu et les gens vertueux »²⁹⁸.

Concernant les circonstances de son accession au trône, Mansā Mūsā raconta qu'il l'a hérita du neveu de Soundjata Keïta, le roi Abū Bakr II. Obnubilé par sa tentative d'exploration de l'Océan Atlantique, le roi Abū Bakr II s'acharna à atteindre ses limites. En effet, il fit équiper deux cents navires remplis d'hommes, et d'autres, en même nombre remplis d'or, d'eau et de vivres qu'il envoya en exploration.

N'ayant cru au seul rescapé qui lui avait raconté leur mésaventure en pleine mer où ils avaient rencontré un courant violent, « il équipa deux mille vaisseaux, mille pour lui et les hommes qui l'accompagnaient, et mille pour l'eau et les vivres. Il me conféra le pouvoir et partit avec ses compagnons sur l'Océan ; ce fut la dernière fois que nous le vîmes, lui et les autres ; et je restai maître absolu de l'empire »²⁹⁹, raconta Mansā Mūsā, l'empereur le plus célèbre et le plus prestigieux du Mali.

²⁹⁵ - Il s'agit d'Abū Bakr II, neveu de Soundjata Keïta.

²⁹⁶ - Ibid., p. 112

²⁹⁷ - Op. cit. Kati Maḥmūd, p. 59

²⁹⁸ - Op. cit. al-ʿUmarī, p. 60.

²⁹⁹ - Ibid. p. 60-61

A. Le pèlerinage de Kankū Mūsā à la Mecque

En 1324/734, comme tout bon musulman qui a les moyens nécessaires, Kankū Mūsā se rendit à La Mecque. Ce pèlerinage de l'empereur du Mali aux Lieux Saints de l'islam fut d'autant plus important qu'il fut le plus célèbre et marqua une étape décisive. Rapporté pour la première fois, quelques années plus tard, par Ibn Fadl Allah al-ʿUmarī, l'auteur de *Masālik al-Absār fī Mamālik al-Amṣār*, il constituait depuis le départ jusqu'au retour en passant par les séjours au Caire et à la Mecque, un évènement voire un phénomène pas comme les autres, sujet à mille anecdotes.

a. Le voyage de l'aller

Pour le mobile qui le poussa à entreprendre ce voyage, l'auteur de *Tārīḥ al-Fattāṣ* avança que Kankū ayant fait périr involontairement sa mère à sa naissance, « conçut plus tard de cet homicide une grande douleur et un vif remords ; redoutant alors le châtement de sa faute, il consacra de grande somme d'argent en aumônes et résolut de jeûner le reste de ses jours »³⁰⁰.

Un des ʿUlamas³⁰¹, auprès de qui il s'est confié pour obtenir le pardon de ce parricide involontaire afin d'avoir la conscience tranquille, lui répondit : « Je suis d'avis que tu cherches un refuge auprès de l'Envoyé de Dieu (Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !), que tu te hâtes d'aller vers lui, que tu te places sous sa protection et que tu le pries d'intercéder en ta faveur auprès de Dieu, et alors Dieu acceptera son intercession »³⁰².

En effet, ce motif évoqué ne cache-t-il pas mal d'autres comme une éventuelle quête de prestige à des relents politiques ? Vraisemblablement, on peut penser que si Kankū Mūsā tenait à ce point à se repentir de cet horrible crime involontaire, ce fut

³⁰⁰ - Op. cit. p. 56.

³⁰¹ - Ulémas signifie savants en arabe. Son singulier est : ʿĀlim.

³⁰² - Ibid.

parce que sa vertu et sa foi le commandaient à expier sa faute plus qu'autre chose. Néanmoins, la recherche du prestige, même s'il constitue un élément au second plan, pourrait ne pas être écarté considérant l'ampleur des préparatifs et l'importance accordée à ce pèlerinage plein d'anecdotes heurtant même la raison, la vraisemblance et la simplicité.

Après s'être résolu à se mettre en route pour le voyage en demandant vivres et subsides aux différents habitants de l'empire, Mansā Mūsā pria à l'un des Cheikhs de lui indiquer la date de départ. « Il faut attendre, lui répondit le Cheikh, un samedi qui tombe le douze d'un mois. C'est ce jour-là qu'il faudra partir, et tu ne mourras pas sans être au préalable rentré dans ton palais sain et sauf, si Dieu veut »³⁰³. Il fallait attendre neuf mois pour que le douze du mois tombât un samedi.

En juillet 1324/724, à la tête d'un cortège de pèlerins estimés à plusieurs milliers³⁰⁴ dont son épouse et nombre de personnages de sa cour, Mansā Mūsā arriva au Caire en passant notamment par Tombouctou, Mīma, Walāta, Touat, Ghadames, et Tripolitaine³⁰⁵. Ibn Khaldun précise qu'il " suivit la route du Sahara et déboucha sur la Pyramide en Egypte".³⁰⁶

Le séjour de Mansā Mūsā et sa caravane au Caire aura duré trois mois et fut particulièrement marqué par deux faits essentiels à savoir les libéralités légendaires de l'empereur et sa rencontre avec le sultan³⁰⁷. En effet, l'ampleur des libéralités dont l'empereur a fait montre et les dépenses dispendieuses qu'il a effectuées ainsi que sa suite se mesurèrent à l'importance du témoignage de l'Emir cairote, Abū al-^cAbbās, le Mehmender (le chambellan ou l'interprète). Ce dernier, l'un des informateurs d'al-

³⁰³ - Op. cit. Kati, Maḥmūd, p. 57

³⁰⁴ - Le nombre a fait l'objet d'estimations différentes. as-Sa^cdī avance le nombre de soixante mille, al-Maqrīzī quatorze mille, Ibn Khaldun douze mille et Maḥmūd Kati huit mille. Cf. respectivement p. 13, ad -Dahab al-Masbūk in Notes Africaines, n° 82, Avril 1959, p. 64, 113 et 58.

³⁰⁵ - Pour l'itinéraire emprunté par Mansā Mūsā et sa délégation, Op. cit. Ibn Baṭṭūta, p. ; Kati, Maḥmūd, p. 59 et as-Sa^cdī, 'Abd ar-Raḥmān, *Tārīḥ as-Sūdān*, Paris, Našra Hudās, 1964, p.13

³⁰⁶ - Op. cit. V, p. 932

³⁰⁷ - Il s'agit précisément du sultan des Mamlūk, Mālik an-Nāsir.

°Umarī, nota que Kankū Mūsā « a répandu sur le Caire les flots de sa générosité. Il n'a laissé personne, officier de la cour ou titulaire d'une fonction sultaniennne quelconque, qui n'ait reçu de lui une somme en or. Les gens du Caire ont gagné sur lui et sur son entourage, tant par achat et vente que par don et prise, des sommes incalculables »³⁰⁸, rapporta al-°Umarī.

En réalité, il ne serait pas interdit de penser qu'en voulant trop faire montre de leur dévouement et de leur générosité, la suite de l'empereur finit par étaler sa naïveté au grand jour. Ce que les négociants du Caire ont mis à profit pour leur soutirer du métal jaune de fond en comble. Pour preuve, « Quelqu'un d'entre eux achetait une chemise ou un haik, ou un izar, ou toute autre chose et la payait cinq dinars, quand elle ne valait pas un dinar. Ils étaient d'une simplicité d'âme et d'une confiance qui rendaient possible à leur détriment tout ce que l'on tentait contre eux : ils accueillaient et croyaient tout ce qu'on leur disait », renchérit al-°Umarī³⁰⁹.

Ce comportement indésirable des négociants caiotes envers les pèlerins maliens causa chez ces derniers un sentiment de frustration voire de haine à telle enseigne qu'ils vomissent tout homme venant du' Caire à cause d'une opinion défavorable qu'ils ont envers lui.

En tout état de cause, malgré le cours élevé de l'or, en Egypte, à leur arrivée, on assista à une baisse pour plusieurs années à cause des sommes pharamineuses qui ont été dépensées et qui causèrent une inflation d'or sur le marché. Cependant, il y a lieu de préciser que des différences sont notées en ce qui concerne le taux. Car, selon al-Maqrīzī. " Les gens de sa suite se mirent à acheter des esclaves aux Turcs, des esclaves abyssins, des chanteuses, des étoffes. Le taux du dinar d'or baissa de six dirham"³¹⁰.

³⁰⁸ - Op. cit. p. 62

³⁰⁹ - Ibid.

³¹⁰ - Op. cit al -Maqrīzī, p. 390-91. Contrairement à al- Maqrīzī, al-°Umarī note une baisse de 3 dirhams, al-Kaṭīr de 2. Cf. respectivement et Ibn Kaṭīr, al-Bidāya wa an-Nihāya, Le Caire, 1351-58/ 1932-40, 14 vol, dans Cuoq, Joseph M, Recueil des sources arabes, p. 327.

Pour al-^cUmarī, ce fut de l'ordre de trois : " J'ajoute que l'or avait eu à Misr un cours élevé jusqu'au moment où ils arrivent. Cette année-là le misqal d'or n'était pas descendu au-dessus de vingt-cinq drachmes, et même d'un cours plus haut. Mais, de ce jour-là, sa valeur baissa ; le cours s'avilit, et il est resté inférieur jusqu'à maintenant. Le misqal ne dépasse pas vingt-deux drachmes et au dessous. Il en est ainsi depuis douze ans, à dater de ce temps-là, à cause de la grande quantité d'or qu'ils apportèrent à Misr et qu'ils y dépensèrent"³¹¹, affirme-t-il.

Quant à Ibn Kaṭīr, il estime que l'or descendit de deux dirhams. Il déclare qu'à cette époque, le roi Mansā Mūsā, accompagné de Maghrébins et d'esclaves, arriva au Caire et ils " avaient avec eux de l'or en abondance, au point que le prix de l'or descendit de deux dirhām pour un mithkal".³¹²

Ensuite, ce qu'il faut retenir de plus important de ce séjour c'est incontestablement la rencontre entre l'empereur et le sultan pendant laquelle le premier a fait preuve de piété, de dignité, de courage et d'une grande conscience de l'unicité divine exemplaires. En effet, pour éviter d'être obligé à baiser la terre devant le sultan ou de baiser sa main comme à l'accoutumée au Caire, il refusa de le rencontrer en signifiant au chambellan chargé de la présentation des visiteurs : « Je suis venu pour faire le pèlerinage, pas pour autre chose, et je ne veux mêler mon pèlerinage à rien d'autre »³¹³. « Je suis du rite malékite et je ne me prosterne que devant Dieu seul »³¹⁴

Cependant, sur l'insistance du protocole impérial, Kankū Mūsā finit par céder, après avoir été surpris et indigné. Il dit alors : « Je me prosternerai devant Allah qui m'a créé et mis au monde »³¹⁵. En revanche, le sultan, après cette audience grandiose, lui envoya, parmi d'autres, des vêtements, des chevaux et des chameaux pour lui et ses

³¹¹ - Op. cit. p. 62

³¹² - Op. cit p. 327

³¹³ - Op. cit. al-^cUmarī, p. 61

³¹⁴ - Op. cit. al-Maqrīzī, p. 390

³¹⁵ - Op. cit. al-^cUmarī, p. 62

courtisans et officiers durant leur séjour. En plus, il lui prodigua tout l'équipement nécessaire à bien mener leur pèlerinage à la Mecque. L'auteur de 'Ibar précise qu'il "dépêcha auprès de lui des émirs qui restèrent à son service jusqu'à ce qu'il eut accompli ses devoirs de pèlerin"³¹⁶.

Nous ne pouvons pas nous empêcher de nous arrêter ici pour nous demander quelles étaient véritablement les raisons de ce traitement de faveur. Est-ce cela était dû au courage religieux de l'empereur ou à ses libéralités ? Rien n'est moins sûr. A la Mecque, de même, l'empereur manding fit preuve de générosité, de grandeur d'âme et d'opulence. al-Maqīrīzī déclara : « Il avait fait de nombreuses aumônes aux deux villes saintes »³¹⁷. « Kankan-Moûssa emmena quarante mules chargées d'or lorsqu'il fit son pèlerinage à la Mecque et qu'il visita le tombeau du Prophète »³¹⁸, précisa Maḥmūd Kāti comme en témoigne ce passage : << كان معه حمل أربعين بغلة من الذهب وحج وزار >>

Pourtant, si l'on en croit 'Abd Arraḥmān as-Sa'dī, pour les peuples de l'Orient, Kankan Mūsā était un homme puissant mais pas large et généreux comparativement à Askia El-Hadj Mohammed³¹⁹. Car, « il ne donna en aumônes dans les deux villes qu'une somme de 20.000 pièces d'or, tandis que Askia El-Hadj Mohammed consacra au même objet 100.000 pièces d'or »³²⁰.

En réalité, de quelque bord que l'on puisse l'aborder, on peut affirmer sans risque de nous tromper que Kankū Mūsā fut un homme généreux dont l'étalage de ses largesses ne faisaient l'ombre d'aucun doute. Cependant, ce qu'il faut se demander c'est est-ce véritablement cette largesse voire cette magnanimité sans précédent dont a fait montre l'empereur du Mali était elle dépourvue de tout calcul politique visant à impressionner les habitants du Caire et de la Mecque. En fait, pourquoi dépenser ses avoirs à tout bout de champ au point de se retrouver fauché comme un chat d'église ?

³¹⁶ - Op. cit. , V, p. 932

³¹⁷ - Op. cit. p. 390

³¹⁸ - Op. cit. p. 63

³¹⁹ - Pour les renseignements concernant ce personnage, Cf. infra, p. 185-193. El-Hāj ou le Hāj signifie le pèlerin en arabe.

³²⁰ - Op. cit. p. 14 Peut-être c'est la raison pour laquelle Ki-Zerbo, Joseph affirme " il entreprit le pèlerinage de La Mecque avec l'intention évidente d'en imposer aux souverains arabes". Op. cit. p. 135.

Ce qui démontre probablement le soubassement politique³²¹ de ce pèlerinage même si son caractère religieux est indubitable. Ce fut ainsi que, l'empereur du Mālī réussit à faire la publicité de son pays, à vendre son image et à encourager les gens de s'y rendre.

De même, Kankū Mūsā y fit la connaissance du poète architecte, originaire de Grenade, Abū Ishāq Ibrāhīm as-Saheli. Il l'emmènera avec lui au Mālī où il s'installera à Tombouctou. Ce dernier jouissait, de la part de l'empereur, un traitement de faveur toute particulière et va construire pour lui une salle d'audience d'une architecture inspirée du style sahélien.

Pareillement, Mansā Mūsā emmènera chez lui, à partir de la Mecque, des Chérifs³²² qu'il a réussi à convaincre ou plutôt à intéresser financièrement. En effet, si l'on se réfère à l'auteur de *Tārīḥ al-Fattāš*, l'empereur obtint du Cheikh de La Mecque quatre Chérifs appartenant à la descendance du Prophète « afin qu'il pût les emmener dans son pays, la vue de ces personnages devant être une source de bénédictions pour les habitants de son empire, ainsi que la trace de leurs pas dans ces contrées »³²³.

Néanmoins, compte tenu du respect voué aux descendants du Prophète, le Cheikh refusa. Il craignit de les faire exposer aux éventuels dangers qu'ils pourraient rencontrer dans le pays des Noirs. Mais, l'empereur insista vivement et fit même publier une annonce dans les mosquées promettant la remise immédiate d'une somme de mille mithqāls d'or à celui qui acceptera de l'accompagner dans son pays. Ce fut ainsi qu'il réussit à attirer « quatre hommes de la tribu de Qoreïch ; mais on prétend que c'étaient des affranchis appartenant à cette tribu non des Qoreïchites de marque. Il leur fit remettre 4.000 mithqāls, mille à chacun d'eux, et ces Qoreïchites, accompagnés de leurs familles, le suivirent lors de son retour dans son pays »³²⁴.

³²¹ - Cf. supra, p. 97

³²² - Chérif est une déformation du mot arabe " Šarīf " qui signifie noble communément attribué aux descendants du Prophète. Son pluriel est " Šurafā' ".

³²³ - Op. cit, p. 63.

³²⁴ - Op. cit, p. 63-64.

b. Le voyage de retour

En 1325/725, après s'être acquittés de leur devoir religieux, Mansā Mūsā et sa suite se mirent sur le chemin de retour. En effet, al-Maqrīzī et Ibn Khaldun nous informent que le retour n'était pas du tout repos. Loin s'en faut. Car, en dehors de l'égarément de la caravane dans le désert d'Arabie, Kankū Mūsā et sa délégation devraient beaucoup souffrir des aléas climatiques. Ce fut ainsi que " nombre de ses compagnons et de ses chameaux périrent de froid, au point qu'il n'en revient que le tiers"³²⁵, déclara al-Maqrīzī.

Ce fut dans ces conditions difficiles que Kankū Mūsā et sa délégation devraient s'arrêter au Caire, à Qarafa, dans un jardin appartenant à Sirāj ad-Dīn, un des grands négociants de la ville d'Alexandrie. Comme à l'aller, le Hāj Kankū Mūsā y fit montre de piété, de largesse et de dévouement à Dieu « si bien qu'il semblait être devant lui, à force de chercher sa présence. Tous ceux qui l'accompagnaient l'imitaient en cela, de même pour la beauté de leurs vêtements, leur bonne tenue et leur réserve. Il fut noble et généreux, faisant largement l'aumône et le bien »³²⁶, précisa l'auteur de Masālik. De plus, pour approfondir les connaissances musulmanes permettant à une meilleure application des pratiques religieuses, Mansā Mūsā acheta un grand nombre d'ouvrages de droit mālikite.

Par conséquent, si l'on se réfère à ce dernier et à Ibn Battūta qui a séjourné pendant plusieurs mois au Mali, Kankū Mūsā n'était pas encore au bout de sa peine. Car, il a tellement dépensé qu'il s'est retrouvé finalement fauché comme un chat d'église ainsi que sa délégation « si bien que n'ayant plus d'argent lors de son retour au Caire, il dut emprunter aux marchands sous sa caution. Ceux-ci réalisèrent des gains considérables, à tel point que pour trois cent dinars, ils eurent sept cents dinars

³²⁵ - Op. cit p. 391

³²⁶ - Op. cit. p. 61.

de gain. Il leur en envoya plus tard le montant avec large poids »³²⁷, rapporta al-[°]Umarī.

Ibn Battūta précisa : « Mansa Moûsa eut besoin d'argent, et il en emprunta à Sirâdj eddin ; ses émirs en firent autant. Sirâdj eddin expédia son mandataire avec eux afin qu'il touchât la somme qui lui était due ; mais ce dernier séjourna à Mâlli »³²⁸. Déterminé à recouvrer sur place ses créances, le grand négociant, accompagné de son fils, se rendit à Tombouctou où il a finalement rendu l'âme, soupçonné d'avoir été empoisonné. Mais, son fils qui parvint à récupérer l'argent aurait blanchi ses hôtes en disant « Certes, j'ai mangé des mêmes plats que mon père ; s'ils avaient renfermé du poison, ce poison nous aurait tués tous deux ; donc le terme de sa vie était arrivé »³²⁹.

Quant à Ibn Khaldun, il s'inscrit en faux contre cette affirmation. Il soutient que les missionnaires de Sirāj ad-Dīn n'ont pas pu récupérer les sommes prêtées à Kankū Mūsā car ce dernier avait rendu l'âme avant l'arrivée des missionnaires. Après avoir évoqué les aléas caractérisant le voyage de retour du souverain, Ibn Khaldun affirme : « On dit qu'il [Mansā Mūsā] apporta, de son pays, pour ses dépenses, cent charges de poudre d'or (tibr) contenant chacune trois kintār. Il dépensa tout. Etant devenu fauché pour assurer ses dépenses, il emprunta aux grands négociants. Il fut accompagné des Banū al-Kuwayk. Ils lui prêtèrent cinquante mille dīnār. Ainsi, il leur céda le palais que le sultan lui avait concédé, et le contrat fut conclu.

Dans le but de rentrer dans ses fonds qu'il lui a prêtés, Sirāj ad-Dīn fit accompagner Mansā Mūsā par son wazīr (chargé de mission). Cependant, ce dernier y rendit la vie. Sirāj ad-Dīn envoya un autre en la personne de son fils. Il décéda également. Ce fut ainsi qu'il envoya son fils Fahr ad-Dīn Abū Ja[°]far en compagnie

³²⁷ - Op. cit. p. 61

³²⁸ - Op. cit. p. 431-432.

³²⁹ - Ibid. p. 432.

d'un autre. Mais Mansā Mūsā rendit l'âme avant leur arrivée. Ils ne purent donc rien récupérer de lui >>³³⁰ comme l'attestent ces lignes:

>> وكان [منسى موسى] أعد لنفقته من بلاده فيما يقال مائة حمل من التبر في كل حمل ثلاثة قناطير ففدت كلها وأعجزته النفقة فاقترض من أعيان التجار وكان في صحبته منهم بنو الكويك فاقرضوه خمسين ألف دينار وابتاع منهم القصر الذي أقطعه السلطان وأمضى له ذلك وبعث سراج الدين بن الكويك معه وزيره يرد له منه ما أقرضه من المال فهلك هنالك وأتبعه سراج الدين أخرا بابنه فمات هنالك وجاء ابنه فخر الدين أبو جعفر بالبعض وهلك منسا موسى قبل وفاته فلم يظفروا منه بشئ <<.

En réalité, ce soupçon de meurtre par empoisonnement évoqué par certains habitants ne pourrait-il pas être compréhensible si l'on sait que la pratique de la magie et des poisons était très répandue au Mali à cette époque ? Pour cause, certains gens du Mālī excellaient dans l'art de préparer des poisons mortels contre lesquels il n'y a pas d'antidote.

Par ailleurs, en quittant le Caire, la caravane passa notamment par Gao et par Tombouctou. A Gao, Kankū Mūsā y fit construire, selon as-Sa^cdī, une mosquée où il fit la prière du vendredi et reçut l'allégeance du roi Jā'. Quant à Tombouctou, « il s'empara de cette ville et fut le premier souverain qui s'en rendit maître. Il y installa un représentant de son autorité et fit construire le palais royal, appelé *Ma-dougou* »³³¹. En somme, le pèlerinage de Kankan Mūsā à La Mecque permit incontestablement à l'empire manding de se doter d'une renommée internationale³³². Devenu très célèbre en Orient par le biais de l'islam qui a connu un rayonnement et un grand essor, Mansā Mūsā, dès son retour du pèlerinage, initia une politique religieuse et diplomatique remarquable.

³³⁰ - Op. cit. V, p. 434.

³³¹ - Op. cit. p. 14

³³² - Selon l'historien burkinabé, Ki-Zerbo, Joseph Kankan Mūsā avait fait connaître le nom du Mali aussi bien dans le monde arabe qu'en Andalousie et en Europe. Ce qui est attesté par l'existence d'une route traversant l'Atlas et le désert aboutissant au Mali dans les cartes européennes comme celle du monde d'Angello Dulcert (1339). Op. cit. p. 136

B. La mise en œuvre d'une politique religieuse et diplomatique

Dès son retour des Lieux Saints de l'islam, le pèlerin le plus célèbre de l'histoire médiévale du Manding mit en œuvre une politique de construction d'édifices religieux publics, noua des relations internationales et diplomatiques.

L'auteur de *Masālik al-Abṣār*, en effet, rapporte que Kankū Mūsā construit des infrastructures religieuses au Mali. En effet, il y avait construit « des mosquées ordinaires, des mosquées cathédrales et des minarets, y avait institué la prière du vendredi, la prière en assemblée et l'appel à la prière »³³³. °Abd Arraḥmān as-Sa°dī précisa : « A son retour, le prince passa par le Songhaï et fit bâtir, en dehors de la ville de Kagho (Gao), une mosquée avec mihrāb où il fit la prière du vendredi. Cette mosquée existe encore. Dans toutes les localités où il passa un vendredi, le prince avait eu coutume de procéder de cette façon »³³⁴.

Ce fut ainsi qu'il bâtit, entre autres, la grande mosquée de Tombouctou dont le minaret est formé de cinq assises. Maḥmūd Kāti, renchérit : « Il bâtit la grande mosquée de Tombouctou, ainsi que celles de Doucoureï, de Goundam, de Direï, de Ouanko et de Bako »³³⁵.

On ne peut pas s'empêcher de s'interroger si la construction de ces mosquées signifierait que ces dernières n'existaient pas du tout auparavant ou bien si ce fut l'ampleur qui a attiré l'attention de ces auteurs pour mériter d'être soulignée ou bien, enfin, est-ce pour dire que, malgré une islamisation qui remontrait au roi manding Barmandāna, l'islam n'a pas encore pénétré véritablement la masse des peuples.

De toutes manières, il participa largement à la diffusion et à l'approfondissement de l'islam si l'on y ajoute les conquêtes déjà menées, selon al-°Umarī, et qui lui avaient permis d'étendre la domination de l'islam aux territoires

³³³ - Op. cit. p. 57

³³⁴ - Op. cit. p. 14

³³⁵ - Op. cit. p. 56

païens. « Son sabre et celui de ses soldats y ont conquis vingt-quatre cités, dont dépendent des régions habitées, des villages et des centres de culture. [...] Les habitants sont fort nombreux, une immense foule. Cependant si on la compare aux populations noires qui les entourent et qui s'enfoncent vers le Sud, elle est comme une petite tache blanche sur la robe d'une vache noire »³³⁶.

Pourtant, à l'époque de Kankū Mūsā, l'empire musulman du Manding a atteint son niveau de développement le plus élevé. En effet, au point de vue de son étendue, il englobait au minimum douze provinces dont les plus célèbres et les plus importantes étaient Ghana, Tékrou, Kao-kao et Mālī. Et, de l'Ouest à l'Est, il s'étendait de l'Océan Atlantique jusqu'au pays Haussa et du Sud du Sahara au Nord jusqu'à la forêt guinéenne au Sud³³⁷. Sa longueur était d'environ une année de marche à pied, selon Kankū Mūsā lui-même ou plutôt quatre mois au moins sur une largeur égale, d'après le Cheikh Abū Sa'īd ayant vécu pendant trente cinq ans dans la capitale, à Niani, et parcouru tout l'empire. Quant à l'armée, elle comptait cent mille hommes composés de cavaliers et de fantassins pour la plupart. L'armement de l'empereur était tout en or et composé de sabre, de lance, d'arc, de carquois et des flèches.

Si l'on y ajoute les richesses du pays caractérisées particulièrement par l'or sur lequel l'empereur a un droit exclusif et du cuivre constituant une source de taxes incomparables, on comprend mieux pourquoi al-ʿUmarī déclare que Kankū Mūsā est : « le plus important des rois nègres musulmans ; son pays est le plus vaste, son armée la plus nombreuse ; il est le plus puissant, le plus riche, le plus fortuné, le plus redoutable à ses ennemis, le plus capable de répandre autour de lui les bienfaits »³³⁸.

Ce fut certainement là raison pour laquelle l'auteur du Tārīḥ al-Fattāš évoque que Kankan Mūsā faisait partie des plus grands sultans du monde en ces termes :

³³⁶ - Op. cit. p. 60

³³⁷ - Djibril Tamsir Niane précise qu'il existait un peuplement très important sur la côte atlantique. Des provinces maliennes de l'Atlantique et leurs dépendances étaient habitées par des peuples qui allaient de Gambie jusqu'aux côtes guinéennes parmi lesquelles on peut notamment citer la Gambie, la Casamance et la Guinée. Op. cit. p. 49-51

³³⁸ - Op. cit. p. 57

« Nous avons entendu dire par la masse de nos contemporains qu'il y a eu au monde quatre sultans, non compris le sultan suprême (c'est-à-dire l'empereur de Constantinople), à savoir le sultan de Bagdad, le sultan du Caire, le sultan du Bornou et le sultan du Mali »³³⁹.

Au plan international, il inaugura des relations diplomatiques avec ses homologues notamment le roi mérinide, Abū al-Ḥasan³⁴⁰. A cette époque, le Maroc jouissait d'une aura considérable dans le monde islamique. Selon Ibn Khaldun, les relations entre les sultans du Mali et du Maroc étaient aux beaux fixes. Ils étaient particulièrement unis par des relations amicales, politiques et culturelles ayant des soubassements religieux et commerciaux. Ils s'envoyaient même des présents par l'intermédiaire de leurs représentants.

En fait, Ibn Khaldun fait remarquer qu'au moins deux ambassades furent envoyées au Maroc au moment où les deux voisins, les Mérinides et les Mansā, étaient véritablement au faîte de leurs puissances. En effet, ce fut pourquoi, Mansā Mūsā, à l'occasion de la prise de Tlemcen et du Maghreb Central par le sultan des Mérinides, envoya à son homologue une ambassade composée de deux chefs de guerre accompagnés d'un interprète pour le féliciter. En effet, « Un interprète appartenant à la nation des Macîn, peuple sanhadjien établi dans le voisinage du pays des Noirs, fut chargé de porter cet écrit au sultan, et il partit accompagné de deux guides, sujets du souverain de Melli »³⁴¹, précisa Ibn Khaldun. Cette correspondance diplomatique officielle entre le Mali et le Maroc fut le premier du genre.

En effet, voulant mettre en lumière sa puissance devant ses hôtes, après leur avoir réservé un excellent accueil, le sultan mérinide, les combla de rares et précieux présents d'origine maghrébine. En réalité, on peut penser avec Ibn Khaldun qu'Abū al-Ḥasan, étant animé par un esprit d'orgueil, « aspirait à rivaliser les souverains les

³³⁹ - Op. cit. p. 65

³⁴⁰ - Il fut le sultan mérinide de Fès de 1331 à 1351.

³⁴¹ - Op. cit. IV, p. 243

plus puissants, et il avait adopté d'eux l'usage d'offrir des présents aux monarques, ses égaux, et envoyer des ambassades aux rois des pays lointains. A cette époque, le roi de Melli était le plus grand des souverains nègres »³⁴².

La seconde fut l'œuvre de Mansā Suleymān, frère de Kankū Mūsā en reconnaissance d'un cadeau que lui avait offert le Sultan Abū al-Ḥasan. En fait, il s'agit du cadeau envoyé par ce dernier à Kankū Mūsā qui a perdu la vie avant l'arrivée de l'ambassade marocaine au Mali.

A ce rapport politique et diplomatique entre le Mālī et le Maroc s'ajoutent d'autres relations d'ordre religieux et culturel. Ce dernier, séparé du premier par un désert large de cent journées de marche, était le voisin maghrébin le plus proche et exerçait un attrait très important pour les gens du Bilād as-Sūdān. Au fait, le Maroc par ses centres urbains de Marrakech et de Fès, constituait un dynamique foyer religieux où des gens du Mālī se rendaient pour étudier ou se perfectionner en sciences religieuses. Ce furent les cas de °Abd ar-Rahmān at-Tamīmī et du jurisconsulte Kātib-Mūsā. Car, si l'on prend aux mots l'auteur de Tārīḥ as-Sūdān, le premier ayant accompagné le sultan Mūsā lorsqu'il revint de son pèlerinage à la Mecque « se fixa à Tombouctou et trouva cette ville remplie d'une foule de jurisconsultes soudanais. Aussitôt qu'il s'aperçut que ceux-ci en avaient plus que lui en matière de droit, il partit pour Fez, s'y adonna à l'étude du droit, puis il revint se fixer de nouveau à Tombouctou »³⁴³.

Quant au jurisconsulte Kātib-Mūsā qui fut le dernier imam noir de la grande mosquée il occupait cette fonction pendant quarante ans. « Il fut un des savants du Soudan qui allèrent étudier dans la ville de Fez. Il s'y rendit sous le règne des gens du Melli, sur l'ordre du Sultan juste El-Hâdj-Moussa »³⁴⁴, rapporte °Abd Arrahmān as-Sa°dī. Outre ces personnages, n'est-il pas permis de penser avec d'autres³⁴⁵ que Mansā

³⁴² - Op. cit p. 242-243

³⁴³ - Op. cit. p. 33-34

³⁴⁴ - Ibid, p. 92

³⁴⁵ - Cuoq, Joseph estime que des jeunes gens seraient probablement à Fès pour étudier les sciences religieuses. p. 124

Mūsā envoyait au Maroc des jeunes pour y poursuivre leurs études. Ce qui confirme, à son retour de La Mecque, sa grande volonté de développer les sciences islamiques?

Dans le même sillage, Kankū Mūsā envoya au sultan du Caire, un livre en arabe constituant un traité sur les règles de la bienséance dont il fut l'auteur dans le but certainement de maintenir et d'entretenir les bonnes relations déjà existantes. Comme Kankū Mūsā qui a prit des initiatives politiques très importantes, les hommes de lettres ont à leur tour joué un rôle prépondérant au plan intellectuel.

2- 5. 2. Dans le domaine intellectuel

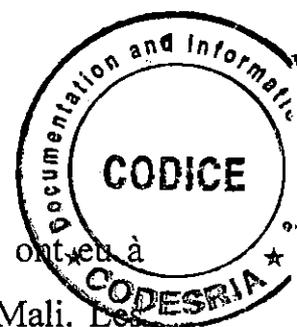
Constituant les principaux personnages de la cour royale, les lettrés ont joué à jouer un rôle de premier ordre dans l'essor de la religion musulmane au Mali. Les fuqahā' ou les Qādī, les imām, le prédicateur (*ḥatīb*) et les savants (*Ulamā'*), bref l'intelligentsia malienne symbolisait, à côté du pouvoir politique, une autorité intellectuelle et religieuse dans les villes les plus importantes comme Walāta, Tombouctou et Jenné, parmi d'autres.

A - Les fuqahā', les qādī et les imām

Profitant de la prospérité du Mali et encouragés par la politique d'intégration de l'empereur Mansā Mūsā, les fuqahā' (les jurisconsultes, docteurs en droit islamiques) affluèrent au Mālī et plus précisément à Tombouctou où ils occupaient des fonctions aussi importantes que variées. Cette ville, créée par les Touareg Maghcharen³⁴⁶, d'après l'auteur de *Tārīḥ as-Sūdān*, à la fin du Ve siècle de l'hégire (XIIe siècle), connut sa première dynastie avec le règne des gens du Mali.

Elle fut une ville de tradition musulmane. « Jamais Tombouctou n'a été souillée par le culte des idoles ; sur son sol personne ne s'est jamais genouillé que devant le

³⁴⁶ - L'historien Mody Cissoko, Sékéné attire notre attention sur cette déclaration de l'auteur et souligne que ce nom est inconnu des auteurs du Moyen Age à l'image d'al-Bakrī et d'al-Idrīsī. D'ailleurs, aujourd'hui, il n'existe aucune tribu dans la boucle du Niger portant ce nom. Il conclut que le mot Maghcharen désigne un nom générique qui désigne non une tribu mais la classe sociale guerrière de la société targui en soutenant la thèse avancée par Dr Rihier et Houdas.



Clément. Elle est la retraite des savants et des dévots, le séjour habituel des saints et des hommes pieux »³⁴⁷, avertit le natif de Tombouctou, °Abd Arrahmān as- Sa°dī. Peut-être c'est ce qui amena, Kankū Mūsā, lors de son pèlerinage à La Mecque, à y passer à l'aller et au retour. Pareillement, ce fut le cas de notre globe-trotter, Ibn Baṭṭūta, à y mettre pied lors de son séjour au Mali en 1353/753. Il la décrit, pour la première fois, comme une ville berbère sous le commandement du *farin* mandingue en affirmant que : " nous allâmes à la ville de Tombouctou qui se trouve à quatre mille de distance du Nil et dont la majorité des habitants est composée de Masūfites porteurs de liṭām, voile couvrant le bas du visage. Le gouverneur est appelé Farba Mūsā".³⁴⁸

Plus particulièrement, Tombouctou brillait par la pléthore de jurisconsultes qui avaient pignon sur rue. Rappelons que le jurisconsulte °Abd Arrahmān at-Tamīmī qui avait accompagné Mansā Mūsā lors de son retour de La Mecque était obligé d'aller se perfectionner dans l'étude du droit, à Fès, avant d'oser rejoindre Tombouctou³⁴⁹. Cependant, il ya lieu de faire remarquer qu'à l'époque des Mansā, Tombouctou n'était pas véritablement qu'un gros bourg qui n'était pas encore la capitale intellectuelle et religieuse qu'elle deviendra plus tard.

En effet, les fuqahā' étaient des conseillers ou secrétaires du roi de même que des qādī et des imām, et jouaient d'importants rôles dans la société. A cet effet, il y a lieu de rappeler que Mansā Mūsā s'attachait les services de ses conseillers fuqahā' qu'il consultait avant de prendre ou d'exécuter une décision quelconque. N'avait-il pas recueilli l'avis d'un marabout de son entourage pour arrêter la date de son départ pour le pèlerinage aux Lieux Saints de l'islam comme précédemment annoncé?

Cependant, n'est-il pas permis de se demander si les fuqahā' jouaient pleinement leur rôle de conseillers? Pour en savoir plus, soulignons qu'" il était d'usage au Mali, au temps de Mansā Mūsā, que quand l'un des habitants de ce royaume a élevé une jolie fille, il l'amène au roi comme servante à coucher ; et celui-

³⁴⁷ - Op. cit. p. 36

³⁴⁸ - Op. cit. , p. 430

³⁴⁹ - Cf. supra, p. 109

ci en use sans mariage comme le roi de Yémen, d'après al-°Umarī, rapporté par al-Qalqašandī³⁵⁰, comme suit:

>> أنه حكى له أن من عادة أهل مملكته أنه إذا نشأ لأحد منهم بنت حسناء قدمها له أمة موطوءة فيملكها بغير تزويج مثل ملك اليمن <<

Et, Mansā Mūsā n'était pas en reste même s'il l'abandonne après avoir été informé de l'illégalité de cet acte, renchérit l'auteur : " Je lui ai dit que cela est interdit au musulman". " Même aux rois? ", s'interrogea-t-il. " Même aux rois et tu peux même recueillir l'avis des savants", lui répondis-je.", - " Par Dieu, je ne le savais pas et je l'abandonne dès à présent", dit-il, poursuit l'auteur :

>> فقلت له إن هذا لا يحل لمسلم شرعا فقال ولا للملوك فقلت ولا للملوك واسأل العلماء فقال والله ما كنت أعلم ذلك وقد تركته من الآن <<.

Pourtant, les fuqahā', supposés détenir les connaissances relatives au droit musulman, étaient bien présents. Ont-ils, par conséquent, préféré fermer l'œil sur cette pratique qui ne rime pas avec l'islam et caresser le roi au sens du poil ?

Quoi qu'il en soit, cette attitude répréhensible du point de vue de la religion musulmane ne fut pas seulement l'apanage du roi. Car, Ibn Battūta, un témoin oculaire, s'étonna d'avoir trouvé le juge de Walāta chez lui en compagnie d'une jeune femme, très belle. Le globe-trotter douta, hésita et désira de retourner sur ses pas, mais elle se mit à rire sans honte et le juge lui dit : « Pourquoi t'en iras-tu ? Celle-ci est mon amie »³⁵¹.

Les fuqahā' assuraient aussi la fonction de qādī (juge) et d'imām (guide pour la prière). Le jurisconsulte El-Hadj était probablement le premier juge de Tombouctou. "

³⁵⁰ - Op. cit. V, p. 285

³⁵¹ - Op. cit. p. 388

Il fut investi des fonctions de cadi de Tombouctou dans les dernières années de la dynastie des gens de Melli ³⁵², précise l'auteur de *Tārīḥ as-Sūdān*.

En outre, si l'on en croit toujours à notre informateur, le jurisconsulte disposait en quelque sorte d'une force mystique, le pouvoir de rendre invulnérable. En effet, le natif de Tombouctou rapporte une histoire légendaire à la limite miraculeuse en racontant que le sultan de Mossi avait fait une expédition contre Benka. Ainsi « La population de cette localité sortit pour combattre l'ennemi, et à ce moment un certain nombre de personnes étaient assises auprès de El-Hâdj. Celui-ci prononça certaines paroles sur du millet et invita les assistants à en manger. Tous en mangèrent sauf une seule personne, le gendre de El-Hâdj »³⁵³. Par conséquent, tout le monde revint saint et sauf, hormis la personne qui a refusé de manger le millet.

Rappelons qu'auparavant Ibn Baṭṭūta rapporta que Mansā Mūsā, lors de son voyage de retour du pèlerinage « avait avec lui un juge de race blanche surnommé 'Aboûl Abbās, mais plus connu sous le sobriquet d'Addocāly, ou natif de Doccālah. Le sultan lui fit cadeau de quatre mille ducats pour sa dépense »³⁵⁴.

Qui plus est, si l'on en croit l'auteur de *Tārīḥ al-Fattāš*, le Qādī possédait un droit de grâce et de châtement. En effet, outre la ville de Tombouctou, l'auteur affirme, au XVI^e siècle, que la ville de Jā' située sur le Niger fut celle de jurisconsultes où " le roi de Melli n'y pénétrait jamais et nul n'y exerçait l'autorité en dehors du cadi. Quiconque pénétrait dans cette ville était à l'abri de violences et des vexations royales, et même s'il eût tué l'un des enfants du roi, ce dernier n'eût pu lui réclamer le prix du sang. On la nommait la vile de Dieu".³⁵⁵

De même, les jurisconsultes versés dans les sciences religieuses étaient choisis pour diriger la prière. A Tombouctou, à l'époque des Manding, ce furent les noirs

³⁵² - Op. cit. p.

³⁵³ - Ibid. p. 46.

³⁵⁴ - Op. cit. p. 427. Mansa Mūsā s'était séparé de ce juge plus ou moins malhonnête. Il accusa sans fondement les gens de Mīma d'avoir volé l'argent que lui avait remis le Mansā. Ce qui s'était avéré faux. Mīma est une région située au Nord du Macina. Ibn Baṭṭūta y séjourna pendant six jours, en 1353.

³⁵⁵ - Op. cit. p. 314

sudanais, docteurs en droit islamique, qui étaient les premiers occupants de cette fonction. ‘Abd Arrahmān as-Sa’dī confirme : « le dernier imam nègre fut le jurisconsulte, le cadi Kâteb-Mousa. Il fut imam pendant quarante ans et durant ce temps il ne se fit suppléer à aucune prière, tant Dieu lui avait donné une santé vigoureuse »³⁵⁶.

Enfin les fuqahā’ exerçaient une fonction d’enseignants. Écoutons le natif de Tombouctou nous décrit comment le même faqīh El-Hâdj dispensait les cours « il ordonna de lire la moitié d’un hizb du Coran comme enseignement. Cette lecture avait lieu dans la mosquée de Sankoré après la prière de l’asr et après la prière du soir »³⁵⁷. En dehors du Coran, l’enseignement portait sur le Ḥadīṭ, et sur le droit musulman de l’école mālikite. Ce qui nous rappelle les ouvrages de cette école que Mansā Mūsā avait rapportés de La Mecque. A n’en pas douter, on peut affirmer d’après tout ce qui précède, que les fuqahā’ constituaient une force intellectuelle et religieuse participant dans une grande mesure à l’éducation et à l’enracinement de l’islam. Cependant, ils n’étaient les seuls. Les savants et le prédicateur participaient également à ce jeu favori.

B - Le prédicateur et les savants

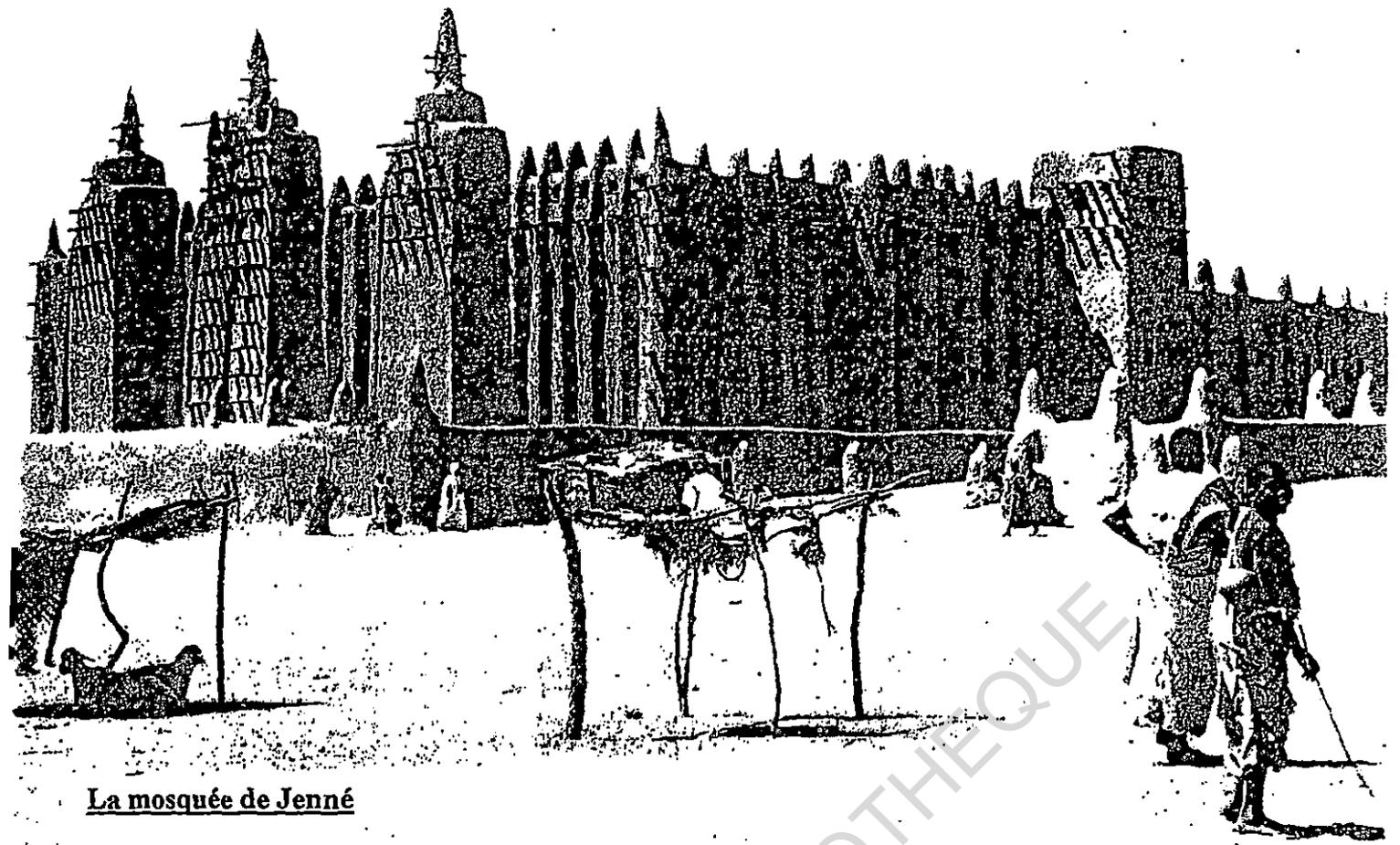
Comme les fuqahā’, le prédicateur occupait une place de choix au sein du protocole royal. Il fut chargé, entre autres, de délivrer un discours pendant les deux grandes fêtes religieuses³⁵⁸. Ce qui lui conféra de fait un respect quasi incomparable pour sa personne et sa maison même.

Le prédicateur appelé aussi le ḥatīb, apparaît dans les cérémonies religieuses au premier rang. A l’oratoire, après la prière, il prononça le sermon. Ainsi, « le hatib descendit de sa chaire, il s’assit devant le souverain et parla longuement. Il y avait un homme qui tenait une lance à la main et qui expliquait à l’assistance, dans son langage, le discours du prédicateur. C’étaient des admonitions, des avertissements, des

³⁵⁶ - Op. cit. p. 92

³⁵⁷ - Ibid, p. 45

³⁵⁸ - Nous entendons par les deux grandes fêtes religieuses, celles de la rupture du jeûne et du sacrifice.



La mosquée de Jenné

Source : Niane (Djibril Tamsir), Le Soudan Occidental au temps des grands empires XI-XVIs., Présence Africaine, Paris, 1975, 271p. pp.64-65



La mosquée de Sankoré

Source : Niane (Djibril Tamsir), Le Soudan Occidental au temps des grands empires, p. 80-81

éloges pour le souvenir, une invitation à lui obéir avec persévérance, et à observer le respect qui lui était dû »³⁵⁹, précise Ibn Baṭṭūta en ces termes :

>> ثم نزل الخطيب وقعد بين يدي السلطان وتكلم بكلام كثير وهناك رجل بيده رمح يبين للناس بلسانهم كلام الخطيب وذلك وعظ تذكير وثناء على السلطان وتحريض على لزوم طاعته وأداء حقه <<.

Fort de ce rang, le prédicateur fut un homme sans doute respectable et respecté voire craint de tous. Cela est 'autant plus vrai que sa demeure était un refuge sûr et un lieu d'asile inviolable. Pour preuve, une princesse éprouvant des craintes pour sa vie « chercha un asile dans la maison du prédicateur ; car c'est un usage reçu chez ce peuple que l'on se réfugie dans la mosquée, ou, à son défaut, dans l'habitation du prédicateur »³⁶⁰, fit remarquer l'auteur oculaire de Rihla. D'où l'on peut affirmer sans grand risque de se tromper que le prédicateur constituait un facteur de paix, de stabilité, de médiation et de conciliation sociale.

Quant aux 'ulémā', les savants, ils avaient élu domicile à Walāta, une ville foncièrement intellectuelle, religieuse et commerciale où « on y voyait affluer les caravanes de tous les pays, et de grands savants, de pieux personnages »³⁶¹, nota as-Sa'di.

Créée par les Berbères après la prise de Koumbi Saleh par les Sosso à Biro au nord de la capitale ghanéenne vers 1224/621, Walāta occupait une position excentrique et constituait la " ville sur la frontière la plus avancée des territoires de Māli"³⁶², fit constater Ibn Khaldun.

Reprise par les Manding vers le milieu du XIIIe siècle, Walāta devint un centre d'études islamiques où se rendaient les étudiants venant des autres régions pour apprendre les sciences religieuses. La ville de Walāta, constituant une zone de tampon voire un carrefour entre le monde arabo-berbère et le Sūdān, fut un centre de diffusion de l'islam dans la sous région.

³⁵⁹ - Op. cit. p. 410

³⁶⁰ - Ibid. p. 419

³⁶¹ - Op. cit. p. 37

³⁶² - Op. cit. III, p. 298

Sa population fut composée majoritairement de la tribu des Masūfa qui sont musulmans pratiquantset qui, selon Ibn Baṭṭūta « font exactement les prières prescrites par la loi religieuse, étudient la jurisprudence, la théologie, et apprennent le Coran par cœur »³⁶³. Voilà, ce qui faisait, la réputation de Walāta, la ville intellectuelle par excellence, où notre globe-trotter, en 1353/753, a séjourné pendant sept semaines environ. Elle passera plus tard le flambeau à Tombouctou.

En fait, au XIVE siècle, Tombouctou demeurait une ville, au second plan, à la remorque de Walāta³⁶⁴ dont dépendait largement son développement. Héritière de Koumbi-Ghana, Walāta domina sur le Bilād as-Sūdān au XIIIe siècle. Cependant, le siècle suivant l'hégémonie dont jouissait Walāta passa de plus en plus à sa jeune concurrente; la ville de Tombouctou, avec le déclin de la première au profit de la dernière comme le souligne le natif de Tombouctou en affirmant que la " prospérité de Tombouctou fut la ruine de Biro [Walāta]." ³⁶⁵

De même, au dire de °Abd Arraḥmān as-Sa°dī, la ville de Jenné, situant dans le Delta central nigérien, fut aussi au XIVE siècle, une grande cité musulmane qui avait plusieurs milliers de savants. Car, lorsque le souverain de la ville « Kōnboro fut décidé à entrer dans le giron de l'islamisme, il donna l'ordre de rassembler tous les ulémas qui étaient alors sur le territoire de la ville ; leur nombre s'éleva à quatre mille deux cents ». ³⁶⁶

En effet, même si l'on ne devrait pas écarter le caractère exagéré de ce nombre, il est certain que les °Ulama', par l'enseignement qu'ils dispensaient, l'estime et la grande influence qu'ils incarnaient, participaient grandement à l'expansion de la religion musulmane ayant atteint son apogée.

³⁶³ - Op. cit. p. 388

³⁶⁴ - Si l'on en croit l'historien malien, l'auteur de Tombouctou et l'empire Songhay, bien de choses étaient à l'origine de cet état de fait. Si les deux villes avaient les mêmes sources d'approvisionnement en sel de Taghazza, Walāta s'approvisionnait en plus des mines de sel d'Aoulil et d'Idjil sans tenir compte du fait que les produits commerciaux de Tombouctou transitaient par Walāta dans une large mesure de sorte que la première n'était pas réellement qu'une succursale de la dernière. Op.cit Mody Cissoko, Sékéné, Tombouctou et l'empire Songhay, p. 35-36

³⁶⁵ - Op. cit.as-Sa°di, p. 37

³⁶⁶ - Ibid. p. 24-25.

En somme, à l'époque de l'empire musulman du Manding, les hommes de lettres installés dans toutes les grandes villes comme Walāṭa, Tombouctou et Jenné ont joué leurs partitions dans l'essor de l'empire. En effet, l'existence d'une politique intellectuelle et religieuse favorise, sur le plan religieux, l'adhésion et l'épanouissement des populations.

2 - 5. 3. Sur le plan religieux

Le respect accordé aux piliers fondamentaux de l'islam tels que la régularité de la prière observée par les gens du Mali aussi bien par les hommes, les femmes et les enfants et l'éducation de ces derniers basée sur l'obligation de la mémorisation du Coran attestent, entre autres, de fort belle manière, du zèle religieux des Maliens et témoignent par ricochet du rayonnement de l'islam au Mali.

A. La ferveur religieuse

L'effervescence des pratiques religieuses fut l'une des caractéristiques du rayonnement de l'islam pendant le règne des Manding. Elle se manifestait principalement par le respect scrupuleux de la pratique régulière de la prière, le deuxième pilier de l'islam après les actes de la foi. Elle revêt une importance capitale. L'assiduité à la prière fut l'une de ces pratiques religieuses les plus respectées. En effet, Ibn Baṭṭūta qui, nous a apporté un témoignage singulier des faits qu'il a vécus, souligne que les Sūdanis « font exactement les prières ; ils les célèbrent avec assiduité dans les réunions des fidèles, et frappent leurs enfants, s'ils manquent à ses obligations »³⁶⁷. Les femmes n'étaient pas en reste. Car, même si elles « n'éprouvent nul sentiment de pudeur en présence des hommes et ne se voilent pas le visage ; malgré cela, elles ne manquent point d'accomplir ponctuellement les prières »³⁶⁸, ajouta l'auteur de Riḥla.

³⁶⁷ - Op. cit. p. 421-422.

³⁶⁸ - Ibid, p. 388

Dans le même ordre d'idées, il y a lieu de souligner que les prières publiques du vendredi et des deux grandes fêtes étaient, en même temps que celles obligatoires et journalières, célébrées dans un climat fort religieux. A cet effet, poursuivant son récit, Ibn Baṭṭūta renchérit : « Le vendredi, quiconque ne se rend point de bonne heure à la mosquée ne trouve pas une place pour prier, tant la foule y est grande. Ils ont pour habitude d'y envoyer leurs esclaves à la mosquée étendre leurs nattes qui servent pendant les prières, dans le lieu auquel a droit chacun d'eux, et en attendant que le maître s'y rende lui-même »³⁶⁹.

La ferveur religieuse était telle que, pour allier l'utile à la beauté, les musulmans, d'après le globe-trotter, « se couvrent de beaux habits blancs tous les vendredis. Si par hasard, l'un d'eux ne possède qu'une seule chemise, ou tunique usée, il la lave au moins, il la nettoie, et c'est avec elle qu'il assiste à la prière publique »³⁷⁰.

En fait, selon l'auteur de *Masālik al-Absār fī Mamālik al-Amṣār*, les Maliens en général et les courtisans en particuliers, étaient fort influencés par les Marocains au plan dans le mode de l'habillement. En effet, les sultans, précise-t-il, portent des turbans "qu'ils attachent sous le menton comme les Arabes. Leurs vêtements sont blancs faits, du coton qui est cultivé chez eux et dont ils tissent des étoffes très bonnes et très fines; on les nomme kamissa. Leur accoutrement est celui des Marocains".³⁷¹

Pareillement, furent célébrées avec grande pompe les fêtes des sacrifices et de la rupture du jeûne pendant lesquelles les habitants aussi bien par le sultan, les notables et le peuple. En fait, « Les habitants se rendirent à la vaste place de la prière, ou oratoire, située dans le voisinage du château du sultan ; ils étaient recouverts de beaux habits blancs. Le sultan sortit à cheval, portant sur sa tête le thaïléçan, ou sorte de chaperon. Les nègres ne font usage de cette coiffure qu'à l'occasion des fêtes

³⁶⁹ - Ibid, p. 422

³⁷⁰ - Ibid.

³⁷¹ - Op. cit. al-^{Umarī}, p. 59. Kamis vient certainement du mot arabe " qamīs " signifiant chemise.

religieuses, excepté pourtant le juge, le prédicateur, et les légistes qui la portent constamment »³⁷², note Ibn Baṭṭūta.

Si ce qu'a dit Ibn Baṭṭūta est vrai, l'ardeur de la foi amenait les Maliens³⁷³ à considérer la mosquée et la maison du prédicateur comme des lieux inviolables, des refuges sûrs et sécurisés certainement à cause de leur sacralité quel qu'il soit le péché commis. L'auteur rapporta que lorsque Mansā Suleymān s'était mis en colère contre ses cousines paternelles qui ont manqué de respect à son épouse, ces dernières « eurent peur de lui, et cherchèrent refuge dans la mosquée cathédrale. Cependant il leur pardonna, et les invita à venir en sa présence »³⁷⁴.

Le moins que l'on puisse tirer de ces lignes est que l'islam, compte tenu de l'ampleur de la religiosité affichée par le souverain, sa suite et les populations, a connu l'un de ses plus beaux jours sous le règne des Mansā du Mali. Cela fut d'autant plus vérifiable que l'éducation des enfants reposait essentiellement sur la maîtrise ou plutôt sur la mémorisation du Coran.

En effet, la ferveur religieuse amena les Māliens à inculquer à leurs enfants une éducation religieuse caractérisée fondamentalement par la mémorisation du Coran. Sans doute, la prière ne peut pas être valable si le Coran n'est dit ou récité. Ce fut certainement pourquoi les Māliens « ont un grand zèle pour apprendre par cœur le Sublime Coran » nota Ibn Baṭṭūta³⁷⁵ ainsi qu'il suit : << ومنهم عنايتهم بحفظ القرآن العظيم >>

Cette ardeur fut forte à telle enseigne que les hommes n'hésitaient pas à employer des systèmes contraignants et cruels à la limite cachant mal manifestement leurs lacunes en matière de méthodes pédagogiques. Notre informateur, témoin oculaire, n'a-t-il pas rapporté que « Dans le cas où leurs enfants font preuve de

³⁷² - Op. cit. p. 409-410.

³⁷³ - Ki-Zerbo, Joseph précise que ce furent les commerçants Sarakholé et Dioula en contact avec l'islam depuis belle lurette, qui "étaient les groupes les plus profondément imbus de la loi coranique", Op. cit. p. 138

³⁷⁴ - Op. cit. p. 418.

³⁷⁵ - Ibid. p. 422

négligence à cet égard, ils leurs mettent des entraves aux pieds et ne les leur ôtent pas qu'ils ne le sachent réciter de mémoire »³⁷⁶?

<< وهم يجعلون لأولادهم القيود إذا ظهر في حقهم التقصير في حفظه فلا تفك عنهم حتى يحفظوه >>

Pour preuve, le globe-trotter renchérit³⁷⁷ : " Le jour de la fête, étant entré chez le juge, et ayant vu ses enfants enchaînés, je lui dis: "Est-ce que tu ne les mettras pas en liberté?". Il répondit: « Je ne le ferai que lorsqu'ils sauront par cœur le Coran ».

<< ولقد دخلت على القاضي يوم العيد وأولاده مقيدون فقلت له أن تسرحهم فقال لا أفعل حتى يحفظوا القرآن >>

En réalité il n'était pas rare de voir au Mali des enfants des familles aisées mis aux fers pour les contraindre à apprendre le Coran par coeur. Car, "Un autre jour, je passai devant un jeune nègre, beau de figure, revêtu d'habits superbes, et portant aux pieds une lourde chaîne. Je dis à la personne qui m'accompagnait : " Qu'a fait ce garçon ? Est-ce qu'il a assassiné quelqu'un?". Le jeune nègre entendit mon propos et se mit à rire. On me dit : « Il a été enchaîné uniquement pour le forcer à apprendre le Coran de mémoire »³⁷⁸, poursuit l'auteur :

<< ومررت يوماً بشاب منهم حسن الصورة عليه ثياب فاخرة وفي رجله قيد ثقيل فقلت لمن كان معي ما فعل هذا أقتل ففهم عني الشاب وضحك وقيل لي إنما قيد حتى يحفظ القرآن >> .

Par ailleurs, on peut ajouter à cela l'expansion de l'islam notamment en Gambie, en Guinée et dans les pays haussa (Kano et Katsina) dont les auteurs étaient les commerçants Sarakolé appelés aussi Soninké et Jūlā. Ces commerçants imbus de la foi islamique depuis belle lurette, répandirent la religion musulmane, dans une grande mesure, en Afrique occidentale subsaharienne. Par leur mobilité et leur esprit d'entreprise doublé d'une foi inébranlable, ces marchands Wangara ou Malinkés³⁷⁹

³⁷⁶ - Op. cit. 422

³⁷⁷ - Ibid. p. 423

³⁷⁸ - Ibid.

³⁷⁹ - A propos des Wangara (Wankara, Gangara, Wankarāta, Amdjāra) l'auteur du Tārīḥ al-Fattāḥ précise : « Ouangara et les Mallinké sont de même origine, mais que Mallinké s'emploie pour désigner les guerriers, tandis que Ouangara sert à désigner les négociants qui font le colportage de pays en pays », p. 65. Pour plus de détails concernant les différentes thèses des auteurs arabes et autres, cf. Cuoq, Joseph M, p. 135

devinrent de véritables relais pour la diffusion de l'islam de Tombouctou jusqu'en Gambie-Casamance en passant par Jenné.

Ils furent en quelque sorte les ambassadeurs de l'islam en pays haoussa où ils introduisirent l'islam au Gabou et en Guinée Bissau où vivaient d'importantes colonies de marchands Malinkés. En effet, ces marchands musulmans furent les premiers missionnaires de l'islam dans les régions du Sud où ils emmenaient le sel et les marchandises venant du Nord. Pourtant, cette ferveur religieuse était doublée d'une tolérance confessionnelle permettant même une cohabitation harmonieuse avec le monde animiste.

B. La tolérance religieuse

Malgré l'ardente ferveur religieuse dont les Māliens faisaient montre, l'islam, bien qu'étant la religion officielle devrait cependant accepter de cohabiter avec la religion traditionnelle, l'animisme. En fait, l'essor de la religion musulmane n'a pas pu venir au bout de la résistance de la coutume et de la permanence des pratiques animistes dans les différents domaines de la vie notamment aux plans comportemental, alimentaire, matrimonial et économique.

Au plan comportemental, Ibn Baṭṭūta qui a longtemps séjourné au Mali témoigne de la persistance de certaines habitudes sans doute bannies par l'islam parmi lesquelles la nudité des femmes devant les hommes : « Les servantes, les femmes esclaves et les petites filles paraissent devant les hommes toutes nues, et avec les parties sexuelles à découvert. J'en ai vu beaucoup de cette manière pendant le mois de ramadhân ; car c'est l'usage chez les nègres que les commandants rompent le jeûne dans le palais du sultan, que chacun d'eux y fasse servir ses mets, qu'apportent ces femmes esclaves, au nombre de vingt ou plus, et qui sont entièrement nues »³⁸⁰.

³⁸⁰ - Op. cit. p. 423

Poursuivant son récit, il ajoute avec précision : « Toutes les femmes qui entrent chez le souverain sont nues, et elles n'ont aucun voile sur le visage : ses filles aussi vont toutes nues »³⁸¹. L'auteur de *Masālik al-Absār* abonde dans la même mouvance et renchérit : « Qui éternue à la cour du sultan reçoit de terribles coups, et n'épargne ce châtement à personne. Si quelqu'un se sent prit d'éternuement il se jette à terre et éternue sans que personne s'en aperçoive. Si c'est le roi qui éternue, les assistants frappent leur poitrine avec leurs mains »³⁸².

Qui plus est, lorsque le souverain appelle quelqu'un, celui-ci enlève ses vêtements, porte des habits usés et « ses caleçons levés jusqu'à mi-jambes ; il s'avance avec humilité et soumission. Il frappe fortement la terre avec ses deux coudes. Ensuite il se tient dans la position de l'homme qui se prosterne en faisant sa prière.[...], il se dépouille des vêtements qu'il portait sur lui ; il jette de la poussière sur sa tête et sur son dos »³⁸³, affirme Ibn Baṭṭūta. Le non respect de la coutume expose irrémédiablement le contrevenant à des sanctions ou à la mort. Car « Nul ne peut pénétrer dans la demeure du sultan que pieds nus, quel que soit son rang. Quiconque n'aurait pas ôté sa chaussure, soit par inadvertance, soit volontairement, serait mis à mort sans rémission »³⁸⁴, avertit al-ʿUmarī.

Dans le domaine alimentaire, certaines habitudes culinaires n'ont pas subi l'influence de la nouvelle foi. On assista toujours à la consommation de la viande des animaux non immolés interdits aux musulmans comme les chiens, les charognes et les ânes³⁸⁵.

Sur le plan matrimonial, les Maliens s'adonnaient continuellement à la polygamie illimitée comme le souligne Ibn Baṭṭūta : « Doûga, l'interprète, vient, en compagnie de ses épouses légitimes, au nombre de quatre, et de ses concubines, ou

³⁸¹ - Ibid, p. 423-424

³⁸² - Op. cit. p. 59

³⁸³ - Op. cit. p. 407- 408

³⁸⁴ - Op. cit. p. 59

³⁸⁵ - Op. cit. Ibn Baṭṭūta, p. 424

femmes esclaves, qui sont environ une centaine »³⁸⁶. Pourtant, l'empereur Mansā Mūsā même n'était pas en reste même s'il y renonça définitivement lors de son pèlerinage à la Mecque après avoir été sensibilisé par l'Emir de Caire d'alors sur l'interdiction d'avoir plus de quatre femmes et d'user d'une femme sans mariage.

Au point de vue économique, l'exploitation de l'or était étroitement liée à l'animisme. En effet, l'or fut exploité par les païens du Ghana eux-mêmes placés sous la domination de l'empire musulman. Pour cause, « les souverains de ce royaume apprirent par l'expérience que quand l'un d'eux faisait la conquête de l'une des villes de l'or, y établissait l'islam et y faisait retentir l'appel à la prière, la récolte de l'or diminuait et tombait à rien, alors qu'elle croissait et augmentait dans les contrées païennes voisines »³⁸⁷, souligne al-Qalqašandī à travers ce passage:

>> ولكن ملوك هذه المملكة قد جربوا أنه ما فتحت مدينة من هذه المدن وفشا بها الإسلام ونطق بها داعي الأذان إلا قل بها وجود الذهب ثم يتلاشى حتى يعدم ويزداد فيما يليه من بلاد الكفار <<.

Conséquemment, poursuit-il « Quand l'expérience leur eut confirmé cette observation, ils laissèrent le pays de l'or aux mains de ces habitants païens, et ils se contentèrent de s'assurer de leur obéissance et de recevoir le tribut qu'ils leur avaient imposé »³⁸⁸. En fait, Kankū Mūsā lui-même reconnaît qu' « il y avait dans son empire des populations païennes, auxquelles il ne faisait point payer la taxe des infidèles, mais qu'il employait à extraire l'or dans les mines »³⁸⁹, renchérit al-ʿUmarī.

Par voie de conséquence, le Ghana, bien qu'étant une province de l'empire du Mali, était politiquement autonome et seul son souverain méritait de porter le titre de roi. Soulignons que malgré cette autonomie politique et économique, l'or disséminé à travers le pays, était bien monopolisé par l'Etat. Rappelons que le métal jaune jouait un rôle important dans la diffusion de l'islam et le brassage culturel des peuples. Il

³⁸⁶ - Ibid. p. 411

³⁸⁷ - Op. cit. V, p. 285

³⁸⁸ - Op. cit. al-ʿUmarī, p. 57

³⁸⁹ - Op. cit. p. 63

contribuait, entre autres, à attirer les Arabes et les Berbères aussi bien les commerçants que les lettrés.

Dans le domaine commercial, le comportement réfractaire vis-à-vis de l'islam de certains peuples comme les Bambaras et les Dialonké n'a pas pu constituer une entrave à la tenue d'excellentes relations entre les musulmans et ces derniers. Si l'on y ajoute les pratiques très répandues de sorcelleries et de magie, parmi d'autres, on comprend mieux comment l'islam a fait preuve de tolérance, de collaboration et même de dépassement.

Néanmoins, en réalité, pourrait-il en être autrement ? Cette collaboration n'était-elle pas nécessaire à la survie de l'islam dans un monde traditionnellement animiste ? Bien sûr que si et cela pour deux raisons au moins.

Premièrement, l'ancrage de la coutume dans l'esprit des Maliens. Comme partout d'ailleurs en Afrique noire, la vitalité du fonds nègre est tellement profonde que l'islam ne pouvait pas en faire table rase sans risque³⁹⁰ de susciter des réactions ou réveiller des réflexes indésirables. Car, la coutume constitue pour les autochtones une partie foncièrement intégrante d'eux-mêmes. Elle représente en quelque sorte leur identité, leur existence même. Donc, toute velléité qui oserait à l'éliminer sans beaucoup de tact et de maestria risquerait de vouer à l'échec.

D'une manière générale, l'islam n'a pas pu en réalité détruire foncièrement l'animisme au Sūdān. Les Noirs musulmans ont adapté l'islam à leurs propres traditions, aux exigences de leur milieu et à leur mentalité. Ils vécurent en fait ce qu'on pourrait appeler une véritable symbiose religieuse d'une civilisation noire musulmane originale.³⁹¹

³⁹⁰ - Peut-être c'est ce qui amena Gouilly, Alphonse à témoigner : " L'islam n'est pas à proprement parler oppresseur [...]. Les musulmans font rarement table rase du passé des peuples qu'ils soumettent", Cf. Gouilly, Alphonse, *L'Islam dans l'Afrique Occidentale Française*, Paris, Larose, 1952, 318p, pp.43-44

³⁹¹ - C'est ce qui a amené, sans doute Niame, Djibril Tamsir à affirmer que " le fond nègre a su absorber et transformer les influences extérieures, ce qui vaut aujourd'hui encore au Soudan musulman son visage si original", Op. cit. p. 40

Pour cause, la croyance aux forces visibles et invisibles établit une relation de confiance entre le Noir et ces dernières. Nous avons signalé plus haut que Kankū Mūsā a eu à solliciter les services d'un marabout pour se fixer sur le jour de son départ pour les Lieux Saints. De même, nous avons noté la pratique de la magie symbolisée par l'invulnérabilité des soldats aux combats grâce à l'intervention d'un autre marabout.

Deuxièmement, l'islam est par principe et par définition une religion de paix, de tolérance dont les fondements de son prosélytisme sont fondamentalement la sensibilisation et la persuasion et non la contrainte comme soutenu dans les pages précédentes³⁹². C'est une religion de rassembleur et d'équité sans distinction de race, de sexe ou d'appartenance sociale.

C'est la raison pour laquelle, s'inscrivant dans le même sillage, Malik ibn Anas (717-795/98-178), le fondateur de l'école mālikite, la plus connue en Afrique de l'Ouest, adopta les us et coutumes (ʿUrf) comme une source secondaire du droit. Il s'agit de l'adoption de bonnes habitudes (ʿUrf Ṣāliḥ) dans l'établissement des lois. Aussi, adopta-t-il le maslaha comme une démarche juridique exprimant l'élasticité et la souplesse d'adaptation de l'islam. Il disait que là où l'on trouve l'intérêt ou l'avantage de l'islam, il y a la loi de Dieu³⁹³. << وحيث وجدتم المصلحة فتمّ شرع الله >>

En réalité, on peut affirmer sans risque de se tromper que l'islam en tant que religion est conscient de la nécessité de la sauvegarde de certaines coutumes pourvu qu'elles soient dans la ligne de mire de ses recommandations et qu'ils émettent sur la même longueur d'onde. Car, en fait, si pour le musulman le Coran et les hadīṭ constituent les références premières des lois, certaines bonnes coutumes pourraient aider, croyons-nous, à mieux prendre en charge l'existence et l'épanouissement de l'homme sur terre

³⁹² - Cf. supra, p. 45

³⁹³ - Mbaye, El Hadj Ravane, *L'Islam au Sénégal*, Thèse 3^{ème} cycle, Département d'Arabe, (UCAD)-Dakar, 1975-76, 634p., pp. 29

C'est peut-être pourquoi on peut penser que même si l'islam n'a pas gagné la masse paysanne et des faubourgs et qu'il s'est notamment prospéré dans les grandes villes, comme certains le pensent, il est indéniable que ce dernier s'est acclimaté et s'est bien accommodé des réalités profondes du monde noir afin de mettre sous sa bannière une grande partie de la population soudanaise. Voilà, ce qui a été à la base de la sécurité et la prospérité qui régnaient au Mali au grand service de l'islam.

2 -5.4. Au plan de la justice

Il va sans dire que le comportement religieux exemplaire des Soudanais, aussi bien les musulmans que les animistes, dénote l'existence d'une de condition de vie marquée par la paix et la sécurité.

A. La lutte contre l'injustice et la violence

Cette vie paisible de l'empire musulman du Moyen Age n'était pas le fruit du hasard. Loin s'en faut. Elle fut l'aboutissement d'une lutte acharnée menée par les souverains contre l'inégalité et l'injustice.

Selon Ibn Baṭṭūta, l'empereur du Mali avait fait la lutte contre l'injustice son cheval de bataille. En effet, il ne cessa de mener la lutte contre l'iniquité à tout bout de champ. Ce fut le cas, parmi tant d'autres, lorsqu'il profita de l'audience qu'il a accordée à un jurisconsulte pour signifier à ses partisans : « Je suis innocent de toute espèce d'injustice, et j'ai puni ceux d'entre vous qui s'en sont rendus coupables. Quiconque a connu un oppresseur sans me le dénoncer, qu'il soit responsable des crimes que ce délinquant a commis. Dieu en tirera vengeance et lui en demandera compte »³⁹⁴.

Poursuivant son témoignage, l'auteur de Riḥla ou Voyages rapporte qu'un jour lorsqu'il assistait à la prière du vendredi, un marchand masūfite nommé Abū Ḥafs

³⁹⁴ - Op. cit. p. 425

s'est plaint auprès du Mansā Suleymān contre le gouverneur de Walāta. Il l'accusa de lui avoir enlevé des objets dont la valeur est de six cents ducats et lui offrit seulement cent ducats en guise de compensation. Alors, « Le sultan envoya quérir tout de suite ce fonctionnaire, qui arriva quelques jours après, et il renvoya les deux parties devant le juge. Ce magistrat donna raison au marchand, qui recouvra ses valeurs, et le gouverneur fut destitué par le souverain »³⁹⁵. al-°Umarī nous renseigne sur la procédure d'exploitation des dossiers de justice par le souverain qui fut en fait un justicier examinant lui-même les plaintes. « Les plaintes et les appels à la justice parviennent jusqu'au souverain, qui les examine lui-même. En général, il n'écrit rien ; mais ses ordres sont, la plupart du temps, donnés de vive voix »³⁹⁶, rapporte-t-il.

Voilà, en fait, ce qui aurait amené notre plus grand voyageur de l'époque à louer la conduite des Noirs en général et celui du sultan en particulier en disant que " parmi les belles qualités de cette population, le petit nombre d'actes d'injustice que les nègres sont de tous les peuples celui qui l'abhorre le plus. Leur souverain ne pardonne point à quiconque se rend coupable d'injustice »³⁹⁷, témoigna-t-il en ces termes :

<< فمن أفعالهم الحسنة قلة الظلم فهم أبعد الناس عنه وسلطانهم لايسامح أحدا في شيء منه >>

Ce fut le règne de la paix et de la sécurité et qu'on peut appeler la paix mandingue.

B - La paix mandingue

Ainsi, c'est un secret de Polichinelle que de dire que la sécurité devint, dans cette atmosphère, complète et générale. Il y va de soi. Aussi, assista-t-on à la libre circulation des biens, des personnes, des idées et des opinions à tel point qu'il est inutile de s'armer ou de voyager en caravane grâce à « la sécurité complète et générale

³⁹⁵ - Ibid. p. 416

³⁹⁶ - Op. cit. p. 60

³⁹⁷ - Op. cit. p. 421

dont on jouit dans tout le pays. Le voyageur, pas plus que l'homme sédentaire, n'a à craindre les brigands, ni les voleurs, ni les ravisseurs »³⁹⁸, attesta Ibn Battūta.

<< ومنها شمول الأمن في بلادهم فلا يخاف المسافر فيها ولا المقيم من سارق ولا غاصب >>

En réalité, épris de justice et d'équité, les Noirs « ne confisquent pas les biens des hommes blancs qui viennent à mourir dans leur contrée, quand même il s'agirait de trésors immenses. Ils les déposent, au contraire, chez un homme de confiance d'entre les Blancs, jusqu'à ce que les ayant droit se présentent et en prennent possession »³⁹⁹, poursuit-il :

<< ومنهم عدم تعرضهم لمال من يموت ببلادهم من البيضان ولو كان القناطير المقطرة إنما يتركونه بيد ثقة من البيضان حتى يأخذه مستحقه >>

Ce fut indubitablement cet état de sécurité et de paix qui a permis à l'empereur de mettre sur pied une politique d'intégration regroupant sous son égide l'ensemble des ethnies comme les Bambara, les Malinké, les Wolof, les Peul, les Songay, les Toucouleurs et les Touareg. Cette politique de rassemblement basée sur l'égalité et l'équité, facilita la cohabitation pacifique de ces peuples dont le dénominateur commun fut l'obéissance à un seul et unique souverain. Voilà, enfin, ce qui est à l'origine du satisfecit décerné par le témoin oculaire, Ibn Battūta, aux Noirs. Il fut motivé principalement par « le petit nombre d'actes d'injustice que l'on y observe ; car les nègres sont de tous les peuples celui qui l'abhorre le plus »⁴⁰⁰.

C'est ce qui explique peut-être, si l'on en croit toujours à notre auteur l'attitude des griots ou des poètes appelés djoula vis-à-vis du sultan. Ils jouaient en quelque sorte le rôle de garde-fous en ce qui concerne le respect de la bonne marche de l'Etat et de sa continuité. En effet, ces griots, à travers leurs poésies qu'ils adressent au souverain en une sorte d'admonition lui rappellent les bienfaits de ses ancêtre en lui

³⁹⁸ - Ibid.

³⁹⁹ - Ibid.

⁴⁰⁰ - Op. cit. p. 421

disant: « Certes, sur ce *penpi* (une estrade située sous un arbre et pourvue de trois gradins) sur lequel tu es assis maintenant a siégé tel roi, qui a accompli telles actions généreuses ; tel autre, auteur de telles nobles actions, etc. Or fais à ton tour beaucoup de bien, afin qu'il soit rappelé après ta mort »⁴⁰¹.

Néanmoins, la prospérité, la sécurité et la paix mandingue se transformèrent à la fin du XIVe siècle et au début du XVe en de graves troubles politiques internes débouchant sur l'affaiblissement, la désagrégation et la chute de l'empire. Ce qui porta un coup dur à l'islam.

CHAPITRE VI

LE DECLIN DE L'EMPIRE

" Les empires, comme les individus, grandissent, arrivent à l'âge de maturité, puis commencent à décliner"⁴⁰². Cette assertion d'Ibn Khaldun, un éminent historien doublé d'un sociologue averti, est d'autant plus vraie et vérifiable que l'empire du Mālī ayant atteint son apogée sous les règnes des Mansā Mūsā et Suleymān commença, à la fin du XIVe siècle, à connaître de graves événements conduisant irrémédiablement à son déclin. Pour mieux cerner ce phénomène dans toute son ampleur et dans toute son acuité, nous nous bornerons à étudier les manifestations du déclin de l'empire musulman et ses conséquences après avoir mis en vedette les causes pour terminer avec la chute.

2 – 6. 1. Les causes

Le déclin de l'empire du Mali fut un long processus dont les causes sont multiples, variées et profondes. Certaines sont lointaines d'autres immédiates. Elles sont notamment d'ordre politique et économique.

⁴⁰¹ - Ibid, p. 413-414

⁴⁰² - Cf. Kallsky, René, *L'Islam, origine et essor du monde arabe*, Verviers : les Nouvelles éditions Marabout, 1980, 187p.

A. Au plan politique

Les conflits de succession au niveau central ajoutés à certains comportements des sultans qui laissent à désirer constituent dans une grande mesure les causes du déclin de l'empire du Manding dans le domaine politique. En effet, il y a lieu de souligner que l'hégémonie mandingue au XIV^e siècle ne devrait pas occulter certains faits qui, si nous les analysons, s'avèrent être à l'origine de la ruine de l'empire. Pour preuve, soulignons d'abord, dans ce sillage, le cas du sultan Khalifa (1274-1275/672-673) qui s'était distingué par ses écarts comportementaux reflétant nettement une déficience éducationnelle et un manque de respect notoire à la condition humaine. En effet, ce sultan s'amusait à tirer des flèches sur les gens sans motif. Conséquemment, les populations se rebellèrent et mirent fin à sa vie. En fait, il " était faible d'esprit et ne s'occupait qu'à tirer de l'arc. Comme il avait l'habitude de lancer des flèches sur les passants et de les tuer de gaité de cœur, le peuple se souleva contre lui et le mit à mort", précise l'auteur de *°Ibar*⁴⁰³.

Ce comportement peu respectueux des populations n'était pas du tout l'apanage de ce sultan. Car, si après la mort des Mansā Mūsā et de Suleymān, ses successeurs eurent de la peine pour maintenir le cap, ce fut Marī Jātā, petit fils de Mansā Mūsā, qui a véritablement emboîté le pas au sultan Khalifā. " Ce monarque jouit d'un règne de quatorze ans pendant lesquels il accabla le peuple du poids de sa tyrannie, ne respectant pas même l'honneur des femmes" ⁴⁰⁴, affirme Ibn Khaldun.

Il va de soi que, si l'on y ajoute les querelles intestines successorales sanglantes, on peut aisément comprendre les raisons profondes de l'effondrement de l'empire. Car, ce furent les difficultés successorales qui ont permis à Sakūra, un affranchi de la famille royale, d'accéder au pouvoir illégitimement. Sans doute, c'est la raison pour

⁴⁰³ - Op. cit. II, p.

⁴⁰⁴ - Il s'agit précisément de Marī Jātā II. Il mourut en 1373-74/775. Selon Ibn Khaldun, chez les Manding, Marī désigne vizir. Vizir est certainement la déformation du mot arabe " wazīr " signifiant ministre.

laquelle Ibn Khaldun le taxe d'usurpateur⁴⁰⁵ qui s'était emparé du pouvoir à l'issue d'une lutte pour le pouvoir. En fait, les intérêts personnels avaient fait éclater des conflits successoraux entre différends prétendants qui se livrèrent à des guerres sans merci affectant fondamentalement l'autorité impériale⁴⁰⁶.

Elles atteignirent leur point culminant, à la fin du XIV^e siècle. Mansā Maghan, ayant succédé un an plus tard à son frère Mansā Mūsā⁴⁰⁷ mort en 1387/789, fut assassiné. Son successeur, Sandakī⁴⁰⁸ subit le même sort, peu de mois après. C'est ainsi qu'un homme du nom de Maḥmūd, d'après Ibn Khaldun, venant du Sud du Mālī et appartenant du pays des païens, s'empara du pouvoir en 1390/792 après avoir pris le dessus sur les Maliens et se nomma Mansā Maghan⁴⁰⁹. Voilà, en quintessence, ce qui a été à l'origine du déclin de l'empire musulman du Maṇding au plan politique. Ce qui n'a pas manqué d'avoir des incidences profondes au point de vue économique.

B. Au point de vue économique

La dilapidation des ressources combinée notamment aux multiples agressions de l'extérieur qu'auraient entraînées les succès connus au plan économique et commercial furent les principales causes économiques du déclin de l'empire.

Ce fut le sultan Marī Jātā précédemment cité qui fut particulièrement à l'origine de la ruine de l'empire à cause de ses dépenses aussi pharamineuses que personnelles tous azimuts. En fait, sa manie de dépenser les richesses de l'empire à des fins personnelles était telle qu'il brada l'héritage commun légué et jalousement gardé par ses prédécesseurs. Il " vendit la célèbre pièce d'or, regardée comme un de leurs trésors les plus rares. Cette masse de métal pesait vingt kintars; elle était telle qu'on l'avait retirée de la mine, n'ayant jamais été travaillé ni soumise à l'action du feu. Ce prince

⁴⁰⁵ - Op.cit. Khaldun Ibn, II, p.111 ; Op. cit. al-Maqrīzī, p. 390

⁴⁰⁶ - Ki-Zerbo, Joseph soutient que la cause est liée à " l'incertitude dans la règle de succession (celle-ci étant tantôt matrilineaire tantôt patrilinéaire)", Op.cit. p. 142

⁴⁰⁷ - Il s'agit de Mansā Maghan II et de Mansa Mūsā II (1373-1387/775 -789).

⁴⁰⁸ - Sandakī est l'époux de la mère de Mūsā II. Il fut tué par un homme de la maison de Marī Jātā.

⁴⁰⁹ - Il s'agit de Mansā Maghan III. Op.cit. Ibn Khaldun, II, p. 419

dissipateur la vendit à vil prix à des marchands égyptiens qui avaient l'habitude de visiter son pays."⁴¹⁰, précise Ibn Khaldun à travers ces propos :

>> ولقد انتهى الحال به في سرفه وتبذيره ان باع حجر الذهب الذي كان في جملة الذخيرة عن أبيهم وهو حجر يزن عشرين قنطارا منقولا من المعدن من غير علاج بالصناعة ولا تصفية بالنار كانوا يرونه من أنفس الذخائر والغرائب لندور مثله في المعدن فعرضه جاطه هذا الملك المسرف على تجار مصر المترددين إلى بلده وابتاعوه منه بأبخس ثمن <<.

Pour le comble, le pillage des ressources de l'empire fut d'autant plus incompréhensible et regrettable qu'il "dépensa aussi en débauches et en folies de tous genres les richesses amassées par les rois, ses prédécesseurs"⁴¹¹, poursuit l'auteur:

>> إذ استهلك من ذخائر ملوكهم سرفا وتبذيرا في سبيل الفسوق والتخلف <<.

Il conclut "qu'il avait ruiné l'empire, épuisé le trésor royal et mis l'état à deux doigts de sa perte »⁴¹².

>> إنه أفسد ملكهم وأتلف ذخيرتهم وكاد أن ينتقض شأن سلطانهم <<.

Or, c'est un secret de Polichinelle de dire que la profusion de l'or en particulier et des abondantes richesses furent les aspects les plus remarquables de l'hégémonie mandingue. Cela est d'autant plus vrai que " le Malli renferme environs quatre cent villes et que son sol est d'une extrême richesse. Parmi les royaumes des souverains du monde, il n'y a que la Syrie un plus beau pays. Ses habitants sont riches et vivent largement ; il suffit pour s'en rendre compte, de citer les mines et les plantations de goûro qu'on y trouve et dont les pareilles ne se rencontrent pas dans tout le Tekroûr sauf au pays de Bergo"⁴¹³, témoigne l'auteur de Tārīḥ al-Fattāš.

D'ailleurs, cette croissance économique fut à l'origine du commerce florissant. Elle attira plus de caravanes du Maghreb et de l'Orient vers les grandes villes

⁴¹⁰ - Op. cit. II, p.115

⁴¹¹ - Ibid.

⁴¹² - Ibid.

⁴¹³ - Op. cit. p. 67

mandingues comme Tombouctou qui a véritablement ravi la vedette à Walāta où " on y voyait affluer les caravanes de tous les pays et de grands savants, de pieux personnages, des gens riches de toute race et de tout pays." ⁴¹⁴

En effet, on peut penser que cette économie prospère caractérisée par un commerce florissant n'a pas manqué d'aiguiser des appétits, susciter un sentiment de jalousie et de frustration voire ensorceler leurs adversaires réfractaires à l'islam en l'occurrence les Mossi du Sud vis-à-vis des Manding qui ont la main haute sur le commerce et sur le contrôle des routes. Pareillement, la vaste étendue du territoire de l'empire si, d'une part, elle est un symbole de grandeur, de prospérité et de puissance, elle constitue cependant, d'autre part, en elle-même, sa propre cause de destruction. En clair, tant que l'empire réussit à bien gérer ce vaste territoire, ce dernier constitue sans doute une force et un grand avantage. Or, on a vu dans les pages précédentes que l'empire, aux plans politique et économique, a connu des difficultés qui n'allaient pas de pair avec une bonne gestion des provinces et des villes excentriques et lointaines comme celles orientales qui échappèrent de plus en plus au contrôle du pouvoir central. Ce fut pourquoi on assistait à nombre de faits attestant nettement les manifestations du déclin.

2 – 6. 2. Les manifestations

Les manifestations du déclin de l'empire sont perceptibles à travers un certain nombre de symptômes significatifs témoignant nettement un certain mal de vivre de la part des populations. Ils s'exprimèrent sous forme de menaces, de rebellions et d'attaques même. Ce fut le chef de Jenné qui avait ouvert le bal.

⁴¹⁴ - Op. cit.as-Sa'di, p. 36-37

A. La rébellion de Jenné

Si l'on en croit à l'auteur Tārīḥ al-Fattāš, le chef de Jenné s'était soulevé contre Kankū Mūsā et sa délégation lors de leur retour de La Mecque en 1325/725. En effet, écoutons-le nous décrire la scène en affirmant que lorsqu' " ils parvinrent à la ville de Kami, les pirogues qui portaient les chérifs venus avec le prince de la noble ville de La Mecque, le Dienné-koï [le chef de Jenné] et le kouran [le chef militaire] assaillirent la flotte et pillèrent tout ce qu'elle contenait; ils firent débarquer les chérifs auprès d'eux et se déclarèrent en révolte contre le Malli-koï [le souverain du Mali] ".⁴¹⁵

Ce soulèvement du chef de Jenné est plein de sens à plus d'un titre. Intervenu au moment où l'empire du Manding atteignit le point culminant de son essor, cette rébellion ouverte contre le souverain le plus prestigieux de l'histoire mandingue n'était-elle pas une expression flagrante d'un certain sentiment de manque de considération et de frustration éprouvé par les gens de Jenné? C'est fort probable compte tenu de la position plus ou moins marginale qu'aurait occupée la ville de Jenné qui était dans l'ombre de Tombouctou, à cette époque.

Quoi qu'il en soit, d'après l'auteur de Tarīḥ as-Sūdān, la ville de Jenné était une ville traditionnellement rebelle. Elle a toujours tenu tête aux Manding et cela au moment même où ces derniers ont été au summum de leur puissance. " Au temps où la puissance de la dynastie de Melli était prépondérante, elle avait cherché à soumettre les gens de Dienné, mais ceux-ci avaient toujours résisté. Dans les nombreuses expéditions dirigées par les gens de Melli, dans les combats terribles et fréquents qui se renouvelèrent jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf fois contre les gens de Dienné, la victoire resta toujours à ces deniers",⁴¹⁶ précise l'auteur.

Nonobstant, cette sédition, même si elle a été sans doute exagérée, n'était pas restée sans effet du tout. Loin s'en faut. Car, poursuit l'auteur, ce chef de Jenné fut non

⁴¹⁵ - Op. cit. Kati, Maḥmūd, p. 64

⁴¹⁶ - Ibid. p. 21

seulement considéré comme un des serviteurs les plus humbles et un des fonctionnaires les plus infimes mais " qu'il n'était admis qu'en présence de sa femme, c'est-à-dire de la femme du Malli-Koï que c'est à elle qu'il versait l'impôt de la région de Dienné et qu'il ne voyait jamais le Malli-Koï "⁴¹⁷. Est-ce une punition pour ne pas dire une humiliation? En tout état de cause, elle constitue une brèche ouverte mettant à nu le malaise vécu.

Ce fut ainsi que l'empire connut une période de rébellion endémique avec les multiples attaques des Mossi et des Touareg. Auparavant, les populations découragées par le comportement du faible et débauché Marī Jātā⁴¹⁸ avaient eu à manifester leur ras-le-bol. De plus, " il fut enfin atteint de l'éthargie, maladie très commune dans ce pays et qui attaque surtout les gens haut placés. Cette indisposition commence par des accès périodiques et réduit, enfin, le malade à un tel état, qu'à peine peut-on le tenir un instant éveillé. Alors, elle se déclare d'une manière permanente et fait mourir sa victime. Pendant deux années Djata eut à en subir les attaques, et il succomba l'an 775(1373-4), " comme l'atteste Ibn Khaldun⁴¹⁹, suivant ces mots :

>> وأصابته علة النوم وهو مرض كثيرا ما يطرق أهل ذلك الاقليم وخصوصا الرؤساء منهم يعتاده غشى النوم عامة ازمائه حتى يكاد أن لا يفيق ولا يستيقظ الا في القليل من أوقاته ويضر صاحبه ويتصل سقمه إلى أن يهلك (قال) ودامت هذه العلة بخلطه مدة عامين اثنين و هلك سنة خمس وسبعين <<

B. Attaques des Mossi et des Touareg

Ce fut au XVe siècle que l'empire musulman du Mali a connu de véritables attaques extérieures de la part des Mossi et des Touareg. Et, cela fut d'autant plus sérieux que ce furent les deux prestigieuses villes commerciales et intellectuelles à savoir Tombouctou et Walāta qui étaient ciblées. En effet, si l'on en croit 'Abd ar-Rahmān as-Sa'dī, ce fut la ville de Tombouctou qui subit d'abord l'assaut des

⁴¹⁷ - Op .cit. Kati, Maḥmūd, p. 65

⁴¹⁸ - Rappelons qu'il s'agit de Marī Jātā II (1360-1374).

⁴¹⁹ - Op. cit. II, p. 115

assaillants. L'auteur déclare que " le sultan du Mossi, à la tête d'une forte armée, fit une expédition contre cette ville. Saisi d'effroi, les gens de Melli prirent la fuite et abandonnèrent Tombouctou aux assaillants. Le sultan du Mossi pénétra alors dans la ville, la saccagea, l'incendia, la ruina, et après avoir fait périr tous ceux qu'il put atteindre et s'être emparé de toutes les richesses qu'il trouva, il retourna dans son pays"⁴²⁰.

Poursuivant son récit, l'auteur précise qu'à la fin de la domination mandingue (1433-1434/837), la même ville de Tombouctou subit de nouveau les incursions des Touareg, sous la houlette de leur sultan qui y demeurèrent les maîtres des lieux pendant quarante ans. En effet, " ils ravageaient le pays de tous côtés. Les habitants éprouvaient de graves préjudices de toutes ces dépravations; cependant ils prenaient point les armes pour combattre l'ennemi. On dit qu'un prince qui n'est pas en état de défendre ses Etats ne méritent pas d'y régner; aussi les gens de Melli durent-ils abandonner la contrée et retourner dans leur pays"⁴²¹. Ce fut la fin d'un siècle de règne manding. Par conséquent, ces multiples attaques subies par la ville de Tombouctou qui symbolisait de loin le fleuron de l'empire manding ont eu des incidences on ne peut plus menaçantes pour son avenir.

2 – 6. 3. Les conséquences

Les multiples attaques intérieures et extérieures aboutirent irrémédiablement à l'effritement et à la désagrégation de l'empire. En effet, après avoir perdu les provinces orientales, lointaines, excentriques et difficilement défendables en l'occurrence Tombouctou prise par les Touareg, l'empire entra dans une phase de dislocation irrémédiable.

⁴²⁰ - Op. cit. p. 16-17

⁴²¹ - Ibid. p. 17. Cf. aussi p. 37

A. La perte des villes et des provinces

Les royaumes de Kaniâga (Diara) et de Mîma ainsi que la ville de Jenné qui faisaient la fierté et la grandeur de l'empire après Tombouctou tombèrent une à une à leur tour et devinrent indépendantes. Au fait, si l'on se fie à l'auteur de Tārīh al-Fattāš, les habitants du royaume de Kaniâga (Diara)⁴²² qui fut administré par des vassaux désignés par l'empereur de Mali " ayant affermi leur autorité sur ces contrées, cessèrent d'obéir au Malli-Koï, tuèrent le roi nommé par lui et devinrent indépendants. [...] La dynastie nouvelle prit des forces, son autorité grandit et elle subjuga toutes les peuplades du pays. Elle fit la guerre et eut des troupes si nombreuses qu'elle pouvait mettre en ligne plus de deux mille cavaliers"⁴²³.

Néanmoins, le royaume de Jara (Diara) tombera sous la domination des Songay en 1501/906-7. En effet, après avoir vaincu le sultan du Mālī qui s'était défendu avec succès contre son frère, le prince Songay en l'occurrence Askia Muhammad, " saccagea la ville, pilla le palais du sultan de Melli et emmena sa famille en captivité"⁴²⁴.

Auparavant, la province de Mîma fut conquise par les Songay⁴²⁵. Elle constituait, au temps des Manding un important point de passage entre Walāta et Tombouctou. Pour s'en rendre compte rappelons que le globe-trotter, Ibn Baṭṭūta et Kankū Mūsā tous les deux ont y mis le pied. Le premier y séjourna pendant six jours en 1353/753⁴²⁶ et, auparavant, le dernier l'avait visitée lors de son retour de la Mecque, comme précédemment souligné.

En fait, l'auteur de Tārīh al-Fattāš éclaircit notre lanterne et affirme que ce fut le Songay Dandi " qui vainquit les gens de la province de Mima, saccagea leur territoire

⁴²² - Joseph Cuoq le situe dans la région de Niuro. Op. cit. p. 84

⁴²³ - Op. cit. p. 70

⁴²⁴ - Op. cit. as-Sa^odi, p. 124-125

⁴²⁵ - Cela s'est passé, selon Joseph Cuoq, en 1465. Op. cit. Cuoq, Joseph M, p. 103. Rappelons que ce fut auprès du sultan de cet ancien royaume, Mūsā Tunkara que se réfugièrent Soundjata Keita et sa mère Sogolon avant de retourner à Niani en vainqueur. Cf. Niane, Djibril Tamsir, p.68

⁴²⁶ - Op. cit. Ibn Baṭṭūta, p. 430

et anéanti leur pouvoir. Auparavant, cette province formait un grand royaume, d'une puissance redoutable qui s'était détaché de l'empire du Mali. Il y avait dans le Mima douze grands chefs".⁴²⁷

De même, la ville commerciale et prospère de Jenné tomba sous la domination des Songay. Ce qui fit ces derniers les véritables tombeurs de l'empire en ce sens qu'ils lui donnèrent les derniers coups de massue en lui enlevant ses dernières importantes villes et provinces. En effet, acculé jusqu'à ces derniers retranchements par les Songay, d'après °Abd ar-Rahmān as-Sa°dī, le sultan de Jenné " consulta alors ses généraux et les principaux officiers de son armée sur la reddition de la place à Sonni Ali. Tous furent unanimes à se ranger à cet avis, et l'on députa, à cet effet, un parlementaire au Sonni qui l'accueillit avec bienveillance et accepta ses propositions"⁴²⁸. Si, d'après l'auteur de Tārīḥ as-Sūdān la prise de la ville Jenné ne fut effective qu'au bout de sept ans de siège, par contre, Maḥmūd Kati affirme que les deux armées s'étaient affrontées six mois durant avant que les habitants ne fussent vaincus et soumis et que la résidence du Jenné-koï ne fût prise⁴²⁹.

Il ya lieu de faire remarquer qu'à l'instar des provinces orientales toutes conquises, celles occidentales n'étaient pas en reste. Tant s'en faut. Car, les provinces de Silla et de Tékroun⁴³⁰, entres autres, furent perdues par les Manding. Ce fut la dislocation irrémédiable de l'empire.

B. La dislocation de l'empire

Ayant pratiquement perdu le contrôle de toutes les villes et provinces, l'empire manding du Moyen Age en était réduit dans ses derniers retranchements. En effet,

⁴²⁷ - Op. cit. p. 81

⁴²⁸ - Op. cit. p. 26. Cet évènement aurait lieu vers 1471-72

⁴²⁹ - Op. cit. p. 96

⁴³⁰ - L'historien universitaire bourkinabé précise que le Tékroun passait aux Etats wolof et qu'un mouvement de résistance éclata chez les Peul du Boundou mené par Tenguella I^{er} appelé Diadié, le Libérateur. Ce dernier réussit à entraîner nombre d'ethnies de Fouta et de la Sénégambie avant d'être tué par le Gouverneur Songay °Umar Kanfari qui conquiert, à partir de 1490 environ le Fouta, le Boundou, le Toro et le Diara. Op. cit Ki-Zerbo, Joseph, p. 137

s'étant composé de treize provinces à l'époque de l'hégémonie mandingue, il en était réduit à trois ayant chacune à sa tête un sultan. Mais, l'empire n'était encore au bout de sa peine. Car, le natif de Tombouctou précise que les deux " méconnurent l'autorité de ces souverains et se déclarèrent également indépendants chacun dans son domaine respectif".⁴³¹ Conséquemment, il va sans dire qu'on n'a pas besoin d'être prophète ou visionnaire ou même voyant pour prédire la chute imminente de l'empire.

2 – 6. 4. La chute

Les raids incessants des Songay tous azimuts finirent par sonner le glas du premier empire musulman de l'histoire africaine subsaharienne avec la prise de la capitale.

A. La prise de la capitale par les Songay

Ce fut précisément l'Aksia Dāwūd, le frère de l'Aksia Ishāq, qui lui donna le dernier coup de massue avec la prise de la capitale. Si l'on en croit l'auteur de Tarīh as-Sūdān, ce fut en 1545-6/952 que ce dernier envoya le premier faire une expédition contre Mālī dont le sultan a réussi à prendre la poudre d'escampette. Ainsi, " Daouda occupa la ville avec son armée et y demeura sept jours. Il avait fait annoncer dans son camp que tout soldat qui voudrait faire ses ordures devait se rendre dans le palais du roi de Melli : aussi le septième jour, ce palais, malgré son immense étendue, fut rempli de matières fécales. Daouda se mit en route pour retourner au Songhaï", nota ce passage de °Abd ar-Rahmān as-Sa°dī⁴³².

>> ونزل [داوود] بعسكره في بلده وتأخر فيه سبعة أيام وبرح في العسكر أن كل من يريد أن يطير الماء فليفعله في دار السلطنة وفي سابع اليوم امتلأت الدار كلها بالغانط مع سعتها وعظمتها ثم ارتحل راجعا إلى سغي <<

Conséquemment, on assista irrémédiablement à la disparition de l'empire.

⁴³¹ - Op. cit. p. 21

⁴³² - Op. Ibid. p 161

B. La disparition de l'empire

Malgré les multiples revers connus par les Manding, un dernier baroud d'honneur semble être tenté par le Mansā Maḥmūd en 1599/1007. Il se heurta quand bien même aux Marocains vainqueurs des Songay. En effet, si l'on se fie à °Abd ar-Raḥmān as-Sa°dī, ce dernier avait réussi à rassembler des troupes fournies par nombre de chefs de la boucle à l'image du roi du Macina, Ḥammadi- Amina. Ces derniers parvinrent à secouer les Marocains qui durent leur salut à la faveur d'une violente fusillade. Cependant, après ce premier affrontement, désavantagés par l'armement à feu de leur adversaire, le Mansā Maḥmūd et ses alliés essuyèrent une lourde défaite à telle enseigne que ce dernier ne pût s'échapper qu'à l'aide de son cheval. En fait, " En un clin d'œil le Melli-Koï et ses troupes furent mis en déroute et perdirent un grand nombre d'hommes"⁴³³.

Aussi, l'empire musulman du Manding disparut-il après deux à trois siècles de règne. Et, il faudra attendre l'arrivée des Askia au pouvoir à Songay pour connaître un nouvel essor de la religion musulmane.

⁴³³ - Op. cit p. 279

TROISIEME PARTIE

L'époque songay

XVe-XVIe siècles

L'histoire de l'islam au Songay fut essentiellement marquée par trois grandes dynasties à savoir les dynasties des Jā'⁴³⁴, des Sonni et des Askia. Les Jā' furent les premiers convertis à la religion musulmane au Songay tandis que les Askia la portèrent à son apogée après que l'islam et les hommes de religion ont connu les jours les plus difficiles et les plus durs sous les Sonni. Ainsi, nous allons remonter l'origine de l'islam au Songay avec le premier souverain de la dynastie des Jā' historiquement appelé Jā' al-Yaman d'origine yéménite selon les chroniqueurs 'Abd Arrahmān as-Sa°dī et Mahmoud Kati avant de parler du prince Jā'-Kosoy, à qui on attribue communément la première conversion à l'islam.

Ensuite, nous nous intéresserons particulièrement à la situation de l'islam sous la dynastie des Sonni, successeurs des Jā', dont le règne de son célèbre souverain, Sonni Ali Ber, fondateur de l'empire Songay, fut essentiellement caractérisé par une persécution singulière des fuqahā'. Auparavant, nous évoquerons les origines des Sonni avec le premier sultan de la dynastie en l'occurrence Ali Kolon. Enfin, la partie se refermera sur les Askia sous le règne desquels, l'Askia Muḥammad en tête, l'islam a retrouvé toute sa force, son ampleur et sa floescence avant que les Marocains appelés les Sa°diens ne viennent sonner le glas de cette dynastie.

CHAPITRE VII

L'ISLAM SOUS LE REGNE DES JĀ'

Si l'on en croit les auteurs des chroniques, Tārīḥ as-Sūdān et Tārīḥ al-Fattāš, la pénétration de l'islam au Songay remontrait à une légende qu'on pourrait appeler la légende de Yaman qui déboucha sur la conversion à l'islam du souverain Jā'-Kosoy, présenté comme le premier prince ayant accepté l'islam.

⁴³⁴ - Jā' s'écrit indifféremment Zā', Dia, Yu', Juwa, etc d'après certains traducteurs

3 -7.1. L'origine de la dynastie des JĀ' ou la légende du Yémen

Pour mieux comprendre la situation de l'islam au Songay en général il s'avèrerait important de prendre connaissance, en particulier, avec la dynastie des Jā' mise sur les font baptismaux par Jā' al-Yaman.

A. Jā' al-Yaman, l'ancêtre des Jā'

Si l'on se réfère aux auteurs des Tārīḥ, °Abd Arraḥmān as-Sa°dī et Maḥmūd Kati, la première dynastie ayant régné au Songay et plus précisément à Gao fut celle des Jā'. En effet, l'auteur du Tārīḥ al- Fattāš déclara qu'autrefois, « s'étaient succédé au Tékrōūr des souverains pour la plupart païens et pratiquant la religion des mages, qui résidaient à Gao ; mais à cette époque, c'est-à-dire vers le milieu du IV^e siècle [fin du Xe siècle de notre ère], Gao se trouvait sur la rive du Fleuve située du côté du Gourma. Ces rois portaient le titre de diou'a (ج') ou dioua (ج') ou encore diâ (جاء), forme du verbe (venir) »⁴³⁵. L'auteur de Tārīḥ as-Sūdān précise : " Le premier prince qui régna au Songhaï fut Zâ-Alayaman."⁴³⁶

B. L'origine du nom de Jā' al-Yaman

En fait, en ce qui concerne l'origine du nom du premier prince, Jā' al-Yaman, °Abd Arraḥmān as-Sa°dī raconte l'histoire de deux frères⁴³⁷ qui, ayant quitté Yémen⁴³⁸ pour parcourir le monde, « le destin avait conduit les deux voyageurs dans la ville de Kukiya, cité très ancienne élevée au bord du fleuve, sur le territoire du Songhaï »⁴³⁹.

Maḥmūd Kati ajoute qu'un jour les gens de la ville « aperçurent l'empreinte du pied d'un homme, empreinte dont la longueur était de trois coudées et la largeur de

⁴³⁵ - Op. cit. p. 329

⁴³⁶ - Op. cit. p. 4

⁴³⁷ - Contrairement à as-Sa°dī, M. Kati avance qu'il s'agit d'un seul homme. Op. cit p. 330

⁴³⁸ - Issifou, Zakari Dramanī s'inscrit en faux contre cette idéologie, dit-il, tentant de faire accréditer l'idée singulière que des étrangers blancs, Berbères ou Yéménites, étaient les fondateurs des premières monarchies noires. Il soutient que les Jā' ainsi que les Sonni étaient de souche songay. Op. cit. Issifou, p. 86

⁴³⁹ - Op. cit. p. 6

deux coudées : chaque doigt du pied avait deux palmes de longueur. Effrayés à cette vue, ils retournèrent précipitamment et plein de terreur dans leur ville, sans avoir vu le personnage lui-même, et racontèrent à leurs concitoyens ce qu'ils avaient vu »⁴⁴⁰. Alors, ayant retrouvé l'homme dont ils avaient suivi les traces, ils lui demandèrent d'où il est venu. L'un des deux frères, l'aîné, selon °Abd Arraḥmān as-Sa°dī, répondit : « il vient du Yémen (Dja men el Yemen) »⁴⁴¹

Quant à Maḥmūd Kati, il soutient que l'homme, lui-même, répondit en disant : « Je viens du Yémen, et, dans leur ignorance [de la langue arabe], Ils crurent qu'il s'appelait diā »⁴⁴², « On continua de l'appeler au moyen de la phrase indiquée ci-dessus qui lui servit de nom propre, et le premier mot de cette phrase devint un titre pour les princes qui régnèrent après lui »⁴⁴³, précise °Abd Arraḥmān as-Sa°dī. « Il eut pour successeur son fils, le dioua Oua'a, qui régna après lui, son surnom de dioua étant devenu le titre donné à tous ceux de ses enfants et de ses descendants qui ont régné par la suite »⁴⁴⁴, conclut Maḥmūd Kati.

En tout état de cause, on peut se permettre de s'arrêter pour analyser les deux versions qui ne nous semblent pas indiscutables. En effet, pour ce qui est de la première, nous nous demandons pourquoi l'aîné répondit-il que son frère vient de Yaman alors qu'ils ont été tous deux et à la fois interpellés. Est-ce un but recherché pour pouvoir obtenir la forme du verbe venir (Jā') à la troisième personne du singulier pour fabriquer et soutenir cette thèse ? Concernant la deuxième, nous nous demandons comment l'auteur a pu obtenir le mot (Jā') alors que le verbe venir conjugué à la première personne du singulier donne (Ji't min) pour dire « Je viens de ».

⁴⁴⁰ - Op. cit. p. 330

⁴⁴¹ - Op. cit. p. 7

⁴⁴² - Ibid.

⁴⁴³ - Ibid. p. 8

⁴⁴⁴ - Ibid. p. 332

Il y a lieu de souligner et de rappeler que le recours des auteurs arabes ainsi que des Sūdān aux généalogies se rattachant au Prophète ou à sa famille (Ahl bayt Rasūl) fut un fait assez courant. Le but recherché fut fort probablement d'attribuer ou de s'attribuer une ascendance de piété, de prestige et de puissance même, selon les conjectures. Cela fut d'autant plus intelligible que nombre de sociétés tribales étaient d'une organisation telle que la valeur de l'identité de l'individu se juge à l'aune de l'importance du chef de la tribu, la clé de voûte de la communauté. Par conséquent, quoi de plus normale que de chercher des attaches, fussent-elles vraies ou fausses, directes ou indirectes, avec des Personnages ou des Lieux Saints pour conférer plus de crédibilité à l'origine de la tribu ? Ibn Tumart al-Mahdī, le fondateur de l'empire almohade s'était attribué ou s'était vu attribuer une généalogie remontant à la famille du Prophète, Mansā Mūsā s'était attaché les services des Šarīf de La Mecque qui l'accompagnèrent au Mali lors de son retour des Lieux Saints en 1325/725.

Quoi qu'il en soit, ce qui est indéniablement constant dans ces récits est que l'étranger parlait l'arabe que les gens de Songay ne comprenaient pas. Ce qui est sans doute à l'origine du quiproquo constaté dans les échanges de propos et de l'altération dans la prononciation.

3 -7. 2. La religion traditionnelle des Jā'

Ce quiproquo manifeste entre Jā' al-Yaman et ses hôtes n'était pas tout simplement limitée à la langue, véhicule de la civilisation, mais il se constate aussi au niveau de la religion. Ce qui mit l'étranger dans tous ses états.

A. La rébellion de Jā' al -Yaman

Si par la suite Jā al-Yaman entretenait des rapports étroits avec les gens de Koukiya, il constata néanmoins, au plan religieux, que « les populations au milieu desquelles il vivait étaient païennes et n'adoraient que des idoles. Le démon se manifestait à eux sous la forme d'un poisson qui, un anneau dans le nez, apparaissait au-dessus des eaux du Fleuve à certaines époques déterminées. A ce moment tout le

peuple se rendait en foule près de l'animal pour l'adorer, celui-ci formulait ses ordres et ses prohibitions, puis on se dispersait; tous exécutèrent ce qui leur avait été enjoint de faire et s'abstenaient de ce qui leur avait été interdit »⁴⁴⁵, fit remarquer 'Abd Arrahmān as-Sa'dī.

>> فسكن [جاء من اليمن] معهم ووجدهم مشركين لا يعبدون إلا وثنا فيتمثل لهم الشيطان في صورة الحوت يظهر لهم فوق الماء في البحر والحلقة في أنفه في أوقات معلومة فيجتمعون إليه ويعبدونه فيأمرهم وينهاهم فيتفرقون عن ذلك ويتمثلون بما أمر ويجتنبون ما نهى <<.

Par conséquent, poursuivant son récit, il renchérit : « s'étant aperçu que ces gens étaient manifestement dans une fausse voie, Zā-Al-Ayaman conçut le projet de tuer le poisson et mit son dessein à exécution. Un jour que l'animal faisait son apparition il lui lança un harpon et le tua grâce à l'aide de Dieu. Aussitôt le peuple prêta serment d'obéissance à Zā-Al-Ayaman et en fit son roi. On prétend que ce prince était musulman et l'on en donne pour raison l'acte qui vient d'être rapporté; on a dit également que ses successeurs abjurèrent leur foi. »⁴⁴⁶. Arrahmān as-Sa'dī relate cette situation comme suit :

>> فلما علم أنهم على ضلال مبين اضمر في قلبه قتله وعزم عليه فأعانه الله في ذلك فرماه بالحديد في يوم الحضور وقتله فبايعوه وجعلوه ملكا قيل إنه مسلم لأجل هذا الفعل والارتداد في عقبه بعده <<.

En examinant ce passage, le moins que l'on en puisse tirer est de penser que Jā al-Yaman appartenait vraisemblablement à une religion qui bannit et interdit le culte de l'idolâtrie ou tout au moins il n'était pas païen et ne croyait pas aux idoles. Professait-il le monothéisme comme l'islam, la religion dominante de l'Orient d'où il était censé venir ? Rien n'est moins ambigu.

⁴⁴⁵ - Op. cit. p. 7-8

⁴⁴⁶ - Ibid. p. 8

B. L'ambiguïté autour de la religion de Jā' al-Yaman

L'ambiguïté qui caractérise la foi de Jā' al-Yaman est d'autant plus manifeste que les principaux auteurs qui, informent sur cette période qualifiée d'obscur par certains chercheurs historiens⁴⁴⁷ compte tenu du rarissime des sources⁴⁴⁸, furent plus ou moins catégoriques. En effet, l'auteur de *Tārīḥ as-Sūdān* soutient que Jā' al-Yaman et ses treize successeurs « moururent sans avoir embrassé la foi musulmane. Aucun d'entre eux ne crut en Dieu, ni en son Prophète »⁴⁴⁹, « Tous furent des infidèles adorant les idoles »⁴⁵⁰, renchérit Maḥmūd Kati.

En fait, si l'on se base strictement sur la croyance et le comportement de Jā' al-Yaman qui aurait osé tuer le démon représentant la divinité des gens de Songay car étant convaincu qu'ils étaient dans une mauvaise passe, on imaginerait difficilement que ces derniers étaient ses coreligionnaires.

Peut-être c'est cette remarque qui a amené 'Abd. Arraḥmān as-Sa'dī à être beaucoup plus prudent en ajoutant qu' « on prétend que ce prince était musulman et l'on en donne pour raison l'acte qui vient d'être rapporté : on a dit également que ses successeurs abjurèrent leur foi ; mais nous ne savons pas quel est celui qui, le premier d'entre eux, donna l'exemple de l'apostasie. »⁴⁵¹. Ce qui est connu par contre, est que Jā-Kosso⁴⁵² fut considéré comme le premier souverain à avoir épousé la religion musulmane.

⁴⁴⁷ - A l'instar de Joseph Cuoq, Op.cit., p. 131.

⁴⁴⁸ - Parmi les principales sources écrites renseignant sur cette époque, on peut notamment citer al-Zuhrī, al-Idrīsī, Ibn Sa'īd qui, cependant n'ont pu apporter que de maigres informations. Elles seront complétées par les chroniques de Tombouctou, *Tārīḥ as-Sūdān* et *Tārīḥ al-Fattāṣ*, qui apportèrent des informations beaucoup plus fournies.

⁴⁴⁹ - Op. cit. p. 5

⁴⁵⁰ - Op. cit. p. 332

⁴⁵¹ - Ibid. p. 8

⁴⁵² - En arabe, ce nom s'écrit : (كوش)

3.-7. 3. La pénétration de l'islam au Songay

L'introduction de l'islam au Songay a fait l'objet d'appréciations divergentes même si nombre d'auteurs prêtent au souverain Jā-Kosso le titre du premier roi musulman Songay.

A. Jā-Kosso, le premier souverain musulman des Jā'

Si l'on en croit les auteurs des Tārīh, ce fut le quinzième prince de la dynastie des Jā' en l'occurrence Jā'-Kosso qui aurait accepté l'islam pour la première fois. En effet, après avoir noté que les quatorze premiers princes furent tous morts sans avoir embrassé la foi musulmane, °Abd Arraḥmān as-Sa°dī rapporte : « Zā-Kosoï (Dieu lui fasse miséricorde !), qui vint ensuite, se convertit à l'islamisme. A cette occasion on l'appela Moslem-dam, expression signifiant dans la langue du pays qui a embrassé l'islamisme volontairement sans y être contraint. Cet évènement se produit en l'an 400 de l'hégire (1009-1010 de notre ère) »⁴⁵³.

Dans le même ordre d'idées, Maḥmūd Kati renchérit : « après eux régna le dioua Kotso- Moslem (کش مسلم) [Zā-Kosoï], qui fut musulman. Ce fut sous son règne que la circoncision fut pratiquée à Gao, d'après ses ordres. Il avait chargé de ce soin un homme qui était venu de l'Orient en ce pays et qui s'appelait Salāheddīn »⁴⁵⁴.

B. La problématique autour de la conversion de Jā-Kosso à l'islam

Si le texte de Maḥmūd Kati constitue une confirmation pour le texte précédent, il n'en demeure pas moins vrai que l'auteur de ce passage pose une problématique au plan de la référence temporelle en ce qui concerne la conversion des gens de Gao à l'islam lorsqu'il la situe à la fin du XIe siècle. En effet, L'auteur déclare en poursuivant son récit : « Ce serait cet homme, d'après ce que l'on dit, qui aurait convertit les gens de Gao à l'islamisme ; mais cela n'est pas exact, car l'islamisme

⁴⁵³ - Op. cit. p. 5

⁴⁵⁴ - Op. cit. p. 332

existait parmi eux longtemps auparavant, ainsi qu'il résulte de ce que j'ai lu à ce sujet dans un manuscrit autographe de notre maître, le jurisconsulte et cādi Mahmoûd ben El-Hād̄j El-Motaouakkel Kāti (Dieu lui fasse miséricorde !), où se trouvent ces mots : Louange à Dieu ! L'islamisation des gens de Gāo eut lieu entre 471 et 475 (1078-1082) »⁴⁵⁵.

Car, si l'on s'en tient à la déclaration d'al-Bakrī, dans son ouvrage achevé en 1068/460, le souverain de Gao était musulman bien avant cette date, depuis le Xe siècle. En fait, ce dernier n'a-t-il pas soutenu que Kawkaw, la capitale des gens de Gao, « se compose de deux villes : l'une est la résidence du roi, et l'autre est habitée par les musulmans. [...] Lorsqu'un nouveau souverain monte sur le trône, on lui remet un sceau, une épée et un Coran, qu'ils prétendent leur avoir été envoyés pour cet objet par l'émir des croyants. Leur roi professe l'islamisme ; jamais ils ne confient l'autorité suprême à un autre qu'à un musulman »⁴⁵⁶, comme en témoignent ces propos qui suivent?

>> و هي [مدينة كوكوا] مدينتان مدينة الملك ومدينة المسلمين [...] وإذا ولي منهم ملك دفع إليه خاتم وسيف ومصحف يزعمون أن أمير المؤمنين بعث بذلك إليهم وملكهم لا يملكون غير المسلمين <<.

Mieux, al-Muhallabī (m. en 990/380) affirme auparavant que le roi de Kawkaw " se déclare musulman devant ses sujets; beaucoup d'entre eux se déclarent également musulmans".⁴⁵⁷ De ce fait, comment le texte de Maḥmūd Kati pourrait soutenir que l'islam pénétra à Gao à la fin du XIe siècle ?⁴⁵⁸ Néanmoins, il n'est pas interdit de penser qu'il voulait parler de l'islamisation du peuple et non des princes. Car, les sujets étant à la remorque des chefs, on assiste généralement à la conversion des derniers d'abord avant celle des premiers.

⁴⁵⁵ - Op. cit. p. 332.

⁴⁵⁶ - Op. cit. p. 342-343

⁴⁵⁷ - al-Muhallabī, dans Cuoq, J. M., Recueil des sources arabes, p.77

⁴⁵⁸ - Cela est d'autant plus improbable que, si l'on en croit Zakari Dramani Issifou, les travaux de l'historien polonais, Tadeuz Lewicki, "laissent apparaître que la religion musulmane aurait atteint l'Afrique noire subsaharienne par Gao et Kouya au cours de la seconde moitié du VIIIe siècle, en partant du royaume ibadite de Tahert". Op. cit. p. 162 et 188.

Cependant, ce qui est incompréhensible et semble anachronique est la déclaration d'Ibn Sa'īd au XIIIe lorsqu'il affirme que le souverain résidant dans la ville de Kawkaw" est un infidèle du pays des Sūdān".⁴⁵⁹ L'auteur devrait vraisemblablement se tromper d'époque. Car, à cette période la religion musulmane a déjà pignon sur le Songay. Mieux, à partir de la fin du XIe, la dynastie des Jā' dont la toile de fond fut l'islam, opéra un progrès fulgurant particulièrement dans les domaines politico-religieux, et commercial.

3 -7. 4. L'évolution de la dynastie des Jā'

A la fin du XIe siècle, l'islam se généralisa dans tout le territoire des Songay. Grâce à l'activité du commerce devenu florissant et un moyen d'échange particulièrement efficace, la religion musulmane connut de grands progrès chez les Jā'.

A. Au plan politico-religio-militaire

Au plan politico-religieux, l'islam était la religion officielle de la cour et le roi jouissait d'un grand prestige. al-Idrīsī, en effet, rapporte au XIIe siècle : « Le roi (malik) de Kawkaw est un roi indépendant. On fait la prière à son nom. Il a une suite nombreuse, une cour importante".⁴⁶⁰ Soulignons que la ville de Jā' a une tradition religieuse fort ancienne. En effet, il ne serait pas superflu de rappeler qu'au moment même où l'hégémonie mandingue était au summum de sa gloire, la ville de Jā' jouissait d'une estime considérable et inviolable. Ainsi, ville de jurisconsultes située à l'intérieur du territoire du Melli: le roi de Melli n'y pénétrait jamais et nul n'y exerçait l'autorité en dehors du cādi. Quiconque pénétrait dans cette ville était à l'abri de violences et des vexations royales, et même s'il eût tué l'un des enfants du roi, ce dernier n'eût pu lui réclamer le prix du sang. On la nommait la vile de Dieu".⁴⁶¹

⁴⁵⁹ - Op. cit. p. 206

⁴⁶⁰ - Op. cit. p. 139

⁴⁶¹ - Op. cit. Kati, Maḥmūd, p. 314

La capitale, Kawkaw où réside le souverain⁴⁶², située au pied d'une montagne, était la ville la plus proche du désert des Berbères⁴⁶³ et la cité la plus célèbre au pays des Sūdān. Vraisemblablement, le choix de la capitale n'était pas du tout fortuit. Loin s'en faut. Car, si l'on se fie à l'un des plus grands géographes musulmans du Moyen Age, al-Idrīsī, Kawkaw, traversée par une rivière qui, vient du Nord, semble être une ville bien arrosée où l'eau coule en abondance.

Dans le domaine militaire, la dynastie des Jā' disposait d'une armée bien entretenue dotée d'un armement et d'une force de frappe considérables qui lui valaient un profond respect de la part des pays environnants. Si l'on en croit toujours à l'auteur de Nuzha al- Muštāq, le roi « a des officiers, des soldats, un équipement complet et de beaux vêtements de parade. (Les gens) montent les chevaux et les chameaux. Ils sont courageux et redoutables pour les peuples qui entourent leur territoire »⁴⁶⁴. Ce n'était tout, car la vie économique était aussi dominée par une activité commerciale très dynamique.

B. Dans le domaine commercial

Pour ce qui est du domaine des transactions, les auteurs al-Bakrī et al-Idrīsī nous renseignent que le commerce occupait une place importante dans les activités des gens de Kawkaw, une ville musulmane, devenue riche et prospère. Au XIIe siècle, al-Idrīsī affirme l'importance commerciale et artisanale de la ville de Kougha⁴⁶⁵ et note

⁴⁶² - Op. cit. Ibn Sa' Id, p. 206. L'historien Djibril Tamsir Niane précise que c'est au IXe siècle que les rois Songay choisirent Gao comme résidence. Op.cit. Niane, Djibril Tamsir, p. 87

⁴⁶³ - Cf. ad- Dīmašqī, *Nuḥba ad-Dahr fī 'Ajā'ib al-Barr wa al-Bahr*, éd. Par A. F. Mehren, Saint-Petersbourg, 1866/1282 sous le titre : *Cosmographie de Chem ed-din...ad-Dimichqi*, dans Cuoq, Joseph M, Recueil des sources arabes, p. 245. L'auteur mourut en 1327/727.

⁴⁶⁴ - Op. cit. al-Idrīsī, I, p. 139

⁴⁶⁵ - Il s'agit probablement de la ville de Kūkiya des Songay (à 200 km au sud de Gao) , selon Cuoq, Joseph M, p. 138. Mieux, selon De Slane, le traducteur de l'ouvrage d'al-Bakrī, sous le titre " Description de l'Afrique Septentrionale", le D^e Barth identifie la position de Kougha à celle de Kaoukaou, Koukou, Gaghou, Gharhou, Gogo et Gao. Op.cit. al-Bakrī, note 2, p. 335

qu'elle « est bien peuplée mais sans murailles. C'est également une ville de commerce, de fabrication et d'artisanat. Les gens s'y appliquent suivant leurs besoins.»⁴⁶⁶.

Auparavant, al-Bakrī mentionna, au XI^e siècle, la prospérité de la ville commerciale de Kawkaw, se trouvant à quinze journées de Ghana⁴⁶⁷ était due par l'abondance et la disponibilité du métal jaune, en déclarant que « la plupart des marchandises que l'on y apporte consiste en sel, en cauris, en cuivre et en euphorbe ; ce dernier objet et les cauris y font le plus de débit. Dans les localités voisines on trouve un grand nombre de mines qui fournissent de la poudre d'or ; de tous les pays nègres, c'est celui qui produit la plus grande quantité de ce métal »⁴⁶⁸. Cela est d'autant plus visible que « les hommes du commun à Kawkaw se servent de peaux pour couvrir leur nudité. Les commerçants de chez eux portent des qadāwīr et des vêtements tissés; ils se couvrent la tête avec une bande de laine (karziya). Leurs parures sont en or. Les gens distingués et les notables portent l'izar ; eux visitent les commerçants, les fréquentent et participent aux mises de fond moyennant une rétribution »⁴⁶⁹, atteste al-Idrīsī ainsi qu'il suit :

>> ولباس عامة أهل كوكو الجلود يسترون بها عوراتهم وتجارهم يلبسون القداوير والأكسية وعلى رؤوسهم الكرازي وحليهم الذهب وخواصم وجلتهم يلبسون الأزرق وهم يداخلون التجار ويجالسونهم ويبضعونهم بالبضائع على جهة المقارضة <<

Quant aux limites de l'autorité des Jā', cette dernière aurait étendu ses tentacules au-delà la ville de Gao. Car, d'après l'auteur du Tārīḥ al-Fattāš, ses limites

⁴⁶⁶ - Op. cit. p. 138

⁴⁶⁷ - al-Zuhrī dit que c'est 30 jours. Op. cit p. 123

⁴⁶⁸ - Op.cit.al-Bakrī, p.335. Si l'on en croit, Cissoko, Sékéné Mody Kūkiya ou Kawkaw constituait le port soudanais de Tadmekka à qui la première envoyait des vivres, céréales et d'or. La seconde ville constituait le nœud de toutes les routes orientales et l'entrepôt qui redistribuait entre Kūkiya et Ghana les marchandises venant d'Ifrīqiyya et d'Egypte. Cette transition était rendue facile par une route reliant Tadmekka au Ghana et à Awdaghost. Op. cit. Cissoko, p. 24-25

⁴⁶⁹ - Op. cit. p. 139.

C'est ce qui amena sans doute le Béninois Zakari Dramani Issifou à souligner, en se basant sur les trouvailles récentes qui font partie récemment des principaux résultats acquis par la recherche historique ouest-africaine, que la capitale du royaume songay (au VII^e siècle), Koukya," a vraisemblablement partagé au même moment avec Ghana la primeur des relations entre Etats noirs et Maghreb". Op.cit. Issifou, p. 9

« s'étendaient du côté de l'ouest jusqu'à Kîma (كِيم) et à Nânâ (نَعْنَع) [...] . Du côté de l'est, l'autorité des dioua s'étendait jusqu'au pays des Dierma (زُرْم) »⁴⁷⁰. Par contre, °Abd ar-Raḥmān as-Sa°dī, s'inscrit en faux contre cette déclaration et précise : " Les limites du royaume de Songhaï ne dépassèrent les environs de la capitale que sous le règne de Sonni Ali"⁴⁷¹. En fait, si l'on sait que Sonni Ali, le tombeur de la dynastie des Jā', fut traité de tous les noms d'oiseau par les lettrés de Tombouctou, on peut présumer que ces derniers ne lui accorderaient aucun privilège et moins aucun exploit incertains. Ce qui montre que l'affirmation d'°Abd ar-Raḥmān as-Sa°dī semble beaucoup plus crédible. Ainsi, on peut dire sans grand risque de se tromper que les Jā', contrairement à leurs successeurs, les Sonni, fondateurs de l'empire Songay, étaient plus des religieux que des guerriers.

CHAPITRE VIII

L'ISLAM SOUS LE REGNE DES SONNI

Après s'être introduit au Songay, sous le règne du premier souverain musulman des Jā', Jā'-Kosso, l'islam connu, sous les Sonni, successeurs des Jā', une stagnation voire un recul caractérisé notamment par une situation difficile vécue par les hommes religieux principalement les °Ulamā'. Ces derniers étaient l'objet de mépris et de persécution même de la part de Sonni °Ali, le fondateur de l'empire Songay de Gao.

En effet, pour une meilleure compréhension de la situation de la religion musulmane sous les Sonni, prenons d'abord connaissance avec ces derniers en interrogeant leurs origines, avant d'analyser si, Sonni °Ali, le fondateur de l'empire des Sonni, était musulman ou pas après avoir étudié l'émergence de ces derniers.

⁴⁷⁰ - Op. cit. p. 334. Cependant, il y a lieu de souligner, d'après les traducteurs de cet ouvrage, que même si certaines localités comme Kîma et Nânâ n'ont pas pu être identifiées, on présume qu'elles se trouvent sur le Niger en aval de Tombouctou. Cf. note 2.

⁴⁷¹ - Op. cit. p. 336

3 -8.1. Origines de la dynastie des Sonni

Les origines de la dynastie des Sonni nous ont été rapportées par les chroniqueurs °Abd Arrahmān as-Sa°dī et Maḥmūd Kati. A cet effet, si les auteurs des *Tārīḥ* s'accordent à l'unanimité sur le fait que le premier souverain fut Ali Kolon ou Golom, il n'en demeure pas moins vrai que des divergences ont été notées en ce qui concerne notamment son lieu de naissance et son statut auprès du souverain malien.

A. Ali Kolon, le fondateur de la dynastie des Sonni⁴⁷²

Si l'on se fie à la déclaration de l'auteur de *Tārīḥ al-Fattāš*, l'origine de cette dynastie remontrait à Ali Golom ou Kolon qui fut le " premier souverain qui régna sur ces contrées avec le titre de soui"⁴⁷³. En effet, ce dernier aurait échappé de la cour du roi malien et rejoint son pays Songay qu'il libéra de la domination mandingue. Il devint alors le premier roi et adopta le titre royal, Sonni. En clair, °Abd Arrahmān as-Sa°dī précise que le premier Sonni, Ali Kolon, employé au service du roi, mais surveillé comme du lait sur le feu, dans le but d'éviter toute insurrection, " avec l'aide du Dieu très haut, délivra les gens du Songhaï du joug du peuple de Melli »⁴⁷⁴.

Il y a lieu de préciser qu'auparavant, le sultan du Mālī sous la domination duquel étaient placés les gens du Songay les avait pris avec lui, car « A cette époque, en effet, ces princes étaient ses vassaux et il était d'usage que les fils des rois fussent astreints au service de leur suzerain »⁴⁷⁵, renchérit l'auteur de *Tārīḥ as-Sūdān*.

Cependant, Ali Kolon présenté par l'auteur *Tārīḥ as-Sūdān* comme un homme intelligent et rusé réussit à mettre en exécution son plan mûrement et longuement réfléchi et qui concernait à prendre la fuite et à gagner son pays avec son frère cadet,

⁴⁷² - Le titre royal Sonni s'écrit indifféremment Si'i, Soui, Chi et Sounni suivant les *Tārīḥ*.

⁴⁷³ - Op. cit. p. 334

⁴⁷⁴ - Op. cit. p. 6

⁴⁷⁵ - Op. cit. p. 10

Selmān Nār. Ainsi, conclut-il « Ali Kolon devenu roi du pays de Songhaï, se fit appeler Sonni et délivra ses sujets du joug du sultan de Melli »⁴⁷⁶.

A la différence de °Abd Arraḥmān as-Sa°dī, l'auteur du *Tārīḥ al-Fattāš* soutient que le premier souverain des Sonni en l'occurrence °Ali Golom « était né dans le Malli et avait grandi au service du roi du Malli »⁴⁷⁷, même s'il partage avec °Abd Arraḥmān as-Sa°dī les qualités intrinsèques du souverain qu'il qualifie « d'une bravoure notoire, très énergique et très vaillant »⁴⁷⁸.

En effet, pour situer chronologiquement cet évènement, c'est-à-dire l'accession de Ali Kolon ou Golom au pouvoir, l'auteur de *Tārīḥ al-Fattāš*, à la différence de °Abd Arraḥmān as-Sa°dī, éclaira plus ou moins notre lanterne. Il indique que ce fut sous le règne du cinquième sultan de la dynastie des Sonni, Mākara Komsou, après Ali Golom en passant respectivement par les Si'i Silman-Nār, Ibrahim Kabayao, Ousmane Guifo « qui passa dans le pays le Malli-koï Kankan Moussa, se rendant en pèlerinage à la Mecque ; c'était en l'an 720 [1321-1322] »⁴⁷⁹.

En tout état de cause, cet évènement a fait l'objet de nombreuses et différentes interprétations. Certains le situent quelques dizaines d'années plus tôt vers la fin du XIIIe siècle tandis que d'autres le fixent après au XIVE⁴⁸⁰ siècle où la situation politique était favorable aux Sonni.

B. La situation politique du Bilād as-Sūdān aux XIVE -XVe siècles

Au XIVE siècle, La situation politique au Sūdān était, entre autres, favorable à la dynastie des Sonni, indubitablement, par deux faits majeurs à savoir la position

⁴⁷⁶ - Op. cit. p. 12

⁴⁷⁷ - Op. cit. p. 334

⁴⁷⁸ - Ibid, p. 334

⁴⁷⁹ - Ibid, p. 335.

⁴⁸⁰ - D'après l'historien malien, Sékéné Mody Cissokho, Ali Golom aurait pris le pouvoir à Gao en 1335/735 suivant les historiens, à la suite de *Tārīḥ as-Sūdān*. Op.cit. Cissoko, p. 44. Cependant, Ki-Zerbo, Joseph situe l'évènement deux ans plus tard, en 1337/737. Op.cit Ki-Zerbo, p. 144. Quant à Montell, cité par Cissoko, Sékéné Mody donne approximativement la date de 1295, cf. p. 44.

excentrique de Gao et l'affaiblissent du Mālī consécutif aux multiples agressions extérieures. En effet, se situant à l'extrême est dans le Sūdān Nigérien, Songay jouissait d'un privilège dû certainement à son éloignement du pouvoir central malien concentré à Niani, la capitale. Ce fut pourquoi, bien qu'étant placé sous la domination du Mali, ce dernier n'exerçait sur lui qu'un contrôle plus ou moins nominal.

Néanmoins, il a fallu attendre la fin du XIVE siècle pour assister progressivement à l'acquisition de sa liberté au moment où le pouvoir central affaibli et contesté était l'objet d'innombrables attaques extérieures de la part notamment de redoutables adversaires en l'occurrence les Mossi et les Touareg. En fait, les Mossi s'étant toujours comportés comme des ennemis irréductibles et hostiles à l'islam, leur sultan profita de l'affaiblissement du pouvoir central des Manding afin de s'attaquer à Tombouctou, à la tête d'une forte armée. « Saisis d'effroi, les gens des Melli prirent la fuite et bondonnèrent Tombouctou aux assaillants. Le sultan du Mossi pénétra alors dans la ville, la saccagea, l'incendia, la ruina, et après avoir fait périr tous ceux qu'il put atteindre et s'être emparé de toutes les richesses qu'il trouva, il retourna dans son pays »⁴⁸¹, affirme l'auteur de Tārīḥ as-Sūdān.

De même, les Touareg, constituant une véritable puissance au XVe siècle, s'emparèrent de Tombouctou, sonnèrent le glas de la domination des princes de Mali et y régnèrent pendant quarante ans. En effet, as-Sa'dī affirma : « Les Touareg Maghcharen commencèrent leurs incursions contre la ville de Tombouctou ; ils avaient à leur tête leur sultan Akil-Akamelouel et ravageaient le pays de tous côtés et dans tous les sens. Les habitants éprouvaient de graves préjudices de toutes ces déprédations ; Cependant ils ne prenaient point les armes pour combattre l'ennemi [...]. Akil s'empara alors de Tombouctou et en demeura le maître durant quarante ans »⁴⁸². Voilà la situation difficile dans laquelle se trouvait le pouvoir central malien recevant des tirs groupés de toutes parts. Mettant à profit cette circonstance, Songay

⁴⁸¹ - Op. cit. p. 16

⁴⁸² - Ibid. p. 17

coupa le lien ombilical qui le liait à cet empire malade, finissant et aux abois. Par conséquent, les Sonni commencèrent à prendre leur destin en main. Leur dynastie émergea.

5- 8. 2. L'émergence des Sonni

L'émergence des Sonni était facilement perceptible dans de nombreux domaines particulièrement au plan politico-militaire même si, dans le domaine religieux, la situation de l'islam n'était pas pour autant florissante.

A. Au plan politico-militaire

Menant une résistance héroïque simultanément contre les Mossi et les Touareg, les Sonni organisèrent une grande offensive contre Mīma, une des plus anciennes et importantes provinces maliennes en la personne du sultan Suleymān-Dama ou Dandi au début du XVe siècle. « Ce fut lui qui vainquit les gens de la province de Mīma, saccagea leur territoire et anéantit leur pouvoir. Auparavant cette province formait un grand royaume, d'une puissance redoutable, qui s'était détaché de l'empire du Malli. Il y avait dans le Mīma douze grands chefs »⁴⁸³, précisa Maḥmūd Kati. Dès lors, les Sonni entamèrent sérieusement la domination du Mali.⁴⁸⁴

En fait, après avoir mis la main sur cette province d'importance capitale, la dynastie Songay des Sonni acquit un grand prestige voire une certaine suprématie dans la boucle du Niger. Ce fut un renversement de l'hégémonie politique favorisant une prospérité économique pour les vainqueurs. Ce fut peut-être ce qui a amené le globe-trotter, témoin oculaire des faits qu'il relate, à évoquer la grande prospérité de Gao où il séjourna en 1353/753 pendant un mois en déclarant : « Je partis pour Caoucaou [

⁴⁸³ - Op. cit. p. 81

⁴⁸⁴ - L'historien du Niger, Boubou Hama, précise que cette libération ne fut pas effective qu'à la fin du XIVe siècle. Ce fut à la suite d'une scission qui s'est produite dans les rangs des Sonni que ces derniers se divisèrent en deux parties : celle du Nord se situant à Gao est placée sous la domination du Mālī tandis que l'autre se réfugia à Kūkiya, dans le Dendi, où elle partit vers le Nord s'emparer de Gao. Cf. Hama, Boubou, p.

Kawkaw], grande ville située près du Nil. C'est une des plus belles cités des nègres, une des plus vastes et des plus abondantes en vivres. On y trouve beaucoup de riz, de lait, de poules et de poisson ; on s'y procure cette espèce de concombre surnommé ° inâny et qui n'a pas son pareil.»⁴⁸⁵, comme en témoignent ces lignes:

>> ثم سرت إلى مدينة كَوَكُوْ وهي مدينة كبيرة على النيل من أحسن مدن السودان وأكبرها وأخصبها فيها الأرز الكثير واللبن والدجاج والسمك وبها الفُؤُص العِنَانِي الذي لا نظير له <<.

B. Dans le domaine économique

Poursuivant son témoignage, au plan des transactions, Ibn Battūta⁴⁸⁶ rapporte, après avoir souligné la grandeur, la beauté et la prospérité de Gao, que « le commerce de vente et d'achat chez les habitants se fait au moyen de petites coquilles ou cauris, » comme en témoigne ce passage :

>> وتعامل أهلها في البيع والشراء بالودع <<.

En effet, Gao, la nouvelle capitale des Songay, carrefour des caravanes et des marchands, constituait une grande métropole commerciale. Pourtant, malgré cette grande prospérité, la dynastie Songay des Sonni dépassait à peine les environs de Gao-Kūkiya. Car, « les limites du royaume des Songhaï ne dépassèrent les environs de sa capitale »⁴⁸⁷, selon °Abd ar-Raḥmān as-Sa°dī.

Pareillement, la situation religieuse n'était pas du tout à l'image de la grande prospérité de la dynastie. Comparée aux autres cités comme Tombouctou et Jenné, Gao faisait montre d'un attachement à la tradition plus ou moins important. L'islam était loin de ses plus beaux jours où il a connu un progrès fulgurant.

En fait, on peut penser que la situation de l'islam qui n'était pas des meilleures était due essentiellement à une faible islamisation du milieu, conséquence de

⁴⁸⁵ - Op. cit. p. 435

⁴⁸⁶ - Ibid,

⁴⁸⁷ - Op. cit. p. 12. C'est ce qui justifie peut-être les propos de Sékéné Mody Cissoko selon lesquels les Sonni furent des guerriers et non des conquérants. Op. cit Cissoko, p. 46.

l'enracinement des Sonni venant de Dendi aux valeurs ancestrales. En effet, il ya lieu de souligner que la région méridionale de Dendi, contrairement à Gao, était une zone rurale, non urbanisée et par conséquent plus ou moins enclin à s'attacher aux us et coutumes non encore touchés par des influences religieuses étrangères.⁴⁸⁸ C'est un reflexe traditionnel. Cette situation perdura jusqu'à l'avènement de Sonni Ali, le fondateur de l'empire Songay.

3 - 8. 3. Sonni Ali , le fondateur de l'empire Songay

En succédant au souverain Silmān-Dama, Sonni Ali, surnommé Sonni Ali Ber, c'est-à-dire Sonni Ali le Grand, pour des qualités guerrières sans précédent dont il a fait montre durant tout au long de son règne, a mis sur les fonts baptismaux les bases de l'empire Songay. De plus, les exploits militaires furent doublés d'une politique religieuse caractérisée notamment par une persécution sélective des 'Ulamā' et des lettrés. Ce fut une véritable démonstration de force et d'intelligence.

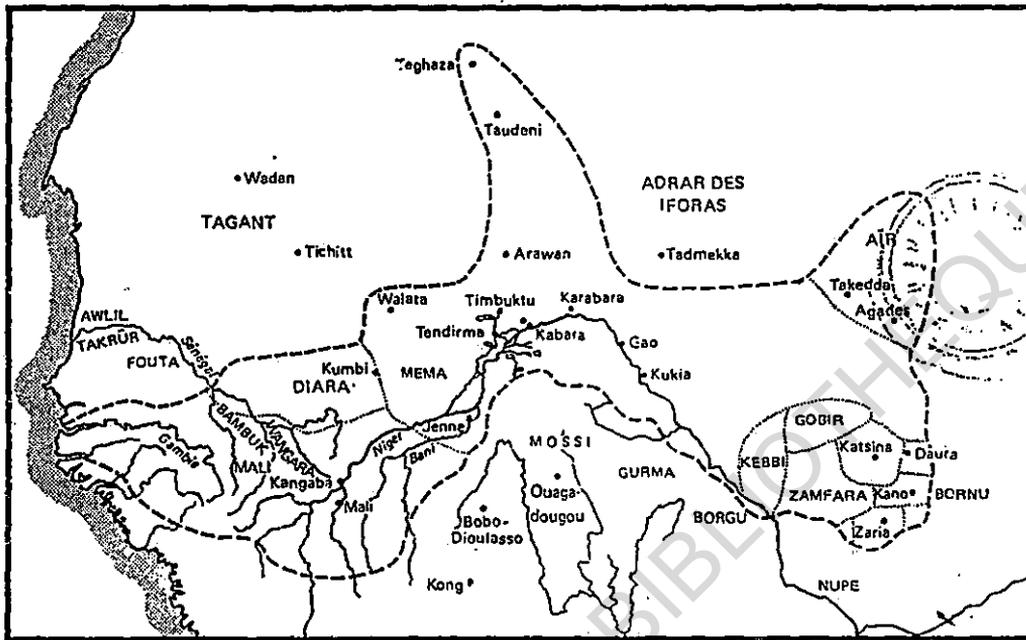
A - Sonni Ali et la conquête du Bilād as-Sūdān

De 1464/868, date de son accession au pouvoir jusqu'à sa mort en 1492/897, Sonni Ali Ber (le Grand) entreprit d'expéditions militaires essentiellement couronnées de succès éclatant comme le témoignent les chroniqueurs soudanais. Aussi, les Sonni⁴⁸⁹ développèrent-ils une véritable industrie de guerre. En effet, 'Abd ar-Rahmān as-Sa'ādī affirme : « Ce prince réunit plus de troupes et déploya plus d'énergie que tous ceux de sa dynastie qui l'avaient précédé. Il fit des expéditions, conquiert des provinces et sa renommée s'étendit à l'orient comme à l'occident »⁴⁹⁰. « Il fut toujours victorieux et saccagea tous les pays sur lesquels il avait jeté son dévolu. Aucune de ses armées, lui présent, ne fut mise en déroute : toujours vainqueur, jamais vaincu. Il ne laissa aucune ville, aucun village, depuis le pays du Kanta jusqu'au Sibiridougou, sans

⁴⁸⁸ - Sans doute, ce fut cet état de fait qui a amené l'historien malien, Sékéné Mody Cissokho, à qualifier le Dendi, avec certainement un peu d'exagération, de "quelque peu barbare". Op. cit. p. 45

⁴⁸⁹ - Ils étaient composés des hommes de l'Ouest, essentiellement Sarakollés et Malinkés, d'après les précisions de Djibril Tamsir Niane. Op. cit. p. 54

⁴⁹⁰ - Op. cit. p. 12



L'empire Songhai au début du XVI^e siècle (d'après R. Mauny, *Tableau géographique*, p. 514).

Source : Cuoq (Joseph M.), *Recueil de Sources Arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIII^e siècle jusqu'au XVI^e siècle (Bilād as-Sūdān)*, E.C.N.R.S., Paris, 1975, pr. 27

l'attaquer à la tête de sa cavalerie, guerroyant contre les habitants et ravageant leur territoire »⁴⁹¹, renchérit Maḥmūd Kati.

Ainsi, s'attachant les services d'une cavalerie forte et une flottille nombreuse, Sonni Ali traque à tout bout de champ ses ennemis constituant à l'époque de grandes puissances nigériennes à savoir les Mossi à l'Ouest et les Touareg au Nord. En fait, fort de plusieurs victoires⁴⁹², Sonni Ali et l'armée Songay repoussèrent plusieurs fois les Mossi. A cet effet, « apprenant que le Mossi-Koï se dirigeait vers Birou après avoir laissé les gens de sa maison à Direï il se mit à la poursuite du Mossi-Koï »⁴⁹³ affirme Maḥmūd Kati. Auparavant, dès le début de son règne, Sonni Ali a mis en déroute les troupes du roi des Mossi nommé Komdâo qu'il avait poursuivi jusqu'au pays des Bambara.

Cependant, « Komdâo réussit à se sauver personnellement, à rentrer dans son pays et à regagner sa capitale, qui s'appelait Argouma »⁴⁹⁴, souligne l'auteur de Tārīḥ al-Fattāš. Ensuite, s'appuyant sur une armée redoutable, aguerrie et respectée de tous, Sonni Ali fit pratiquement le vide autour de lui en s'emparant principalement de villes importantes notamment Tombouctou, Jenné, et Macina. A Tombouctou où il entra le 29 ou le 30 janvier 1468/ 873, le conquérant Sonni Ali « exerça dans cette ville de grands, d'immenses et terribles ravages ; il l'incendia, la ruina et fit périr un grand nombre de personnes »⁴⁹⁵, souligne l'auteur de Tārīḥ as-Sūdān.

Ensuite, s'appuyant sur une armée redoutable, aguerrie et respectée de tous, Sonni Ali fit pratiquement le vide autour de lui en s'emparant principalement de villes importantes notamment Tombouctou, Jenné, et Macina. A Tombouctou où il entra le 29 ou le 30 janvier 1468/ 873, le conquérant Sonni Ali « exerça dans cette ville de

⁴⁹¹ - Op. cit. p. 82

⁴⁹² - Pour plus de détails sur les expéditions militaires de Sonni Ali, cf. Kati, Maḥmūd, p. 85-6

⁴⁹³ - Ibid. p. 92

⁴⁹⁴ - Op. cit. p. 86

⁴⁹⁵ - Op. cit. p. 105

grands, d'immenses et terribles ravages ; il l'incendia, la ruina et fit périr un grand nombre de personnes »⁴⁹⁶, souligne l'auteur de *Tārīḥ as-Sūdān*.

En effet, si l'on en croit Maḥmūd Kati, Sonni Ali avait sommé les habitants de quitter la ville avant la nuit. Ce qui provoqua une peur généralisée dans la cité à telle enseigne qu'à « l'heure du coucher du soleil n'était pas arrivée encore que Tombouctou était déjà complètement évacuée »⁴⁹⁷. « Le jour du départ, on vit des hommes d'âge mûr, tout barbus, trembler de frayeur quand il s'agissait d'enfourcher un chameau, et tomber ensuite à terre aussitôt que l'animal se relevait »⁴⁹⁸, ajoute 'Abd ar-Raḥmān as-Sa^cdī.

Cette débandade généralisée est d'autant plus compréhensible qu'à la différence des Songay, tribus de pêcheurs et d'agriculteurs habitués à la vie rude, à la privation et à la guerre même, les gens de Tombouctou étaient partisans d'une vie plus ou moins raffinée, molle, aisée et paisible.

Voilà ce qui mit fin à la domination des Touareg à Tombouctou. Rappelons que le Berbère Muḥammad Naddi, le gouverneur de la cité, le « Tombouctou - Koï », avait réussi à protéger avec maestria la ville des attaques des Songay par une subtile politique d'entente avec les derniers dont il reconnaissait la suzeraineté bien qu'étant sous la domination des Touareg. Cependant, à la suite de sa mort en 1465, son fils aîné et successeur Ammar, destitué par les Touareg, fit appel à Sonni Ali. Il reprochait au chef de ces derniers, Akil, la faiblesse de son autorité et son manque de vigueur physique.

Cet appel au secours lancé par Ammar en direction de Sonni Ali est d'autant plus compréhensible qu'à l'époque, ce dernier était tellement respecté voire craint que les gens et ses soldats lui avaient décerné le titre honorifique, Dāli, même s'il « n'est pas licite de donner un tel surnom à quelqu'un, car ce mot signifie (le très haut) et doit

⁴⁹⁶ - Op. cit. p. 105

⁴⁹⁷ - Op. cit. p. 95

⁴⁹⁸ - Op. cit. p. 106

être réservé au Maître de la toute-puissance, qui est Dieu le très haut »⁴⁹⁹, fait remarquer le juriste Abū al-°Abbās Sīdi Aḥmad ben Anda- ag- Muḥammad.

Qu'importe! Après avoir pris possession de Tombouctou, une ville traditionnellement religieuse et intellectuelle, regorgeant une pléthore de °Ulamā' et d'hommes de lettres forts respectés, Sonni Ali mit la main sur la ville de Jenné, malgré une résistance farouche voire héroïque de ses habitants, cinq ans après la prise de Tombouctou en 1473/878 au terme d'un long siège.⁵⁰⁰

Enfin, ce fut le tour de Macina où les Peul ont fait singulièrement l'objet d'une sévère répression de la part de Sonni Ali. En fait, contre les Peuls, il nourrissait particulièrement une haine viscérale. « Il n'avait pas d'ennemis qu'il haïssait aussi vivement que les Peul et ne pouvait voir un Peul sans le tuer quel qu'il fût, savant ou ignorant, homme ou femme. Il n'acceptait aucun savant peul ni dans l'administration politique ni dans la magistrature. Il décima la tribu des Sangaré et n'en laissa subsister qu'une fraction infime, laquelle put se rassembler à l'ombre d'un seul arbre qui suffisait à l'abriter tout entière »⁵⁰¹, affirme Maḥmūd Kāti à travers ce récit :

>> وما له من الأعداء عدو مسخوط يبلغ عنده قطن وكل من رآه بعينه منم الفلانيين إلا قتله لا عالم ولا جاهل لرجال ولانساء لا يقبل للعالم منهم لا صرف ولا عدل قتل قبيلة سنقر حتى ما أبقى منهم إلا طائفة يسيرة اجتمعوا كلهم في ظل شجرة واحدة ووسعهم كلهم << .

Après avoir véritablement neutralisé militairement toutes les menaces qui se dressaient devant lui, Sonni Ali inaugura une politique religieuse alternant la répression et la glorification singulièrement vis-à-vis des savants et des lettrés musulmans afin d'avoir les mains libres pour la concrétisation de ses desseins.

⁴⁹⁹ - Op. cit. Kati, Maḥmūd, p. 84

⁵⁰⁰ - as-Sa°dī précise que la ville fut assiégée durant sept ans, sept mois et sept jours. Après quoi, Sonni Ali convola en justes noces avec la mère du jeune prince de Jenné. Peut-être ce fut pourquoi Djibril Tamsir Niane renchérit en affirmant " Djenné capitula, cependant Sonni Ali n'humilia point les Djennéens. La paix proposée par ses derniers fut accordée aux plus honorables conditions. La ville fut respectée". Op. cit. Niane, Djibril Tamsir, p. 80

⁵⁰¹ - Ibid. p. 83-84

B. La politique religieuse de Sonni Ali

Dès qu'il s'empara de Tombouctou, Sonni Ali mena une politique répressive envers les 'Ulamā' et les lettrés musulmans. Elle fut particulièrement marquée par la persécution et la déportation des jurisconsultes, l'enlèvement et l'emprisonnement de leurs familles. Parallèlement, nonobstant, Sonni Ali manifesta un profond respect à l'égard d'une certaine frange des hommes religieux. En effet, qu'est-ce qui est à l'origine de cette politique religieuse sélective de deux poids deux mesures ? Était-elle motivée par la volonté de diviser pour mieux régner ? En réalité, Sonni Ali n'était-il pas plus ou moins contraint à adopter cette stratégie pour parvenir à ses objectifs politiques ?

Quoi qu'il en soit, si l'on se fie à l'auteur du *Tārīḥ as-Sūdān*, la répression a commencé dès l'entrée de Sonni Ali à Tombouctou dont il avait sommé les habitants d'évacuer la ville avant la tombée de la nuit. En effet, Aussitôt qu'il y mit le pied, Sonni Ali « s'empressa de faire périr ou d'humilier tous les savants qui étaient restés à Tombouctou »⁵⁰². Ce fut ainsi qu'il s'attaqua d'abord à la famille du pieux et célèbre jurisconsulte Anda-Ag-Muḥammad dont il « fit emprisonner la mère du jurisconsulte Muḥammad qui était Sata (ou Sita), la fille de Anda-Ag-Muḥammad, et il fit mettre à mort les deux frères de cette dame, le jurisconsulte Maḥmūd et le jurisconsulte Ahmed, tous deux fils du jurisconsulte Anda-Ag-Mohammed. Bref, il ne cessa d'infliger misères sur misères, humiliations sur humiliations à tous les savants »⁵⁰³.

Ensuite, à en croire 'Abd ar-Raḥmān as-Sa'dī, les filles des autres 'Ulamā' étaient loin d'être épargnées. Car, un jour, alors qu'il était à Kabara, il exige qu'on l'amène trente vierges, filles de 'Ulamā'. Lorsque ces dernières étaient épuisées et incapables d'accéder à leur destination à pied, le serviteur qui les accompagnait « en avisa le prince qui ordonna de les mettre à mort toutes, ce qui fut fait »⁵⁰⁴.

⁵⁰² - Op. cit. p. 106-107

⁵⁰³ - Ibid,

⁵⁰⁴ - Ibid,

Pareillement, poursuit le chroniqueur soudanais, les enfants du cadî El-Hay qui s'étaient réfugiés à Alpha Konko ont subi les foudres de Sonni Ali qui « leur infligea toutes sortes d'avaries et d'humiliations »⁵⁰⁵.

Quant à bon nombre de savants, ils ont été l'objet de déportation. Ce fut le cas de deux saints personnages de la famille du vénérable *mori* Haougaro. En fait, « Ils venaient se plaindre d'un préjudice que leur avait causé quelqu'un de sa famille, c'est-à-dire de la famille du chi Ali. Dès que celui-ci vit ces deux hommes, il donna l'ordre de les saisir et de les enchaîner, puis de les conduire dans une île et de les y abandonner »⁵⁰⁶, affirme Maḥmūd Kati.

Vraisemblablement, Sonni Ali s'était permis de tout. Il s'arrogeait même « le droit de tuer les musulmans et de se rendre maître de leurs biens. C'est ainsi qu'il a fait périr bon nombre de lecteurs du Coran, de jurisconsultes, de religieux, de femmes, de nourrissons et tant d'autres. Il leur amputait des membres organiques l'organe génital, les deux testicules chez l'homme, le nez ou les deux mains ; il s'appropriait leurs biens, réduisit en esclavage leurs femmes, vendait des hommes libres de façon inconcevable. Sa cruauté était hors pair et l'islam n'a jamais connu un usurpateur aussi atroce »⁵⁰⁷, résume al-Maḡīlī, l'un des jurisconsultes mālikites les plus célèbres au Moyen Âge. De ce fait, il ne serait pas interdit de se demander si réellement Sonni Ali était musulman ou infidèle.

5- 8. 4. Sonni Ali, était-il musulman ?

Le comportement étrange ou pour le moins ambiguë de Sonni Ali a fait l'objet de différentes interprétations diamétralement opposées en ce qui concerne sa religion.

⁵⁰⁵ - Op. cit. p. 108

⁵⁰⁶ - Op. cit. p. 899

⁵⁰⁷ - MBaye, El Hadj Ravane, *Un aperçu de l'Islam Songhay ou Réponses d'Al- Magili aux questions posées par El Hadj Muhammad, Empereur de Gao*. B. IFAN, 2, 1972, p. 250. Si l'on en croit Ahmad Bābā, l'un des plus illustres biographes d'al-Maḡīlī, " Muhammad b. 'Abd al-Karīm b. Muhammad 'al-Maḡīlī, al-Tilimsānī, ... fut un savant des plus érudits, un des plus fervents de la sunna et un des plus ardents dans la haine des ennemis de la religion". Bābā, Aḥmad, *Nayl al-Ibtihāj bi taṭrīz ad-Dībāj*, 1^{ère} éd. Le Caire, 1329/1911 dans Cuoq, Joseph M., Recueil, p. 433- 434

Certains juristes le taxèrent d'infidèle tandis que d'autres, moins catégoriques, adoptèrent une position de neutralité. Pour y voir clair, le passé de Sonni Ali ne pourrait-il pas aider à comprendre son personnage pour le moins énigmatique ?

A- Le passé ou l'éducation de Sonni Ali

Le passé de Sonni Ali nous est particulièrement rapporté par le juriste de Touat, al-Magīlī. Ce dernier note que sa mère « était originaire de Fâra, dont les habitants sont des adorateurs d'idoles en arbres, ou en pierre, devant lesquelles ils déposaient des offrandes et leur demandaient de satisfaire à leurs besoins. [...] Et c'est là que Sonni Ali a passé une bonne partie de sa jeunesse. Aussi ayant grandi parmi eux a-t-il contracté leurs habitudes et s'est bien marqué de leur polythéisme »⁵⁰⁸.

Quand bien même, il précise en poursuivant son récit qu'« ayant bien subi l'empreinte de ce milieu il savait réciter la formule de la Shahâda et tant d'autres formules analogues sans pour autant connaître leur signification. C'est ainsi qu'il disait parfois : (Qu'il soit glorifié !), lorsqu'il entendit le nom du Prophète. En revanche, quand on prononçait le nom de Dieu, il disait : (Que le salut soit sur lui !), »⁵⁰⁹. Pourtant, le juriste lui-même reconnaît explicitement que Sonni Ali « observait le jeûne du Ramadan, distribuait beaucoup d'aumône en viande par exemple dans les mosquées et ailleurs tout en adorant les idoles faisant des offrandes aux devins, implorant les sorciers et consorts et rendant le culte aux arbres et aux pierres en immolant des bêtes pour les exalter »⁵¹⁰.

De même, Maḥmūd Kati, moins catégorique soutient qu'il était versé dans la religion, prononçait la double profession de foi musulmane et participait effectivement aux prières des fêtes⁵¹¹. Voilà, peut-être, l'état des faits qui a irrité nombre de

⁵⁰⁸ - Op. cit. p. 249

⁵⁰⁹ - Op. cit. p. 249

⁵¹⁰ - Ibid, p. 249-250

⁵¹¹ - Op. cit. p. 82 et 86.

jurisconsultes et provoqué leur opposition à Sonni Ali au point de le traiter de tous les noms d'oiseau.

B - Avis des fuqahā'

Les jurisconsultes ont diversement présenté le portrait de Sonni Ali. Maḥmūd Kati déclare : « C'était un impie, un tyran, un libertin, un orgueilleux, un entêté, un dévoyé, dur de cœur, sanguinaire, abusant de son autorité. Il infligeait toutes sortes de tortures aux gens : tantôt il se servait du feu pour les faire périr, tantôt il faisait emmurer un être vivant pour le laisser mourir ainsi, tantôt il faisait ouvrir le ventre d'une femme vivante pour en retirer le fœtus, tantôt il faisait jeter un enfant dans un mortier et obligeait la mère à le piler »⁵¹².

Quant à °Abd ar-Raḥmān as-Sa°dī, non content de le taxer de kharidjite, renchérit « Méchant, libertin, injuste, sanguinaire, il fit périr telle quantité d'hommes que Dieu seul en sait le nombre. Il persécuta les savants et les pieux personnages en attendant à leur vie, à leur honneur ou à leur considération »⁵¹³. Et, al-Magīlī d'écarter toute possibilité de douter sur la tyrannie et l'iniquité de Sonni Ali « il n'y a pas de doute que Sunu Ali, ses compagnons et sa suite sont les tyrans les plus injustes et les plus pervers »⁵¹⁴. Par conséquent, il « est sans doute mécréant.[...] Bien plus, on devient infidèle sans pour autant avoir commis d'autres nombreux péchés que Sonni Ali »⁵¹⁵, conclut-il.

En fait, l'attitude de ces jurisconsultes est d'autant plus compréhensible que la férocité singulière dont Sonni Ali a fait montre perdura jusqu'à la fin de son règne, pendant vingt et huit ans. Ce qui fait naître un sentiment de désespoir généralisé quant à l'issue de ces cruautés. « La férocité du chi Ali à l'égard des musulmans et sa cruauté en toutes circonstances, qu'il s'agit des choses de ce monde ou de celles de la

⁵¹² - Op. cit. p. 337

⁵¹³ - Op. cit. p. 103

⁵¹⁴ - Op. cit. p. 251

⁵¹⁵ - Ibid.

religion, étaient devenues telles que les cœurs débordaient de tristesse et de souci. L'on désespérait d'arriver jamais à la délivrance, car son règne durait depuis si longtemps qu'on avait perdu tout espoir de voir le jour où ces maux cesseraient et prendraient fin »⁵¹⁶, rapporte Maḥmūd Kati. Ce qui lui a valu d'être maudit par l'un des jurisconsultes qu'il avait déportés et abandonnés « qu'il meure pas en état d'islam mais en état d'infidélité ! »⁵¹⁷, poursuit l'auteur de Tārīḥ al-Fattāš.

Cependant cette attitude des jurisconsultes pour le moins caractérisée par le désespoir, la haine et à la limite l'exagération⁵¹⁸ peut-être ne cache-t-elle pas mal la triste réalité du contexte d'alors ? De toutes manières, si l'on en croit toujours aux mêmes auteurs, la répression des 'Ulamā' et les lettrés était sélective. Car, Sonni Ali entretenait de bons rapports avec nombre d'entre eux, reconnaissait leurs mérites et les comblait d'égards même.⁵¹⁹

Ainsi, 'Abd ar-Raḥmān as-Sa'ādī rapporte : « Après le départ des savants pour Biro, Sonni Ali investit des fonctions de cadī le jurisconsulte, le dadi Habīb, petit fils du seyyid Abderrahmān-Et-Temīmi, il eut les plus grands égards pour le cousin paternel de ce cadī, El-Mamoun, père de Ḥammār-Iḍā-El-Mamoun. C'était au point qu'il ne l'appelait que (mon père) »⁵²⁰. Mieux, Sonni Ali, ne disait-il pas, selon 'Abd ar-Raḥmān as-Sa'ādī, que sans les savants « il n'y aurait en ce monde ni agrément, ni plaisir »⁵²¹. C'est certainement pourquoi, « lorsqu'il fit une expédition contre les Foulan et qu'il razzia la tribu de Sonfotir, il envoya un grand nombre de femmes captives aux notables de Tombouctou, quelques unes aux savants et aux saints en guise de cadeau, et il enjoignit à tous d'en faire leurs concubines. Ceux qui n'observent

⁵¹⁶ - Op. cit. p. 98

⁵¹⁷ - Ibid. p. 99

⁵¹⁸ - Certainement c'est ce qui fait dire à Djibril Tamsir Niane que Sonni Ali eut le malheur d'avoir pour " biographes ceux là-même qui voulaient faire pièce à son pouvoir et qu'il persécuta : les lettrés de Tombouctou. Aussi nous est-il présenté sous les traits les plus odieux". Op.cit. Niane, p. 40

⁵¹⁹ - Peut-être c'est ce qui amena Joseph Cuoq à soutenir que Sonni Ali n'était pas barbare et sa persécution des 'Ulamā' n'était pas aucunement religieuse ou anti-musulmane mais plutôt politique. Op.cit. Cuoq, Joseph M. p. 155

⁵²⁰ - Op. cit. p. 107

⁵²¹ - Ibid. p. 109

point les devoirs de la religion en firent en effet leurs concubines, mais les hommes qui suivent fidèlement les préceptes les épousèrent »⁵²², poursuit l'auteur à travers ces lignes :

>> ولما غار على الفلانيين من قبيلة سنفتير بعث كثيرا من نسائهم لكبراء تنبكت وبعض العلماء والصالحين هديا لهم وأمرهم أن يتخذوهم جوارى فمن لا يرعى أمر دينه اتخذها كذلك ومن يرعى أمر دينه تزوج <<.

Ce qui amena indubitablement le jurisconsulte al-Ma'mūn à témoigner de ses bienfaits, après la mort de Sonni Ali : « Je ne dirai aucun mal de Sonni Ali ; il a toujours été bon pour moi ; jamais il n'a mal agi vis-à-vis de moi, comme il l'a fait à l'égard des autres »⁵²³, poursuit le même auteur. En définitive, après tout ce qui précède, il nous serait difficile de suivre les lettrés de Tombouctou ainsi qu'al-Magīlī dans leur manière de traiter le fondateur de l'empire de Gao. Dès lors, serait-il interdit de penser que le personnage de Sonni Ali était pour le moins caractérisé par une dualité religieuse qu'on peut qualifier d'apparence musulmane et de fond animiste.

Par conséquent, il y a lieu d'essayer de comprendre à fond ce qui a réellement motivé cette politique de deux poids, deux mesures envers les hommes religieux. En effet, replacée dans son contexte de l'époque, l'attitude du souverain pourrait être expliquée par sa volonté de mettre tous ses adversaires hors d'état d'influencer ou de nuire. Si l'on sait, d'après le jurisconsulte natif de Tombouctou, que les savants de la ville jouissaient indubitablement d'une grande influence auprès de l'opinion publique à cause de leurs sciences et des enseignements qu'ils dispensaient aux étudiants venus de l'ouest, l'on comprendrait aisément le comportement de Sonni Ali. Pour preuve, « A cette époque, la ville était remplie d'étudiants soudanais, gens de l'ouest, pleins d'ardeur pour la science et pour la vertu. C'était à ce point qu'on assure qu'il y a,

⁵²² - Op. cit. 109

⁵²³ - Ibid. p. 108

enterrés dans le même enclos que lui (Moaddib-Mohammed-El-Kâbari), trente personnages de Kâbara, tous savants et saints »⁵²⁴.

Pour renverser cette situation, jaloux de son autorité, de son indépendance et de souveraineté, le prince conquérant se voit obligatoirement le droit de se libérer d'eux. Et, pour réussir tous les moyens seraient bons. Ainsi, « il donna pour prétexte qu'ils étaient les amis des Touareg, leurs courtisans, et que c'était pour cela qu'il était irrité contre eux »⁵²⁵, ajouta-t-il.

Qui plus est, il les accusa d'être en connivence avec ces derniers au point de se rendre à leur lieu de refuge, à Tikda, « pour faire appel aux Touareg et leur demander de venir les venger de lui. Il donna aussitôt l'ordre de massacrer tous ceux qui étaient restés à Alfa-a Kouko et, après en avoir fait périr un grand nombre »⁵²⁶, explique-t-il. C'est dans le même ordre d'idées qu'il peut-être comprendre l'attitude de Sonni Ali vis-à-vis des Touareg, des Peul contre lesquels il nourrissait particulièrement une haine viscérale et des Mossi qu'il considérait comme des ennemis à éliminer⁵²⁷. Car, comme le dit l'adage : qui veut noyer son chien l'accuse de rase

Quant aux Touareg, séparés de leurs alliés et chassés de Tombouctou, ils se réfugièrent à Oualata, appelée aussi Biro, dans la ville sahélienne au Nord. Alors, en 882/1477, Sonni Ali entreprit le creusement d'un canal à partir de Ras-el-ma pour pouvoir les attaquer en eau. Cependant, il abandonna ce projet à la suite de la nouvelle de la prise et du saccage de cette ville par les Mossi, ennemis foncièrement réfractaires à l'islam et intercepta ces derniers sur la route du retour.

Ce fut ainsi qu'en se portant « à la rencontre du roi du Mossi, Sonni Ali prit contact avec lui à Djiniki-To'oï, bourg situé près de la ville de Kobi en arrière du

⁵²⁴ - Op. cit. p. 78

⁵²⁵ - Ibid. p. 107

⁵²⁶ - Ibid, p. 108

⁵²⁷ - Cette haine s'explique, d'après Niane, Djibril Tamsir par le refus des Peuls de livrer à Sonni Ali des bœufs pour satisfaire ses besoins en bétail dans le cadre de l'entretien de son armée de métier. Ce qui lui a valu d'entreprendre contre eux une véritable guerre d'extermination aboutissant à leur exode sur la rive droite du Niger. Op.cit. Niane, p. 56

Fleuve. La bataille s'engagea en cet endroit et Sonni Ali vainqueur mit en fuite le roi du Mossi et le poursuit jusqu'à la limite de ses Etats sur le territoire desquels il pénétra. Cette bataille eut lieu en l'année 888/1483 »⁵²⁸, fit remarquer °Abd ar-Rahmān as-Sa°dī.

En 1492/897, en revenant d'une expédition chez les Peul du Gourma, selon le même auteur, Sonni Ali mourut. « Il fut emporté en route par un torrent appelé Koni et périt par la volonté du Puissant, du Tout-Puissant, le 15 du mois de moharrem, le premier des mois de l'année 898/(6 novembre 1492) de l'hégire »⁵²⁹.

Pour Mahmūd Kati, la mort du souverain conquérant était consécutive à la prière formulée par l'un des deux jurisconsultes enchaînés et abandonnés dans une île sous les ordres de Sonni Ali. Car ce dernier « qui se trouvait à ce moment dans une localité du pays du Hajar appelée Konna, périt le jour même, frappé par Dieu d'une mort soudaine »⁵³⁰, soutient l'auteur du Tārīḥ al-Fattāš.

En tout état de cause, force est de reconnaître que Sonni fut indubitablement un grand conquérant sans scrupules, un homme dur à cuir, un général invincible pendant vingt et huit ans de règne (1464-1492/868-897), un grand stratège militaire et un homme politique averti⁵³¹ qui a réussi à jeter les fondements d'un empire plus ou moins solide au Sud et à l'Ouest quand bien même inachevé.

Son fils et successeur Abū Bakr, surnommé le chi Baro (1492-1493/897-898), fut investi du pouvoir avant d'être évincé par l'askia Muḥammad ben Abū Bakr au bout de quelques mois. Ce dernier, à l'opposé de Sonni Ali, mena une politique religieuse teintée par une forte domination des °Ulamā', réhabilités et fortifiés et dotés d'un pouvoir sans précédent. Il paracheva l'œuvre de la mise sur pied d'un empire entamée par son prédécesseur.

⁵²⁸ - Op. cit. p. 115

⁵²⁹ - Ibid. p. 116

⁵³⁰ - Op. cit. p. 99

⁵³¹ - Sans doute, ce fut pourquoi, par mesure de prudence, Sonni Ali disposait de différentes résidences royales à Kūkiya, à Kao, à Kabara et à même s'il ne séjournait dans aucune d'elles. Ibid. p. 85

CHAPITRE IX : L'ISLAM SOUS LE REGNE DES ASKIA

A la mort de Sonni Ali, son fils aîné Abū Bakr, surnommé le Chî Bâro ou Abū Bakr Da'ô lui succéda au pouvoir, le 21 janvier 1493/898⁵³². Cependant, l'un des principaux généraux de Sonni Ali, le gouverneur de Hombri, le Hombri-koï Mohammad ben Abū Bakr, appuyé par les 'Ulamā', entra en rébellion ouverte contre le successeur légitime. Bonjour, la lutte pour le pouvoir opposant ainsi deux camps, les partisans de Chî Bâro, représentant la tradition et ceux des musulmans dont le chef de file fut Muḥammad ben Abū Bakr. En effet, ce dernier, soutenu notamment par les 'Ulamā' de Tombouctou fort déterminés à en finir avec le règne du pouvoir paganiste des Sonni, réussit à prendre le dessus sur son adversaire⁵³³. Il fonda une nouvelle dynastie, celle des Askia.

Son règne fut fortement placé sous le signe de l'islam. Les 'Ulamā' et les lettrés, bref les hommes religieux y occupaient une place prépondérante et jouaient un rôle de premier ordre. Ce qui aboutit à la constitution d'un empire musulman d'une étendue jamais égalée, basé sur une armée de métier et soutenue par une économie forte avant de connaître de graves crises successorales⁵³⁴ symbolisées par des guerres fratricides. Alors, l'empire des Askia, après un siècle d'existence, tomba le 12 mars 1591/999 à Tond-Bi sous les coups de l'invasion marocaine inaugurant une période de sclérose de l'islam au Bilād as-Sūdān.

3 - 9. 1. L'accession des Askia au pouvoir

L'accession des Askia au pouvoir au XVe siècle fut, dans une large mesure, redevable à l'Askia Muḥammad, le fondateur de la dynastie des Askia et l'une des figures emblématiques de l'islam médiéval, au Bilād as-Sūdān Occidental. Son

⁵³² - Op.cit. p. 100

⁵³³ - Les auteurs des *Tārīḥ*, avancèrent des dates différentes. Cf. Kati, Maḥmūd, p. 106 et as-Sa'dī, p. 117.

⁵³⁴ - L'historien malien précise que le système successoral des Askia avait exclu les femmes. La succession royale se transmettait de frère à frère selon le droit d'aînesse et non de père en fils. Cependant, le droit coutumier n'était pas respecté. "Le plus populaire, le plus audacieux, même s'il avait des frères aînés, pouvait élever ses prétentions, provoquer une crise de succession allant jusqu'à la guerre civile", affirme Op. cit, Cissoko, p. 102

accession au pouvoir fut possible grâce à un coup de force au terme d'un affrontement sans merci avec l'héritier légitime de Sonni Ali, Sonni Bāro (1492-1493/897-898).

A. La lutte pour le pouvoir

La lutte pour le pouvoir commença dès que Sonni Bāro, le fils de Sonni Ali, Abū Bakr Da'ou, fut proclamé souverain par l'armée le 21 janvier 1493/898. En effet, dès que le gouverneur de Hombori, Mohammed ben Abū Bakr, eut vent de cette proclamation, il se rebella et partit en dissidence ouverte contre Sonni Bāro. Mieux, il « il conçut le dessein de s'emparer du pouvoir souverain et, dans ce but, il combina de nombreux moyens d'action »⁵³⁵, rapporte le chroniqueur natif de Tombouctou.

En fait, il y a lieu de rappeler, pour une meilleure intelligence de cette révolte, que le règne de Sonni Ali fut marqué particulièrement par toutes sortes d'humiliations et de répressions des 'Ulamā' mais aussi de déportations et condamnations des lettrés, des hommes religieux et de leurs familles.⁵³⁶ " C'était un homme doué d'une grande force et d'une puissante énergie. Méchant, libertin, injuste, oppresseur, sanguinaire, il fit périr telle quantité d'hommes que Dieu seul en sait, le nombre. Il persécuta les savants et les ieux prsonnages en attendant à leur vie, à leur honneur ou à leur considération. [...]. Le tyran, le libertin, s'empara de faire périr ou d'humilier tous les savants qui étaient restés à Tombouctou. Il donna pour prétexte qu'ils étaient les amis des Touareg, leurs courtisans, et que c'était pour cela qu'il était irrité contre eux. Il fit emprisonner la mère du jurisconsulte Mohammed qui était Sita, la fille de Anda-ag-Mohammed, et il fit mettre à mort les deux frères de cette dame, le juriste Mahmoud et le jurisconsulte Ahmed, tous deux du jurisconsulte Anda-ag-Mohammed. Bref, il ne cessa d'infliger misères sur misères, humiliations sur humiliations à tous les savants", rapporte 'Abd ar-Raḥmān as-Sa'di à travers ce tableau sombre dans lequel il tire à boulets rouges sur Sonni Ali :

⁵³⁵ - Op. cit. p. 107

⁵³⁶ - Cf. supra p. 165-166

>> فإنه كان ذا قوة عظيمة ومنتنة جسيمة ظالما فاسقا متعديا متسلطا سفاكا للدماء قتل من الخلق ما لا يحصيه إلا الله تعالى وتسلط على العلماء والصالحين بالقتل والإهانة والإذلال [...] فاشتغل الظالم الفاسق من بقي منهم في تنبكت وإهانتهم وزعم أنهم أحماء التوارق وخاصتهم فابغضهم لذلك فسجن والدة الفقيه محمود ست بنت اند غمحمّد وقتل أخويه الفقيه محمود والفقيه احمد ابن الفقيه اند غمحمّد وجعل يتبعهم اذاية بعد اذاية واهانة بعد اهانة <<.

Aussi, la mort de Sonni Ali constituait-elle sans doute une occasion pour ces derniers de redorer leur blason en mettant un terme une bonne fois pour toute à la dynastie animiste. C'est peut-être pourquoi, fort soutenu par les 'Ulamā' et une partie de l'armée,⁵³⁷ Muḥammad ben Abū Bakr⁵³⁸, prit les armes et plaça son opposition sous la bannière de l'islam. Il invita alors le nouveau souverain à embrasser l'islam. La politique de la carotte et du bâton sera adoptée.

Auparavant, Mohammed ben Abū Bakr, le bras armé des 'Ulamā' et l'ensemble des musulmans, bénéficiant du soutien favorable de l'opinion publique, avait déjà ouvert les hostilités, le 18 février 1493/898 à Donagha, un peu moins d'un mois de la proclamation de Abū Bakr. Néanmoins, cette première tentative échoua lamentablement et il essuya une défaite cuisante. Car, « ses troupes mises en déroute, Mohammed prit la fuite et ne s'arrêta que lorsqu'il eut gagné le bourg de Ankogho »⁵³⁹, note l'auteur de *Tārīḥ as-Sūdān*.

Tirant les leçons de ce revers, Muḥammad s'est mis, cette fois-ci, à bien préparer sa rébellion en cherchant à convaincre Sonni Bāro à se convertir à l'islam. Il lui envoya trois émissaires tous des savants à savoir respectivement le pieux Muhammed Toulé, l'alfa Ṣāliḥ Jawara et l'alfa Kati. Ce dernier témoigne : « Je me rendis donc auprès de lui et le trouvai dans la ville d'Anfao, qui est proche de Gao. Je

⁵³⁷ - Sékéné Mody Cissoko précise que Muḥammad ben Abū Bakr fut soutenu par les troupes de son frère Amar Komdiāgo qui fut un chef de guerre et celles de Mūsā Kura, roi de Bara dans le Macina ainsi que les intellectuels préparant l'opinion populaire contre le Sonni; ils assurèrent Mohammed d'une victoire certaine. Ils présentèrent la rébellion comme une guerre sainte contre le paganisme et appelèrent tous les bons Musulmans à se joindre à leurs rangs". Cf. *L'Intelligentsia de Tombouctou aux XVe-XVIe siècles*, B. IFAN, n° 4, 1968, p. 945-946.

⁵³⁸ - Son nom et son origine ont fait l'objet de différentes interprétations. En effet, Sékéné Mody Cissoko contrairement aux auteurs des *Tārīḥ*, soutient que Mohammed ben Abū Bakr fut originaire de Fouta. Niane, renchérit qu'il n'était pas Songay mais plutôt d'un Tékrourien d'origine, un soninké ou sarakollé et son vrai nom était Mamadou Sylla. Mieux, Ki-Zerbo, Joseph précise qu'il fut appelé Touré en raison d'une fausse interprétation des *Tārīḥ* par Delafosse.

⁵³⁹ - Op. cit. p. 117

lui transmis le message de l'askia, prince des croyants, et je lui parlai avec autant de courtoisie que possible, ainsi que l'avait recommandait l'askia El-Hādġ Mohammed, prince des croyants. Je lui dis des choses aimables dans l'espoir que Dieu le ramènerait dans la bonne voie. Mais il refusa énergiquement »⁵⁴⁰, affirme l'auteur de *Tārīh al-Fattāš*.

Auparavant, note le même auteur, il avait signifié à son prédécesseur, le deuxième émissaire de Muḥammad : « Dis à l'askia qui t'a envoyé qu'il se prépare au combat qui va s'engager entre lui et moi ; dis lui que je n'accepte pas ses propositions et que je ne les accepterai jamais ». ⁵⁴¹

En réalité, on peut penser que ce refus catégorique de Sonni Bāro revêt deux considérations fondamentales : le maintien de sa souveraineté et la sauvegarde des croyances traditionnelles. En effet, il est clair que si Sonni Bāro, considéré comme le symbole et la garant du paganisme, accepte d'embrasser l'islam cela signifierait ipso facto, aux yeux de ses partisans, le rejet voire le reniement des croyances traditionnelles animistes et par ricochet la perte de la souveraineté. Car, le souverain tirait sa légitimité de ces dernières qu'il incarne et, toute renonciation à ces croyances conduirait à une perte de la légitimité et par conséquent à une renonciation aux droits de la succession basée sur le droit coutumier. ⁵⁴²

Voilà, peut-être, considérant la gravité de l'enjeu, un des ministres du souverain alla jusqu'à même demander à ce dernier de mettre fin à la vie de l'émissaire en le mettant en garde contre son éventuelle libération : « Si tu ne fais pas mettre à mort ce savant, l'askia ne cessera pas de t'expédier des envoyés ; si au contraire tu le fais mettre à mort, l'askia ne continuera pas à t'en expédier »⁵⁴³, poursuit l'auteur.

⁵⁴⁰ - Op. cit. p. 105

⁵⁴¹ - Op. cit. p. 104

⁵⁴² - Cela est d'autant plus compréhensible que, selon Djibril Tamsir Niane, l'abandon de la tradition aboutit à l'anarchie car plus aucune règle ne présidait à la succession. Op. cit. Niane, p. 103

⁵⁴³ - Ibid.

B. La victoire des Askia

Devant le triple refus de Sonni Bāro, après presque deux mois de négociation, l'affrontement devint inévitable. Il eut lieu le 3 mars 1493/898 à Ankogho ou Anfao. °Abd ar-Rahmān as-Sa°dī décrit : « Le combat s'engagea avec une grande violence ; la lutte fut si terrible et l'action si meurtrière que tous faillirent y succomber. Enfin Dieu donna la victoire au très fortuné, au très orthodoxe Mohammed-ben-Abou-Bekr ». ⁵⁴⁴ Maḥmūd Kati précise que les soldats du souverain « furent mis en déroute et subirent des pertes si terribles qu'ils crurent qu'ils allaient tous périr et que la fin du monde était arrivée » ⁵⁴⁵.

Ainsi, ses troupes défaites et mises en déroute, Sonni Bāro s'enfuit à Ayoro ⁵⁴⁶ où il demeura jusqu'à sa mort. Muḥammad ben Abū Bakr devint l'homme fort du pouvoir. Ce fut le triomphe de l'islam et des musulmans en général et des °Ulamā' particulièrement, la défaite du paganisme et des Sonni marquant ainsi la naissance d'une nouvelle dynastie musulmane, celle des Askia.

L'origine de ce titre remontrait, selon °Abd ar-Rahmān as-Sa°dī, à l'accession de Muḥammad au pouvoir. En apprenant cette nouvelle « les filles de Sonni Alī s'étaient écriées : "Askia", expression qui, dans leur langue, signifie : " il ne l'est pas". Quand on rapporta ce propos à Mohammed, il enjoignit qu'on ne lui donnât pas d'autre surnom que cette expression, et qu'on l'appelât Askia-Mohammed » ⁵⁴⁷, rapporte l'auteur ainsi qu'il suit :

>> ولما بلغ الخبر بنات سن علي قالت اسكيا معناه في كلامهم لا يكون اياه فلما سمعه امر ان لا يقب إلا به فقالوا اسكيا محمد <<.

Pourtant, Maḥmūd Kati rejette en bloc cette assertion et affirme que ce terme était antérieur à l'accession de Muḥammad au pouvoir, car il était employé « dès

⁵⁴⁴ - Op. cit. p. 117

⁵⁴⁵ - Op. cit. p. 106

⁵⁴⁶ - Contrairement à Maḥmūd Kati, as-Sa°dī donne le nom de Abar, cf., p. 117

⁵⁴⁷ - Ibid. p. 118

l'époque de la dynastie des chi ce qui est contraire à l'opinion générale voulant que l'askia Mohammed ait été le premier à porter ce titre et à l'accoler à son nom et expliquant ainsi l'origine de cette dénomination en qualité de surnom dynastique »⁵⁴⁸.

En tout état de cause, après avoir pris en main les rênes du pouvoir, l'Askia Muḥammad entama une série, d'actions politico-religieuses et militaires visant toutes à consolider et à légitimer son autorité ainsi qu'à réhabiliter l'islam et les hommes religieux. Ce fut l'émergence de l'islam.

3 - 9. 2. L'émergence de l'islam

Dès son accession au pouvoir sous la bannière de l'islam, l'Askia Muḥammad se rendit aux Lieux Saints de l'islam et inaugura aussitôt après son retour une politique religieuse qui fut véritablement à l'origine de l'épanouissement de l'islam.

A. Le pèlerinage de l'Askia Muhammad à la Mecque

Le pèlerinage à la Mecque, effectué deux ans et demi après la prise du pouvoir constitue une étape décisive dans la vie politique et religieuse du nouveau souverain. En effet, Maḥmūd Kati déclare : " Lorsque Dieu lui eut assuré la possession de tout le territoire des chi et que sa souveraineté fut bien établie, il décida de se rendre en pèlerinage au temple sacré de Dieu et d'aller visiter le tombeau du Prophète".⁵⁴⁹

En effet, il serait important de se demander qu'est-ce qui est véritablement à l'origine de ce pèlerinage en Terre Sainte. Est-ce pour légitimer ce coup de force concernant son accession au pouvoir aux yeux du peuple afin de chercher la base de son pouvoir dans l'islam⁵⁵⁰? Ou bien, au contraire, ce voyage fut-il motivé par une conviction personnelle ? Enfin, cette décision était-elle prise sous l'influence des 'Ulamā'

⁵⁴⁸ - Op. cit. p. 88. . L'historien malien, Sékéné Mody Cissoko, abonde dans le même sens et qualifie ce titre royal d'énigmatique et se demande comment un général victorieux aurait pris ce titre fantaisiste. Op. cit. p. 98

⁵⁴⁹ - Op. cit. p. 25

⁵⁵⁰ - Comme le pense Djibril Tamisir Niane considérant que son accession au trône est une rupture dans la tradition. Op. cit p. 41. Voir aussi, p.78

qu'il fréquentait et leur demandait, selon ʿAbd ar-Rahmān as-Saʿdī, « des avis sur ce qu'il était de son devoir de faire dans les affaires du gouvernement »⁵⁵¹ ? Quoi qu'il en soit, l'Askia Muḥammad était connu, selon Maḥmūd Kāti, par sa grande piété et son orthodoxie. « Il faisait de nombreuses aumônes et accomplissait, outre les devoirs prescrits, des actes de dévotion surérogatoires »⁵⁵².

En effet, en 1495/900, à la tête d'un cortège considérable composé de mille cinq cent hommes parmi lesquels des ʿUlamā' comme le cheikh Muḥammed Toulé et l'alfa Ṣāliḥ Jawara, des chefs de provinces et de son fils Mūsā mais également des cavaliers, des fantassins et des esclaves, l'Askia se rendit à la Mecque emportant trois cent mille pièces d'or.

A la Mecque, il fit preuve de grandes libéralités et de piété. Selon l'auteur de Tārīḥ as-Sūdān, « Sur les fonds qu'il avait emportés, le prince préleva une somme de 100.000 pièces d'or qu'il remit comme aumône aux deux villes saintes, puis il acheta à Médine un jardin qu'il constitua ouaqf en faveur des gens du Soudan ; ce jardin est bien connu là-bas. Les dépenses d'entretien se montèrent à 100.000 pièces d'or et 100.000 pièces d'or furent employés en achat de marchandises et autres choses dont le prince eut besoin »⁵⁵³.

Ensuite, après avoir accompli son devoir religieux, poursuit l'auteur, l'Askia Muḥammad fut investi khalife du Sūdān par le prince de La Mecque Mawlā al-ʿAbbās. Il le déclara « son lieutenant en lui plaçant sur la tête un bonnet et un turban et fit ainsi de lui un véritable lieutenant de l'islam »⁵⁵⁴.

Maḥmūd Kāti décrit la cérémonie d'investiture et souligne l'importance politique et religieuse qui en découle. Il affirme qu'après avoir exigé à l'Askia Muḥammed de se départir de son titre, de ses signes et trésors royaux « Moulaï El-Abbās s'enferma alors dans la retraite pendant trois jours, puis il en sortit le vendredi,

⁵⁵¹ - Op. cit. p. 118

⁵⁵² - Op. cit. p. 114

⁵⁵³ - Ibid. p. 25-26

⁵⁵⁴ - Ibid. p. 120

convoqua l'askia El-Hādġ Muḥammed et le fit asseoir dans la mosquée de la noble ville de La Mecque. Puis il lui posa sur la tête un bonnet vert et un turban blanc, lui remit un sabre et prit la foule des assistants à témoins qu'il l'instituait khalife pour le pays du Tekroûr et que quiconque désobéirait à ses ordres dans ce pays désobéirait à Dieu le très haut et à son Envoyé »⁵⁵⁵. Car « Tu seras mon général, mon représentant et mon vicaire dans ton pays ; tu es prince des croyants »⁵⁵⁶, conclut-il.

B. La politique musulmane de l'Askia Muḥammad

L'accession de l'Askia Muḥammad au pouvoir marqua un tournant important dans l'histoire de l'islam au Bilād as-Sūdān Occidental. Ce dernier, dès son retour de la Mecque, s'est évertué, durant tout son règne, à la consolidation et à l'expansion de la religion musulmane. En effet, deux dimensions fondamentales caractérisaient sa politique religieuse : l'islamisation des peuples infidèles par le biais du prosélytisme islamique, le jihād ou la guerre sainte et le rôle et l'importance des 'Ulamā'.

a. Le jihād ou la guerre sainte

En août 1497-1498/903, l'Askia Muḥammad revint au Sūdān, auréolé de gloire, renforcé dans son autorité dorénavant indiscutable. Voilà, ce qui explique peut-être sa prise de conscience de sa nouvelle fonction qui lui impose des devoirs religieux vis-à-vis de ses sujets. Aussi, l'Askia décida-t-il de mener la guerre sainte contre les ennemis de l'islam. al-Maġīlī l'encouragea et lui indiqua les voies et moyens à adopter. Il le rassura que le jihād: " est donc plus urgente que celle que l'on doit mener contre les mécréants qui se refusent à prononcer la formule du Témoignage. [...] Combattez-les en tuant les hommes, réduisant en esclavage leurs femmes et leurs enfants et en pillant leurs biens. [...] Au cas où ils s'obstinent avec acharnement dans leurs pratiques polythéistes, il faudra brûler vifs les gardiens de leurs temples ainsi que

⁵⁵⁵ - Op. cit. p. 16

⁵⁵⁶ - Ibid. p. 162

leurs divinités⁵⁵⁷ Dès lors, Askia Muḥammad, entreprit une expédition contre les Mossi de Yatenga⁵⁵⁸. En effet, ces derniers, malgré leurs multiples revers contre Sonni Ali demeuraient hostiles à l'islam et farouchement conservateurs. Ainsi, ils constituaient une menace permanente pour les musulmans.

Pour preuve, en dehors des razzias dirigées contre Tombouctou et les régions environnantes au XIII^e siècle, ces derniers pillèrent, incendièrent la ville et massacrèrent sa population au XIV^e siècle. Pour le comble, au XV^e siècle, un nouveau raid des Mossi se signala contre Benka au temps du jurisconsulte El-Hāj même si le Sultan de ces derniers " mis en déroute, fut chassé ainsi que ses troupes sans avoir obtenu le moindre avantage sur les gens de Benka et cela grâce à la protection de ce saint personnage béni".⁵⁵⁹ Suffisant, peut-être, pour que l'Askia prenne à bras le corps l'écueil mossi.

Pour imprimer à son action contre ces derniers un cachet religieux, l'auteur de *Tārīḥ as-Sūdān* rapporte que l'Askia se confia au Sayyid Mūr Ṣāliḥ Jawara pour être édifié sur les « indications nécessaires pour que cette édition fût une véritable guerre sainte faite dans la voie de Dieu »⁵⁶⁰. Ce fut ainsi que, ce dernier, poursuit l'auteur, fut envoyé auprès du sultan des Mossi Na'asira à qui il remit la lettre de son maître qui le sommait d'embrasser l'islam. Ce dernier après avoir consulté ses ancêtres, les morts, lui répondit : « Retourne vers ton maître et annonce-lui que entre lui et nous il ne saurait y avoir que luttes et combats »⁵⁶¹.

Conséquemment, devant le refus catégorique de Na'asira d'accepter l'islam, l'Askia Muḥammad reçut maintenant de la part de son consultant le feu vert pour les combattre. Par conséquent, « le prince entama la lutte avec eux ; il leur tua nombre

⁵⁵⁷ - Op. Cit. p. 254

⁵⁵⁸ - Ce fut durant l'année 903/août 1497-1498, selon as-Sa'dī, p. 121 et 904/1498-1499, d'après Kati, Maḥmūd, p. 134-135.

⁵⁵⁹ - Op. cit as-Sa'dī, p. 46

⁵⁶⁰ - Ibid. p. 121. C'est ce qui amène certainement l'historien Djibril Tamsir Niane à affirmer qu'Askia Muḥammad a su rallier les lettrés aux militaires : la guerre de conquête devint la guerre sainte et que le sabre fut assujéti au Coran. Op.cit. Niane, p. 111

⁵⁶¹ - Ibid, p. 122

d'hommes, dévasta leurs champs, saccagea leurs demeures et emmena leurs enfants en captivité. Tous ceux, hommes ou femmes qu'on ramena comme captifs, furent l'objet de la bénédiction divine »⁵⁶², conclut 'Abd ar-Rahmān as-Sa'dī.

Après l'expédition contre les Mossi, l'Askia Muḥammad entreprit nombre de campagnes militaires. Dans l'Ouest, il s'empara de Bagana⁵⁶³ dans la région de Tendirma et le Ghana ancien. A l'Est, il mena une expédition contre l'Aïr⁵⁶⁴, fief des Touareg ainsi que dans le Sud du Songay, contre le Borgu⁵⁶⁵. Il s'attaqua à Katsina⁵⁶⁶, prit le dessus sur Muḥammad al-Ādil, sultan d'Agadès⁵⁶⁷ avant d'essayer un revers contre le Kebbi en rébellion ouverte sous l'égide de Kotal, surnommé Konta.

En effet, il serait, peut-être superflu de dire que l'Askia Muḥammad entretenait une armée de métier, forte et bien structurée. Par conséquent, l'Askia était-il réellement différent de Sonni Ali du point de vue de leur stratégie politique même si le premier s'était montré plus diplomatique, plus souple et plus social? Rien n'est moins sûr. Car, comment pourrait-on comprendre la guerre menée par l'Askia contre des Etats musulmans célèbres comme les royaumes de Katsina⁵⁶⁸, d'Agadès et de Kebbi? Est-ce pour des raisons sécuritaires et stratégiques ou purement politiques?

Pourtant, si l'on se fie aux Tārīḥ, l'Askia Muḥammad avait bel et bien pris le contre-pied de son prédécesseur et particulièrement de son père Sonni Ali qu'il prenait pour un infidèle, cruel et mauvais pour avoir, entre autres, humilié les 'Ulamā'.

⁵⁶² - Op. cit p. 122-3

⁵⁶³ - Ce fut entre 1499-1500/904-905. Ibid. p. 124 ; Kati, Maḥmūd, p. 134-135

⁵⁶⁴ - Op. cit.as-Sa'dī, p. 124 et Kati, M., p. 135.

⁵⁶⁵ - Op. cit.as-Sa'dī, p. 125-126 et Kati, M., p. 137.

⁵⁶⁶ - Ce fut en 1512-1513 selon as-Sa'dī, p. 129 et 1513-1514/919, d'après Kati, Maḥmūd, p. 147.

⁵⁶⁷ - Op. cit as-Sa'dī, p. 129. Certainement, fort de ce constat mettant à nu les qualités guerrières de l'Askia Muhammad, Sékéné Mody Cissoko affirme que ce dernier "hérita donc d'une tradition guerrière et militaire. Op.cit Cissoko, Sékéné Mody, p. 109

⁵⁶⁸ -. Sans doute, c'est ce qui à l'origine de la déclaration de Zakari dramani Issifou affirmant que la politique des Askia dans son ensemble n'a été que le reflet de celle de Sonni Ali même masquée par le voile de l'islam. Op.cit. Issifou, p. 88. Mieux, Boubou Hama renchérit que différent de Sonni Ali, " l'Askya Mohammed le compléta, le corrigea et, aussi le continua. Il fut une matérialisation vivante du génie militaire de Sonni Ali -Ber ". Hama, Boubou, *L'Empire Songhay, ses ethnies, ses légendes et ses personnages historiques*, Paris, P.J. Oswald, 1974, 173p, pp.149

Il se mit alors à réparer les injustices commises par ce dernier et se considérait comme le protecteur des faibles.

C'est ainsi qu'en 1505/913 il décida de réhabiliter et de dédommager les descendants du cheikh mori Haougaro « des cruautés et des sévices qu'ils avaient endurés du temps du chi Ali ; l'askia leur fit remettre dix esclaves et cent vaches »⁵⁶⁹, note Maḥmūd Kāti. Voilà ce qui présage le rôle et l'importance des 'Ulamā' et des lettrés dans la cour des Askia.

De plus, l'Askia Muḥammad avait une vive affection pour les 'Ulamā'. Il leur vouait une vénération exemplaire et les comblait de faveurs matérielles. « Plein d'égards pour les ulémas, il leur distribuait généreusement des esclaves et des richesses pour assurer les intérêts des musulmans et les aider dans leur soumission à Dieu et dans la pratique du culte. [...] Il restaura la religion en instituant des cādīs et des imāms. [...] C'est ainsi qu'il nomma un cādi à Tombouctou, un cādi dans la ville de Dienné et un cādi dans chaque ville de son territoire »⁵⁷⁰, note l'auteur de Tārīḥ al-Fattāš à travers ces mots :

>> وكان من عقلاء الناس ودهانهم والتواضع للعلماء وبذل النفوس والأموال لهم مع القيام بمصالح المسلمين وإعانتهم على طاعة الله وعبادته [...] وجدد الدين و أقام القضاة والأئمة [...] ونصب في تنبكت قاضيًا وفي بلدة جنّي قاضيًا وفي كل بلد يستحق القاضي من بلاده قاضيًا <<.

Peut-être que c'est cet état de faits qui a amené les notables 'Ulamā', selon l'auteur, à tomber d'accord sur le fait que l'illustre khalife Askia Muḥammad était l'un des princes des croyants les plus remarquables, même s'il est difficile, de notre part, de savoir exactement est-ce que ce témoignage était motivé par une simple déclaration ou par une conviction réelle.

En tout état de cause, à travers ses expéditions militaires toutes menées sous le slogan de l'islam et placées sous la conduite des jurisconsultes, on peut entrevoir le

⁵⁶⁹ - Op. cit. p. 137

⁵⁷⁰ - Ibid. p. 114-115

rôle et l'importance des 'Ulamā' dans la conduite des affaires de l'Etat. Cependant, al-Magīlī⁵⁷¹, l'un des plus célèbres docteurs mālikites de l'époque, l'avertit : « En matière de religion ne consultez que le maître dont la science et la piété sont bien confirmées ; car celui dont le savoir n'est pas certain risque de s'écarter du droit chemin et d'égarer ainsi les autres. De même, celui dont la piété est sujette à caution risque, lui aussi, de suivre le même chemin, par passion, et d'égarer ceux qui ont confiance en lui.[...] Conséquemment, les souverains musulmans ont le devoir impérieux de veiller sur la religion d'Allah en sorte que nul ne soit autorisé à y assumer les fonctions d'enseignant ou celles de Cadi s'il ne fait pas partie des dépositaires du savoir et de la piété »⁵⁷². En fait, l'Askia Muḥammad, conscient de l'ampleur et de l'importance de ses charges contrastant nettement avec son niveau intellectuel qui laisse à désirer, car ne savait que les règles de la prière et les principaux dogmes, décida vraisemblablement de s'attacher les services des 'Ulamā' pour une meilleure prise en charge de sa nouvelle fonction.

Voilà, ce qui explique à nos yeux l'attitude stratégique de l'Askia Muḥammad envers les 'Ulamā' à qui il réservait un traitement de faveurs du moins au début de son règne. Maḥmūd Kāti certifie : « Il en fut du moins ainsi au début de son règne, car il voulait alors se concilier l'affection de son entourage. Mais, quand sa puissance fut affermie et que les affaires eurent prit leur cours normal, ces privilèges ne furent plus maintenus »⁵⁷³.

De ce point de vue, si l'on en croit l'auteur, il ne serait pas interdit de se demander si l'askia Muḥammad se serait servi des hommes de religion comme un tremplin pour mieux asseoir sa domination sur ses sujets et à travers le Sūdān Occidental ? En tout cas, l'Askia se confia à son conseiller religieux étranger, al-Magīlī, le grand jurisconsulte mālikite, pour lui demander de lui « définir les qualités

⁵⁷¹ - Il s'agit de Cheikh Muḥammad b. 'Abd al-Karīm.

⁵⁷² - Op. cit. p. 244-245

⁵⁷³ - Op. cit. p. 14-15

qui doivent être celles d'un guide à qui on doit obéir selon l'islam »⁵⁷⁴. Pour cause, l'Askia aurait constaté qu' « il y a des Cadis et des exégètes qui font état de leurs propres opinions sur les questions religieuses. Ils disent qu'ils font partie des savants qui ont hérité le savoir des Prophètes et par conséquent, nous devons les prendre pour des guides »⁵⁷⁵. D'où, l'on peut comprendre pourquoi il fit appel aux jurisconsultes étrangers comme l'Égyptien as-Suyūti et au Tlemcenien al-Magīlī pour mettre sur pied une constitution lors de son retour des Lieux Saints.

b. Le rôle et l'importance des 'Ulamā'

Considérant la grande estime dont les 'Ulamā' jouissaient de la part du souverain qui plaça son règne sous le couvert de l'islam, il ne serait pas interdit de dire que ces derniers jouaient un rôle important dans la structure de l'administration centrale et la cour des Askia. Bref, ils furent les véritables piliers de l'empire.

Ce fut ainsi que, le khalife du Bilād as-Sūdān s'entoure des illustres 'Ulamā' qu'il consultait sur les traditions de l'Envoyé de Dieu et dont il bénéficiait de la complicité comme le cheikh 'Abd ar-Raḥmān as-Suyūti⁵⁷⁶ et le chérif hassanide Mawlā al-'Abbās, prince de La Mecque. Ce dernier donna à Mawlā as-Siqli, le fils de son frère l'ordre de se rendre auprès de l'askia Muḥammad à Tombouctou en 1519/925.⁵⁷⁷

Ce constat est d'autant plus vrai et vérifiable que lorsque le chérif hassanide, Aḥmad ben 'Abd ar-Raḥmān surnommé as-Suyūti, mit le pied à Tombouctou sur la demande et l'insistance de l'Askia il se vit réserver des honneurs particuliers et offrir des présents considérables. En outre, le chérif ainsi que sa famille bénéficièrent d'une grande hospitalité et de la protection royale au point d'être exempts de toutes sortes d'impôts. Mieux, l'Askia vint le chercher à Tombouctou et l'installa auprès de lui, au palais, à Gao, car incapable de pouvoir supporter de rester séparé du chérif.

⁵⁷⁴ - Op. cit. p. 243

⁵⁷⁵ - Ibid, p. 243

⁵⁷⁶ - Il naquit en Égypte et décéda en 1505.

⁵⁷⁷ - Pour de plus amples inform. sur ces personnages, cf. Kati, M., p.15-39

En fait, il n'est pas exclu de penser que l'attitude de l'Askia envers le chérif n'est pas tout à fait exempte de tout calcul politique. En réalité, l'Askia Muḥammad ne serait-il pas motivé par l'intention inavouée de profiter de la présence de celui à qui on attribuait une ascendance prophétique pour obtenir la bénédiction de Dieu sur son empire et par voie de conséquence, mieux s'imposer à ses sujets ?

En effet, en dehors de leurs qualités de conseillers spéciaux du souverain, certains lettrés bénéficiaient d'autres faveurs considérables. Pour preuve, seul le cadī de Tombouctou a le privilège de confier à un serviteur du prince une mission « à laquelle ce serviteur ne put se soustraire, et à lui faire faire pour lui-même ce qu'il aurait fait pour l'askia »⁵⁷⁸, fait remarquer Maḥmūd Kāti.

En poursuivant son récit, l'auteur rapporte : « L'askia décida également que, lorsque les cādīs viendraient le trouver il ferait étendre pour eux une natte de prière ; il décida que les eunuques de sa maison se tiendraient à sa gauche, qu'il ne se lèverait pour personne sauf pour les savants et pour les pèlerins lorsque ceux-ci reviendraient de la Mecque, que les savants, les chérifs seraient seuls admis à manger avec lui »⁵⁷⁹. Enfin, les 'Ulamā' occupaient aussi des fonctions administratives très importantes leur conférant un privilège et une autorité sans partage dans l'armature administrative. Ainsi, certains exerçaient un contrôle sur l'Etat et inspiraient même une crainte révérencielle sur tout le monde.

En effet, ces derniers exerçaient une surveillance permanente sur les hommes et leurs comportements et le souverain même n'était pas du tout épargné. Tant s'en faut⁵⁸⁰. Mieux, l'auteur du *Tārīḥ al-Fattāš* témoigne et raconte l'entrevue entre l'Askia Muḥammad et le Qādī de Tombouctou, Maḥmūd ben 'Umar Aqīt. Le second, ayant été interpellé par le souverain d'un ton menaçant de s'expliquer sur son opposition aux

⁵⁷⁸ - Op. cit. p. 14

⁵⁷⁹ - Ibid.

⁵⁸⁰ - Selon Joseph-Ki-Zerbo, les marabouts exerçaient une surveillance puritaine des mœurs. Il affirme que des hommes sûrs, " étaient chargés d'exercer une surveillance de jour et de nuit, secrète et invisible. On arrêtait tout homme surpris à causer pendant la nuit avec une femme qui lui était étrangère et on le conduisait en prison". Op. cit KI-Zerbo, p. 145.

commissaires chargés de collecter des impôts et des contributions dans sa ville, répondit que son comportement a été dicté par les propos du khalife qui s'était confié à lui en ces termes : « je viens me placer sous ta protection et te confier ma personne pour que tu m'épargnes le feu de l'enfer ; aide-moi et tiens moi par la main pour que je ne tombe pas dans l'enfer »⁵⁸¹. Après quoi, satisfait et rassuré, l'Askia le remercia, lui renouvela sa confiance et lui baisa respectueusement la main. Voilà, l'atmosphère religieuse dans laquelle se trouvait la dynastie musulmane des Songay. Elle connaîtra son apogée avec l'un des successeurs de l'Askia Muḥammad, l'Askia Dāwūd.

3 - 9. 3. L'apogée de l'islam

Grâce à la politique religieuse musulmane favorable aux 'Ulamā' inaugurée par l'Askia Muḥammad, l'islam connut son épanouissement, dans une large mesure, à travers l'empire Songay. Cependant, il faudra attendre l'arrivée de l'Askia Dāwūd⁵⁸² au pouvoir pour assister à l'âge d'or de la religion musulmane dans la Vallée du Niger. Ainsi, nous pouvons apprécier à sa juste valeur l'assertion d'Ibn Khaldun affirmant que le nombre des membres d'une dynastie n'est ordinairement que trois : le fondateur, le conservateur et le destructeur. La dynastie atteint son apogée avec le second, avec le troisième commence la décadence.

En effet, l'apogée de l'islam fut essentiellement caractérisé par la ferveur religieuse marquée, entre autres, par une autorité politico-religieuse de plus en plus forte des hommes religieux et l'essor intellectuel et commercial permettant une diffusion large de l'islam. Ainsi, il serait permis de dire que l'Empire Songay naît avec Sonni, s'épanouit avec l'Askia Muḥammed et atteint son point culminant avec l'Askia Dāwūd.

⁵⁸¹ - Op. cit. p. 117

⁵⁸² - Il fut le sultan qui a le plus duré au trône. Il régna pendant 33 ans de 1549 à 1582.

A. Le culte des 'Ulamā'

Après l'éviction du fondateur de la dynastie des Askia, l'Askia Muḥammed en 1528 par son fils Askia Mūsā (1528-1531/934-937), on assista à des manœuvres et dissensions familiales affectant de l'intérieur la dynastie. Néanmoins le long règne de l'Askia Dāwūd (1549-1582/956-990), coïncidait avec l'apogée de la dynastie musulmane comme en témoigne l'auteur de Tārīḥ al-Fattāš « le jour où il monta sur le trône, il ne trouva devant lui que des esclaves soumis et obéissants ; aucune province n'aurait pu affronter l'armée Songaï, à l'exception seulement du Kourmina »⁵⁸³.

En fait, ce dernier, poursuit l'auteur, à la différence de ses prédécesseurs, avait maîtrisé, étudié le droit islamique et « fut un roi redouté, éloquent, habile dans son gouvernement, généreux, libéral, gai, jovial, aimant à plaisanter. Dieu lui avait assuré une large aisance. Il fut le premier à se faire construire des dépôts de numéraire et même des bibliothèques ; il avait des scribes qui copiaient pour lui des manuscrits et il en offrait souvent des exemplaires aux ulémas »⁵⁸⁴.

En clair, l'Askia Dāwūd, à l'image de l'Askia Muḥammad, vouait aux 'Ulamā' un grand respect voire une vénération singulière. Ne disait-il pas en se confiant à l'alfa Kati : « Sans les ulémas, je serai perdu : Dieu t'accorde à mon défaut la meilleure récompense »⁵⁸⁵ ? C'est certainement pourquoi, sous son magistère, ces deniers constituaient une véritable force politico-religieuse fort respectée et redoutée même. Bref, ce fut le culte des hommes religieux.

De ce fait, le moins que l'on puisse dire est que les 'Ulamā' exerçaient une véritable mainmise et une domination quasi-totale sur l'Etat et l'Askia Dāwūd même n'était pas du tout épargné. Maḥmūd Kāti rapporte les échanges de propos entre le qādi de Tombouctou de l'époque et l'Askia Dāwūd lors de la construction de la grande

⁵⁸³ - Op. cit. p. 176

⁵⁸⁴ - Ibid. p. 117

⁵⁸⁵ - Ibid. p. 207

mosquée de la ville, la Jingereber. « Des calomniateurs avaient semé la zizanie entre le roi et le cādi en prêtant à celui-ci des propos qu'il n'avait tenus ; alors l'askia lui avait envoyé un message conçu en des termes fâcheux pour tous les deux, message auquel le cādi répliqua par une réponse que seul pouvait supporter un prince tel que Dāoûd »⁵⁸⁶.

Mieux, l'autorité du prince sera mise à rude épreuve lorsque ce dernier était venu lui rendre visite. Il se vit refuser d'entrer dans la maison du jurisconsulte « en sorte que l'askia demeura longtemps debout sur ses pieds à attendre à la porte. Le cādi ne consentit à le laisser entrer que sur l'intervention de quelques-uns des ulémas de la ville et des principaux notables. Alors seulement il donna l'ordre de lui ouvrir la porte »⁵⁸⁷.

Dès lors, on peut se demander si véritablement l'attitude du prince était dictée par sa bonté et sa mansuétude comme l'affirme Maḥmūd Kāti ou bien, par contre, il n'avait pas le choix face à une autorité religieuse aussi forte et puissante d'autant plus que, si l'on se fie au même auteur, il ne cessait de lui envoyer chaque année quatre mille sounnou⁵⁸⁸ de grains de mil, vingt tonnes environ⁵⁸⁹, pour les besoins des pauvres de Tombouctou.

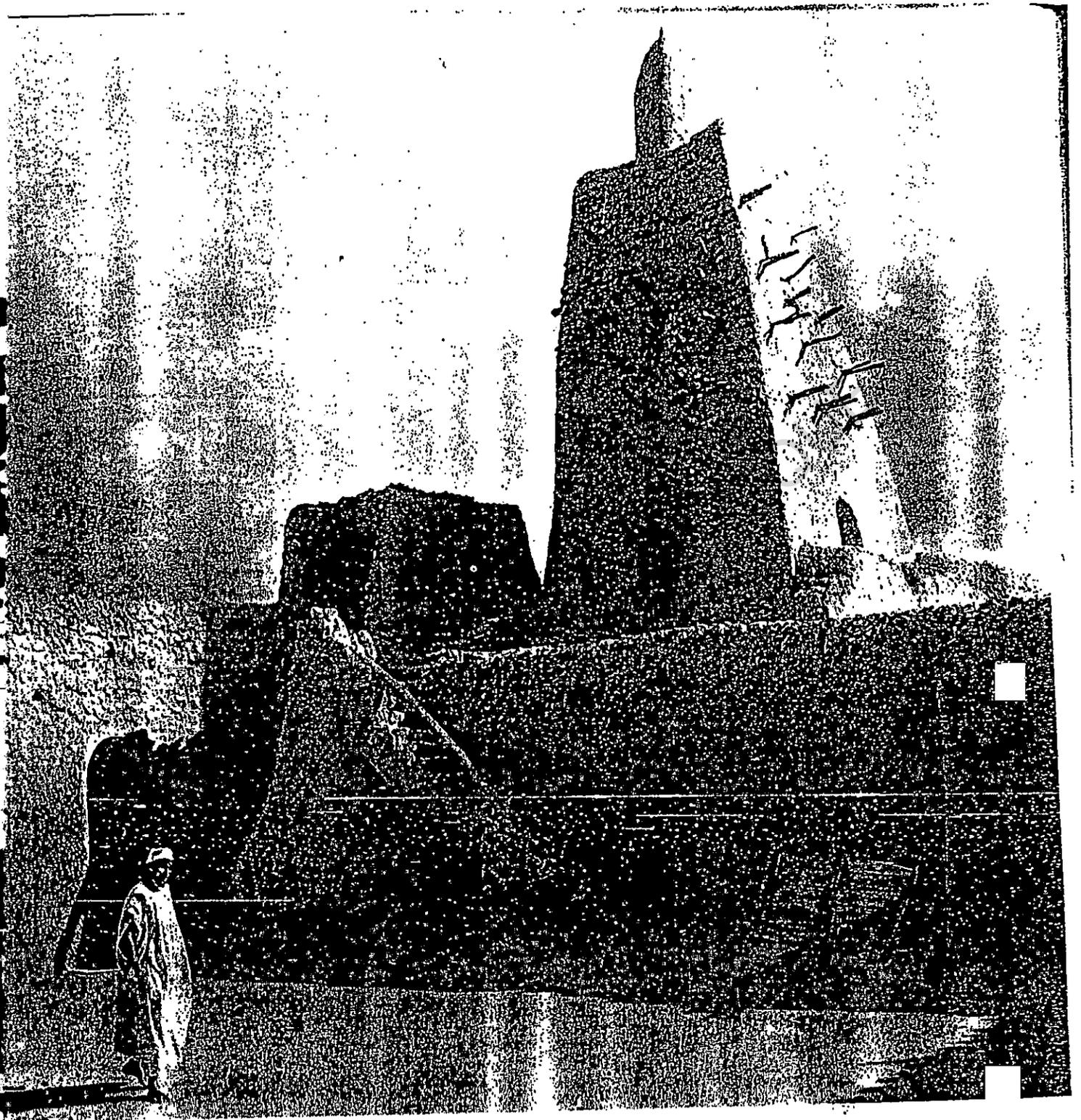
Ce qui suppose que le qādī qui assurait cumulativement les fonctions d'imām de la mosquée et de maître d'école était relativement aisé. Il était un des personnages les plus riches de la ville. Cela est d'autant plus plausible que les marabouts furent dotés de la part du prince de villages de culture, et recevaient d'importants cadeaux, des zakāt et des aumônes aussi bien de sa part que de celle des populations notamment à l'occasion des cérémonies religieuses comme les naissances et les mariages.

⁵⁸⁶ - Op. cit. p. 201

⁵⁸⁷ - Op. cit. p. 202

⁵⁸⁸ - Ibid. p. 211

⁵⁸⁹ - Cette précision est de part de Sékéné M. Cissoko, Op.cit, p. 89



la mosquée de Djinguereber

Pourtant, il n'était pas facile de voir les 'Ulamā' accepter de briguer cette fonction. Elle était considérée comme difficile et risquée. Elle était redoutée. Par conséquent, ils montraient une certaine répulsion pour cette charge religieuse de qādī ou d'imam qu'ils refusaient généralement, L'auteur de Tāriḥ as-Sūdān affirme : « Pendant une année et demie après la mort du cadī, du juste, El-Aqīb, les fonctions de cadī à Tombouctou restèrent sans titulaire. La raison de cette vacance fut que le prince Askia El - Hadj [fils et successeur de l'Askia Dāwūd] avait en vain offert cette situation deux ou trois fois au très docte jurisconsulte Abou-Hafs Omar, fils du jurisconsulte Mahmoud, qui l'avait refusée »⁵⁹⁰.

Maḥmūd Kāti renchérit qu'auparavant Maḥmūd Baghayogho a été investi qādī de Jenné malgré lui par l'Askia Ishāq (1536-1549/942-956). Ce dernier « décida alors de donner l'investiture de cādī à Mahmoūd Baghayogho et il expédia l'un des officiers de son armée pour lui conférer de gré ou de force l'investiture de cette fonction. A l'arrivée de cet envoyé, le chef de Dienné et ses subalternes rassemblèrent tous les habitants de la ville, ainsi que les jurisconsultes qui s'y trouvaient, et convoquèrent Mahmoūd Baghayogho, qui ignorait ce dont il s'agissait. On se saisit de sa personne et, en le maintenant de force, on lui passa sur les épaules les deux boubous que l'askia avait envoyés pour lui et on le ceignit d'un turban, tandis qu'il se lamentait et versait des larmes comme un enfant. On l'investit ainsi malgré lui et on lui donna lecture de la lettre de l'askia. Puis, comme l'ordonnait celle-ci, on lui amena un cheval pour le transporter à sa maison »⁵⁹¹, décrit-il cette investiture dans ce passage :

>> فأمر (اسكى اسحاق) بتقديم القاضي محمود بغيغ وأرسل أحد أعيانه من جيشه ليقدمه قاضيا أحب أم كره فأتى الرسول وجمع أهل البلاد كله سلطان جن فمن دونه وفاقاؤها وأحضروا محمود بغيغ وهو لا يشعر فأخذوه وأمسكوا به وجعلوا قمصان اسكي في عنقه الذي أرسل إليه وعمموه وهو يصرخ ويبكى بكاء الصبي وقدموه جبرا وقرأوا عليه كتاب اسكي وبأمره أتوا بفرس وحملوه إلى داره << .

⁵⁹⁰ - Op. cit. p. 190. Les cas de refus sont fréquents. Cf. le même auteur, p. 61, 99, 100, 102, 123; Kati, Maḥmūd, p. 168-169, 208.

⁵⁹¹ - Ibid. p. 168-169

Rentré à la maison, son épouse lui dit : « Comment as-tu pu accepter les fonctions de cādi ? – Je ne les ai pas acceptées, répondit-il, on me les a imposées de vive force : - Il aurait mieux valu, reprit sa femme, que tu eusses choisi la mort et que tu eusses dit: "Tuez-moi, mais je n'accepte pas" - Je ne l'ai pas dit! répliqua Mahmoûd. Alors, elle s'éloigne les larmes aux yeux et, pendant quelques jours, elle ne cessa de pleurer : Dieu leur fasse miséricorde à tous deux! Mahmoûd formula des imprécations contre l'askia Ishâq et mourut au cours du même mois, en disant: " Ishâq a privé mes yeux de sommeil et m'a contraint à veiller sans cesse. Que Dieu, trouble son existence et lui envoie des sujets de préoccupation"! »⁵⁹², poursuit l'auteur ainsi qu'il suit:

>> لم رضيت القضاء فقال لم أرض بذلك وإنما أجبروني بها وكلفوني فقالت لو اخترت الموت عليه لكان أحسن منه ولو قلت اقتلونني فلا أدخل فقال ما قلت ذلك فادبرت باكياً ثم لم تزل تبكي أياماً رحمهما الله انتهى ثم دعى على اسكى اسحاق ومات في شهره ويقول اسحاق نفى عن عيني الكرى والأزمى السهر كدر الله عليه عيشه وينزل عليه ما يشغله <<.

En effet, Est-il permis de penser que cette investiture forcée de ce grand juriste pourrait être des représailles de la part de l'Askia Ishâq ? En tout cas, si l'on en croit l'auteur de *Tārīḥ al-Fattāš*, Maḥmūd ben Abū Bakr Baghayogho lui avait adressé des remontrances en lui répondant : « nous ne connaissons ici personne qui soit un plus grand oppresseur que toi, car tu es le père de tous les oppresseurs et ceux-ci n'existent que par toi ; personne ici ne s'empare par contrainte du bien d'autrui sinon pour toi, par ton ordre et grâce à ton appui »⁵⁹³.

En réalité, qu'est-ce qui est à l'origine de ce refus ? Est-ce par piété ou par fuite de responsabilité ? En tout état de cause, il n'est pas nécessaire d'être versé dans la jurisprudence musulmane pour savoir que les fonctions de l'imām et de qādī sont lourdes de responsabilités. Car, la justice exigeant la droiture, l'équité, la piété et le savoir, était considérée par certains musulmans d'alors comme un domaine

⁵⁹² - Op. cit. p. 169

⁵⁹³ - Ibid. p. 167

exclusivement réservé à Dieu et, par ricochet, tout musulman qui s'aventurerait à rendre la justice s'exposerait dangereusement.

Aussi, les qādis veillaient-ils au respect strict des pratiques religieuses. Dès lors, on pourrait comprendre la condamnation à mort formulée par le qādī al-Aqīb à l'encontre du muezzin de la grande mosquée de Tombouctou, °Abd Allah ould Kougay qui son seul tort était de prononcer « le b en y à cause de la ressemblance de ces deux lettres l'une avec l'autre »⁵⁹⁴, note Maḥmūd Kāti.

B. La ferveur religieuse

La fièvre religieuse était tellement vive que l'islam était devenu un vécu quotidien et une valeur africaine pour bon nombre de Soudanais notamment à Tombouctou. La culture islamique se reflète dans les modes de vie des populations surtout aux plans vestimentaire, comportemental et intellectuelle.

C'est ce qui apparaît dans les propos de l'alfa Kāti s'adressant à l'Askia Dāwūd par l'entremise de son secrétaire pour lui demander de lui venir en aide : « J'ai cinq fils et quatre filles et, comme le temps est venu pour celles-ci de se marier, je demande au roi de donner quatre tapis, quatre femmes esclaves et quatre voiles et de me venir en aide pour constituer un trousseau à mes filles. Quant à mes fils, je voudrais leur donner le turban et je désirerai que le roi me fournît de quoi les habiller selon la coutume générale, c'est-à-dire [pour chacun] deux boubous, deux turbans et deux bonnets, plus deux montures (un cheval et une jument de race) »⁵⁹⁵. Voilà, ce qui atteste que la société Songay était fortement imbue de la culture islamique qui a transformé les valeurs morales et spirituelles même si la religion musulmane a su cohabiter harmonieusement avec les valeurs traditionnelles d'antan.

⁵⁹⁴ - Ibid. p. 226. Précisons qu'en langue arabe le b et le y sont deux lettres toutes sous pointées, à la différence que la première porte un point et la seconde deux.

⁵⁹⁵ - Op. cit. Kati, Maḥmūd, p. 200

Car, l'adhésion populaire à l'islam n'entraînait pas le rejet total des croyances traditionnelles du Songay. Ainsi, si les grandes villes comme Tombouctou, Jenné, Gao et Walāta se situant au Nord et à l'Occident de l'Empire étaient profondément islamisées, la partie méridionale et orientale se trouvant entre Gao et Dendi était restée majoritairement fidèle à l'animisme. Est-ce parce que cette région, moins urbanisée et moins peuplée était moins fréquentée par les marchands musulmans qui parcoururent les villes en répandant la foi musulmane?⁵⁹⁶ De toutes manières, les idolâtres Bambara⁵⁹⁷ et les Mossi, entre autres, en majorité des paysans, continuaient à croire aux valeurs traditionnelles animistes.

Dans la même mouvance, Maḥmūd Kati témoigne que le juriconsulte tombouctien Ahmad qui assistait à une audience de l'Askia Dāwūd marquée par des traditions royales Songay exprime son étonnement à ce dernier : « au moment où j'ai pénétré auprès de toi ; j'ai été contraint de penser que tu étais fou, vicieux ou insensé, lorsque je t'ai vu cracher dans les manches de vêtements tandis que les gens se couvraient la tête de poussière pour te faire honneur »⁵⁹⁸.

L'Askia répondit en avouant qu'il était tenu de respecter ces traditions pour une meilleure cohabitation entre les musulmans et les tenants de ces croyances : « Je ne suis pas fou [...], j'ai toute ma raison, mais je commande à des fous, à des impies, à des orgueilleux, et c'est pour cela que je fais le fou moi-même et feins d'être possédé du démon afin de les effrayer et de les empêcher ainsi de faire du tort aux musulmans »⁵⁹⁹, poursuit l'auteur.

Par ailleurs, l'école mālikite servait de base du droit musulman et fut la toile de fond de l'expansion de l'islam au Sūdān Occidental. Les 'Ulamā' étaient les véritables missionnaires de l'islam sunnite orthodoxe. Ils parcoururent l'empire Songay et

⁵⁹⁶ - Peut-être c'est ce qui fait dire à Sékéné Mody Cissoko : " L'islam eut le tort d'être une culture d'élite et non de masse, plus urbaine que rurale". Op. cit Cissoko, p. 228

⁵⁹⁷ - L'historien Djibril Tamsir Niane précise que les Bambara, farouchement opposés à l'islam, se sont toujours préservés de toute influence des marchands et des marabouts... Ils entraient timidement dans les villes, cf. p. 54 et 91

⁵⁹⁸ - Op. cit. p. 209

⁵⁹⁹ - Op. cit. p. 209-210

dispensèrent des enseignements aussi bien dans les grandes villes que dans les villages.

L'illustre docteur mālikite, Muḥammad ben °Abd al-Karīm al-Magālī, était l'un des pionniers qui ont beaucoup œuvré pour la diffusion et l'enracinement de l'islam dans le Sūdān par le biais du mālikisme. Entre 1497/902 et 1502/907, le grand juriste du Touat, rendit visite à l'Askia Muḥammad à Gao sur l'invitation de ce dernier qui voulait gouverner selon les préceptes coraniques.⁶⁰⁰

Auparavant, le réformateur du Touat avait mené un périple dans le pays des Noirs, il séjourna dans les villes haussa comme Katsina et Kano où il dispensait, pendant une dizaine d'années, des cours auxquels assistaient nombre d'étudiants. Voilà, ce qui était à l'origine de l'implantation de l'islam dans le pays haussa où la ferveur religieuse poussait les étudiants à devenir de véritables relais de l'islam en répandant la religion musulmane dans leur pays même si ce furent les grandes villes comme Tombouctou, Jenné, Walāta et Gao qui étaient plus touchées par l'islamisation. En fait, ces métropoles devinrent de hauts lieux d'études où affluèrent un grand nombre d'étudiants venant de tous les coins du Bilād as-Sūdān Occidental.

L'épanouissement intellectuel au XVI^e siècle était une expression des conditions favorables dans lesquelles se trouvaient les hommes de science. Politiquement et religieusement respectés et, économiquement puissants, les marabouts pouvaient s'adonner efficacement aux enseignements.

Les métropoles peuplées d'étudiants et les nombreuses mosquées servant d'écoles constituaient l'une des conditions sine qua non de l'essor intellectuel. En effet, Tombouctou, à l'instar des autres grandes cités religieuses, était un lieu d'études privilégié. C'est ainsi, souligne Maḥmūd Kāti, qu'à l'époque, « Tombouctou n'avait

⁶⁰⁰ - El Hadj Ravane Mbaye l'un des traducteurs de l'épître rédigé par le jurisconsulte pour répondre aux questions posées par le Grand Askia souligne que les réponses révèlent les problèmes fondamentaux de la politique de l'Askia. C.f. p. 239. Zakari Dramani Issifou renchérit que les réponses sont un aspect du tableau social et religieux de l'empire songay à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle. Op. cit. Issifou, p. 39

pas sa pareille parmi les villes du pays des Noirs, depuis la province du Malli jusqu'aux extrêmes limites de la région du Maghreb, pour la solidité des institutions, les libertés politiques, la pureté des mœurs, la sécurité des personnes et des biens, la clémence et la compassion envers les pauvres et les étrangers, la courtoisie à l'égard des étudiants et des hommes de science et l'assistance prêtée à ces derniers »⁶⁰¹.

Ainsi décrite, la prospérité de cette ville ne pouvait ne pas attirer des étrangers. Au XV^e siècle, ce furent d'abord les °Ulamā' Aqīt et Anda ag Muḥammad et leurs familles, de même que le célèbre qādi Maḥmūd Baghayogho et son disciple Aḥmad Bābā (1556-1627/963-1036)⁶⁰². Ensuite vinrent, au XVI^e siècle, d'autres docteurs renommés comme les frères Bagayokho et le chérif Ahmed ben °Abd ar-Raḥman surnommé as-Suyūti⁶⁰³.

Ainsi, l'islam soudanais devint universel grâce à ses sommités intellectuelles et religieuses qui appartiennent à la pensée universelle et qui n'ont rien à envier aux autres °Ulamā' du monde musulman. Tombouctou se transforma en une ville carrefour des intellectuels musulmans du Bilād as-Sūdān et du Maghreb⁶⁰⁴. Nombre de °Ulamā' étrangers étaient obligés de passer à Tombouctou pour suivre des cours et parfaire leurs connaissances.

L'université de Tombouctou, la Sankoré, se compose de petites écoles, dont la plupart de ses professeurs étaient issus des familles des Aqīt et des Anda Ag Muḥammad, attirait beaucoup d'étudiants et d'enseignants. L'éducation était religieuse. Pour en apprécier la valeur, il suffit de jeter un coup d'œil sur le nombre des écoles, le volume de travail et les disciplines enseignées.

A Tombouctou l'enseignement religieux était assuré par de petites écoles qui l'on rencontre un peu partout dans la cité. En clair, si l'on se fie à l'auteur de Tārīḥ al-

⁶⁰¹ - Op. cit. p. 313

⁶⁰² - Abū al-°Abbās Aḥmad Bābā b. Aḥmad b. Aḥmad b. °Umar b. Muḥammad Aqīt fut d'origine Ṣanhāja et il appartient à l'ethnie al-Masūfa. Il naquit à Tombouctou en 1556, selon al-Ifrānī. Il fut un grand juriste appartenant à une famille de qādīs, d'imāms et de savants. Op. cit. al-Ifrānī, p. 169

⁶⁰³ - Sékéné Mody Cissoko les appelle les grands professeurs. Op. cit. p. 210-18.

Fattāš, « les écoles de Tombouctou où l'on enseignait aux jeunes à lire le Coran étaient au nombre de cent cinquante, ou de [cent] quatre vingts »⁶⁰⁵.

Quant aux cours dispensés par les enseignants, l'auteur de *Tārīḥ as-Sūdān* affirme qu'ils débutaient le matin et continuaient jusqu'à la nuit du moins en ce qui concerne Maḥmūd ben Abū Bakr Baghayogho, selon Aḥmad Bābā. Il dit que son maître qui l'a enseigné pendant dix ans « commençait ses cours aussitôt après la prière du matin et les continuait jusqu'au grand *doha* (entre 9-10h) en variant les sujets qu'il traitait. Alors il rentrait chez lui et y faisait la prière du *doha* ; puis, parfois, il allait alors chez le cadī s'occuper des affaires des gens ou les conseiller entre eux. Après cela il continuait d'enseigner chez lui jusqu'à midi ; il faisait la prière du *dohar* avec tous les fidèles et reprenait ses cours jusqu'à l'*asr* (vers 15-16h). Cette dernière prière faite, il se rendait dans un autre endroit pour enseigner de nouveau jusqu'au crépuscule ou à peu de chose près jusqu'à ce moment. Après le *maghreb* (coucher du soleil) il enseignait à la mosquée jusqu'à l'*acha* (la prière de la nuit tombante) et alors il rentrait chez lui. J'ai même entendu dire qu'il venait toujours à la mosquée à la fin de la nuit »⁶⁰⁶, comme en témoignent ces lignes:

>> فادركته يقري من صلاة الصبح أول وقته إلى الضحى الكبيرة دولا مختلفة ثم يقوم لبيته ويصلي الضحى مدة وربما مشى للقاضي في أمر الناس بعدها أو يصلح بين الناس ثم يقري في بيته وقت الزوال ويصلي الظهر بالناس ويدرس إلى العصر ثم يصليها ويخرج لموضع آخر يدرس فيه للاصفرار أو قربه وبعد المغرب يدرس في الجامع إلى العشاء ويرجع لبيته وسمعت أنه يجيء آخر الليل على الدوام <<.

Concernant les matières d'enseignement, elles se résumaient à l'apprentissage de la langue arabe, du Coran, du *hadīṭ* et des sciences islamiques comme l'exégèse du Coran, la rhétorique, la métrique et du droit *mālikite*. Pour ce dernier, constituant le programme d'enseignement, différents ouvrages étaient étudiés et certains même

⁶⁰⁵ - Op. cit. p. 315. Citant Aḥmad Bagno, descendant du célèbre Maḥmūd Baghayogho, *Djibril Tamsir Niāne* affirme que, dans les familles maraboutiques: " si l'enfant n'est pas doué pour les études au point de devenir un érudit, il en saura toujours assez pour être copiste, à défaut il sera tailleur ou brodeur". Op. cit. p. 92

⁶⁰⁶ - Op. cit. p. 73-74

furent repris plusieurs fois comme en témoigne Aḥmad Bābā « j'ai vu avec lui [Maḥmūd Baghayogho] huit fois environ le *Mokhtasar* de Khelil en entier avec les interprétations qu'il en donnait et celles qu'il tenait des autres. J'ai étudié avec lui, de façon en avoir l'intelligence complète, la *Mouatta* ; le Teshil d'Ibn Malek que j'ai examiné à fond et sous toutes ses faces durant trois ans »⁶⁰⁷.

En fait, il y a lieu de souligner que les ouvrages étaient nombreux, disponibles et leur vente fructueuse. Léon L'Africain affirme : " Il y a dans Tombouctou, de nombreux juges, docteurs et prêtres, tous bien appointés par le roi. Il honore grandement les lettres. On vend aussi beaucoup de livres manuscrits qui viennent de Berbérie. On tire plus de bénéfice de cette vente que de tout le reste des marchandises."⁶⁰⁸ En effet, Ahmed ben 'Umar, le grand père d'Ahmed Bābā aurait laissé à sa mort sept cent volumes d'ouvrages, écrits et annotés de sa propre main.

A la disponibilité et à l'abondance des ouvrages, il ajouta la générosité de certains 'Ulamā' qui ne ménageaient aucun effort pour encourager vivement les apprenants à aimer la science et à fréquenter les savants. Ce fut, selon 'Abd Arrahmān as-Sa'dī, l'exemple de Maḥmūd Baghayogho qui « prodiguait à tous ses livres les plus précieux, les plus rares et auxquels il tenait le plus ; jamais il ne les réclamait ensuite quelle que fût la science dont ils traitaient. Il perdit ainsi une grande quantité de ses livres (Dieu lui en sache gré !). Parfois un étudiant se présentait à sa porte et demandait un livre ; il le donnait sans même savoir à qui il avait affaire »⁶⁰⁹. Cependant, cette brillante période de la vie intellectuelle serait freinée par l'invasion marocaine.

⁶⁰⁷ - Ibid. p.75. A cela, il faut ajouter: La Risāla d'Abu Zayd al-Qayrawānī, le Kitāb al-Šifa' de Qādī 'Iyād et le Tuḥfa al-Ḥukkām d'Ibn 'Āsim. Ibid. 75-6

⁶⁰⁸ - Op. cit. p. 468-469

⁶⁰⁹ - Op. cit. p. 72

3- 9. 4. Le déclin

Tout empire né, atteint son point culminant et s'effondre. En effet, le sens fondamental de toute existence est la tryptique : la naissance, la vie et la mort. Ainsi, le déclin de l'empire des Askia fut la conjugaison et l'aboutissement de plusieurs facteurs qui ont concouru à son affaiblissement dont le point culminant fut l'invasion marocaine de Tombouctou en 1591/999. Cela déboucha, principalement, sur la sclérose et la stagnation de l'islam voire le recul de la religion musulmane au Bilād as-Sūdān.

A. L'affaiblissement de l'empire

L'affaiblissement de l'empire des Askia trouva son origine dans de nombreux facteurs fort divergents mais intimement liés. Certains étaient d'ordre politico-économique, d'autres socioreligieuse. En effet, avec l'éviction de l'Askia Muḥammad s'ouvrit une ère essentiellement caractérisée, entre fils et neveux de ce dernier, par d'incessantes intrigues et de luttes fratricides causées par la ruée vers le trône⁶¹⁰. Ayant duré plus d'un demi siècle (1528-1591/934-999), la course vers le pouvoir ébranla les assises de l'empire, ruina son économie et créa un désarroi social.

En fait, depuis la déposition de l'Askia Muḥammad par son fils Mūsā (1528-1531/934-937) la lutte pour la succession vit le jour et fut teinté de violences et de complots meurtriers. L'Askia Mūsā ouvrit le bal dès son accession au pouvoir. Car, lorsqu'il " eut renversé son père l'askia Mohammed et qu'il l'eut chassé du palais royal, il s'opposa à ce que les femmes légitimes et les concubines de ce dernier se rendissent auprès de lui et se les réserva exclusivement pour lui-même."⁶¹¹ Non content de commettre de lèse-majesté envers son géniteur, " Askia-Moussa entreprit ensuite de faire mettre à mort ses frères, mais nombre d'entre eux s'enfuirent dans le

⁶¹⁰ - Op. cit. Clsoko, p. 114.

⁶¹¹ - Op. cit. Kati, Maḥmūd, p. 155

Tendirma⁶¹², renchérit l'auteur de *Tārīḥ as-Sūdān*. Dès lors, ce fut la chasse aux sorcières contre ses frères qui atteignit son point culminant avec la mise à mort " de plus de trente des enfants de son oncle paternel le Kourmina-fāri Amar⁶¹³ affirme Maḥmūd Kati. Il fut, à son tour, tué par ses propres frères.

Ensuite, son frère Askia Muḥammad Benkan (1531-1537/934-943) lui succéda. Il fut célèbre par ses penchants mondains et ses goûts festifs mais aussi ses dépenses faramineuses transformant la cour des Askia en un lieu de plaisir⁶¹⁴. Au fait, témoigne le natif de Tombouctou, le prince " maintint la royauté de la façon la plus remarquable; il l'agrandit, l'embellit et para sa cour de courtisans en plus grand nombre qu'auparavant et vêtus de somptueux habits. Il multiplia les orchestres, le nombre des chanteurs et chanteuses et augmenta faveurs et cadeaux.⁶¹⁵ " Ce fut également lui qui, le premier, se fit accompagner de tambours dans ses voyages en pirogue. Ce fut lui qui inventa, en fait d'instruments de musique, le fotorifo et le gabanda⁶¹⁶, ajoute Maḥmūd Kati. Il fut chassé du pouvoir par Ismā'īl (1537-39/943-945), fils de l'Askia Muḥammad qu'il réhabilita en le ramenant au palais de Gao.

Considéré par les *Tārīḥs* comme un musulman pratiquant et vertueux, l'Askia Ishāq (1539-1549/945-955), le successeur d'Ismā'īl, fut cependant d'une cruauté hors pair. Ce fut un roi oppresseur par excellence. " Ishāq fut le plus illustre des princes qui occupèrent le trône (du Songhaï); il fut également celui qui parmi eux inspira le plus de terreur et de respect. Il fit périr un nombre de personnes appartenant à l'armée. Il agissait de la façon suivante : dès qu'il soupçonnait quelqu'un de la moindre velléité de résistance à son autorité, il le faisait délibérément mettre à mort, à moins que celui-ci réussit à s'enfuir du pays."⁶¹⁷, déclara °Abd ar-Raḥmān as-Sa'dī.

⁶¹² - Op. cit p. 134

⁶¹³ - Op. cit. p. 156

⁶¹⁴ - Ce comportement constitue une innovation en porte-à-faux avec la simplicité voire l'austérité instaurée par l'Askia Muḥammad qui redoutait, selon °Abd ar-Raḥmān as-Sa'dī, le mauvais œil. Op. cit as-Sa'dī, p.146.

⁶¹⁵ - Op. cit. p. 145

⁶¹⁶ - Op. cit. p. 158

⁶¹⁷ - Op. cit p. 157-158

Qui plus est, poursuit l'auteur, il exerçait des exactions sur les commerçants en leur spoliant leurs dûs injustement. Ce fut pourquoi, après sa mort, " on fit l'estimation des richesses qu'il avait prises injustement et par la violence aux négociants de Tombouctou. On trouva la somme de 70.000 pièces d'or"⁶¹⁸. Certainement, ce fut cet état de fait qui irrité l'ire du jurisconsulte Maḥmūd b. Abū Bakr Baghayogho qui s'adressa au prince qui a demandé à l'assistance de lui désigner, lors d'une réunion, quels furent ceux qui exerçaient des vexations à l'égard des musulmans en ces termes : « nous ne connaissons ici personne qui soit un plus grand oppresseur que toi, car tu es le père de tous les oppresseurs et ceux-ci n'existent que par toi ; personne ici ne s'empare par contrainte du bien d'autrui sinon pour toi, par ton ordre et grâce à ton appui ».⁶¹⁹

En effet, il y a lieu de faire remarquer que les exactions commises sur les populations n'étaient pas l'apanage des princes. Des fonctionnaires se permettaient même d'en commettre. Par conséquent, l'administration qui fut auparavant réputée d'une bonne organisation devint un instrument d'abus et de violence. Car, à l'époque où Ali Kochia exerçait son insolente autorité à Tendirma, il " ne craignait pas d'en abuser et de vendre des hommes de condition libre. Des plaintes à ce sujet furent adressées au cadī Mahmoud"⁶²⁰.

Ce ne fut pas tout. Le successeur du prince Iṣḥāq, l'Askia Dāwūd (1549-1582/955-990), bien qu'ayant grandement contribué, par sa bravoure, son audace et son énergie, à maintenir la paix, la stabilité et la prospérité de l'empire, ne constituait pas l'exception quant aux violences qui minaient de l'intérieur la dynastie. Si l'on en croit le jurisconsulte natif de Tombouctou, il chercha à se débarrasser de ses rivaux dès son accession au pouvoir en enjoignant à son neveu, Muḥammad fils de Della, de surveiller de près Mūsā et de le tuer dès qu'il en trouverait l'occasion. Ce qui fut fait.⁶²¹

⁶¹⁸ - Op. cit. p.164.

⁶¹⁹ - Op. cit. *Katī, Maḥmūd*, p.167.

⁶²⁰ - Op. cit. *as-Sa'dī*, p. 161

⁶²¹ - *Ibid.* p. 166

De plus, à l'instar de certains de ses successeurs, l'Askia Dāwūd se permit d'entreprendre des dépenses coûteuses crypto personnelles au vu et au su de tous, comme en témoignent les propos d'as-Sa^dī. Le " prince épousa Nāra, la fille du sultan de Melli. Il fit conduire la princesse au Songay dans un somptueux équipage. Elle était couverte de bijoux, entourée de nombreux esclaves, hommes et femmes, et abondamment pourvue de meubles et de bagages. Tous les ustensiles de son ménage étaient en or: plats, cruches, mortier, pilon, etc".⁶²² Si l'on y ajoute, les dépenses de prestige personnel destinées notamment à l'entretien des hommes religieux et des milliers d'esclaves et des villages de culture nécessitant des sommes colossales⁶²³, on comprendrait mieux en quoi ces dernières étaient importantes voire budgétivores. C'est ce qui fait dire sans doute à Léon l'Africain : "Les revenus du royaume sont considérables mais les dépenses le sont encore davantage. En effet, un cheval, qui vaut en Europe dix ducats, se vend ici quarante à cinquante ducats".⁶²⁴ Voilà, comment la dilapidation des ressources financières de l'empire était menée par les dirigeants peu scrupuleux qui n'en faisaient qu'à leur tête.

Conséquemment, il n'est pas nécessaire d'être versé dans les études sociologiques pour deviner que dans cette atmosphère dominée par une vie luxueuse que l'on assiste à une désorganisation politique, économique et sociale. Ce fut l'effritement des assises politiques de l'empire⁶²⁵ symbolisé par une administration caractérisée par le désordre généralisé.⁶²⁶

Ce fut également la dépravation des mœurs sur fond de scandales sexuels. " Ce fut l'inobservance des lois de Dieu, l'iniquité des esclaves, l'orgueil et l'arrogance des

⁶²² - Ibid. p. 170

⁶²³ - Op. cit Cissoko, p. 114

⁶²⁴ - Op. cit. Léon l'Africain, Jean, p. 470

⁶²⁵ - Zakari Dramani Issifou affirme que c'est de : " l'Ouest que partiront les premiers signes de désorganisation politique et économique de l'empire à travers les vellétés d'indépendance de plus en plus affirmées du Mali et les coups de boutoir des Peulh du Fouta, du Macina, des Bambara et des Touareg." Op. cit. Issifou, p. 62.

⁶²⁶ - Op. cit. as-Sa^dī, p. 223. L'historien Djibril Tamsir Niane précise : " La puissance des relations de clientèle, les luttes contre coteries, le goût du luxe, la corruption et la soif de richesse ont autant de causes de l'avitissement du personnel administratif et de gens de cour." Op. cit. Niane, p. 109

grands. Au temps d'Ishāq [Ishāq II, 1588-1591/996-999], la ville de Gao avait atteint l'extrême limite de l'immoralité. Les crimes les plus graves, les actes les plus désagréables à Dieu s'y commettaient ouvertement et les pires turpitudes s'étaient étalées au grand jour.⁶²⁷ " A ce moment, la foi se transforma en infidélité. Il n'y eut pas une seule des choses défendues par Dieu qui ne fût pratiquée ouvertement. On but du vin ; on se livra à la sodomie et quant à l'adultère il était devenu si fréquent que sa pratique semblait devenue licite. Sans lui pas d'élégance, pas de gloire : c'était à tel point que les enfants des sultans commettaient l'adultère avec leurs sœurs "⁶²⁸, tirait sur la sonnette d'alarme °Abd ar-Raḥmān as-Sa°dī, auparavant, sous le règne du successeur de l'Askia Dāwūd, l'Askia El-Hāj Muḥammad (1582-1586/990-994) en ces termes :

>> بذلوا نعم الله كفرا وما تركوا شيئا من معاصي الله تعالى إلا وارتكبوها جهرا من شرب الخمر ونكحة الذكور وأما الزنى فهو أكبر عملهم حتى رجع بينهم كأنه غير محظور ولا لهم فخر وزينة إلا بها وحتى يفعلها بعض أولاد سلاطينهم بأخواتهم <<.

Telle était, à la veille de l'invasion marocaine, l'état de décadence et de dégénérescence dans lequel se trouvait véritablement l'empire Songay.

B. L'invasion marocaine

Voulant certainement profiter de la mauvaise posture de l'empire des Askia, les Marocains⁶²⁹, confrontés à des difficultés économiques et financières et requinqués par leur politique expansionniste, voulurent mettre la main sur le riche empire de Gao pour redorer leur blason⁶³⁰. Néanmoins, ces derniers entreprirent cette tâche avec beaucoup de maestria et de main de maître. Les mines de Taḡāza étaient

⁶²⁷ - Op. cit. Kati, Mahmūd, p. 272

⁶²⁸ - Op. cit p. 224

⁶²⁹ - Il s'agit précisément, selon Zakari Dramani Issifou, des Sa°diens, tribu arabe fortement berbérisée, successeurs des dynasties Mérinide et Ouattaside. Ils sont des Šurafā ' ou nobles descendants du Prophète, dont les ancêtres arrivèrent au Maghreb au XIIe siècle à la suite des Hilālīens. Ils s'installèrent dans le Sous, le Dar° et le Tafilalet avant de conquérir le Maroc en 1554. Op. cit. Issifou, p. 66

⁶³⁰ - " La conquête de Gao et notamment la mainmise sur les mines de Taḡāza , où le sel s'échangeait contre de l'or, devaient fournir des moyens financiers d'une telle entreprise." Op.cit. Cuoq, Joseph M, p. 191

particulièrement ciblées⁶³¹. Ce fut ainsi que différentes expéditions militaires furent menées en direction de la dynastie des Askia.

Pourtant, le sultan al-Manṣūr ad-Dahabī, pour justifier la conquête de l'empire Songay, évoque, entre autres, la problématique de la légitimité du pouvoir de l'Askia Ishāq II (1588-1591/996-999). En effet, Muḥammad ibn al-Hāj al-Ifrrānī, l'auteur des Sa^cdiens rapporte les propos du sultan al-Manṣūr ad-Dahabī se confier à ses conseillers : " J'ai résolu d'attaquer le prince de Gao qui est le maître de Soudan et d'envoyer des troupes contre lui afin de réunir dans une seule et même pensée toutes les forces de l'islam. Le Soudan étant un pays fort riche et fournissant d'énormes impôts, nous pouvons ainsi donner une importance plus grande aux armées Ishāq II (1588-1591/996-999). En effet, Muḥammad ibn al-Hāj al-Ifrrānī, l'auteur des Sa^cdiens rapporte les propos du sultan al-Manṣūr ad-Dahabī se confier à ses conseillers : " J'ai résolu d'attaquer le prince de Gao qui est le maître de Soudan et d'envoyer des troupes contre lui afin de réunir dans une seule et même pensée toutes les forces de l'islam. Le Soudan étant un pays fort riche et fournissant d'énormes impôts, nous pouvons ainsi donner une importance plus grande aux armées musulmanes. D'ailleurs, le chef actuel des Soudaniens, celui qui exerce l'autorité royale est légalement déchu de ses fonctions, car il n'appartient pas à la famille des Qoreich et il ne réunit aucune des autres conditions requises pour disposer de la puissance suprême."⁶³²

En fait, si l'on examine de près les propos d'al-Manṣūr ad-Dahabī on peut affirmer sans grand risque de se tromper que ce dernier fut trahi par ses propres termes en reconnaissant la richesse de Songay qu'il faut exploiter et mettre à profit. Ce qui nous amène à penser que les raisons avancées n'étaient pas réellement son véritable objectif.⁶³³

⁶³¹. - Cela fut d'autant plus compréhensible que le sel constituait un produit coûteux échangé contre de l'or du VIIIe au XVIe siècle à cause de sa rareté dans les pays de la savane et de la forêt du Bilād as-Sūdān.

⁶³² - Op. cit. al-Ifrrānī, p. 388-389

⁶³³ - Peut-être c'est ce qui fait dire à Zakari Dramani Issifou que " les prétentions d'al-Manṣūr à s'ériger en khalife étaient aussi vaines que celles qui le conduisaient à déclarer Ishāq II déchu de son titre de Commandant des Croyants." p. 120

Pour mieux comprendre l'agissement des Marocains, il ya lieu de souligner qu'auparavant, ces derniers, sous le règne de l'empereur Mawlā Aḥmad Le Grand, avaient tenté doublement de mettre la main sur l'empire des Askia et les mines de Tagāza. La première, sous la forme d'une intimidation, déguisée, invita le sultan Ishāq I (1539-1549/945-955) à lui livrer les mines de Tagāza. Comprenant sans doute le message dans toute son ampleur, ce dernier riposta vigoureusement et " envoya deux mille Touareg montés en leur enjoignant de saccager toute l'extrémité de la région du Dra° du côté du Marrakech."⁶³⁴ Cependant, les Songay, devant la détermination infaillible des Marocains de s'approprier des mines de Tagāza cédèrent, sous le règne de l'Askia Dāwūd en 1556-1557/963-964 et abandonnèrent Tagāza au profit de Tagāza al- Ġislān. Après la prise de cette importante mine de sel, les Sa°diens tentèrent de conquérir Tombouctou.

En 1584/992, la première tentative vouant à l'échec, les envahisseurs marocains adoptèrent une nouvelle stratégie consistant à s'attacher les services d'espion pour venir à bout des Askia. En effet, le sultan marocain Mawlā Aḥmad " envoya une ambassade avec de superbes cadeaux à Askia-El-Hadj; mais le véritable objet de la mission était de recueillir des informations sur le pays du Tékroun" ⁶³⁵, souligne °Abd ar-Raḥmān as-Sa°dī .

Ce fut ainsi qu'en 1590/999, devant le refus catégorique du prince Ishāq II (1588-1591/997-1000) d'abandonner la mine de Tagāza, les troupes marocaines placées sous l'égide du pacha Jūdar quittèrent Marrakech et arrivèrent près de Gao en 1591/999.⁶³⁶ Les deux troupes s'affrontèrent près Tondibi⁶³⁷ et en " un clin d'œil les troupes de l'Askia furent mises en déroute [...]. Il périt également ce jour-là un grand nombre de personnes parmi les fantassins [...], on perdit en outre une quantité de richesse telle que Dieu seul en connaît la valeur "⁶³⁸, affirme °Abd ar-Raḥmān as-Sa°dī,

⁶³⁴ - Op. cit as-Sa°dī, p. 163-164

⁶³⁵ - Op. cit. p. 193

⁶³⁶ - Op. cit. Katī, M., p. 263 et as-Sa°dī, p. 217-219.

⁶³⁷ - as-Sa°dī affirme que la rencontre eut lieu à Tenkondibo'o alors que M. Katī le situe à Sonkia.

⁶³⁸ - Ibid. p. 219-220

témoin oculaire de la plupart des événements. " Les Marocains tuèrent trente quatre Songay et les Songay blessèrent treize Marocains, dont cinq tombèrent. Cependant la poussière et la fumée enveloppaient la foule des combattants, et Dieu jeta la frayeur dans les rangs de l'armée songay"⁶³⁹, précise l'auteur de *Tārīḥ al-Fattāš*. Ce fut la prise de Gao, la capitale.

Après un séjour de deux semaines à Gao, les Marocains quittèrent la capitale et se dirigèrent à Tombouctou et entrèrent dans la ville en mai 1591/999. Ce fut le règne de la peur, du désordre et de l'anarchie " le danger fit place à la sécurité; le trouble, les calamités et la violence succédèrent à la tranquillité. Partout les gens s'entre dévorèrent; en tous lieux et en tous sens les rapines s'exercèrent et la guerre n'épargna ni la vie, ni les biens, ni la situation des habitants. Le désordre fut général, il se répandit partout, s'élevant au plus haut degré d'intensité"⁶⁴⁰, résume le juriconsulte, natif de Tombouctou. Voilà la nouvelle donne qui allait de mal en pis à Tombouctou.

Conséquemment, l'intelligentsia de Tombouctou reçut un coup dur et l'islam entra dans une phase de déclin. Pour cause, sur l'ordre du pacha Maḥmūd, tous les 'Ulamā' étaient rassemblés dans la mosquée pour prêter serment de fidélité aux nouveaux chefs des lieux en octobre 1593/1002. " Quand tout le monde fut réuni, on ferma les portes de la mosquée, tandis que les fusiliers marocains se plaçaient à toutes les issues et sur les terrasses. Alors se produisirent les choses que Dieu avait décidées, des choses qu'il ne convient pas de raconter, car le cœur ne pourrait supporter le récit de ce qui se passa [...], car ce fut le plus grand préjudice qui ait été porté à l'islam tout entier"⁶⁴¹, note Maḥmūd Kati. Voilà comment les 'Ulamā', pris au piège, arrêtés et répartis en deux groupes, ont vu leurs coreligionnaires, les Marocains, les massacrer sans scrupules et sans état d'âme. L'autre groupe fut déporté à Marrakech.

Les 'Ulamā' en l'occurrence Aḥmad Bābā et le vieux qādī Abū Ḥafs 'Umar ainsi que leurs familles, pères, enfants, petits fils, hommes et femmes entassés pêle-mêle,

⁶³⁹ - Op. cit. p. 263-264.

⁶⁴⁰ - Op. cit. p. 223

⁶⁴¹ - Op. cit. p. 305.

furent déportés, manu militari, chargés de chaînes, à travers le désert, à Marrakech, après plus de deux mois (18 mars 1594 - 1^{er} juin 1594/1002)⁶⁴². Ils furent immédiatement internés et Aḥmad Bābā n'a pu humer l'air de la liberté qu'au bout de deux ans (19 mai 1596/1004)⁶⁴³. Soulignons que le trajet fut difficile voire périlleux ; le vieux qādī Abū Ḥafs ʿUmar tomba gravement malade et Aḥmad Bābā subit une fracture en tombant du chameau. Pis, le chef de la caravane, le qā'id devrait même succomber suite à des blessures occasionnées par la chute de sa monture.⁶⁴⁴

Ce n'était pas tout. Car, après l'arrestation, l'assassinat de certains et la déportation d'autres, ce fut le pillage des demeures des qādis. « Le pacha Mahmoud pénétra dans toutes les maisons des jurisconsultes ; il en emportait tout ce qu'elles contenaient d'argent, de choses et de meubles en quantité telle que Dieu seul la peut connaître, car outre les biens des juristes il se trouvait là des richesses apportées en dépôt par la population »⁶⁴⁵, note ʿAbd Arraḥmān as-Saʿdī.

C'est ce qui aurait fait dire à Aḥmād Bābā l'un des rescapés, qu'on lui a volé plus d'un millier de livres⁶⁴⁶ dans sa bibliothèque. En effet, on ne peut pas s'empêcher de se demander qu'est-ce qui a réellement motivé l'acharnement des Marocains sur les ʿUlamā' de Tombouctou. Cela est d'autant plus préoccupant que les premiers, agissant sous le prétexte de l'islam, osèrent humilier et exterminer les hautes personnalités⁶⁴⁷ de la religion musulmane d'alors. D'ailleurs, ce fut cet état de fait qui était principalement à l'origine de la sclérose et de l'inertie de l'islam au Bilād as-

⁶⁴² - Op. cit. as-Saʿdī, p. 264-266. Maḥmūd Katī estime que sur plus de soixante-dix personnes expédiées seul Aḥmad Bābā revint après une absence de vingt ans de son pays natal où il rendit l'âme au bout de vingt ans en 1627, p. 307. Cf. aussi as-Saʿdī, p. 333 et 374.

⁶⁴³ - Ibid. p. 266

⁶⁴⁴ - Op. cit. Katī, Maḥmūd, p. 307- 8; as-Saʿdī, p. 266

⁶⁴⁵ - Ibid. p. 261

⁶⁴⁶ - Aḥmad Bābā avait, si l'on en croit al-Ifrānī, 1600 volumes qui furent pillés et dispersés ; al-Ifrānī, p. 169-170

⁶⁴⁷ - On en veut pour preuve qu'Aḥmad Bābā, pendant son séjour au Maroc, a fait preuve de son érudition en étalant ses larges connaissances. Il dispensait des cours du droit malikite suivis notamment par les autorités religieuses en l'occurrence le qādī de Marrakech. De plus, il produisit des ouvrages d'importance et de renommée mondiale à l'image de : *Nayl al-Ibtihāj bi tatrīz ad-Dībāj*, achevé en 1596. Op. cit. Cuoq, Joseph M Cuoq, p. 222

Sūdān⁶⁴⁸ en général, et à Tombouctou en particulier, depuis la chute de l'Empire Songay.

En fait, " lorsque ces personnages furent partis pour l'exil, Tombouctou devint [comme] un corps sans âme. Sa vie fut bouleversée, ses conditions d'existence devinrent tout autres et ses mœurs se modifièrent. [...] On vendit les choses de la religion contre des biens de ce monde et l'on tronqua l'erreur contre la foi. Les règles de la justice furent supprimées, [...], et il ne resta plus à cette époque personne dans la ville qui observât la loi ni qui marchât dans le sentier de la crainte de Dieu, à l'exception seulement de Maḥmūd Baghayogho"⁶⁴⁹, résume Maḥmūd Kati la situation de Tombouctou après l'exil forcé des têtes pensantes de l'islam au Maroc.

⁶⁴⁸ - " Ce n'était pas simplement Tombouctou qui était privé de ses faqīh mais toute l'Afrique de l'Ouest. Ce fut un coup dur pour l'islam, son enracinement et son expansion. L'épreuve mit un terme à la plus brillante période de la vie intellectuelle sur les bords du Niger", affirme Joseph Cuoq. Op.cit. p. 226

⁶⁴⁹ - Op. cit. p. 308. Cependant, il y a lieu de faire remarquer que la situation dégradante de l'empire Songay au plan religieux et moral notamment n'était pas forcément et totalement consécutive à l'invasion marocaine. Elle datait bien avant même si on peut penser qu'elle allait de mal en pis: La ville de Gao, la capitale politique, avait atteint le comble de l'immoralité. Par conséquent, on peut penser que le phénomène du vase communicant n'épargnait pas Tombouctou sans doute, la capitale religieuse et intellectuelle.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au terme de ce long développement, essayons de retenir les faits majeurs ayant constitué les points saillants de cette étude. En effet, en Afrique subsaharienne, l'islam a connu une longue marche en dents de scie depuis sa pénétration jusqu'à son implantation et son expansion, contrairement en Afrique du Nord où il s'est propagé à moins d'un siècle.

En fait, quels ont été les principaux propagateurs ? Comment la religion musulmane a été vécue par la société du Bilād as-Sūdān (Pays des Noirs) ? Quels ont été les différents niveaux d'islamisation des milieux atteints ? Voilà, les trois axes de réflexions qui détermineront le bilan auquel cette étude a abouti.

Selon les époques, la pénétration et la propagation de l'islam en Afrique subsaharienne, furent essentiellement et respectivement l'œuvre des soldats de la conquête musulmane, des commerçants, des souverains et des fuqahā'. En effet, nous avons noté au cours des pages avec l'auteur de la conquête de l'Égypte, Ibn ʿAbd al-Hakam, que l'islam pénétra dans le Fezzan et le Kawār, en 666/46, par le biais des incursions des armées arabes, sous le commandement du vaillant général arabe ʿUqba b. Nāfi°. Cependant, ce fut en 734/116 que l'islam atteignit le pays des Noirs, le Bilād as-Sūdān, sous la direction de ʿUbayd Allah, le petit fils de ʿUqba. Ce fut ainsi que l'histoire musulmane de l'Afrique subsaharienne est largement redevable aux Arabes.

Ensuite, ce fut plus tard les commerçants et négociants qui, probablement informés par des soldats de la profusion d'or dans le Bilād as-Sūdān, traversèrent le désert en caravanes. Ce commerce transsaharien aboutit, sous l'influence de l'islam, à la naissance et au rayonnement de villes musulmanes devenues de grandes métropoles commerciales comme Sijilmāsa, Awdaghost, Tékroun d'abord, ensuite Niani, Walāta, Jenné et Tombouctou.

Au XI^e siècle, avec la naissance du mouvement almoravide sous l'égide d'Ibn Yāsīn, les Berbères Ṣanhāja, convertis à l'islam, devinrent à leur tour, de véritables

soldats de la nouvelle foi. Ils répandirent la religion musulmane dans le Sahara Occidental et dans le Bilād as-Sūdān en réussissant à conquérir notamment l'empire animiste de Ghana et à faire disparaître les croyances hérétiques des Bargwāta (Barghwata) qui avaient pignon sur les côtes atlantiques depuis belle lurette, d'après le spécialiste dudit mouvement Ibn Abī Zar°.

Comme les Almoravides, certains souverains ont embrassé l'islam et contribué, à sa diffusion, dans une large mesure. Ce fut le cas de Wār Jābī qui, selon al-Bakrī, fut le premier roi musulman de Tékrou. Dans le même registre, on peut citer, entre autres, l'apport de Mansā Mūsā de Mali et de l'Askia Muḥammad de Songay lesquels, d'après al-°Umarī et les auteurs des Tārīḥs (chroniques), °Abd ar-Raḥmān as-Sa°di et Maḥmūd Kati, ont brillé de mille feux lors de leur pèlerinage à la Mecque. Ils furent parmi les plus célèbres souverains du Bilād as-Sūdān ayant largement participé à l'implantation, à l'enracinement et à l'expansion de l'islam en Afrique noire subsaharienne.

Enfin, du XIVe aux XVIe siècles, les fuqahā' ou °Ulamā' ont abondé dans la même mouvance avec une ferveur religieuse sans précédent particulièrement dans les cités religieuses et intellectuelles comme Tombouctou. Etant chargés de très hautes fonctions que celles d'imāms, de qādīs et d'enseignants, entre autres, dans les empires de Mali et de Songay, ils devinrent des personnalités religieuses très influentes, fort respectées et inspirant même une crainte révérencielle. En effet, le qādī de Tombouctou, Maḥmūd ben °Umar Aqīt, n'a-t-il pas osé s'opposer aux ordres du souverain l'Askia Muḥammad au point que ce dernier fût obligé de céder et de lui baiser même la main en signe de respect ?

En outre, ces derniers, avaient maîtrisé le Coran et la jurisprudence, à l'image de Baghayogho qui dispensait des cours auxquels assistaient des étudiants venus de différents horizons. Il parcourut les villes et les villages et donna des consultations. Ce fut ainsi qu'ils devinrent, au XVIe siècle, de véritables missionnaires de l'islam

prêchant partout la bonne observance des mœurs et le respect strict des lois et règlements établis selon l'école mālikite. N'avons-nous pas vu al-Maḡīlī, le jurisconsulte mālikite et le réformateur engagé de Touat, entreprendre le voyage de Touat jusqu'aux pays haussa, à Kano, à Katsina et à Gao aux fins de répandre l'islam et lutter contre les infidèles?

Néanmoins, l'islamisation n'était pas partout uniforme. Deux différents milieux d'islamisation se dégagent à savoir les grandes villes et la brousse ou chez certaines populations traditionnellement hostiles à l'islam. Longtemps véhiculé par les commerçants arabo-berbères à la recherche du métal jaune, l'islam connut naturellement ses plus grands succès aussi bien dans les villes soudanaises commerciales comme Awdaghost et le Tékrou du Sénégal aux X-XIe siècles, Jenné, Walāta et Tombouctou aux XIVe-XVIe siècles que dans les capitales comme Ghana, Niani, Gao, Kano et Katsina.

A l'opposé, on peut relever dans la brousse où l'urbanisation faisait défaut, la présence faible de l'islam. Ce fut le cas des Bambara qui se sont montrés hostiles et réfractaires à la religion musulmane. Pareillement, chez les Mossi qui opposèrent à l'islam pour des principes plutôt culturels, une vive résistance.

Aussi, l'islam fut-il vécu différemment. En fait, les croyances traditionnelles étaient toujours d'actualité et cohabitaient harmonieusement avec celles musulmanes. Maḥmūd Kaṭi rapporte que l'Askia Dāwūd avoua au jurisconsulte de Tombouctou Aḥmad Bābā qu'il était contraint à respecter les croyances traditionnelles pour une meilleure coexistence entre musulmans et animistes. Ce fut une manifestation flagrante d'une intégration africaine pacifique originale des cultures et des religions. Bref, ce fut la matérialisation réussie d'un dialogue interreligieux et des civilisations.

Pourtant, malgré cette résistance des valeurs anciennes religieuses, la société soudanaise de l'époque médiévale était indubitablement marquée par l'islam d'une manière indélébile. La ferveur religieuse fut traduite, entre autres, à travers

l'engouement manifeste à la mémorisation du Coran par les enfants, l'existence d'un grand nombre de mosquées, des 'Ulamā' et des écoles dont l'enseignement religieux est basé sur l'école mālikite.

Mieux, l'islam devint, au XVI^e siècle, une référence ennoblissant et légitimant le pouvoir pour les souverains. N'avons-nous pas vu certains se réclamer d'une ascendance prophétique ou proche de la famille du Prophète ou, à défaut, se faire cautionner par un de ses descendants à l'image de l'Askia Muhammad investi khalife du Bilād as-Sūdān par le prince de La Mecque Mawlā al-^cAbbās ?

Par ailleurs, il y a lieu de souligner enfin que c'est à la fois regrettable et étonnant de voir un pays musulman, l'Etat marocain, les Sa^cdiens, envahir un autre pays musulman, l'empire Songay et lui faire subir des exactions quasi inimaginables au nom de l'islam. Ils ont humilié, déporté les juristes, la crème religieuse et intellectuelle d'antan, à l'image d'Aḥmad Bābā, et saccagé leurs demeures. Ce qui causa une perte énorme pour l'Afrique, constitua un frein à l'épanouissement de l'islam et porta un coup dur à la solidarité confessionnelle.

En définitive, nous avons, à travers cet humble travail, puisé du plus profond de nous-même, les dernières ressources afin d'apporter notre contribution, si modeste soit-elle, au progrès de la science tout en reconnaissant les limites car l'imperfection est la caractéristique la mieux partagée de toute œuvre humaine.

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

I - Sources principales

A - Sources arabes

- **Abū Zahra, Muhammad, Mālik :** *Ḥayātuhū wa 'Aṣruhū, Ārā'uhū wa Fiqhuhu* (Malik: sa vie, son époque, ses opinions et sa jurisprudence), al-Qāhira, Dār al-Fikr wa al-°Arabī, 1978, 397p.
 - *Tārīḥ al-Madāhib al-Islāmiyya Fī as-Siyāsa wa al-Aqā'id* (L'histoire des écoles doctrinales musulmanes), al-Juz' al- Awwāl, Dār al-Fikr, 263p.
- **Bakrī, °Abd Allab b. °Abd al- °Azīz Abū °Ubayd, al-,** *al-Muḡrib Fī Dīkr Bilād al-Ifrīqiyya wa al-Maḡrib* (L'étrange dans l'histoire de Ifrīqiyya et du Maghreb), Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1965, 212p.
 - *Description de l'Afrique Septentrionale*, trad. franç. Mac Guclin De Slane, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1965, 405p.
 - *al-Masālik wa al-Mamālik* (Les voies et royaumes), ad-Dār al °Arabiyya Li al- Kitāb, 1972
 - *Mu'jam Mā Sta°jam Min Asmā' al-Bilād wa al-Mawādi°* (Dictionnaire des Pays et Lieux), 4t., Bayrūt, °Ālam al- Kutub, at-Tab°a at-Ṭāliṭa, 1983/1403, 1407p. [www.shamela .ws](http://www.shamela.ws). Date de consultation, avril, 2011.
- **Balādūrī, Ahmad, al-,** *Futūḥ al-Buldān* (La conquête des Pays), 3tomes, al-Qāhira Maṭba°a Lajna al-Bayān, zaza@alwarraq.com, www.shamela .ws. Date de consultation, avril, 2011.
- **Cuoq, Joseph M.,** *Recueil des Sources Arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIIIe siècle jusqu'au XVIe siècle (Bilād as-Sūdān)*, Paris, E.C.N.R.S., 1975, 491p.
- **Dimašqī, Muḥammad b. Abī Ṭālib, ad-,** *Nuḥba ad-Dahr fī °Ajā'ib al-Barr wa al-Bahr*, éd. Par Mehren, Saint Petersburg, 1866 sous le titre : Cosm. de Chem ed-din...ad-Dimichqi. SD.
- **Fazārī, Muḥammad ibn Ibrāhīm, al-,** *Kitāb al-Juḡrāfiyā* (Livre de Géographie), dans les Murūj de al-Mas°ūdī, éd. Barbier de Maynard et Pavet de Courteille, 1861, t. IV, SD.
- **Garnāṭī, Abū Ḥāmid, al-,** *Tuḥfā al-Albāb wa nuḥba al-°jā'ib*, éd. et trad. Par Ferrand, J.A.1925, pp.1-148 et 195-207, SD

- **Ḥamawī, Yāqūt ibn ʿAbd Allah, al-**, *Muʿjam al-Buldān*, (Dictionnaire des Pays), 5t., Bayrūt, Dār al-Fikr, [www.shamela .ws](http://www.shamela.ws). Date de consultation, avril, 2011.
- **Ḥimyarī, Muḥammad ibn ʿAbd al-Munʿim, al-**, *ar-Rawḍ al-Miʿtār fī aḥbār al-Aqtār*, t.1, at-Tabʿa at-Tāniya, Bayrūt, Muʿasasa Nāṣir li at-Taḳāfa, 1980, 623p.
- **Ḥuradābib, Abū al-Qāsim ʿUbayd Allah, al-Masālik wa al-Mamālik**,
www.alwarraq.com, [www.shamela .ws](http://www.shamela.ws). Date de consultation, avril, 2011.
- *al-Masālik wa al-Mamālik* (Les voies et royaumes), éd. M. J. De Goeje, Leyde, 1889
- **Ibn ʿAbd al-Ḥakam, ʿAbd ar-Raḥmān**, *Futūḥ Ifrīqiyya wa al-Andalus (La conquête de l'Ifriqiyya et de l'Andalousie)*, Bayrūt, Dār al-Kitāb al-Lubnāni, 1964.
- *Futūḥ Miṣra wa Aḥbāruhā (La conquête de l'Egypte)*, al-Juz ' al-Awwal, at-Tabʿa al-Uwlā, Bayrūt, Dār al-Fikr, 1996/1416, 348p.
- **Ibn Abī Zarʿ al-Fāsī, ʿAli**, *al-Anīs al-Muṭrib bi Rawḍ al-Qirtās fī Aḥbār Mulūk al-Maḡrib wa Tāriḥ Madīna Fās (Livre du joyeux compagnon dans les jardins de Qirtās au sujet des faits et gestes des rois du Maghreb et de l'histoire de Fès)*, Ribāṭ, Dār al-Mansūr Li at-Tibāʿa wa al-Warrāq, 1973, 512p.
- **Ibn Askar, Muḥammad b. ʿAli**, *Dawḥa an-Nāṣir*, trad. franc. De A. Graulle, A.M.XIX, Paris, 1919
- **Ibn al-Aṭīr, Abū al-Ḥasan ʿAli**, *al-Kāmil fī at-Tārīḥ, (Histoire Universelle)*, SL, SD, zaza @ alwarraq.com, [www.shamela .ws](http://www.shamela.ws). Date de consultation, avril, 2011
- *Kitāb al-Kāmil (Histoire Universelle)*, éd. C.J.Tornb. Leyde 1851-76. Voir Fagan, Annales du Maghreb et de l'Espagne (Trad. partielle), Alger, 1901
- **Ibn Baṭṭūta, Šams ad-Dīn Abū ʿAbd Allah**, *Tuḥfa an-Nuẓẓār fī Ġarāʿib al-Amṣār wa ʿAjāʿib al-Asfār (Présent offert aux observateurs : choses curieuses et merveilles vues dans les pays et les voyages, ou Voyages d'Ibn Batouta)*, Traduction Défréméry et Sanguinetti, Tome Quatrième, Paris, Société Asiatique, 479pp.
- **Ibn al-Faqīh, Abū Bakr Aḥmad b. Muḥammad**, *Muḥtaṣar Kitāb al-Buldān (Résumé du Livre des Pays)*, éd. M.J. de Goeje, Leyde, 1886, SD
- **Ibn Ḥallikān, Šams ad-Dīn Aḥmad b. Muḥammad**, *Wafayāt al-Aʿyān wa anbāʿabnāʿ az-Zamān (La biographie et l'histoire des contemporains)*, Bayrūt, Dār Šādīr, 7 t., www.alwarraq.com, [www.shamela .ws](http://www.shamela.ws). Date de consultation, avril, 2011.

- *Wafayāt al-A'yān wa an-bā'abnā' az-Zamān (La biographie et l'histoire des contemporains)*, Le Caire, 1367/1948,
- **Ibn al-Ḥatīb**, Abū 'Abd Allah b. Sa'd, *Iḥāta fī tāriḥ Ḡarnāta (L'histoire complète de Grenade)*, at-Ṭab'a al-Uwlā, 4t., Bayrūt, Dār al-Kitāb al-'Ilmiyya, 1424/2003,
- **Ibn Ḥawqal**, Abū al-Qāsim Muḥammad, *Kitāb Ṣūra al-Ard (Configuration de la terre)*, Trad. K. et W., Paris, E.G. -P. Maisonneuve et Larose, 1965, 240p.
- **Ibn Kaṭīr**, Ismā'īl ibn 'Umar, *al-Bidāya wa an-Nihāya (Le début et la fin)*, Bayrūt, *Maktaba al-Ma'ārif*, 14t., [www.shamela .ws](http://www.shamela.ws). Date de consultation, avril, 2011.
 - *al-Bidāya wa an-Nihāya (Le début et la fin)*, Le Caire, 1351-58/ 1932-40, 14 vol,
- **Ibn Khaldun**, 'Abd ar-Raḥmān, *Kitāb al-'Ibar wa Dīwān al-Mubtada' wa al-Ḥabar fī Ayyām al-'Arab wa al-'Ajam wa al-Barbar wa man 'Āṣarahum min dawī al-Sultān al-Akbar*, 7 tomes, zaza @ alwarraq. com , www.shamela .ws. Date de consultation, avril, 2011.
 - *Kitāb al-'Ibar wa Dīwān al-Mubtada' wa al-Ḥabar fī Ayyām al-'Arab wa al-'Ajam wa al-Barbar wa man 'Āṣarahum min dawī al-Sultān al-Akbar*, (Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale), Traduction française De Slane, 7 tomes, Paris, Librairie Orientale, 1968
 - *Muqaddima ibn Khaldun kitāb al-'Ibar wa Dīwān al-Mubtada' wa al-Ḥabar fī Ayyām al-'Arab wa al-'Ajam Wa al-Barbar wa man 'Āṣarahum min dawī al-Sultān al-Akbar*, al-Qāhira, Dār al-Mushaf. www.shamela .ws. Date de consultation, avril, 2011.
- **Ibn 'Iyād as-Sabtī**, Abū al-Faḍl 'Iyād, *Tartīb al-Madārik wa Taqrīb al-Masālik*, 2 vol., Bayrūt, 1967
- **Ibn as-Saḡīr**, *Chronique d'Ibn Saḡīr sur les imams rostémides de Tahert*, éd. et trad. A. de C. Motylinski, in Actes du XIVe Congrès international des Orientalistes, 1908, pp. 3-132
- **Ibn Sa'id**, 'Āli b. Mūsā, *Kitāb bast al-Ard fī ṭūl wa al-'ard (Le livre de l'étendue de la terre en longueur et en largeur)*, éd. par J.V.G, Tetuan 1956, 141p.
- **Ibn Tumart al-Mahdī**, Muḥammad, *A'azz Mā Yuṭlab*, Algérie, Fontaine. Réalisation : Luciany, SD
- **Idrīsī**, Abū 'Abd Allah Muḥammad, al-, *Kitāb Nuzha al-Muštāq fī Ihtirāq al-Āfāq (Divertissement de celui qui désire parcourir le monde)*, Description de l'Afrique et de l'Espagne, éd. et trad. R. Dozy et M.J. DE Goeje, Leyde, 1886.

- **Ifrrānī** (ou **Wafrānī** ou **Wufrānī**) **Muḥammad ibn al-Hāj**, al-, *Nuzha al-Hādī bi Aḥbār Mulūk al-Qarn al-Hādī*, éd. et trad. O. Houdas, 2 vol, 560-320 p., Paris 1866
- **Istahrī**, **Abū Ishāq Ibrāhīm**, al-, *al-Masālik wa al-Mamālik*, éd. M. J. De Goeje, Leyde, 1870 (B.G.A. I), réimprimé en 1927
- **‘Iyād**, **al-Qādi**, *Tartīb al-Madārik wa Taqrīb al-Masālik Limaʿrifa Aʿlām Madhab Mālik*, Tome I, Ribāt, SD
- **Kutubī**, **Muḥammad b. Ibrāhīm**, al-, *Manāhij al-Fikr wa Mabāhij al-ʿIbar (les voies de la pensée et les chantiers des beaux exemples)*, Trad. G. Fagan, Alger, 1924
- **Léon l’Africain**, **Jean**, *Description de l’Afrique*, Nouvelle édition, Paris, Maisonneuve, 1956, 2vol. + cartes
- **Maqdīsī** (al-), *Kitāb al-Badʿ wa at-Tārīḥ (Le livre de la création et de l’histoire)*, éd. et trad. par C. Huart, Paris, 1899-1919, 6 vol.
- **Maqrīzī**, **Abū al-ʿAbbās Aḥmad**, al-, *ad-Dahab al-Masbūk fī Dīkr man hajja min al-Hulafāʾ wa al-Mulūk*, Le Caire 1955, 164p.
- **Murrākušī**, **ʿAbd al Wāhid**, al-, *al-Muʿjib fī Talḥīs Aḥbār al-Maḡrib (L’agréable dans le Résumé des événements du Maghreb)*, le Caire, Maṭbaʿa al-Istitiqāma, 1949, 431p.
- **Murrākušī**, **Ibn ʿIdārī**, al-, *al-Bayān al-Muḡrib fī Aḥbār al-Andalus wa al-Maḡrib (L’étrange dans l’histoire de l’Andalousie et du Maghreb)*, Tomeslet 4, at-Tabʿā at-Tāniya, Bayrūt, Dār at-Taqāfa, 1980/1400
- **Muqaddasī**, **Muḥammad ibn Aḥmad**, al-, *Aḥsan at-Taqāsīm fī maʿrifa al-Aqālīm*, Dimašq, wijāra at-Taqāfa wa al-Iršād al-Qawmī, T.1, 1980, 309p.
 - *Aḥsan at-Taqāsīm fī maʿrifa al-Aqālīm*, éd.M.J.de Goeje, Leyde, 1887
- **Nuwayrī**, **Aḥmad ibn ʿAbd al-Wahhāb**, an-, *Nihāya al-Arab fī Funūn al-Adab*, at-Ṭabʿā al-Uwlā, 33t. Bayrūt, Dār al-kutub al-Islāmiyya, 2004/1424
[www.shamela .ws](http://www.shamela.ws). Date de consultation, avril, 2011.
- **al-Qādirī**, **Ibrāhīm Butšīš**, *al-Maḡrib wa al-Andalus fī ʿAsr al-Awliyāʾ*, at-Ṭabʿā al-Uwlā, Dār at-Ṭalīʿā wa an-Našr, 1993, 200p
- **al-Qādirī**, **Muḥammad**, *Našr al-Matani (Sur les personnages du XIe et du XIIe siècle de l’Hégire)*, trad. de A. G. et P. M., Paris, Leroux, 1913

- **Qalqašandī, Aḥmad ibn ʿAlī, al-**, *Ṣubḥ al- Aʿšā fī Ṣināʿa al-Inšāʿ* (L'aurôre de l'héméralope dans l'art de la correspondance), Tome V, at-Ṭabʿa al- Uwlā, Dimašq, Dār al-Fikr, 1927,
- **Qayrawānī, Ibn Abī Zayd, al-**, *ar-Risāla*, éd. et trad. L. Bercher, *La risāla ou Epître sur les éléments du dogme et de la foi de l'islam selon le rite malékite*, Alger 5^e éd.
- **Qazwīnī, Zakariyā ibn Muḥammad, al-**, *Āṭār al-Bilād wa Aḥbār al-ʿĪbād* (*Monuments des pays et nouveautés sur les humains*), éd. Par F. W, Göttingen 1848 sous le titre: El-Cazwini's Kosmog., t. XXIX (1965), pp.115 et t. XXX (1966), pp.117-134
- **Šahrastānī, Muḥammad ibn ʿAbd al-Karīm, as-**, *al-Mīlal wa an-Nihal*, 2t., Bayrūt, Dār al- Maʿrifa, 1404, [www.shamela .ws](http://www.shamela.ws). Date de consultation, avril, 2011.
- **Ṭabrī, Muḥammad ibn Jarīr, at-**, *Tārīḥ al-Umam wa ar-Rusūl wa al-Mulūk*, 5t., at-Ṭabʿa al- Uwlā, Bayrūt, Dār al- Kutub al-Islāmiyya, , 1407, [www.shamela .ws](http://www.shamela.ws). Date de consultation, avril, 2011.
- **ʿUmarī, Ibn Fadl Allah, al-**, *Masālik al-Absār fī Mamālik al-Amṣār* (*Les itinéraires des regards à travers les royaumes du monde civilisé*), Traduction Gaudefroy-Demombynes, 1927, Paris, p.52-93, cf. Le royaume de Mali et ses dépendances, Notes Africaines, n° 82, Avril 1959
- **Yāʿqūbī, Abū al-ʿAbbās Aḥmad, al-**, *Buldān* (*Les pays*), éd. M.J. De G., Leyde 1892, Le Caire 1937
- **Zuhrī, Muḥammad ibn Abī Bakr, al-**, *Kitāb al-Juġrāfiyā*, éd. Par M. Hadj-Sadok, dans Bulletin d'Etudes Orientales, Institut français de Damas, t. XXI, 1968, pp.1-132

B - Sources soudanaises

- **Bābā, Aḥmad, Nayl al-Ibtihāj bi tatrīz ad-Dībāj**, 1^{ère} éd. Le Caire, 1329/1911
- **Boulnois et Boubou Hama, L'empire de Gao. Histoire, coutumes et magie des Sonrhai**, Paris, Maisonneuve, 1954, 182 p.
- **Hama, Boubou, Histoire des Songhay**, Présence Africaine, 369p, 1968
 - *L'Empire songhay, ses ethnies, ses légendes, ses personnages historiques*, Paris, P.J. Oswald, 1974, 173 p.

- **Kati, Maḥmūd**, *Tārīḥ al-Fattāš fī Aḥbār al-Buldān wa al-Juyūs wa Akābir an-Nās*, (*Chronique du chercheur pour servir à l'histoire des villes, des armées et des principaux personnages du Tekrour*), Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1981, 186p.

- *Tarikh el-Fettach* ou *Chronique du chercheur pour servir à l'histoire des villes, des armées et des principaux personnages du Tekrour*, Traduction O. Houdas et Maurice Delafosse, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1981, 363p.

- **Mbaye, El Hadj Ravane**, *Un aperçu de l'Islam songhay, ou Réponses d'al-Magīlī aux questions posées par Askia El-Hadj Muhammad, Empereur de Gao (Ajwiba °Alā As'ila al-Amīr al-Hāj Abū °Abd Allah Muḥammad b. Abū Bakr)*, B.I.F.A., t. XXXIV, B., n. 12, 1972, pp. 237-267, Trad. et annoté.

- **Sa°di, °Abd ar-Raḥmān, as-**, *Tārīḥ as-Sūdān (L'histoire du Soudan)*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1964, 333p.

- *Tarikh es-Soudan*, trad. franç. O. Houdas, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1964, 536p.

II - Sources secondaires

A. Ouvrages en arabe

- **Bel, Alred**, *al-Firaq al-Islāmiyya fī aš- Šimāl al-Ifrīqiyyī wa min al-Fatḥ al-°Arabī hattā al-Yawm*, trad. : °Abd ar-Raḥmān Badāwī- Bayrūt, Dār al-Islāmī.

- **Dundas, °Abd al-Laṭīf**, *Dawr al-Murābiṭīn fī Našr al-Islām fī Ġarb Ifrīqiyyā*, Bayrūt, Dār Ġarb al-Islāmī, 1988.

- **Ḥasan, Ibrāhīm Ḥasan**, *Intišār al-Islām fī al- Qāra al-Ifrīqiyyā*, Maktaba an - Nahda al- Mišriyya, 1964.

- **Jakiy, °Abd ar-Raḥmān**, *Tārīḥ ad-Duwal al-Islāmiyya as- Sudāniyya bi Ifrīqiyyā al-Ġarbiyya*, al-Mu'assasa al-°Arabiyya al-Ḥadīta 1961.

- **Jīdī, °Umar**, *Mabāḥis fī al-Madḥab al-Mālīkī fī al-Maġrib*, aṭ-Ṭab°a al-Uwlā, ar-Ribāt, Maṭba°a al-Ma°arif al-Jadīda, 1993, 315 p.

- **Juan, Josef**, *al-Islam fī Mamālik wa Imparatūriyyāt Ifrīqiyyā as-Sawdā'*, Traduction : as-Suwayfī Muhyar, al-Qāhira, Dār al-Kitāb al-Miṣrī, 1984.

- Qudah Na'īm, *Ifriqiyyā fī Zilli al-Islam*, Dimašq, Maktaba Atlas, 1960.
- Šak'a, Muḥammad, *Muṭāla'āt islāmiyya fī al-'Aqīda wa al-Fikr*, Dār at-Taqāfa, ad-Dār al-Baydā', 1977, 319 p.
- Šakir, Maḥmūd, *as-Sénégāl*, at-Tab'a at-Tāniya, Bayrūt/Dimašq, al-Maktab al-Islāmī 1983m 112p
- Tarḥān, Ibrāhīm 'Ali, *Dawla Māli al-Islāmiyya*, al-Qāhira, al-Hay' a al-Misriyya Li al-Kitāb, 1973.
- *Tārīḥ Ifriqiyyā al-'Ām*, UNESCO.
- 'Uṭmān Hāmid, *al-Muslimūn fī al-'Ālam*, Qadāyā wa taḥaddiyāt, al-juz' al-awwal, at-Tab'a al-Uwlā, Maltā, Dār Iqra', 1990, 448p.

B. Ouvrages , artices et autres travaux en français

- Bel Ochi, Mohamed Sadok, *La conversion des Berbères à l'Islam*, Tunis : Maison Tunisienne d'Édition, 1981, 160pp.
- C. André , P. J., *L'Islam noir*, Paris, Librairie Orient, 1924
- Caillé, René, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Djenné*, Paris, 1830
- Cardaire, Marcel, *L'Islam dans le territoire africain*, Bamako, IFAN, 1954, 186p.
- Chailley, Marcel, *Histoire de l'Afrique Occidentale Française*, Paris, Ber. Levronne, 1986
- Chatelier, Le, *L'Islam dans l'Afrique Occidentale Française*, Paris, Ed. G. S, 1899.
- Cherboneau, A., " *Les géographes arabes au Moyen Age*", Revue de géographie, 1881.
- Cissoko, Sékéné Mody, *Tombouctou et l'empire Songhay*, Dakar-Abidjan, N.E.A, 1975, 246p.
- *L'intelligentsia de Tombouctou aux XVe et XVIe siècles*, in : Présence Africaine, n. 4, 1969, p. 927-952.
- Cornevin, Robert et Marianne, *Histoire de l'Afrique ; des origines à nos jours*, Paris, Payot, 1964, 431pp.

- **Crozals, J.**, " *Le commerce du sel du Soudan au Sahara*", Revue de Géor., juin-août, 1881
- **Cuoq, Joseph**, *Histoire de l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest, des origines à la fin du XVI s.*, Paris, Geuthner, S.A, 1984, 347p.
- **Delafosse, Maurice**, *Histoire de l'Afrique occidentale*, Paris, 1926.
 - *Haut- Sénégal-Niger*, Nouvelle édition T. II, (L'histoire), Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, 1972, 426p.
 - *Le Gana et le Mali et l'emplacement de leurs capitales*, B.C.E.H.S., 1924
- **Devisse, J.**, *Routes de commerce et échanges en Afrique Occidentale en relation avec la Méditerranée. Un essai sur le commerce médiéval du XIe au XVIe siècle*, in Revue d'Histoire Economique et Sociale, 1972, n. 1-3, pp.42-73, II, pp, 357-397
 - " *La question d'Awdaghust*", Tegdaoust I (1970) 109-56
- **Dubois, Félix**, *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, Flammarion, 1897, 421 p.
- **Gautier, E.F.**, *L'or du Soudan dans l'histoire*, in An. Histoire Economique et Sociale, 1935, n. 32, pp. 113-123
- **Gouilly, Alphonse**, *L'Islam dans l'Afrique Occidentale Française*, Paris, Larose, 1952, 318p
- **Hervé, H.**, "*Niani, ex-capitale de l'empire manding*", N.A. no 52 (1959), 313-39
- **Issifou, Zakari Dramani**, *L'Afrique noire dans les relations internationales au XVIe siècle*, Paris, Editions Karthala, 1982, 259p. p. 162.
- **Julien, Charles André**, *Histoire de l'Afrique du Nord : Tunisie, Algérie, Maroc. De la conquête arabe à 1830*, 2^{ème} édit, Paris : Payot, 1952, 367p
- **Kaké, Ibrahim Baba**, *Combat pour l'histoire africaine*, Paris, Présence africaine, 1982, 360p.
- **Kalisky, René**, *L'Islam, origine et essor du monde arabe*, Verviers : les Nouvelles éditions Marabout, 1980, 187p.
- **Ki-Zerbo, Joseph**, *Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain*, Paris : Hatier, 1978, 762p.
- **Laffont, Robert**, *Histoire de l'humanité*, vol. III, Moyen Age, UNESCO, 1969, 800p.
- **Laroui, Abdallah**, *L'histoire du Maghreb, 1 essai de synthèse*, Paris : Petite Collection Maspéro, 1976, 208

- **Levi-Provençal, E.**, *La civilisation arabe en Espagne, islam d'hier et aujourd'hui*, Vol 1, Vue générale, Paris, Maisonneuve, 1984, 206p.
 - Histoire de l'histoire musulmane, le siècle du califat de Cordoue, t. III, Paris, G.P.Maisonneuve, 1953, 576p.
- **Lewicky, Tadeuz**, *L'Afrique noire dans les relations internationales au XVIe siècle*, Paris, Editions Karthala, 1982, 259p.
- **Lugan, Bernard**, *Histoire du Maroc*, 2^{ème} édition, Paris, Critérium, 1992, 303p.
 - *Etudes ibadites nord-africaines relatives aux voyages des commerçants et des missionnaires ibadites nord-africains au pays du Soudan Occidental au Moyen Age*, Cracovie, Folia Orientalis, 1960-1961, pp. 1-17
- **Marçais, Georges**, *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris : Editions Montaigne, 1946
- **Marty, Paul**, *Etudes sur l'Islam au Sénégal*, Paris, Ed. Ernest Leroux, 1971.
- **Mauny, Reymond**, *L'Empire du Mali*, Notes Africaines, Bulletin d'informations et de correspondances de l'Institut Français d'Afrique Noire, 1959, p.36-37.
 - "La question de Ghana", Africa XXIV (1954) 200-13
 - "Le judaïsme et les Juifs de l'Afrique Occidentale", IFAN, B. XI (1949), 354-78
- **Mbaye, El Hadj Ravane**, *Contribution à l'étude de l'islam au Sénégal*, Mémoire de Maîtrise, Département d'Arabe, UCAD, Dakar, 1972-73, 210p.
 - *L'Islam au Sénégal*, Thèse 3^{ème} cycle, Département d'Arabe, UCAD, Dakar, 1975-76, 634p.
 - *Vie et Œuvre de El Hadj Malik Sy*, V. 1, Tome 1, Thèse de Doctorat d'Etat-les lettres, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris 3, 1992-93
- **Monteil, Charles**, *Les Empires du Mali*, Etude d'Histoire et de Sociologie soudanaise, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, 1968, 157p.
 - *Une cité soudanaise : Djenné*, Paris, 1932
 - "Les Ghana des géographes arabes et des Européens", Ib. 441-52
- **Monteil, Vincent**, *L'Islam noir*, Paris, Ed. Du Seuil, 1971, 416p.
- **Niane, Djibril Tamsir**, *Le Soudan Occidental au temps des grands empires XI-XVIs.*, Présence Africaine, Paris, 1975, 271p.
 - *Soundjata ou l'Epopée mandingue*, Présence Africaine, Paris, 1960, 153p.
 - *Histoire générale de l'Afrique*, Tome IV, l'Afrique du XII^{ème} au XVI^{ème}s, UNESCO, NEA, 810p.
- **Peyrouton, Marcel**, *Histoire Générale du Maghreb : Algérie, Maroc, Tunisie. Des origines à nos jours*, Paris : Edit. Albin Michel, 1996, 284 pp.

- **Rouch, J.**, *Contribution à l'histoire des Songhay*, Mémoire de l'I.F.A.N., n. 29, Dakar, 1953, pp.137-259
- **Samb, Amar**, *L'islam et l'histoire du Sénégal*, Tome XXXIII, Dakar, IFAN, 1971
- **Seydi, Sadibou**, *Les empires almoravide et almohade : Origines, facteurs d'émergence et déclin*, Mémoire de Maîtrise, Département d'Arabe, UCAD, Dakar, 1999-2000, 183p.
 - *La doctrine almohade, est-ce du Malikisme ou du Mu'tazilisme ou du Chi'isme*, Mémoire de DEA, F.L.S.H, UCAD, 2002-2003
- **Sidibé, M.**, " *Soundjata Keita, héros historique et légendaire, empereur du Mali*", Notes Africaines (82), 1959, p. 41-50
- **Thomassey, K. et Mauny R.**, " *Campagne de fouille de 1950 à Koumbi Saleh*", BIFAN, B.18 (1-2), 1956.
- **Triaud, J.L.**, *Islam et sociétés soudanaises au Moyen Age*, Etudes historiques, Coll. "Recherches Voltaïques", 1973, n.16, 238p.
- **Vidal, J.**, " *Au sujet de l'emplacement de Mali*", B.C.E.H.A.O.F. VI (1923), 251-68

III - Sources spécifiques

- *Mu'jam al-Mu'allafin*, [www.shamela .ws](http://www.shamela.ws). Date de consultation, avril, 2011.
- **Le SAINT CORAN**, La traduction en langue française du sens de ses versets. Révisé et édité par La Présidence Générale des Directions des Recherches Scientifiques Islamiques de l'Ifta, de la Prédication et de l'Orientation Religieuse.
- **Talbī, Aḥmad**, *Kayf tuktāb baḥṭan aw riṭāla, Dirāta manhajīyya li Kitātaba al-Abḥāt wa i'dād rasā 'il al-Majistīr wa ad- Doctūrah*, at-Tab'a at-Tādīta, Maktaba an-Nahda al-Misriyya, 1968, 188p.

Index des auteurs et personnages

A

- Abbās, al-, 58, 106, 121, 172, 187, 220
- °Abd Allah (Abdallah) , 23, 25, 45, 59, 71, 72, 81
- °Abd al- Azīz, 35
- °Abd al-Mālik, 32, 35
- °Abd ar-Rahmān, 35, 41, 42, 52, 53, 54, 117, 119, 177, 193, 204, 208, 213, 218
- °Abd Qays b. Laqit, 26
- Abū Aswad an-Nadar, 22
- Abū Bakr, 17, 18, 82, 84, 85, 101, 104, 180, 181, 182, 183
- Abū Dja'far (Ja'far), 59, 112
- Abū Hafs (Abou-Hafs), 136, 199, 214, 215
- Abū al-Ḥasan, 116, 117
- Abū °Imrān, 70, 71
- Abū Ishāq Ibrāhīm as-Saheli, 110
- Abū al-Muhājir Dīnār, 28, 30
- Abū Sa'īd, 115
- Abū Zahra Muḥammad, 42
- Abū Zayd al-Qyrawānī, 206
- Addocāly, 121, 204
- °Ādil, al-, 190
- Aḥmad (Ahmed), 6, 9, 13, 50, 172, 174, 182, 204, 205, 206, 213, 214, 215, 220
- Akil, 165, 171
- Ali (ou °Ali), 24, 40, 151, 162, 163, 164, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 182, 183, 190, 191

- Alpha Konko (Alfa-a Kouko), 174, 179
- Alphonse, 84, 133
- Amar (Ammar, Ammār), 66, 171, 177, 208
- °Amir b. Umayya, 26
- °Amr, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 37, 46,
- Anda-ag-Muḥammad, 173
- Angello Dulcert, 113
- Anṣārī, al-, 28
- Aqīb, al-, 199, 201
- Aqīt, 204, 218

B

- Baghayogho (Baḡayoḡo), 4, 199, 200, 205, 206, 216
- Bakrī, Abū °Ubayd °Abd Allah, al-, 7, 13, 20, 21, 22, 25, 27, 28, 29, 45, 51, 53, 55, 58, 61, 64, 65, 66, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 77, 79, 81, 86, 88, 96, 97, 98, 160, 161, 218
- Balādurī, al-, 11, 13, 18, 19, 20, 21, 24, 26, 27, 37
- Barmandana (Bermendana), 97, 98
- Bāro (Chi, Sonni), 181, 182, 184, 185
- Barth (Dr), 160
- Bernard Lugan, 85
- Bonnel de Mézières, 86
- Bosr, 46, 47
- Boubou Hama, 9, 13, 66, 190

C

- Charles André Julien, 77
- Constant II, 25

D

- **Dāwūd (Daouda)**, 148, 195, 196, 197, 199, 201, 202, 209, 210, 211, 213, 219
- **Défréméry**, 12
- **De Goeje, M. J.**, 12, 44, 45, 51
- **Delafosse, Maurice**, 13, 85, 96, 101, 183
- **Della**, 209
- **Demombynes**, 13
- **De Slane, Le Baron**, 11, 19, 160
- **Diadié**, 147
- **Dihya**, 33
- **Dimašqī, ad-**, 160
- **Djibril Tamsir Niane**, 65, 68, 86, 93, 95, 98, 100, 115, 133, 146, 160, 168, 172, 177, 179, 184, 186, 189, 202, 205, 210
- **Doul-Carnein**, 29
- **Dozy. R.**, 12, 44

E

- **Eleuthère**, 25

F

- **Fagan**, 11, 58
- **Fazārī, al-**, 51
- **Ferdinand 1^{er}**, 84
- **Ferrand**, 54
- **Fihri, al-**, 26, 42, 50, 52, 53, 54

G

- **Ġarnātī, al-**, 54, 56
- **Gaufroy**, 13
- **Gennadius**, 25
- **Georges Marçais**, 21, 39
- **Grégoire (Djoredjir)**, 23

H

- **Habīb**, 50, 52

- **El Hadj Ravane Mbaye**, 69, 134, 174, 203
- **El-Hay**, 174
- **Hammadi- Amina**, 149
- **Ḥaougaro**, 174
- **Ḥasaṅ**, 32, 33, 34, 35
- **Ḥawārī, al-**, 7, 12, 53, 58, 59, 60, 85, 86
- **Hegel**, 7
- **Héraclius**, 19, 20
- **Houdas, O.**, 13, 96, 118

I

- **Ibn ʿAbd al-Ḥakam**, 7, 11, 17, 18, 19, 21, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 39, 44, 45, 46, 48, 50, 217
- **Ibn Abī Zarʿ**, 12, 68, 69, 70, 72, 73, 75, 76, 78, 79, 83, 84
- **Ibn Asim**, 206
- **Ibn al-Aṭīr**, 8, 11, 13, 20, 27, 28, 29, 34, 37, 70, 72
- **Ibn Battūta (Ibn Batouta)**, 8, 12, 53, 60, 106, 111, 112, 120, 121, 124, 125, 127, 128, 130, 131, 135, 137, 146, 167
- **Ibn al-Faqīh**, 51
- **Ibn Ḥawqal**, 7, 12, 53, 58, 59, 60, 85, 86
- **Ibn ʿIdārī**, 11, 12, 22, 28, 35, 71, 72, 73, 74
- **Ibn ʿIyād**, 71
- **Ibn Kaṭīr**, 107, 108
- **Ibn Khaldun**, ʿAbd ar-Raḥmān b. Muḥammad b. al-Ḥasaṅ, 4, 8, 11, 12, 19, 21, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 41, 87, 96, 98, 100,

- 101, 103, 104, 106, 111, 112, 116, 124, 139, 139, 140, 141, 144, 195
- Ibn al-Muġīra, al-Mutarriif, 32
 - Ibn Rustum, 41
 - Ibn as-Saġīr, 56
 - Ibn Sa'īd, 12, 13, 49, 156, 159, 160
 - Ibn Taresna, 68
 - Ibn Talākākin,
 - Ibn Tafāwat(cf. Taresna), 68
 - Ibn Tumart, Muḥammad (al-Mahdī), 90, 154
 - Ibn Yāsīn (Yacīn), 'Abd Allah, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 217
 - Ibn Zalwī, 70
 - Ibrāhīm (Ibrahim), 69, 71, 163, 164
 - Idrīsī, Abū 'Abd Allah Muḥammad, al-, 8, 12, 13, 44, 45, 46, 55, 59, 64, 65, 94, 156, 160, 161
 - Ifrānī, al-, 204, 212, 215
 - 'Isā, 46
 - Ishāq, 148, 199, 200, 208, 209, 211, 213
 - Ismā'īl, 208
 - Istahrī, al-, 45, 59
- J**
- Ja' al-Yaman, 151, 152, 154, 155, 156
 - Ja' Kosoy (Kosso), 151, 156, 157, 162,
 - Jawhar, al-, 74
 - Jésus, 46
 - Joseph, 7, 9, 44, 49, 51, 56, 58, 71, 80, 86, 93, 98, 101, 103, 107, 109, 113, 117, 128, 129, 140,

- 146, 147, 156, 158, 160, 164, 174, 177, 183, 194, 211, 215, 216
- Juan Vernet Ginès (J.V.G.), 12, 13, 49
 - Jūdar (pacha), 213
- K**
- Kābari, El-, 179
 - Kāhina, al, 33, 34, 35
 - Kamram (cf. Lamzam), 28
 - Kēdiou ou Kēdiougou, 98
 - Khalipha, 101, 139
 - Khelil, 206
 - Kindī, al-, 25, 44
 - Komdão, 170
 - Kondouto (cf. Sogolon), 98
 - Konta, 190
 - Kotso- Moslem, 157
 - Kramers, J.H., 12, 53
 - Kusayla (Koceila), 28, 30, 31, 32, 33
 - Ḳutubī, al-, 58
- L**
- Lahzem, 28
 - Léon l'Africain, Jean, 8, 206, 210
- M**
- Ma'mūn, al-, (El-Mamoun), 178
 - Maġīlī, Muḥammad b. 'Abd al-Karīm, al-, 9, 13, 174, 175, 176, 178, 188, 192, 193, 203, 219
 - Maḥmūd (Mahmoūd), 9, 13, 96, 104, 106, 109, 114, 140, 143, 144, 147, 149, 151, 152, 153, 156, 157, 158, 159, 163, 166, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 180, 181, 185, 186,

- 187, 189, 190, 191, 192, 193, 196, 197, 199, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 211, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 220
- **Mākara Komsou**, 164
 - **Mālik**, 42, 106, 134, 206,
 - **Mamadou Sylla**, 183
 - **Mamby Sidibé**, 101
 - **Mansūr ad-Dahabī, al-**, 212
 - **Maqrīzī, al-**, 103, 106, 107, 108, 109, 111, 140
 - **Marī Djata**, 98, 100, 139, 140, 144
 - **Maslama ibn al-Muḥallad**, 28
 - **Masʿūd ibn Wanūdīn**, 81
 - **Mauny**, 86, 96
 - **Maysara**, 41
 - **Moslēm- dam**, 157
 - **Motyliniski**, 56
 - **Muʿāwiyya**, 24, 25, 26, 29, 40, 44, 76
 - **Muhallabī, al-**, 61, 158
 - **Muḥammad (Mohammed, Mahomet)**, 6, 22, 40, 42, 44, 59, 68, 81, 83, 97, 109, 146, 151, 171, 172, 174, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 211, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 220
 - **Muʿizz b. Bādīs, al-**, 69
 - **Muḡawqīs**, 19
 - **Muʿtamid, al-**, 84

- **Murrākušī, al-**, 12, 16, 20, 22, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 39, 79, 81, 84
- **Mūsā**, 10, 13, 35, 36, 37, 38, 39, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 132, 134, 138, 139, 140, 143, 146, 154, 164, 187, 196, 207, 209, 218
- **Muslimāni, al-**, 96, 97, 99
- **Mutarriḡ, al-**, 32

N

- **Naʿasira**, 189
- **Nāra**, 201
- **Naré Famaghan**, 98
- **Naré Maghan Kon Fatta**, 98, 140
- **Nicéphore**, 25
- **Nizar**, 81
- **Nuwayrī, an-**, 4, 11, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40

O

- **Ouīchenou**, 81
- **Ouardjabi (Wārjābī)**, 62, 65, 66, 218

- **Ousmane Guifo**,

Q

- **Qādī Ibn ʿIyād, al-**, 42, 206
- **Qādirī, al-**, 71
- **Qalqašandī, Aḡmad ibn ʿAli, al-**, 8, 87, 95, 98, 103, 120, 132

R

- **Rabīs**, 62
- **René Kalisky**, 138
- **Rihier**, 118

- Rodéric, 37, 39

- Roger II, 8

S

- Sa[°]dī, as-, 9, 10, 13, 106, 109, 113, 114, 117, 119, 122, 124, 125, 142, 144, 146, 147, 148, 149, 151, 152, 153, 155, 156, 157, 162, 163, 164, 165, 167, 168, 171, 173, 176, 177, 180, 181, 182, 185, 187, 189, 190, 194, 206, 208, 209, 210, 211, 213, 215, 218

- Sadibou Seydi, 90

- Šahrastanī, as-, 40, 42

- Sakūra, 101, 103, 139

- Šālih, 82, 183, 187, 189

- Salāheddīn, 157

- Salama, 59

- Sandaki, 140

- Sanguinetti, 12

- Sata (Sita), 173, 182

- Sékéné Mody Cissoko, 101, 118, 125, 161, 164, 167, 168, 181, 183, 186, 190, 197, 202, 204, 207, 210

- Siqli (Seqli), as-, 110

- Silmān, 164, 168

- Sirāj ad-Dīn, 111, 112

- Sogolon, 98, 146

- Suleymān, 103, 117, 128, 136, 138, 139, 166

- Suyūti, as-, 193, 194

- Soumaoro (Soumangourou), 98, 100

- Soundjata, 98, 100, 101, 104, 146

T

- Tadeuz Lewicki, 49, 58

- Tamīmī, at-, 117, 119

- Taraf b. al-Harit, 26

- Tāriq, 36, 38, 39

- Tenguella, 147

- Thomassey, 86

- Tin Izamaren, 71

- Tīn Yeroutan, 81

- Toulé (Cheikh), 183, 187

- Touré, 175

U

- [°]Ubayd Allah, 42, 50, 62, 217

- Ulī, 101

- [°]Umar, 17, 18, 21, 22, 41, 46, 66, 147, 204, 214

- [°]Umarī, Ibn Fadl Allah, al-, 8, 13, 95, 97, 104, 105, 107, 108, 112, 115, 120, 127, 131, 132, 136

- [°]Utmān (Ousmane), 17, 23, 24, 40, 50, 164

- [°]Uqba (Ocba), 23, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 35, 37, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 217

V

- Vincent Monteil, 8, 164

W

- Walid, al-, 35

- Wājāj (Waggāg) b. Zalwī, 71, 74, 75, 81

- Wātī, 101

- Wiet, G., 12, 45, 53

Y

- Yaḥyā, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 79, 80

- Ya[°]qūbī, al-, 7, 12, 44, 56, 86

- Yas b. Abū al-Qāsim, al-, 58

- Yazīd, 29

- **Yāqūt, al-Ḥamawī**, 52, 56, 59

- **Yūsuf b. Tāšfin**, 82, 84

Z

- **Zakari Dramani Issifou**, 49,
210, 211, 212,

- **Zuhayr b. Qays**, 32, 46

- **Zuhrī, al-**, 44, 156, 161

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Index des ouvrages cités

A

- A'azz Mā Yuṭlab, 90
- ad-Dahab al-Masbūk fī Dikr Manhaj min al-Hulafā' wa al-Mulūk, 103, 106
- L'Afrique noire dans les relations internationales au XVIe siècle, 49,
- Ajwiba 'Alā As'ila al-Amīr al-Hāj Abū 'Abd Allah Muhammad b. Abū Bakr (Un aperçu de l'Islam songhay, ou Réponses d'al-Magīlī aux questions posées par Askia El-Hadj Muhammad, Empereur de Gao), 9, 13, 174
- al-Anīs al-Muṭrib bi Rawḍ al-Qirtās Fī Aḥbār Mulūk al-Maḡrib wa Tāriḥ Madīna Fās (Livre du joyeux compagnon dans les jardins de Qirtās au sujet des faits et gestes des rois du Maghreb et de l'histoire de Fès), 12, 68

B

- al-Bayān al-Muḡrib Fī Aḥbār al-Andalus wa al-Maḡrib, 11, 12, 16, 49, 75
- La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age, 21, 39

C

- Chronique d'Ibn Saghīr sur les imams rostémides de Tahert, 56
- La conversion des Berbères à l'islam, 28

- Coran (Le Saint), 19, 20, 36, 37, 38, 48, 61, 62, 69, 70, 72, 76, 79, 83, 90, 97, 122, 125, 126, 128, 129, 134, 158, 174, 205, 215, 218, 220

- Cours sur la philosophie de l'histoire, 7

D

- Description de l'Afrique, 8, 21, 44
- La doctrine almohade, est-ce du Malikisme ou du Mu'tazilisme ou du Ch'isme, 90

E

- L'Empire du Mali, 94, 96
- L'Empire Songhay, ses ethnies, ses légendes et ses personnages historiques, 190

F

- Futūḥ al-Buldān (La conquête des pays), 11, 16
- Futūḥ Ifrīqiyya wa al-Andalus (La conquête de l'Ifrīqiyya et de l'Andalousie),
- Futūḥ Miṣra wa Aḥbāruhā (La conquête de l'Egypte), 7, 11

G

- Le Gana et le Mali et l'emplacement de leurs capitales, 85

H

- Haut-Sénégal-Niger, 85
- Histoire de l'Afrique du Nord : Tunisie, Algérie, Maroc. De la conquête arabe à 1830, 77

- Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain, 86, 98
- Histoire de l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest, 51, 93
- L'histoire du Maghreb, 1 essai de synthèse, 71
- Histoire du Maroc, 85

I

- L'Islam au Sénégal, 134
- L'Islam dans l'Afrique Occidentale Française, 133
- L'islam et l'histoire du Sénégal, 66
- L'Islam, origine et essor du monde arabe, 138

K

- al-Kāmil fī at-Tārīḥ (Histoire Universelle), 8, 11, 16, 37, 70
- Kitāb bast al-Ard fī tūl wa al-°Ard (Le livre de l'étendue de la terre en longueur et en largeur), 12, 13, 49
- Kitāb al-Buldān (Les Pays), 7, 12, 44, 45, 49
- Kitāb al-°Ibar wa Dīwān al-Mubtada' wa al-Ḥabar Fī Ayyām al-°Arab wa al-°Ajam Wa al-Barbar wa man °Āsarahum min dawī al-Sultān al-Akbar (Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique Septentrionale), 8, 11, 13, 19, 21, 109, 139
- Kitāb al-Juġrāfiyā, 44
- Kitāb al-Šifā', 206

- Kitāb Ṣūra al-Ard (Configuration de la terre), 7, 12, 13

M

- al-Maġrib wa al-Andalus fī °Aṣr al-Awliyā', 71
- Mālik : Ḥayātuhū wa °Aṣruhū, Ara'uhū wa Fiqhuhū, 42
- Manāhij al-Fikr wa Mabāhij al-°Ibar (Les voies de la pensée et les chantiers des beaux exemples), 58
- Masālik al-Absār fī Mamālik al-Amsār (Les itinéraires des regards à travers les royaumes du monde civilisé), 13, 105, 114, 127, 131
- al-Masālik wa al-Mamālik (Les itinéraires et les royaumes), 7, 11, 12, 13, 45, 95, 111
- al-Milal wa an-Nihal, 40, 42
- Mokhtasar, 206
- Mouatta, 206
- Mu°jam al-Buldān, 52, 59
- al-Mu°jib Fī Talḥīs Aḥbār al-Maġrib, 84, 90
- al-Muġrib Fī Dīkr Bilād al-Ifrīqiyya wa al-Maġrib, (Description de l'Afrique Septentrionale), 11, 12
- Muḥtaṣar Kitāb al-Buldān, 51
- Muqaddima (Prolégomènes), 8
- al-Muslimūn fī al-°Ālam, Qadāyā wa taḥaddiyāt, 50
- Muṭāla°āt islāmiyya fī al-°Aqīda wa al-Fikr, 40, 42

N

- Nayl al-Ibtihāj bi tatrīz ad-Dībāj, 9, 13, 174, 215.
- Nihāya al-Arab Fī Funūn al-Adab, Dār al-kutub al-‘Ilmiyya, 11, 21, 36
- Nuḥba ad-Dahr fī ‘Ajā’ib al-Barr wa al-Baḥr, 160
- Nuzha al-Muštāq fī Ihtirāq al-Āfāq, 8, 12, 44, 160

R

- Recueil des sources arabes concernant l’Afrique Occidentale du VIII^e siècle jusqu’au XV^e siècle (Bilād as-Sūdān), 44, 45, 51, 54, 58, 71, 101, 103, 107, 158, 160, 174
- Riḥla, 95, 126, 135
- La Risāla, 206

S

- Ṣubḥ al-Aṣṣā fī Ṣinā’a al-Inšā, 88
- Le Soudan Occidental au temps des grands empires XI-XVIs., 65, 86, 95
- Soundjata ou l’Epopée mandingue, 93, 98

T

- Tārīḥ al-Fattāš Fī Ahbār al-Buldān wa al-Juyūš wa Akābir an-Nās, 9, 13, 96, 115, 121, 129, 141, 143, 146, 151, 152, 156, 161, 163, 164, 170, 177, 180, 181, 183, 184, 190, 191, 194, 196, 200, 205, 214
- Tārīḥ al-Madāhib al-Islāmiyya fī as-Siyāsa wa al-Aqā’id, 42
- Tārīḥ as-Sūdān (Chronique du Pays des Noirs), 9, 13, 106, 118, 121, 143, 151, 152, 156, 163, 164, 165, 170, 171, 173, 181, 183, 187, 189, 190, 199, 208
- Tartīb al-Madārik wa Taqrīb al-Masālik Lima’rifā A’lām Madhab Mālik, 42, 71
- Teshil, 206
- Tombouctou et l’empire Songhay, 101, 125
- Tuḥfa al-Albāb wa nuḥba al-‘Ajā’ib, 54
- Tuḥfa al-Ḥukkām, 206
- Tuḥfa an-Nuẓẓār fī Ġarā’ib al-Amsār wa ‘Ajā’ib al-Asfār (Voyages d’Ibn Batouta), 8, 12, 55

Index des pays, villes et localités

A

- Abidjan, 101
- Abyssinie, 17
- Abzar, 46
- Afrique, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 14, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 25, 27, 30, 36, 42, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 60, 61, 62, 65, 66, 85, 90, 91, 93, 98, 129, 133, 216, 217, 218, 220
- Agadès, 190
- Aghmat, 56, 82
- Alexandrie, 19, 20, 111
- Alfa- a Kouko, 174, 179
- Alger, (Algérie), 11, 41, 58, 61, 77
- Algésiras, 37
- Andalousie (Andalus), 7, 8, 37, 39, 40, 72, 90, 113
- Anfao (Ankogho), 183, 185
- Ankalās, 46
- Aoukar, 85
- Aoulil, 125
- Arabie, 6
- Argouma, 170
- Asie, 17, 21
- Atlantique, 29, 44, 60, 97, 101, 104, 115
- Atlas, 29, 31, 90, 113
- Aurès, 27, 33, 34, 35
- Awdaghost (Aoudaghost), 12, 53, 59, 60, 61, 62, 80, 81, 95, 161, 217, 219
- Awraba, 28
- Ayoro, 185
- Azouer, 55

B

- Bagaiya, 29, 30
- Bagana (Baghana), 100, 190
- Bagdad, 7, 116
- Bakō, 11
- Bara, 183
- Barīsa, 94
- Barqa (Barca), 19, 20, 21, 32, 45
- Bassikounou, 85
- Bassorah, 58
- Bayrūt, 11, 12, 40, 52, 53, 71
- Benka, 121
- Berbérie, 16, 21, 22, 23, 39, 49
- Bilād as-Sūdān (Pays des Noirs, Soudan), 4, 7, 8, 9, 10, 11, 14, 16, 44, 49, 50, 56, 59, 60, 61, 62, 69, 78, 79, 86, 93, 95, 117, 124, 125, 133, 156, 165, 181, 187, 188, 192, 193, 202, 203, 204, 207, 212, 215, 217, 218, 220
- Bir El-Djemmalin, 53
- Biro, 124, 125, 170, 179
- Biskra, 30
- Borgu (Borgo), 141, 190
- Bornou, 116
- Boundou, 147
- Bysacène, 27
- Byzance, 23

C

- Caire (al-Qāhira), 7, 8, 11, 12, 13, 42, 84, 103, 106, 107, 108, 111, 113, 116, 118, 132
- Casamance, 115, 130
- Ceuta, 8

- Carthage, 23, 33, 34
- Castille, 84
- Chine, 8
- Constantinople, 19, 32, 116
- Cordoue, 7, 37, 38

D

- Dakar, 66, 69, 101, 134
- Damas (Dimašq), 8, 44, 87
- Dandi (Dendi), 166, 168, 202
- Dar 'a (Dra^c, Deren), 29, 31, 36, 113, 211, 213
- Dār al-Murābiṭīn (Murābiṭūn), 71
- Diarra (Diara, Jara, Kaniâga), 146, 147
- Delta, 125
- Dienné (cf. Jenné),
- Diêriba (Dieliba), 96
- Direï, 114, 170
- Djarma (Dierma), 44, 47, 162
- Djiniki-To'oï, 179
- Doccâlah, 121
- Donagha, 183
- Doucoureï, 114

E

- Egypte, 7, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 25, 28, 35, 36, 37, 50, 58, 107, 161, 193, 217
- Erba, 29
- Espagne, 4, 11, 12, 19, 23, 35, 37, 39, 40, 84
- Europe, 8, 113

F

- Fāra, 175
- Fars, 60
- Fezzan, 44, 45, 46, 47, 53, 217

- Fès (Fez, Fās), 12, 56, 68, 116, 117

- Fouta, 147, 183, 210

G

- Gabou, 130
- Gafsa, 23
- Gaghou (cf. Gao),
- Galam, 90
- Gambie, 115, 129, 130
- Gao (Kaoukaou, Kawkaw, Kaokao, Koukou, Gaghou, Gharhou, Gogo), 6, 9, 10, 13, 101, 103, 113, 114, 115, 152, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 166, 167, 174, 178, 180, 183, 202, 203, 208, 211, 212, 214, 216, 219
- La Gaule, 23
- El-Ghaba, 66
- Ghadames, 44, 106
- Gharhou, (cf. Gao),
- Ghana (Gana, Gāna), 4, 6, 8, 10, 12, 50, 51, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 68, 71, 80, 81, 85, 86, 88, 90, 93, 94, 97, 100, 101, 115, 132, 161, 118, 219
- Gibraltar (Déroit, Jabal Tāriq), 37, 84
- Gogo, (cf. Gao),
- Goundam, 114
- Gourma, 152, 180
- Grenade, 110
- Guinée, 115, 129, 130

H

- Ḥabaša (Ethiopie actuelle), 17
- Hajar, 180
- Haute-Volta, 98

- **Hawār**, 46, 47

- **Hombri**, 181, 182

I

- **Idjil**, 125

- **Ifrīqiyya** (Ifrīqiyā, Ifrīkia, Ifrīkia), 7, 16, 21, 22, 23, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 41, 42, 50, 52, 53, 90, 153, 161

- **Iraq** (Irac), 58, 60

J

- **Jalūla** (Djeloula), 25

- **Jenné** (Dienné), 6, 118, 125, 126, 130, 143, 144, 146, 147, 167, 170, 199, 202, 203, 217, 219

- **Jingereber**, 197

K

- **Ka-ba**, 100

- **Kabara**, 180

- **Kairouan** (Qayrawān Cairouan), 26, 17, 28, 31, 32, 34, 37, 69, 70

- **Kami**, 143

- **Kanem**, 49

- **Kangaba**, 96

- **Kaniâga**, cf. Diara

- **Kano**, 129, 203, 219

- **Katsina**, 129, 203, 219

- **Kao**, 180

- **Kaoukaou** (cf. Gao),

- **Kawār**, 44, 46, 47, 49, 217

- **Kawkaw** ou **Kaokao** (cf. Gao),

- **Kebbi**, 190

- **Khorassan**, 60

- **Kîma**, 162

- **Kobi**, 179

- **Komdâo**,

- **Konboro**, 125

- **Konna**, 180

- **Kotama**,

- **Kougha**, 160

- **Koukou** (cf. Gao),

- **Koumbi** (Ghana-Saleh), 10, 86, 95, 124, 125

- **Kourmina**, 196

- **Korifa**, 83

- **Kouya**, 158

- **Krîna**, 100

- **Kūfa**, 58

- **Kugha**, 80

- **Kūkiya**(Koukya), 160

L

- **Lamata**, 53

- **Lambèsa**, 29, 30

- **Lamlam**, 94

- **Lebba**, 19

- **Léyde**, 44, 45, 51

- **Lieux Saints** (de l'islam), 13, 69, 103, 105, 114, 119, 134, 154, 186, 193

M

- **Ma-Dougou**, 113

- **Mâcina**, 121, 149, 170, 172, 183, 210

- **Maghreb** (Magrib), 7, 9, 11, 12, 16, 22, 28, 29, 30, 33, 34, 35, 36, 40, 41, 42, 45, 50, 54, 56, 58, 59, 61, 64, 69, 71, 82, 90, 103, 116, 141, 204, 205, 211

- **Malaga**, 37

- **Mâli** (Malal, Mallal Melli, Mâlli), 6, 8, 9, 10, 12, 13, 85, 91, 93, 95, 96, 97, 100, 101, 103, 104, 109, 110, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 121,

- 124, 126, 128, 132, 135, 138, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 163, 164, 165, 204, 210, 218
- **Malkūs**, 71
- **Maroc**, 9, 77, 85, 90, 116, 117, 118, 215, 216
- **Marrakech (al-Murrākuš)**, 4, 9, 117, 213, 214, 215,
- **Mauritanie**, 76
- **Mecque**, 9, 69, 80, 103, 105, 109, 110, 113, 117, 118, 119, 122, 132, 143, 146, 154, 186, 187, 193, 220
- **Medīna Niffis (al-Bilād an-Nafis)**, 29, 71
- **Médine**, 69, 187
- **Méditerranée**, 21
- **Mems**, 32
- **Mīma**, 106, 121, 146, 147, 166
- **Misra**, 7, 11, 108

N

- **Nânâ**, 162
- **Néma**, 85
- **Niani (Nyani, Nyéni)**, 13, 23, 95, 96, 100, 115, 165, 217, 219
- **Niger**, 64, 85, 96, 118, 121, 162, 166, 179, 195, 216
- **Nil**, 9, 49, 62, 64, 119, 167
- **Nioro**, 146
- **Nubie**, 44

O

- **Occident**, 7, 8, 45, 51, 90, 103
- **Orient (Mašreq)**, 8, 16, 23, 32, 39, 59, 60, 103, 109, 141, 155, 157
- **Ouagadou**, 100

- **Ouanou Zamin**, 54
- **Ouanko**, 114
- **Oueddan (waddān)**, 45, 46, 47
- **Oued- de Meskiana**, 33
- **Ouîtounan**, 53
- **Oulili**, 30

P

- Paris**, 4, 7, 12, 13, 19, 21, 39, 44, 45, 49, 51, 55, 65, 71, 77, 85, 86, 93, 96, 106, 133, 134, 190
- **Pays des Noirs**, cf. Bilād as-Sūdān

Q

- **al-Qāhira**, cf. Caire
- **Qarafa**, 111
- **Qasaba**, 56
- **Qasr Umm 'Isā (Le château de la mère de Jésus)**, 46

R

- **Ras-el-ma**, 179
- **Ribāt**, 8, 12, 42, 68, 75, 76, 78

S

- **Sabra**, 19, 21
- **Sahara**, 6, 44, 46, 50, 52, 56, 60, 71, 73, 79, 85, 115, 218
- **Sanghana**, 64
- **Sankoré**, 127, 204
- **Saragosse**, 37
- **Sbeitla (Sbaitla)**, 23
- **Sénégal**, 60, 64, 65, 69, 85, 219
- **Sénégalie**, 147
- **Séville**, 37, 84
- **Sibiridougou**, 168
- **Sicile**, 8, 25
- **Sijilmāsa**, 41, 53, 54, 56, 58, 59, 60, 61, 80, 81, 82, 88, 217
- **Silla**, 64, 65, 94, 103, 147

- **Songay (Songhay, Songhaï, Songaï)**, 6, 9, 114, 149, 151, 152, 154, 156, 157, 160, 161, 163, 164, 165, 168, 170, 202, 208, 210, 218, 220
- **Sonkia**, 213
- **Soudan, cf. (Bilād as-Sūdān)**
- **Sūs (Sousse ou Sous)**, 25, 29, 35, 36, 50, 82, 103, 211
- **Syrie**, 24, 33, 39, 141

T

- **Tābfarilla**, 66
- **Tadmaka (Tadmekka)**, 53, 161
- **Tafilalet**, 211
- **Tagant**, 85
- **Tagāza (Taghaza)**, 125, 211, 213
- **Tahert**, 29, 30, 41, 56, 159
- **Tahūda**, 30
- **Tajūra**, 103
- **Tamalma**, 46
- **Tamasna**, 82
- **Tamédelt**, 53
- **Tanger**, 8, 21, 23, 29, 36, 39, 49
- **Taroudant**, 29
- **Tékrour (Tekrūr)**, 6, 8, 9, 10, 12, 60, 61, 62, 64, 65, 66, 68, 85, 93, 94, 95, 103, 115, 147, 152, 188, 213, 217, 218, 219
- **Tasāwa**, 44
- **Temamanaout**, 71
- **Tendirma**, 208, 209
- **Tenkondibo'o**, 213
- **Terre Sainte**, 186
- **Tidra (iles)**, 78
- **Tikda**, 179

- **Tlemcen**, 9, 41, 56, 116
- **Tunis (Tunisie)**, 8, 21, 34, 77
- **Tobna**, 32
- **Tolède**, 84
- **Ṭombouctou**, 6, 9, 13, 106, 110, 112, 113, 114, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 125, 126, 130, 142, 143, 144, 145, 146, 156, 162, 165, 167, 170, 171, 172, 173, 177, 178, 179, 182, 183, 189, 193, 194, 196, 197, 199, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 208, 209, 213, 214, 216, 217, 218, 219
- **Tond-Bi ou Tondibi**, 181, 213
- **Toro**, 147
- **Touat**, 9, 56, 106, 177, 203, 219
- **Tripoli**, 19, 21, 23, 33, 46
- **Tripolitaine**, 21, 56, 106

U

- **Ulil (Uwlil)**, 59

V

- **Verviers**, 138

W

- **Walāta (Oualata)**, 85, 100, 106, 118, 120, 124, 125, 126, 136, 142, 144, 146, 179, 203, 217, 219
- **Wilaya**, 28

Y

- **Yatenga**, 189
- **Yémen (al-Yaman)**, 120, 151, 152, 153

Z

- **Zab**, 29, 30
- **Zallāqa**, 84
- **Zawīla (Zouila)**, 45, 49

Index des peuples, des tribus et des ethnies

A

- **Abbassides**, 59, 71
- **Africain, Africaniste**, 6, 8, 10, 13, 31, 42, 65, 86, 91, 93, 94, 96, 104, 106, 148, 161, 201, 206, 210, 218
- **Algérienne**, 9
- **Amdjāra (cf. Wangara)**,
- **Andalou**, 53, 62, 70, 75, 84
- **Arabe (°Arab)**, 7, 8, 10, 11, 12, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 26, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 38, 41, 42, 44, 45, 47, 50, 51, 52, 53, 55, 56, 58, 59, 60, 64, 66, 68, 69, 76, 77, 85, 86, 90, 91, 93, 94, 101, 102, 103, 105, 107, 109, 118, 124, 119, 133, 154, 160, 169, 211, 217, 219
- **Awraba**, 28

B

- **Bagdadais**, 58
- **Bambara**, 93, 133, 137, 202, 210, 219
- **Banū al-Kuwayk**, 112
- **Banū Midrār**, 58
- **Baranès**, 28
- **Barghwata (Barġwāta)**, 72, 82, 83, 84, 218
- **Béninois**, 161
- **Berbère (s), Barbar**, 8, 10, 11, 15, 1619, 21, 24, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 41, 42, 49, 50, 52, 53, 546, 58, 59, 61, 62, 65, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 79, 81, 85, 87, 91, 93, 124, 133, 152, 160, 171, 217, 219,
- **Blanc (s)**, 137, 152
- **Burkinabé**, 113, 147

- **Byzantin (s)**, 17, 21, 23, 25, 27, 28, 30, 31, 33, 34

C

- **Cairote**, 107
- **Coptes**, 18, 19, 20

D

- **Dialonké**, 139
- **Djennéens**, 172
- **Djoula**, 123
- **Djeroua (Jerāwa)**, 33

E

- **Egyptien**, 18, 20, 193
- **Européenne**, 113

G

- **Gangara, (cf. Wangara)**,
- **Germanique**, 23
- **Ghanéens**, 87, 88, 89
- **Guezoula, Jazūla**, 54, 71, 72
- **Ġoddāla**, 60, 64, 66, 68, 70, 72, 75, 79
- **Ġhomara**, 30
- **Góthš**, 19
- **Grecs**, 20, 21, 23, 24, 25, 29, 30, 32, 33, 36

H

- **Ḥabaša**, 44
- **Hargā**, 90
- **Hassanide**, 193
- **Hausa**, 115, 129, 130, 203
- **Hilaliens**, 211
- **El-Honeihin**, 51

I

- **Ijān**, 50
- **Israélite (s)**,

J

- **Jacobites**, 18
- **Juive**, 82

K

- **Kairouanais**, **al-Qyrawānī**, 71, 206
- **Kinda**, 25
- **Kotama**, 35

L

- **Lébou**, 65
- **Lemta**, 54
- **Lemtuna**, 60, 68, 75, 79

M

- **Macîn**, 116
- **Maghcharen**, 118, 165
- **Mağrawa (Maghrawa)**, 31, 81
- **Maghrébin, e (s)**, 34, 71, 108
- **Malien**, 101, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 133, 140, 163, 164, 168, 181, 186
- **Mamlūk**, 106
- **Manding (Maninka, Mandinka, Malinka, Malinké)**, 10, 11, 65, 91, 92, 93, 96, 98, 100, 101, 103, 104, 109, 114, 115, 121, 124, 126, 129, 130, 136, 137, 140, 142, 143, 145, 147, 148, 149, 151, 163, 165, 168
- **Marocain**, 117, 149, 211, 213, 214, 215, 216, 220
- **Mašmūda**, 29, 31, 90
- **Masūfa**, 9, 29, 31, 60, 68, 79, 119, 125, 135
- **Maures**, 81
- **Mérinides**, 116, 211
- **Miknāsa**, 41
- **Moaddib**, 172

- **Mossi**, 42, 144, 145, 165, 166, 170, 179, 180, 189, 190, 202, 219

N

- **Nègre**, 51, 62, 54, 81, 85, 86, 95, 117, 121, 127, 133, 137, 161, 167
- **Nigérien**, 165
- **Noir (s)**, 5, 9, 14, 16, 21, 44, 45, 49, 50, 54, 55, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 69, 79, 81, 85, 93, 94, 98, 116, 133, 134, 137, 203, 204, 217
- **Nomade**, 85
- **Nūba**, 44

O

- **Omeyyades (Omeïades)**, 40, 41, 51, 66, 86
- **Orientaliste**, 6, 56
- **Orientaux**, 7
- **Ouangara, cf. Wangara**
- **Ouattaside**, 211

P

- **Peul**, 65, 93, 113, 147, 172, 179, 180, 210
- **Polonais**, 49, 158

Q

- **Qureyš (Qoreïch, Qoreich)**, 212

R

- **Romain**, 21
- **Rostémide**, 56

S

- **Sa^cdiens**, 9, 151, 211, 212, 213, 220
- **Sangaré**, 172
- **Šanhāja**, 9, 28, 29, 31, 60, 61, 68, 69, 72, 73, 75, 79, 81, 82, 86, 116, 204, 217
- **Sahélien**, 7, 10, 110

- **Sassanide**, 17
- **Sérère**, 65
- **Sokoun**, 25
- **Songay**, 8, 9, 10, 11, 13, 101, 125, 137, 146, 147, 148, 149, 150, 157, 152, 154, 156, 157, 159, 162, 163, 164, 165, 167, 168, 170, 171, 195, 196, 201, 203, 211, 212, 213
- **Soninké (Sarakolé)**, 9, 65, 93, 128, 129, 168, 183
- **Sosso**, (Sousou, Sūsū), 87, 93, 97, 98, 100, 124
- **Sūdān**, (as-Sūdān), 8, 10, 11, 14, 16, 44, 45, 50, 56, 60, 61, 62, 69, 78, 79, 86, 101, 103, 117, 118, 121, 160
- **Soudano-Sudanais**, 10, 126, 135, 168, 178

T

- **Tékrourien**, 183
- **Tlemcenien**, 193
- **Tombouctien**, 202

- **Touareg**, 118, 137, 144, 145, 165, 166, 170, 171, 179, 182, 210, 213
- **Toucouleurs**, 80, 137
- **Tunisien**, 28
- **Turcs**, 107

V

- **Visigoths**, 37

W

- **Wangara (Wankara, Gangara, Wankarāta, Amdjāra, Oungara)**, 129
- **Wankara**, cf. Wangara
- **Wankarāta**, cf. Wangara
- **Wolof**, 137, 147

Y

- **Yéminite**, 152

Z

- **Zaghawa**, 44
- **Zanāta (Zénète)**, 31, 35, 58, 61, 68, 71, 72, 81, 82
- **Zanj**, 44

Index des doctrines

A

- **Almohade, Almohadisme**, 60, 91
- **Almoravide (al-Murābitūn)**, 10, 12, 16, 60, 61, 66, 70, 71, 72, 74, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 90, 91, 93, 218
- **Animisme, Animiste**, 62, 68, 80, 85, 86, 87, 89, 93, 98, 130, 133, 178, 183, 184, 202, 218, 219,

C

- **Chi'isme, Shi'ite**, 42, 83, 90
- **Chrétien, ne, s**, 18, 19, 23, 26, 29, 30, 31, 37, 38, 44, 84

F

- **Fātimides**, 41
- **Fétichistes**, 89

G

- **Gens du Livre**, 20

H

- **Hérétiques**, 72, 82, 218

I

- **Idolâtrie**, 86
- **Ibadisme, Ibadite**, 45, 56, 61, 82, 158
- **Islam (islamisme, islamologue, islamique, islamisé islamisation)**, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 13, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 35, 37, 38, 39, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 55, 56, 58, 60, 61, 64, 65, 66, 68, 69, 73, 78, 80, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 93, 96, 97, 98, 100, 103, 105, 114, 122, 126, 128, 129, 130, 132, 133, 134,

135, 138, 151, 152, 155, 157, 158, 201, 202, 203, 204, 212, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220

J

- **Jihad**, 75, 78, 188
- **Judaïsme, Juive**, 33, 82

K

- **Kharijisme, kharijite**, 32, 40, 41, 42, 56, 61, 82, 83

M

- **Magie**, 97, 113, 134
- **Mālikisme (Mālikite, Malékite)**, 9, 42, 69, 71, 72, 76, 82, 90, 108, 111, 192, 203, 205, 219, 220
- **Mu^cfazilisme**, 90
- **Musulman, ne**, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 30, 31, 35, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 49, 50, 51, 52, 56, 60, 61, 62, 65, 66, 72, 78, 80, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 96, 97, 98, 100, 101, 103, 104, 105, 111, 115, 118, 120, 122, 125, 126, 127, 129, 130, 131, 132, 134, 135, 133, 134, 135, 138, 140, 144, 148, 149, 151, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 162, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 181, 183, 185, 188, 189, 190, 191, 192, 195, 196, 200, 201, 202, 203, 204, 207, 208, 209, 212, 215, 217, 218, 219, 220

P

- **Paganisme, Païen, Païenne**, 62, 65, 66, 69, 80, 83, 85, 115, 140, 152, 155, 181, 184, 185

S

- **Soufrisme, sofrite**, 40, 41

- **Sunnisme, sunna, sunnite**, 6, 9, 42, 69, 72, 73, 76, 79, 83, 98, 174, 202

U

- **Unitaires, Unitaristes, cf (Almoravides)**, 90

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Index des titres honorifiques

A

- **Ahl Bayt Rasūl**, 154
- **Alfa**, 183, 187, 196, 201
- **Askia**, 9, 10, 13, 109, 151, 180, 181, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 1290, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 199, 200, 201, 202, 203, 207, 208, 211, 212, 213,

C

- **Calife (Khalife, Hulafā')**, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 32, 40, 41, 44, 86, 103, 188, 191, 193, 195, 220
- **Cheikh**, 59, 106, 110, 115, 187, 192, 193
- **Chi**, cf. **Sonni**
- **Chérif, Šarīf, Šurafā'**, 110, 154, 193, 194, 211,
- **Commandant des Croyants**, 212

D

- **Dāli**, 163
- **Dioua Oua'a**, cf. **Jā'**,

E

- **Emir**, 21, 30, 84, 106
- **Empereur**, 9, 13, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 115, 132, 135
- **Envoyé de Dieu**, 105

F

- **Faqīh, fuqahā'**, 118, 119, 120, 122, 176, 216, 218
- **Farin**, 119

G

- **Gouverneur**, 23, 24, 25, 28, 32, 35, 50, 52, 119, 136, 147, 171, 181,

H

- **Hadj, Hāj**, 9, 13, 109, 111, 117, 120, 121, 122, 174, 184, 188, 189, 211, 112, 213
- **Hatīb**, 118
- **Hulafā'**, pl. de **Khalife**, cf. **Calife**

I

- **Imām (Imam)**, 9, 26, 41, 56, 62, 66, 88, 118, 119, 120, 121, 197, 200, 204, 218

J

- **Jā' (Zâ, Dja, diâ, Dioua Oua'a)**, 121, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 162,

K

- **Kankan, Kankū**, 10, 13, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 118, 119, 132, 134, 143,
- **Kāteb**, 122
- **Koï**, 104, 143, 144, 146, 147, 149, 170, 171, 181
- **Kouran**, 143
- **Kourmina-Fari**, 208

M

- **Mansā**, 100, 101, 103, 104, 106, 108, 110, 111, 112, 113, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 128, 132, 136, 138, 139, 140, 149, 154, 218
- **Marabout**, 134, 138

- **Mawlā, Moulaï**, 187, 193, 213, 220
- **Mehmender (Chambellan)**, 106, 108
- **Messenger de Dieu**, 72
- **Mori**, 174, 191
- **Moueddins, Muezzins**, 68, 88
- **Mulūk**, 13

P

- **Pacha**, 213
- **Prince ou Princesse**, 19, 30, 47, 59, 80, 85, 88, 96, 114, 124, 140, 143, 146, 151, 152, 153, 154, 156, 157, 158, 163, 165, 168, 179, 184, 187, 188, 189, 193, 194, 197, 199, 208, 210, 209, 212, 213, 220
- **Prophète**, 17, 19, 22, 23, 24, 110, 148, 154, 156, 175, 186, 193, 211, 220

Q

- **Qādī, Cadi**, 9, 118, 120, 121, 159, 174, 177, 191, 192, 193, 194, 196, 197, 199, 200, 201, 204, 205, 215, 218,
- **Qā'id**, 215

R

- **Roi**, 8, 12, 19, 37, 44, 45, 46, 47, 62, 65, 66, 80, 81, 84, 58, 86, 88, 90, 93, 95, 96, 97, 98, 100, 101, 104, 108, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 120, 121, 131, 132, 138, 141, 146, 148,

- 149, 152, 155, 157, 158, 159, 160, 163, 164, 170, 179, 180, 196, 197, 201, 206, 208, 218

S

- **Sayyid**, 189
- **Sonni, (Sounni, Soui, Si, Si'i et Chi)**, 151, 152, 162, 163, 164, 166, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 189, 190, 195,
- **Sultan**, 8, 11, 104, 106, 112, 115, 116, 117, 118, 121, 127, 131, 136, 139, 140, 145, 146, 147, 148, 164, 165, 189, 190, 210, 212, 213
- **Souverain (s)**, 19, 62, 86, 96, 116, 131, 136, 141, 143, 160, 162, 163, 164, 182, 184, 193, 194, 217, 220
- **Suzerain**, 163

U

- **'Ulamā'(Ulémas)**, 105, 118, 124, 125, 162, 168, 172, 173, 177, 180, 181, 182, 183, 185, 186, 187, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 199, 202, 204, 206, 214, 215, 218, 220
- **Ulī**, 101

V

- **Vizir (Wazir)**, 88, 112, 139

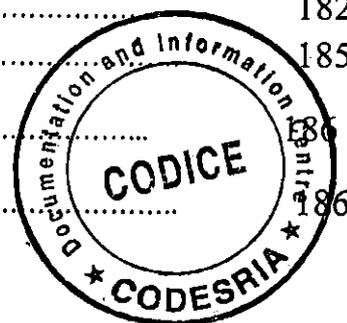
TABLE DES MATIERES

<u>Dédicace</u>	2
<u>Remerciements</u>	3
<u>Transcription des noms et vocables arabes</u>	4
<u>Avant-propos</u>	5
<u>Introduction générale</u>	6
<u>PREMIERE PARTIE : L'EPOQUE ARABO-BERBERE, VIIe-XIe siècles</u> ...	15
<i><u>CHAPITRE I : La conquête du Maghreb et l'expansion musulmane</u></i>	16
1- 1.1. La conquête de l'Egypte ou la pénétration de l'islam en Afrique	17
1- 1.2. La conquête de l'Ifrīqiyya ou l'implantation de l'islam.	21
A. La première expédition	23
B. La deuxième expédition	25
C. La troisième expédition	26
a. La fondation du Kairouan (al-Qayrawān) (670/50)	26
b. La soumission et la pacification de l'Ifrīqiyya	33
1- 1.3. La conquête du Maghreb Extrême ou la consolidation de l'islam	35
A. L'invasion de l'Espagne	37
B. La problématique du butin	38
1-1.4. Le kharijisme au Maghreb	40
<i><u>CHAPITRE II : La pénétration de l'islam en Afrique subsaharienne</u></i>	42
1- 2. 1. La conquête du Bilād as-Sūdān central	44
A. La conquête de Fezzan (al-Fazān)	44
B. La conquête de Kawār (al-Kawār)	46
1- 2. 2. La soumission du Bilād as-Sūdān occidental	50
1- 2. 3. L'écueil de la traversée du désert	52
1- 2. 4. L'islam et le commerce transsaharien	56

<u>CHAPITRE III : Les Almoravides et le Bilād as-Sūdān</u>	60
1- 3.1. Le Bilād as-Sūdān avant les Almoravides	61
A. L'hégémonie des Berbères Zénètes	61
B. Le Tékroun musulman	62
C. L'empire noir de Ghana	66
D. Le réveil des Ṣanhāja	68
1- 3. 2. La naissance du mouvement almoravide	72
A. ʿAbd Allah ibn Yāsīn, le fondateur du mouvement almoravide	72
B. L'échec des premières prédications	73
1- 3. 3. Le rôle du Ribāt	75
A. L'ambiguïté autour du mot " Ribāt "	75
B. Le Ribāt, un centre de formation religieuse et militaire	76
1- 3. 4. La conquête du Bilād as-Sūdān Occidental	79
A. La conquête d'Awdaghost	80
B. La soumission de Ghana	85
a. La prise de la capitale, Koumbi Saleh (Koumbi la sainte)	86
b. Les mutations socio-économiques et culturelles	87
<u>DEUXIEME PARTIE : L'EPOQUE MANDINGUE , XIIIe –XVe siècles</u> ...	92
<u>CHAPITRE IV : La naissance de l'empire manding</u>	93
2- 4.1. Mali, selon les auteurs arabes	94
2- 4. 2. Les origines de l'islam au Mali	96
2- 4.3. Soundjata Keïta, le fondateur de l'empire musulman du Manding	98
2- 4. 4. L'expansion de l'empire musulman	101
<u>CHAPITRE V : L'essor de l'empire</u>	103
2- 5.1. Du point de vue politique	103
A. Le pèlerinage de Kankū Mūsā à la Mecque	105
a. Le voyage de l'aller	105
b. Le voyage de retour	111

B. La mise en œuvre d'une politique religieuse et diplomatique.....	114
2- 5. 2. Dans le domaine intellectuel	118
A. Les fuqahā', les qādī et les imām	118
B. Le prédicateur et les savants	122
2- 5. 3. Sur le plan religieux	126
A. La ferveur religieuse	126
B. La tolérance religieuse	130
2- 5.4. Au plan de la justice.....	135
A. La lutte contre l'injustice et la violence	135
B. La paix mandingue	136
CHAPITRE VI : <u>Le déclin de l'empire</u>	138
2- 6. 1. Les causes	138
A. Au plan politique	139
B. Au point de vue économique	140
2- 6. 2. Les manifestations	142
A. La rébellion de Jenné	143
B. Attaques des Mossi et des Touareg	144
2- 6. 3. Les conséquences	145
A. La perte des villes et des provinces.....	146
B. La dislocation de l'empire	147
2- 6. 4. La chute	148
A. La prise de la capitale par les Songay ...!	148
B. La disparition de l'empire	149
TROISIEME PARTIE : <u>L'EPOQUE SONGAY, XVe - XVIe SIECLES</u> ...	150
CHAPITRE VII : <u>L'islam sous le règne des Jā'</u>	151
3- 7.1. L'origine de la dynastie des Jā' ou la légende du Yémen (al-Yaman)	152
A. Jā' al-Yaman, l'ancêtre des Jā'	152
B. L'origine du nom de Jā' al-Yaman	152

3 -7. 2. La religion traditionnelle des Jā'	154
A. La rébellion de Jā' al -Yāman	154
B. L'ambiguïté autour de la religion de Jā' al-Yāman	156
3- 7. 3. La pénétration de l'islam au Songay	157
A. Jā- Kosso, le premier souverain musulman des Jā'	157
B. La problématique autour de la conversion de Jā- Kosso à l'islam ...	157
3 -7. 4. L'évolution de la dynastie des Jā'	159
A. Au plan politico-religio-militaire	159
B. Dans le domaine commercial	160
CHAPITRE VIII : <u>L'ISLAM SOUS LE REGNE DES SONNI</u>	162
3- 8. 1. Origines de la dynastie des Sonni	163
A. Ali Kolon, le fondateur de la dynastie des Sonni	163
B. La situation politique du Bilād as-Sūdān aux XIVE -XVe siècles	164
3- 8. 2. L'émergence des Sonni	166
A. Au plan politico-militaire	166
B. Dans le domaine économique	167
3- 8. 3. Sonni Ali, le fondateur de l'empire Songay	168
A. Sonni Ali et la conquête du Bilād as-Sūdān	168
B. La politique religieuse de Sonni Ali	173
3- 8. 4. Sonni Ali, était-il musulman ?	174
A. Le passé ou l'éducation de Sonni Ali	175
B. Avis des fuqahā'	176
CHAPITRE IX : <u>L'ISLAM SOUS LE REGNE DES ASKIA</u>	181
3- 9. 1. L'accession des Askia au pouvoir	181
A. La lutte pour le pouvoir	182
B. La victoire des Askia	185
3- 9. 2. L'émergence de l'islam	186
A. Le pèlerinage de l'Askia Muḥammad à la Mecque	186



	256
B. La politique musulmane de l'Askia Muḥammad	188
a. Le jihād ou la guerre sainte	188
b. Le rôle et l'importance des °Ulamā'	193
3- 9. 3. L'apogée de l'islam	195
A. Le culte des °Ulamā'	196
B. La ferveur religieuse	201
3- 9. 4. Le déclin.....	207
A. L'affaiblissement de l'empire	207
B. L'invasion marocaine	211
CONCLUSION GENERALE	217
Bibliographie générale.....	221
Index des auteurs et personnages	231
Index des ouvrages cités	237
Index des pays, villes et localités	240
Index des peuples, des tribus et des ethnies	245
Index des doctrines	248
Index des titres honorifiques	250
Table des matières	252